



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.

TOME HUITIÈME.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME HUITIEME,

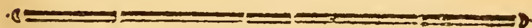
CONTENANT

Les Vies
- *de* CATON D'UTIQUE,
- *d'*AGIS & CLÉOMENE,
- *de* TIBÉRIUS & CAÏUS GRACCHUS,
- *de* DÉMOSTHENE,
- *de* CICÉRON.



A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



CATON D'UTIQUE.

LA maiſon de Caton tira le commencement de ſon éclat & de ſon luſtre de ſon biſayeul Caton le Cenſeur, perſonnage qui par ſa vertu parvint à une plus grande réputation & à une plus grande puiſſance qu'aucun Romain de ſon tems, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. (*a*) Celui-ci dont nous parlons pré-

(*a*) *Celui-ci, dont nous parlons préſentement, arriere-petit-fils du premier.*) Voici ſa généalogie.

Caton le Cenſeur eut deux femmes.
De ſa femme Licinia il eut,

M. Porcius Cato Licinianus, mort déſigné préteur du vivant de ſon pere. Il laiſſa

M. Porcius Cato M. F. M. N. qui fut conſul avec Q. Marcius Rex, & mourut en Afrique. Il eut pour fils

M. Porcius Cato M. F. M. N. M. P. N. qui mourut dans les Gaules.
De ſa femme Salonia il eut,

M. Porcius Cato Salonianus, M. F. qui laiſſa deux fils;

M. Porcius Cato, & L. Porcius Cato, M. F. M. N.
Ce M. Porcius Cato mort dans la pourſuite de la préture, laiſſa,

M. Porcius Cato, qui fut ce Caton d'Utique.

ſentement, arriere petit-fils du premier, fut laiſſé orphelin de pere & de mere avec ſon frere Cæpion, & une ſœur nommée *Porcie.* (*a*) Il avoit auſſi une autre ſœur appellée *Servilie*, mais elle n'étoit ſœur que de mere. Ils furent tous nourris & élevés dans la maiſon de (*b*) Livius Druſus, leur oncle maternel, qui tenoit alors le premier rang, & avoit la principale autorité dans la ville, homme très-éloquent, d'une très-grande ſageſſe, & qui, en courage & en grandeur d'ame, ne cédoit à aucun des Romains.

On dit que Caton dès ſon enfance, & dans ſa voix & dans ſon viſage, & dans toutes ſes actions, juſques dans ſes jeux mêmes, fit paroître un naturel inflexible qui ne s'étonnoit ni ne s'émouvoit de rien, & une fermeté inébranlable en toutes choſes. Car il n'entreprenoit rien dont il ne vînt à bout, & il s'y opiniâtroit avec une ardeur au-delà de ſon âge. Et s'il paroiſſoit revêche & rebours à ceux qui vouloient le gagner par leurs flatteries, il ſe montroit encore plus rebelle à ceux qui vouloient l'intimider par leurs menaces. Il étoit très-difficile de l'émouvoir juſqu'à le

(*a*) *Il avoit auſſi une autre ſœur appellée Servilie.*) Il n'en eut pas une ſeule, il en eut trois, mais ſeulement ſœurs de mere. L'une fut mere de Brutus, qui tua Céſar; la ſeconde fut mariée à Lucullus, & la troiſiéme à Junius Silanus. Cæpion n'étoit non plus ſon frere que de mere.

(*b*) *Livius Druſus, leur oncle maternel.*) Il manque un mot au texte, θείῳ μὲν ὄντι μητρὸς, il faut ſuppléer comme dans un manuſcrit, θείῳ μὲν ὄντι πρὸς τὴν μητρὸς, car Livius Druſus n'étoit pas oncle de la mere de Caton, mais ſon frere.

faire rire, & ce n'eſt que très-rarement qu'on a vu ſon viſage s'épanouir juſqu'au ſouris. Il n'étoit ni ſujet ni prompt à ſe mettre en colere, mais quand il y étoit une fois, il n'étoit pas facile de l'appaiſer.

Quand il commença à étudier les belles-lettres, il ſe trouva dur & lent à comprendre; mais ce qu'il avoit une fois bien compris, il le retenoit fort bien, & avoit la mémoire ferme & sûre, ce qui arrive aſſez ordinairement; car on voit que les eſprits vifs ſont naturellement oublieux, & que les eſprits lents qui n'apprennent qu'à force d'application & de peine, retiennent beaucoup mieux ce qu'ils ont une fois appris, chaque choſe qu'on apprend & qu'on inculque dans ſa tête étant un nouveau mouvement & une ſorte de flamme qui allume l'ame; mais ce qui contribuoit le plus à rendre Caton ſi dur & ſi lent à apprendre, c'eſt qu'il ne croyoit pas légérement. Car apprendre ce n'eſt autre choſe que recevoir une impreſſion, & il arrive toujours que ceux-là croient plus facilement qui ont le moins d'objections à faire contre ce qu'on leur dit; c'eſt pourquoi les jeunes gens croient plus facilement que les vieux, & les malades que les ſains. Et en général par-tout où la partie qui doute eſt la plus foible, le conſentement eſt le plus prompt. Cependant Caton ne laiſſoit pas d'obéir en tout à ſon précepteur & de faire tout ce qu'il lui ordonnoit, mais il lui demandoit toujours la raiſon de chaque choſe, & en tout il vouloit ſavoir

le pourquoi. Auſſi dit-on que ſon précepteur étoit très-honnête homme & très-ſavant, & qu'il avoit plutôt en main la raiſon que la férule : il s'appelloit Sarpedon.

Pendant que Caton étoit encore enfant, les peuples de l'Italie, alliés des Romains, ſollicitoient le droit de bourgeoiſie dans Rome, & Pompédius Silo, grand homme de guerre, & qui avoit beaucoup de réputation, logea pour cet effet pluſieurs jours chez Livius Druſus ſon ami particulier. Pendant ce tems-là il s'amuſa ſouvent avec les enfans qui étoient dans la maiſon, & vivoit avec eux dans la derniere familiarité. Un jour il leur dit : *O çà, mes beaux enfans, intercédez pour nous auprès de votre oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le droit de bourgeoiſie que nous demandons.* Cæpion en riant fit d'abord ſigne qu'il ſolliciteroit ſon oncle; & comme Caton ne répondoit rien, & qu'il tenoit les yeux fixement attachés ſur ces étrangers avec un viſage refrogné & ſévere : *Et toi, mon enfant,* lui dit Pompédius, *que dis-tu? ne veux-tu pas parler à ton oncle en faveur de ſes hôtes auſſi-bien que ton frere?* Comme il ne répondoit rien encore, & que, par ſon ſilence & par tout ſon air, il paroiſſoit rejetter ſa priere, Pompédius, le prenant entre ſes bras, & le tenant ſuſpendu hors de la fenêtre comme prêt à le jetter, lui dit : *promets de parler, ou je te jette;* ce qu'il lui dit d'un ton rude & menaçant, en le tenant toujours hors de la fenêtre, & lui donnant diverſes ſecouſſes

pour le mieux effrayer. Après que Caton eut ſouffert cela très-long-tems ſans témoigner le moindre étonnement, ni la moindre crainte, Pompédius, le remettant à terre, dit tout bas à ſes amis : *Quel bonheur un jour pour l'Italie que cet enfant, s'il vit ! s'il étoit aujourd'hui en âge d'homme, je ne crois pas que parmi tout le peuple nous euſſions un ſeul ſuffrage pour nous.*

Une autre fois un de ſes parens l'ayant prié avec d'autres enfans à un repas qu'il donnoit pour célébrer le jour de ſa naiſſance, tous ces enfans ſe trouvant là enſemble, & ne ſachant que faire en attendant le ſouper, ſe mirent à jouer dans un coin de la maiſon les uns avec les autres, grands & petits. (*a*) Leur jeu étoit de repréſenter un jugement dans toutes les formes ; il y avoit des juges, des accuſateurs, des défendeurs & des huiſſiers pour mener en priſon ceux qui ſeroient condamnés. Un de ces enfans qui avoient été jugés, & qui étoit fort beau de viſage, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre où il l'en-

(*a*) *Leur jeu étoit de repréſenter un jugement dans toutes les formes.*) C'eſt ce qu'ils appelloient *judicia ludere.* Les jeux des enfans ſont ordinairement tirés de ce qu'ils ont le plus devant les yeux. C'eſt pourquoi les enfans de Rome repréſentoient d'ordinaire dans leurs jeux ou des jugemens, ou des commandemens d'armée, ou de triomphes ; ou des empereurs. Nous liſons dans Suétone que Néron commanda à ſes gens de jetter dans la mer ſon beau-fils Rufinus Criſpinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus & imperia ludere.* Cet empereur prit les jeux de cet enfant pour des marques de ſon ambition.

ferma. L'enfant eut peur & ſe mit à appeller Caton à ſon ſecours. Caton, ſe doutant d'abord de ce que c'étoit, courut à la porte de la chambre, & pouſſant ceux qui ſe mettoient au-devant de lui, & qui vouloient l'empêcher d'entrer, il délivra l'enfant, & tout en colere il l'emmena dans ſa maiſon où la plupart des autres enfans le ſuivirent.

Tout cela rendit le jeune Caton ſi célebre, que Sylla, voulant donner au peuple le ſpectacle du tournois ſacré des enfans à cheval, que les Romains appellent *Troye*, & ayant choiſi les enfans des plus nobles maiſons, qu'il préparoit & inſtruiſoit pour cette grande journée, il nomma les deux capitaines des deux bandes. Le premier fut reçu agréablement par tous les autres à cauſe de ſa mere, car il étoit fils de Métella, femme de Sylla; mais ils ne voulurent jamais de l'autre appellé Sextus, quoiqu'il fût propre neveu du grand Pompée, & ils ſe mirent tous à crier, qu'ils ne courroient point & ne le ſuivroient point. Sylla leur demanda quel autre enfant ils vouloient donc qu'il mît à leur tête. Ils répondirent tous, Caton; & Sextus lui-même ſe retira & lui céda volontairement cet honneur comme au plus digne.

Sylla avoit eu une grande liaiſon d'amitié avec Caton le pere, c'eſt pourquoi il envoyoit ſouvent querir ces deux jeunes enfans, Cæpion & Caton, & s'amuſoit avec eux; faveur ſinguliere qu'il faiſoit à fort peu de gens à cauſe de la grandeur du rang qu'il tenoit, de

la dignité de ſa charge & de ſa grande puiſſance. Sarpedon, jugeant que cet avantage étoit très-conſidérable pour la réputation, l'avancement & la sûreté de ſes diſciples, les menoit très-ſouvent, & ſur-tout Caton, dans la maiſon de Sylla pour lui faire la cour. Or, en ce tems-là cette maiſon reſſembloit proprement à un enfer & à un lieu de ſupplice par la quantité de gens qu'on y conduiſoit tous les jours, à qui on donnoit la torture, & que l'on faiſoit mourir. Caton étoit alors dans ſa quatorziéme année. Voyant donc les têtes des plus illuſtres perſonnages de Rome, qu'on emportoit, & entendant gémir & ſoupirer en ſecret ceux qui aſſiſtoient à ces ſanglantes tragédies, il demanda à ſon précepteur, *d'où vient qu'il ne ſe trouve perſonne qui tue cet homme; c'eſt*, lui répondit le précepteur, *que, quoiqu'on le haïſſe, on le craint encore plus qu'on ne le hait. Pourquoi donc*, repliqua l'enfant, *en me menant ici ne m'avez-vous pas donné une épée, afin qu'en tuant ce monſtre je délivraſſe ma patrie de la cruelle ſervitude où elle gémit?* Sarpédon, ayant entendu ce diſcours, & voyant en même tems ſes yeux & ſon viſage allumés de fureur, fut ſaiſi de crainte; & depuis ce moment-là il l'obſerva de plus près, & le garda comme à vue, de peur qu'il ne ſe portât à quelque action pleine de témérité & de folle audace.

Pendant qu'il étoit encore tout petit enfant, il y eut des gens qui lui demanderent qui étoit celui qu'il aimoit davantage, il répondit *que*

c'étoit son frere ; & le second après lui, continua-t-on, il répondit encore, *son frere ; & le troisiéme*, il répondit toujours, *son frere ;* tant qu'enfin on se lassa de lui faire la même question. Quand il fut plus avancé en âge, cette affection qu'il avoit pour son frere ne fit que croître & se fortifier ; car il avoit vingt ans que jamais il n'avoit soupé sans Cæpion, jamais il n'étoit allé à la campagne sans lui, & jamais il n'avoit paru sans lui à la place. Mais, quand son frere se faisoit frotter d'huile, il ne l'imitoit point en cela, & dans tout le reste de sa maniere de vivre il étoit très-rigide & très-austere ; de sorte que Cæpion même, dont on admiroit la tempérance & la sobriété, avouoit, *qu'il croyoit véritablement avoir quelque sagesse quand il se comparoit aux autres ; mais*, ajoutoit-il, *quand je viens à comparer ma vie à celle de mon frere Caton, je ne me trouve en rien plus sage qu'un Sippius.* Ce Sippius étoit un des hommes de ce tems-là les plus diffamés par leur luxe & par leur mollesse.

Caton, ayant été fait prêtre d'Apollon, se sépara de son frere, & emporta sa part de la succession aux biens paternels, qui se trouva monter à six-vingts talens. Mais malgré tout ce bien, il mena une vie encore plus étroite & plus resserrée. Il lia sur-tout un commerce intime avec Antipater de Tyr, philosophe Stoïcien, & s'appliqua particuliérement à l'étude de la morale & de la politique, si enflammé d'amour pour toute vertu, qu'il

paroiſſoit y être pouſſé par une inſpiration véritablement divine. Il étoit ſur-tout charmé de la beauté de la juſtice, (*a*) mais de cette juſtice ſévere & inflexible, qui ne mollit ni

(*a*) *Mais de cette juſtice ſévere & inflexible, qui ne mollit ni par grace ni par faveur.*) Cet excès eſt vicieux; car la juſtice portée à la derniere rigueur, devient ſouvent injuſtice. La juſtice la plus digne de l'homme, c'eſt une juſtice modérée qui ſe relâche quelquefois de ſes droits. Cicéron, dans ſon oraiſon pour Muréna, reproche à Caton cette ſévérité outrée; mais en même tems il tâche de l'excuſer, en diſant *que tout ce que l'on admiroit dans ce grand perſonnage, venoit de ſon heureux naturel, & lui appartenoit en propre; & que ce qui lui manquoit & qu'on auroit voulu y trouver, ne venoit que des maîtres qu'il avoit ſuivis, dont le ſavoir & l'autorité l'avoient entraîné, & qui lui avoient enſeigné que le ſage ne donnoit rien à la faveur, qu'il ne pardonnoit jamais aucune faute, qu'il n'y avoit que des fous & des hommes légers qui fuſſent touchés de pitié, & que ce n'étoit pas être homme que de ſe laiſſer appaiſer & fléchir. Les Publicains viennent vous demander quelque grace*, lui diſoient-ils, *prenez bien garde que la faveur n'ait quelque pouvoir ſur vous. Des gens accablés de calamités & de miſere viennent à vos pieds, vous ſerez un méchant & un ſcélérat ſi la compaſſion vous fait faire la moindre choſe pour les ſoulager. Quelqu'un vous avoue qu'il a fait une faute, & il vous en demande pardon, c'eſt un crime que de pardonner. Telle eſt la doctrine que Caton a ſuivie, non pas pour diſputer, mais pour en faire la regle de ſa vie.* Cicéron lui oppoſe enſuite le ſentiment des autres philoſophes, ſur-tout d'Ariſtote & de Platon, qui enſeignent *que la faveur a quelquefois du pouvoir ſur l'eſprit du ſage; qu'il eſt de l'homme de bien d'avoir pitié; que tous les péchés n'étant pas égaux, les peines doivent être différentes; que l'homme conſtant & ferme ſait pardonner dans l'occaſion; & que s'il ſe met quelquefois en colere, il ſe laiſſe auſſi quelquefois appaiſer & fléchir.* Et il ajoute, *que ſi la fortune avoit jetté Caton entre les mains de ces maîtres, il ne ſeroit véritablement ni plus homme de bien, ni plus vaillant, ni plus tempérant, ni plus juſte, car cela eſt impoſſible; mais il auroit un peu plus de penchant à la douceur.* Quel art, quelle délicateſſe & quel éloge dans cette cenſure!

par grace ni par faveur. Il s'appliqua aussi à l'éloquence, pour être en état de parler au peuple dans les occasions ; car, comme dans une grande ville il doit y avoir toujours des provisions pour la guerre, il vouloit de même que dans la philosophie civile on y entretînt toujours des forces pour les tems fâcheux. Cependant il ne s'exerçoit point à cette étude avec les autres ; & jamais personne ne l'a entendu faire des discours pour se former, comme c'étoit la coutume. Et sur cela quelqu'un de ses camarades lui ayant dit : *Caton, on blâme fort ton obstiné silence. Pourvu qu'on ne blâme pas ma vie*, répondit Caton, *je suis content. Je commencerai à parler quand je serai capable de dire des choses qui mériteront de n'être pas tues.*

Il y avoit à Rome la basilique appellée Porcia, que le vieux Caton avoit fait bâtir pendant sa censure. Les tribuns avoient accoutumé de tenir-là leurs audiences. Mais il y avoit une colonne placée de façon qu'elle nuisoit à leurs siéges ; ils résolurent donc un jour de l'ôter ou de la changer de place. Ce fut la premiere occasion qui attira Caton malgré lui à une assemblée publique. Il s'opposa fortement au dessein des tribuns ; & par cette preuve qu'il donna & de son éloquence & de son courage, il attira l'admiration de tout le monde. Car son discours n'avoit rien qui sentît le jeune homme, aucune afféterie, ni vaine enflure, mais il étoit roide, plein de force & de sens. Cependant au

travers de la brièveté & de la ſolidité de ſes ſentences, on voyoit reluire une certaine grace qui flattoit l'oreille des auditeurs; & la ſévérité de ſes mœurs, relevant cette grace naïve, formoit un mêlange délicieux de gravité & de gentilleſſe, qui faiſoit un véritable plaiſir. (*a*) Sa voix étoit aſſez grande pour ſe faire entendre aiſément à tout ce grand peuple; & elle avoit tant de vigueur & de force, que rien ne le laſſoit; car ſouvent il lui eſt arrivé de parler tout un jour, & il n'étoit point fatigué.

Ce jour-là il gagna ſon procès contre les tribuns, & il ſe replongea dans ſon ſilence ordinaire, & ſe renferma dans ſes études domeſtiques pour ſe former de plus en plus. Il fortifioit auſſi ſon corps par les exercices les plus pénibles, en l'accoutumant à ſupporter les chaleurs les plus exceſſives, & les glaces, les neiges & tous les frimats de l'hiver, la tête toujours découverte, & à aller en campagne toujours à pied en toute ſaiſon, pendant que ſes amis qui l'accompagnoient étoient à cheval. En marchant ainſi il s'approchoit ſouvent tantôt de l'un & tantôt de l'autre, & s'entretenoit familiérement avec eux.

Dans ſes maladies, il joignoit à la tempérance une patience merveilleuſe; car, lorſ-

(*a*) *Sa voix étoit aſſez grande pour ſe faire entendre aiſément à tout ce grand peuple.*) Grand avantage pour un homme qui a à parler à des aſſemblées nombreuſes; c'eſt pourquoi Homere la compte parmi les qualités des héros.

qu'il avoit la fiévre, il paſſoit les journées ſeul, ſans vouloir voir perſonne juſqu'à ce que ſa fievre fût paſſée, & qu'il n'y eût plus aucune apparence de retour.

Quand il ſoupoit avec ſes amis, on tiroit au ſort à qui choiſiroit le premier les parts; & ſi le ſort de choiſir le premier ne lui tomboit point, ſes amis le lui déféroient par honneur; mais il le refuſoit, diſant (*a*) qu'il ne falloit rien faire malgré la déeſſe Vénus. Au commencement il n'aimoit pas à tenir table longtems, & il ſe levoit pour l'ordinaire après avoir bu une ſeule fois. Mais dans la ſuite il prit grand plaiſir à boire, de ſorte que ſouvent il paſſoit les nuits à table. Et ſes amis, pour excuſer cet excès, alléguoient cette raiſon, que ſes occupations publiques & les grandes affaires qu'il avoit ſur les bras, abſorbant ſes journées entieres, & l'empêchant de converſer avec ſes amis, il étoit bien aiſe d'employer la la nuit & tout le tems de ſon ſouper à s'entretenir avec les philoſophes. C'eſt pourquoi un certain Memmius diſant un jour dans une compagnie, *que Caton ne faiſoit qu'ivrogner toute la nuit*, Cicéron, l'interrompant, lui dit: *mais tu ne dis pas qu'il joue aux dés tout le jour.*

(*a*) *Diſant qu'il ne falloit rien faire malgré la déeſſe Vénus.*) Il fait alluſion au coup de dés qu'on appelle *Vénus*, & qui étoit le plus favorable.

—— *Quem Vénus arbitrum*
Dicet bibendi?

C'étoit le coup de trois ſix, *raffle de ſix*. On peut voir les remarques ſur le paſſage d'Horace. Od. VII, liv. II.

En général Caton voyant que les mœurs & la vie que l'on menoit de ſon tems étoient ſi corrompues & avoient beſoin d'un ſi grand changement, que, pour les réformer, (a) il falloit faire abſolument tout le contraire de ce que l'on faiſoit, il prit ce parti; & comme la pourpre la plus vive & celle qui avoit été teinte deux fois, étoit la plus recherchée & la plus eſtimée, il portoit la plus obſcure, & par conſéquent la plus vile. Souvent après ſon dîner il ſortoit en public nuds pieds & en ſimple tunique, non pour acquérir quelque réputation par cette ſingularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que des choſes véritablement honteuſes, & à n'avoir nulle honte de celles qui ne le ſont que dans l'opinion.

Une grande ſucceſſion lui étant échue par la mort d'un couſin germain qui s'appelloit Caton comme lui, & cette ſucceſſion pouvant valoir cent talens, il la vendit; & tout l'argent qu'il en retira, il le prêtoit ſans aucun intérêt à ceux de ſes amis qui en avoient beſoin. Souvent même il leur donnoit ſes terres & ſes eſclaves à engager au public, & il confirmoit cet engagement.

(a) *Il falloit faire abſolument tout le contraire de ce que l'on faiſoit.*) Cette maxime eſt fort bonne dans un état entiérement corrompu, & qui n'a rien de ſain. Mais elle doit avoir ſes bornes, auſſi bien que celle qui ſuit, *qu'il faut ne rougir que des choſes honteuſes, & mépriſer celles qui ne le ſont que dans l'opinion.* Caton les pouſſoit à un excès très-vicieux, en foulant aux pieds les uſages de ſa patrie. Ces uſages, dès qu'ils ſont généralement reçus, ſont partie de la décence, & ne doivent pas être regardés comme des caprices de l'opinion.

Quand il trouva qu'il étoit tems de penſer au mariage, lui qui juſques-là n'avoit eu aucun commerce avec aucune femme, il rechercha Lépida qui auparavant avoit été fiancée à Scipion Métellus, & qui, Scipion s'étant dédit & ayant rompu le contrat, demeuroit libre & ſans mari. Mais ſur cette recherche de Caton, Scipion s'étant raviſé, & ayant mis tout en œuvre pour renouer, il y réuſſit & eut ſa maîtreſſe. Caton, piqué de ce procédé, & plein de colere, (*a*) fut ſur le point de pourſuivre Scipion en juſtice; mais ſes amis l'en ayant empêché, le feu de la colere & de la jeuneſſe le porta à exhaler ſa bile en chanſons; il fit des vers ïambes où il déchiroit Scipion & l'accabloit d'injures, en jettant dans ſes vers tout le fiel & toute l'amertume du poëte Archiloque, ſans imiter ſes obſcénités & ſes reproches frivoles & puériles.

Caton épouſa Atilia, fille de Soranus, & ce fut ſa premiere femme, & non pas la ſeule, comme cela étoit arrivé à Lélius qui, en cela plus heureux que lui ayant vécu fort longtems, n'eut jamais d'autre femme que celle qu'il avoit épouſée d'abord.

(*b*) Dans ce tems-là s'éleva la guerre qu'on appella la guerre des eſclaves, ou la guerre de Spartacus, pour laquelle (*c*) Gellius fut

(*a*) *Fut ſur le point de pourſuivre Scipion en juſtice.*) Je voudrois bien ſavoir quelle action la juriſprudence de ce tems-là lui auroit donnée contre ſon rival; car aujourd'hui un tel procès paroîtroit bien ridicule.

(*b*) L'an 71 avant l'ere chrétienne.

(*c*) L. Gellius Publicola.

nommé préteur. Caton alla ſervir volontaire ſous lui pour l'amour de Cæpion qui y commandoit mille hommes, mais il ne put y donner des marques de ſa bonne volonté & de ſon courage comme il l'auroit voulu, à cauſe de l'incapacité du général qui s'acquitta fort mal de ſon emploi. Cependant au milieu de la molleſſe & du luxe qui regnoient dans cette armée, il fit toujours paroître tant d'ordre, de modeſtie & de valeur, quand il en étoit beſoin, tant de fermeté & de prudence, que tout le monde trouvoit qu'il n'étoit en rien inférieur à l'ancien Caton ſon biſayeul. Son général Gellius lui décerna de grands honneurs & les prix les plus conſidérables dont on honoroit la valeur; mais il ne voulut ni les avouer, ni les recevoir, diſant qu'il n'avoit rien fait qui méritât ces récompenſes.

Cette ſévérité le faiſoit paſſer pour un homme étrange & ſingulier. Il fut fait en ce tems-là une nouvelle ordonnance par laquelle il étoit défendu à ceux qui briguoient les charges (*a*) d'avoir auprès d'eux de ces

(*a*) *D'avoir auprès d'eux de ces gens que les Romains appellent nomenclateurs.*) Comme c'étoit alors une politeſſe & une marque d'eſtime de nommer les gens par leur nom, en les ſaluant, ceux qui briguoient les charges ne pouvant par eux-mêmes ſavoir les noms de tout un grand peuple, menoient avec eux des eſclaves qui, n'ayant eu d'autre occupation toute leur vie que d'apprendre les noms des citoyens, les ſavoient parfaitement, & les diſoient aux candidats. C'eſt de ces gens-là qu'Horace parle dans ſon épître VI du livre I.

Si fortunatum ſpecies & gratia præſtat,
Mercemur ſervum qui dictet nomina.

gens que les Romains appellent *nomenclateurs*. Caton, briguant la charge de tribun de ſoldats, (*a*) obéit ſeul à cette loi, & fit tant par lui-même qu'il ſalua & appella par leur nom tous les citoyens. Cela déplut extrêmement à ceux même qui le louoient; car plus ils voyoient que tout ce qu'il faiſoit étoit beau, plus la difficulté qu'ils trouvoient à l'imiter le leur rendoit odieux & inſupportable.

Ayant donc été nommé tribun de ſoldats, il fut envoyé en Macédoine où commandoit le préteur Rubrius. Et l'on dit que le jour de ſon départ, comme ſa femme étoit fort affligée & fondoit en larmes, Munatius, un des amis de Caton, lui dit: *Prenez courage*, Atilia, *je vous garderai votre mari. Voilà qui va*

(*a*) *Obéit ſeul à cette loi.*) Le grec dit, μόνος ἐπέθετο τῷ νόμῳ. Xylander a cru que ce verbe ἐπιτίθεσθαι, avec un datif, ne pouvoit ſignifier *ſuivre*, *pratiquer*, *obéir*, & qu'il ſignifioit au contraire *déſobéir*, *réſiſter*. Mais outre que ce dernier ſens ne peut convenir en aucune maniere à l'endroit où Plutarque l'applique, puiſqu'il ajoute que Caton lui-même appella tous les citoyens par leur nom, ἐπιτίθεσθαι, avec le datif, ſignifie fort bien *pratiquer*. C'eſt ainſi qu'Hérodote a dit ἐπιτίθεσθαι ναυτιλίῃσι, *ſuivre*, *pratiquer la marine*; dans un manuſcrit on lit ἐπείθετο, ce qui peut fort bien être la gloſe de ἐπέθετο. Mais, dit-on, ce paſſage paroît entiérement contraire au paſſage célebre de Cicéron, qui ſur cette même matiere dit à Caton, dans l'oraiſon pour Muréna, ſect. 36. *Quid quod habes nomenclatorem?* J'avoue que ce paſſage paroît contraire à celui de Plutarque, & que je ne ſaurois les concilier. Et s'il falloit opter entre le témoignage de Cicéron & celui de Plutarque, qui doute qu'il ne fallût plutôt ſe rendre à celui de Cicéron? Mais peut-être qu'ils parlent de deux tems différens. Car cette loi qui défendoit aux candidats d'avoir des nomenclateurs, ne fut guère ſuivie.

bien, repartit Caton, ſans rien dire davantage. Mais quand on fut à une journée de Rome & qu'on eut ſoupé, Caton dit à Munatius : *O çà, Munatius, afin que tu puiſſes tenir la parole que tu as donnée à Atilia de me bien garder, il faut que tu ne me quittes ni jour, ni nuit.* En même tems il ordonna que tous les ſoirs on tendît deux lits dans ſa chambre, un pour lui, & l'autre pour Munatius; de ſorte que Munatius, obligé de coucher toujours dans la même chambre, étoit bien plutôt gardé par Caton, non ſans de fréquentes plaiſanteries, que Caton ne l'étoit par Munatius.

Caton menoit toujours avec lui quinze eſclaves pour le ſervir, deux affranchis & quatre amis particuliers, tous bien montés, pendant qu'il alloit à pied, s'entretenant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, comme je l'ai déja dit. Quand il fut arrivé à l'armée où il y avoit pluſieurs légions, le préteur Rubrius lui en donna une à commander. Dans ce poſte honorable il penſa que ce n'étoit pas un acte bien merveilleux ni bien royal que de ſe montrer vertueux lui-même, vû qu'il n'étoit qu'un ſeul homme, mais qu'il falloit rendre auſſi vertueux que lui tous ceux qu'il avoit ſous ſa charge. Animé de cette noble ambition, il ne retrancha pas la crainte que l'on devoit avoir de ſa puiſſance, mais il ajouta la raiſon à l'autorité, prenant toujours ſes ſoldats par la raiſon, & les perſuadant & enſeignant par la raiſon comme un maître enſei-

gne ſes diſciples. A cette méthode il joignoit les récompenſes & les châtimens, de ſorte qu'il ſeroit difficile de dire s'il les rendit plus paiſibles que belliqueux, & plus vaillans que juſtes, tant ils paroiſſoient terribles à leurs ennemis, & doux à leurs alliés, timides à commettre tout ce qui étoit honteux, & prompts & hardis à entreprendre tout ce qui étoit honnête & digne de louange.

Il arriva delà que ce dont il ſe ſoucioit le moins, & à quoi il avoit le moins penſé, fut juſtement ce qui lui fut le plus acquis, réputation, crédit, honneur, amitié & reſpect de la part des ſoldats. Car ce qu'il commandoit aux autres, il le faiſoit tout le premier, & dans ſes habits, dans toute ſa maniere de vivre & de marcher en campagne, il s'égaloit bien plus aux moindres ſoldats, qu'il ne ſe conformoit aux capitaines. Et au contraire dans tout ce qui regardoit les mœurs, la grandeur de courage & la maniere de parler, il tâchoit toujours de ſurpaſſer les officiers les plus diſtingués, & les généraux même. Et par-là, avec l'eſtime des troupes, il gagna inſenſiblement leur affection. Car le véritable zele de la vertu ne s'engendre dans les ames qu'avec l'amitié & le reſpect dûs à ceux qui en donnent l'exemple; & c'eſt une choſe sûre que ceux qui louent les gens de bien ſans les aimer, reſpectent bien leur réputation, mais ils n'admirent point leur vertu, & ne ſont point ſoigneux de l'imiter.

Caton, ayant appris qu'Athenodore ſurnommé Cordylion, perſonnage très-ſavant dans la philoſophie des Stoïciens, étoit retiré à Pergame, déja fort vieux, (*a*) & qu'il avoit réſiſté opiniâtrément à toutes les prieres & à toutes les inſtances que des généraux d'armée & des rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux, en lui offrant leur amitié & des conditions très-honorables, il jugea bien que ce ſeroit inutilement qu'il lui écriroit, & qu'il lui enverroit des gens pour l'inviter à venir auprès de lui. C'eſt pourquoi, profitant de deux mois de congé que les loix Romaines lui accordoient pour aller vaquer à ſes affaires, il s'embarqua & alla en Aſie trouver ce philoſophe, ſe promettant bien de toutes les bonnes qualités qu'il ſentoit en lui-même qu'il réuſſiroit dans ſon deſſein, & qu'il feroit une heureuſe chaſſe. Quand il fut auprès de lui, il diſputa avec tant de force, & employa de ſi bonnes raiſons, qu'enfin il le fit changer de réſolution, & l'emmena avec lui dans ſon camp, (*b*) tout fier & tout joyeux

(*a*) *Et qu'il avoit reſiſté opiniâtrément à toutes les prieres, & à toutes les inſtances que des généraux d'armée & des rois même lui avoient faites.*) Car en ce tems-là les généraux d'armée & les rois étoient curieux d'avoir auprès d'eux de ces philoſophes célebres par leur doctrine & par leur vertu, dont le commerce ne leur étoit pas inutile.

(*b*) *Tout fier & tout joyeux de cette victoire, qu'il regardoit comme un exploit plus grand.*) Et avec raiſon; car l'expérience de tous les ſiecles nous apprend que l'exploit de guerre le plus éclatant n'eſt pas ſi utile à un état, que cet exploit de politique d'y amener un homme ſage, comme il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus funeſte que d'y donner entrée à un fou. Le

de cette victoire qu'il regardoit comme un exploit plus grand & plus éclatant que tous ceux de Lucullus & de Pompée, qui alloient ſubjuguant par la force des armes les nations & les royaumes de l'orient.

Pendant qu'il étoit encore à l'armée tribun de ſoldats, ſon frere Cæpion, allant en Aſie, tomba malade en Thrace dans la ville d'Ænus, & il en reçut d'abord la nouvelle par des lettres qu'on lui écrivit. Quoique le tems fût très-mauvais, & que la mer fût agitée d'une violente tempête, il voulut partir ſans différer; & ne trouvant point de grands vaiſſeaux, il ſe jetta dans un petit vaiſſeau marchand avec deux de ſes amis & trois eſclaves, & partit de Theſſalonique. Il fut en très-grand danger d'être ſubmergé par la tourmente, & il ne ſe ſauva que par un bonheur qu'on n'auroit jamais oſé eſpérer. Il arriva à Ænus comme ſon frere venoit de rendre le dernier ſoupir. Il fut plus ſenſible à cette perte, qu'il ne convenoit à un philoſophe, & à un philoſophe Stoïcien; car il ne témoigna pas ſeulement l'excès de ſa douleur par ſes regrets, par ſes ſoupirs, par ſes larmes, par les tranſports qui le pouſſoient à ſe jetter ſur ce corps mort qu'il embraſſoit tendrement, & par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive & la plus ſenſible, mais encore par la grande dépenſe qu'il fit à ſes funérailles. Il employa de groſſes ſommes en parfums & en drogues

ſage eſt le ſalut des états, & le fou leur perte. Platon & Ariſtote l'ont démontré.

odoriférantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bûcher, & lui éleva au milieu de la place d'Ænus un tombeau magnifique de marbre de Thasos. Il lui coûta huit talens.

Il y avoit beaucoup de gens qui blâmoient cette dépense excessive, & qui l'interprétoient mal, en la comparant à la modestie & à la simplicité dont il faisoit profession dans tout le reste. Mais ces gens ne s'appercevoient pas combien la fermeté inflexible de cet homme contre les voluptés, contre les craintes, contre les prieres injustes & impudentes, étoit mêlée de douceur & d'humanité. Plusieurs villes, princes & gouverneurs lui envoyerent beaucoup de présens pour honorer ces obseques; mais il refusa tout l'argent, & ne prit que les drogues, les parfums & les étoffes, qu'il paya à ceux qui les envoyoient.

Ayant été institué héritier par égales portions avec la fille unique de Cæpion, il ne voulut pas que le partage de sa niece portât la moindre partie des frais qu'il avoit faits pour les funérailles de son pere, mais il les mit tous sur son compte. Cependant malgré cette générosité, il se trouva quelqu'un qui laissa par écrit qu'après que le bûcher fut éteint, il passa les cendres dans un tamis pour retirer l'or & l'argent qui avoient été fondus, (a) tant cet écrivain croyoit qu'il lui étoit

(a) *Tant cet écrivain croyoit qu'il lui étoit permis d'attaquer non-seulement avec l'épée, mais encore avec la plume.*) Plutarque parle ici de César, & il fait entendre couverte-

permis d'attaquer non-ſeulement avec l'épée, mais encore avec la plume, ce perſonnage que ſa vertu mettoit au-deſſus des reproches & des calomnies.

Quand Caton quitta l'armée après le tems de ſa charge fini, il fut accompagné non avec des vœux, comme cela ſe fait ordinairement, non avec des applaudiſſemens & des louanges, mais avec des regrets, avec des larmes & avec des embraſſemens infinis de tous les ſoldats qui s'empreſſoient autour de lui, qui étendoient leurs robes ſous ſes pieds par-tout où il paſſoit, & qui lui prenoient les mains pour les baiſer; honneur que les Romains de ce tems-là ne faiſoient qu'avec peine à très-peu de leurs généraux. Mais avant que de retourner à Rome ſe jetter dans le gouvernement, il voulut voyager pour connoître par lui-même l'Aſie, & pour s'inſtruire des mœurs, des coutumes & des forces de ſes provinces. Et en même tems il fut bien-aiſe de faire plaiſir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, à cauſe de l'amitié & de l'hoſpitalité qu'il avoit liées autrefois avec ſon pere, l'avoit prié avec de grandes inſtances de l'aller voir.

ment que c'eſt lui qui avoit écrit, dans ſon *Anti-Caton*, cette particularité des cendres du bûcher paſſées par le tamis; & il dit fort bien que Céſar ne s'étoit pas contenté de faire la guerre à Caton avec l'épée, mais qu'il la lui avoit faite encore avec la plume, pour déchirer la réputation de ce grand perſonnage, que ſa vertu mettoit au-deſſus des reproches & des calomnies. Mais Plutarque ne nomme pas Céſar par reſpect pour ſon grand nom. L'expreſſion de Plutarque eſt remarquable & ſinguliere, ἐπίστευεν οὐ τῷ ξίφει μόνον ἀλλὰ καὶ γραφείῳ, *il abandonna non-ſeulement à ſon épée, mais auſſi à ſa plume.*

Il partit donc ; & voici de quelle maniere il fit ce voyage. Le matin à la pointe du jour il envoyoit ſon cuiſinier & ſon boulanger au lieu où il devoit coucher. Ces gens entroient modeſtement & ſans bruit dans la ville ou dans le bourg ; & s'ils ne trouvoient aucun ami de Caton, ou de ſa famille, aucun homme de connoiſſance, ils lui accommodoient ſon logis & lui apprêtoient ſon ſouper à l'hôtellerie, ſans être à charge à perſonne. Que s'il n'y avoit point d'hôtellerie où il pût loger, alors ils s'adreſſoient au gouverneur ou au magiſtrat, & ſe contentoient du premier logement qu'on vouloit leur donner. Il arrivoit même ſouvent qu'on ne vouloit pas croire qu'ils fuſſent à Caton, (*a*) & qu'on les traitoit avec mépris, parce qu'ils ne s'adreſſoient pas aux magiſtrats en faiſant beaucoup de bruit & avec de grandes menaces ; de ſorte que Caton très-ſouvent arrivoit le ſoir qu'ils n'avoient point encore pu trouver de logis. Mais c'étoit bien pis quand il paroiſſoit, car on n'en faiſoit aucun compte ; & quand on le voyoit aſſis ſur

(*a*) *Et qu'on les traitoit avec mépris, parce qu'ils ne s'adreſſoient pas aux magiſtrats en faiſant beaucoup de bruit, & avec de grandes menaces.*) Rien n'eſt plus ordinaire, le peuple juge preſque toujours mal des maîtres, dont les valets ſont modeſtes & ne font pas beaucoup de bruit, & il croit que ce ſont des hommes de néant, des miſérables. C'eſt ainſi que dans Térence, Thraſon juge de Phédria, ſur la modeſtie de ſon valet Parménion qui parle poliment & civilement à Thaïs :

Apparet ſervum hunc eſſe domini pauperis miſerique.

« On voit bien que c'eſt le valet d'un gueux & d'un » miſérable ». *Eunuq.* III, 2.

ses balots, sans dire une seule parole, on le prenoit pour quelque homme de néant qui n'osoit ouvrir la bouche. Cependant il les appelloit quelquefois & leur disoit bonnement : *Malheureux que vous êtes, défaites-vous de cette dureté que vous avez pour les étrangers, & recevez-les mieux. Ce ne seront pas toujours des Catons qui passeront par votre ville. Tâchez de modérer par un bon accueil la licence que leur pouvoir leur donne chez vous. Ils ne cherchent qu'un prétexte pour prendre par force & avec usure ce que vous n'aurez pas voulu leur donner de bon gré.* Et l'on dit qu'en Syrie il lui arriva une aventure fort plaisante. Comme il arrivoit à Antioche, il vit devant la porte de la ville quantité d'hommes rangés en haie en fort bel ordre. D'un côté étoient les jeunes gens avec de beaux manteaux, & de l'autre les enfans magnifiquement parés. Ensuite on voyoit marcher des hommes vêtus de robes blanches, quelques-uns même avoient des couronnes, car c'étoient les prêtres des dieux & les magistrats. Caton crut d'abord que cette procession étoit un honneur que la ville lui faisoit, & une entrée magnifique qu'elle lui avoit préparée. Il gronda donc extrêmement ses gens qu'il avoit envoyés devant, selon sa coutume, de ce qu'ils n'avoient pas empêché cette cérémonie & ce grand appareil, & commanda à ses amis qui étoient à cheval de descendre, & marcha avec eux à pied vers cette procession qui s'avançoit. Quand ils furent assez près, le maître

maître des cérémonies, qui régloit toute cette marche, & qui empêchoit la foule, homme déja âgé, tenant une baguette à la main & une couronne, s'avança vers Caton qui marchoit le premier; & sans le saluer ni lui faire le moindre honneur, il lui demanda *où ils avoient laissé Démétrius, & s'il arriveroit bientôt?* Ce Démétrius étoit un affranchi de Pompée; & alors toute la terre, ayant les yeux attachés sur Pompée, faisoit indignement la cour à son affranchi, parce qu'il étoit tout-puissant auprès de son maître.

A cette demande, tous les amis de Caton se prirent à rire à gorge déployée avec tant de force qu'ils ne pouvoient revenir à eux, & qu'en éclatant ainsi ils traverserent la foule. Caton confus s'écria: (a) *ô la malheureuse ville!* sans dire une seule parole de plus. Mais dans la suite il avoit accoutumé de rire de sa méprise, soit qu'il en fît le conte ou qu'il ne fît que s'en ressouvenir. Mais Pompée corrigea bien les hommes, & les empêcha de commettre par ignorance de ces sortes de fautes envers Caton; car Caton étant arrivé à Ephese, & s'étant mis en marche pour aller saluer Pompée, comme celui qui étoit plus âgé que lui, constitué en plus grande dignité, & d'une plus grande réputation, & qui commandoit alors les plus grandes armées de l'empire; Pompée, qui le vit venir de loin, ne voulut pas l'attendre sur son siege, mais il

(a) C'étoit la seule chose qu'il y avoit à dire en cette occasion. Ce mot pourroit souvent trouver sa place.

alla au-devant de lui, comme d'un des plus grands perſonnages de Rome ; & lui tendant la main, il le careſſa & l'embraſſa avec toutes les marques de bienveillance & d'eſtime, donna de grands éloges à ſa vertu en ſa préſence, & de plus grands encore quand il ſe fut retiré ; de ſorte que dès ce moment-là tout le monde ſe tourna vers Caton, & n'eut d'attention que pour lui ; & on commença à l'admirer ſur les choſes mêmes qui le faiſoient mépriſer auparavant, & à reconnoître de plus près ſa douceur & ſa grandeur d'ame. L'on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que ce bon accueil de Pompée & ſon empreſſement pour lui, étoient plutôt l'effet de l'eſtime & du reſpect qu'il avoit pour ſa vertu, que d'aucune affection qu'il eût pour ſa perſonne. Et on connut très-clairement qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui marquer une grande admiration, & de lui faire de grands honneurs pendant qu'il l'eut auprès de lui, mais qu'il fut charmé de le voir partir. Car tous les autres jeunes Romains qui l'alloient voir, il s'efforçoit de les retenir, & leur témoignoit la paſſion qu'il avoit qu'ils vouluſſent reſter auprès de lui ; au lieu qu'il ne fit pas la moindre démarche pour retenir Caton, & ne lui en ouvrit pas la bouche. Au contraire, comme ſi Caton préſent eût été un cenſeur qui lui eût demandé compte de toutes ſes actions, & contrôlé ſon autorité, il lui donna congé avec un très-grand plaiſir. Il eſt vrai qu'il lui recommanda ſa femme & ſes enfans,

honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun de ceux qui étoient retournés à Rome. Mais il faut dire auſſi qu'ils lui appartenoient, & qu'ils étoient ſes proches parens.

Depuis ce tems-là, toutes les villes par où il paſſoit, déja pleines de ſa réputation, s'empreſſoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneur. Ce n'étoient par-tout que banquets & grandes fêtes qu'on lui donnoit ; & au milieu de ces grandes réjouiſſances, il prioit ſes amis de prendre garde à lui, de peur que, ſans s'en appercevoir, il ne confirmât un mot que Curion lui avoit dit autrefois. Ce Curion, fâché de voir l'auſtérité de Caton qui étoit ſon ami & ſon camarade, lui demanda un jour, *ſi après le tems de ſa charge expiré, il ne ſeroit pas bien aiſe d'aller voir l'Aſie*. Caton lui ayant répondu qu'il en ſeroit ravi : *tu feras fort bien*, repartit Curion, *car tu reviendras de-là plus doux & plus traitable* ; & il ſe ſervit d'un mot latin (*a*) qui ſignifie proprement cela.

Déjotarus, roi de la Galatie, envoya prier Caton de le venir voir, car il étoit déja vieux, & il vouloit lui recommander & mettre ſous ſa protection ſes enfans & toute ſa maiſon. Dès qu'il fut arrivé à la cour, le roi lui envoya toutes ſortes de magnifiques préſens pour gagner ſa faveur, & employa tous les moyens imaginables & les prieres les plus preſſantes pour le porter à les recevoir. Caton fut ſi irrité de ces démarches, qu'étant

(*a*) *Manſuetior.*

arrivé le ſoir, il ne fit que coucher dans ſon palais, & partit le lendemain vers la troiſiéme heure du jour. Mais le ſoir en arrivant à la premiere couchée qui étoit à Peſſinonte, il y trouva une plus grande quantité de préſens encore plus riches qui l'y attendoient, avec des lettres de Déjotarus qui le conjuroit de les agréer; ou, s'il ne vouloit pas lui faire cet honneur, de permettre au moins à ſes amis de les prendre: *Car*, diſoit-il, *ils ſont bien dignes de recevoir du bien de vous, mais vous n'en avez pas aſſez pour les enrichir comme ils le méritent.* Caton ne le voulut jamais ſouffrir, quoiqu'il en vît pluſieurs qui étoient tentés & qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occaſion. Mais il leur dit que, s'ils prenoient ces préſens, cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions & à toutes les concuſſions, & que ſes amis partageroient toujours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voies juſtes & honnêtes. Ainſi il renvoya à Déjotarus ſes riches préſens.

Comme il étoit prêt à s'embarquer pour repaſſer à Brunduſe, ſes amis lui repréſenterent qu'il falloit mettre dans un autre vaiſſeau les cendres de ſon frere Cæpion, qu'il tranſportoit avec lui; mais il leur dit qu'il ſe ſépareroit plutôt de ſon ame que de ces reſtes précieux, & mit à la voile. (*a*) Et l'on dit

(*a*) *Et l'on dit qu'il arriva par hazard que le vaiſſeau où il étoit, fut en grand péril dans ce paſſage.*) Plutarque ajoute ce mot, *par hazard*, pour faire entendre à ſes

qu'il arriva par hazard que le vaiſſeau où il étoit fut en grand péril dans ce paſſage, au lieu que tous les autres firent cette traverſée aſſez heureuſement.

Quand il fut arrivé à Rome, il étoit toujours ou enfermé dans ſa maiſon à conférer avec le philoſophe Athènodore, ou à la place pour ſervir ſes amis. Dès qu'il ſe vit en âge (*a*) de demander la queſture, il ne ſe mit ſur les rangs qu'après avoir lu avec ſoin toutes les loix & les ordonnances qui concernoient l'état & l'office de queſteur, qu'après avoir conſulté ſur chaque point ceux qui avoient le plus d'expérience, & qu'après avoir fait comme un plan en abrégé de toute l'autorité & de la puiſſance que cette charge pouvoit donner. De-là vint que, dès qu'il y fut inſtallé, il fit de grands changemens parmi les bas officiers & les greffiers du tréſor, qui, ayant toujours entre leurs mains les regiſtres publics & les loix ſur le fait des finances, quand ils venoient à avoir à leur tête de jeunes queſteurs qui, par leur ignorance & par leur peu d'expérience, avoient encore beſoin de maîtres, ne leur laiſſoient pas l'autorité entre les mains, mais ils faiſoient eux-mêmes la charge. Caton corrigea cet abus; car, prenant

lecteurs qu'il ne donnoit pas dans la ridicule ſuperſtition de ceux qui croyoient qu'on ne pouvoit tranſporter par mer un mort ſans danger, & que cela excitoit de furieux orages. Car c'étoit dans cet eſprit que les amis de Caton lui avoient conſeillé de mettre dans un autre vaiſſeau les cendres de ſon frere. Cette ſotte ſuperſtition dure encore aujourd'hui dans quelques eſprits.

(*a*) Cet âge étoit fixé à 25 ans.

les affaires à cœur, & s'y appliquant fortement, il ne ſe contenta pas ſeulement du titre & des honneurs de queſteur, mais il voulut en avoir encore l'eſprit, le courage & tous les diſcours; (*a*) & mit les greffiers ſur le pied de n'être plus que ſes officiers pour ſervir ſous lui, comme c'étoit leur véritable état. Il les reprenoit quand ils manquoient, & les enſeignoit quand ils faiſoient des fautes par ignorance. Comme la licence où ils avoient vécu les avoit rendus fiers & ſuperbes, & qu'ils alloient flatter & careſſer les autres queſteurs pour pouvoir plus impunément s'oppoſer à lui, il commença par chaſſer des finances le principal d'entr'eux, convaincu de mauvaiſe foi & de fraude dans le partage d'une ſucceſſion entre des cohéritiers, & il en appella un autre en juſtice pour falſification ou ſuppoſition de teſtament. Lutatius Catulus, qui étoit alors cenſeur, & qui tiroit de ſa charge un grand relief, & un plus grand encore de ſa vertu, comme ſe diſtinguant au-deſſus de tous les Romains par ſa juſtice & par ſa grande ſageſſe, parut pour le défendre, quoiqu'il fût d'ailleurs le panégyriſte de Caton, & qu'il paſſât avec lui la plus grande partie de ſa vie; mais ſe voyant vaincu par la force des raiſons & des preuves, il demanda

(*a*) *Et mit les greffiers ſur le pied de n'être plus que ſes officiers pour ſervir ſous lui.*) Rien n'eſt plus utile dans un état que de remettre chaque officier dans les bornes de ſon office; car tout eſt perdu quand les premiers miniſtres laiſſent entre les mains de leurs ſubalternes leurs fonctions & leur autorité.

ouvertement qu'à sa considération on pardonnât à cet homme & qu'on le lui donnât. Caton vouloit l'empêcher de faire une demande si injuste & si messéante ; & comme il continuoit à le demander avec plus d'instance, & qu'il n'en démordoit point, Caton lui dit : *Catulus, c'est une honte que vous qui êtes censeur, & qui en cette qualité devez faire une information exacte de nos vies & mœurs, vous vous laissiez dégrader par nos serviteurs qui ont malversé dans leur office.*

A cette parole de Caton, Catulus le regarda comme se préparant à répondre ; il ne repliqua pourtant pas un seul mot ; mais ou de colere ou de honte il se retira tout confus & dans un profond silence. Cependant le greffier ne fut pas condamné ; car s'étant trouvé une voix de plus pour le condamner que pour l'absoudre, Lutatius Catulus envoya d'abord à Marcus Lollius, collegue de Caton dans la questure, qui, à cause de quelqu'indisposition, n'avoit pu se trouver au jugement, pour le prier de venir sur l'heure même au secours de ce malheureux. Lollius se fit porter en litiere, & arriva après le jugement rendu. Il ne laissa pas de donner son suffrage en faveur du criminel ; & par-là les voix s'étant trouvé partagées, il fut sauvé. Mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages, & refusa de compter la voix de Lollius comme une voix utile.

Par cette conduite pleine de droiture & de fermeté, il humilia les greffiers, les rendit

ſouples & ſoumis, remit en ſon pouvoir tous les papiers & tous les regiſtres des finances pour s'en ſervir comme il l'entendoit; & rendit par-là en peu de tems la chambre du tréſor plus grave & plus reſpectable que le ſénat même. De ſorte que tout le monde penſoit & diſoit que Caton avoit ajouté à la queſture toute la dignité & toute l'autorité du conſulat; car ayant trouvé d'anciennes dettes que des particuliers devoient à cette chambre, & d'autres que cette chambre devoit auſſi à des particuliers, il corrigea ce déſordre, & régla ſi bien toutes choſes, que la ville ne fit & ne reçut plus aucun tort; car il exigea avec la derniere rigueur & ſans aucun quartier tout ce qui lui étoit dû, & il obligea auſſi de payer ſans remiſe & ſans aucun retranchement tout ce qu'elle devoit; de maniere que tout le peuple admiroit & reſpectoit également Caton, en voyant que ceux qui s'étoient flattés de priver la république de ce qu'ils lui devoient, étoient forcés de payer; & que ceux qui avoient cru perdre tout ce qui leur étoit dû, étoient rembourſés avec la derniere exactitude. D'ailleurs la plupart préſentant à la chambre des billets ſuſpects & de fauſſes ordonnances, & les queſteurs qui avoient été avant lui, ayant accoutumé de les allouer par faveur, il eut ſi bien l'œil ſur toutes ces malverſations, qu'il ne lui en échappa aucune; juſques-là qu'un jour étant en doute ſi une ordonnance qu'on lui préſentoit étoit bonne, quoique beaucoup de

témoins en assurassent la vérité, il ne voulut jamais les croire ni en ordonner le payement, qu'après que les consuls furent venus affirmer que cette ordonnance étoit d'eux.

Il y avoit plusieurs assassins dont Sylla s'étoit servi pour faire tuer les proscrits, & à qui il avoit donné pour récompense dans sa seconde proscription jusqu'à douze mille drachmes pour chaque tête qu'ils lui avoient apportée. Tout le monde les regardoit avec horreur comme des scélérats, des maudits & des excommuniés, mais personne n'osoit les poursuivre. Caton les appella tous en justice, leur fit rendre gorge, & leur reprocha publiquement, avec autant de colere que de raison, l'injustice, l'horreur & l'impiété de tous ces meurtres. Ceux qui avoient essuyé cette ignominie étoient ensuite accusés d'homicide; & comme déja convaincus & condamnés par ce premier jugement, ils étoient conduits aux juges qui devoient les faire exécuter, & ils recevoient sur le champ la punition que méritoient leurs crimes, à la grande satisfaction de tous les Romains qui croyoient voir par ce moyen la tyrannie entiérement déracinée, & Sylla lui-même puni de ses cruautés.

Mais ce qui charmoit encore extrêmement le peuple, c'étoit sa diligence & son assiduité infatigable dans les fonctions de son ministere; car tous les jours il arrivoit le premier & avant tous ses collegues dans la chambre du trésor, & en sortoit le dernier, & ne manquoit à aucune assemblée du peuple ni à

aucune convocation du ſénat; car il craignoit & avoit continuellement l'œil à empêcher qu'il n'y eût des gens qui par faveur remiſſent les impoſitions & les ſommes dûes à la république, ou qui ordonnaſſent des gratifications peu méritées & à charge à l'état. Ainſi ayant nettoyé & purgé la chambre des calomniateurs & de la vermine des ſycophantes, & l'ayant remplie d'argent, il fit voir qu'une ville peut devenir riche ſans faire la moindre injuſtice, & que la regle & l'ordre ſuffiſent pour l'enrichir.

Au commencement, cette conduite le rendit fâcheux & inſupportable à ſes collegues; mais dans la ſuite ils en furent très-contens; car ils virent qu'en refuſant ainſi de faire des largeſſes des deniers publics, & de juger par faveur, il s'expoſoit ſeul pour eux tous aux criailleries & à la haine des mécontens, & qu'il leur fourniſſoit une excuſe très-valable envers ceux qui les prioient & qui les ſollicitoient, qui étoit de dire qu'ils ne pouvoient rien ſans le conſentement de Caton.

Le dernier jour de ſa magiſtrature, comme il étoit reconduit chez lui par la plus grande partie des citoyens, il fut averti que Marcellus, l'un des queſteurs, étoit dans la chambre du tréſor, & que pluſieurs de ſes amis & des principaux de Rome l'aſſiégeoient & l'environnoient, le preſſant d'ordonner le payement de quelques ſommes qu'ils prétendoient leur être dues par le public. Ce Marcellus étoit ami de Caton dès l'enfance, & quand il étoit

avec lui il s'acquittoit parfaitement des devoirs de ſa charge; mais quand il étoit ſeul, il avoit honte de refuſer ceux qui le prioient, & ſe laiſſoit aller facilement à accorder les graces qu'on lui demandoit.

Caton retourne promptement ſur ſes pas, & trouve qu'on avoit déja forcé Marcellus à ordonner ce payement. Il demande ſur l'heure le regiſtre, & efface cet article en préſence même de Marcellus qui ne dit pas une ſeule parole. Non content de cela il l'emmena hors de la chambre, & ne le quitta point qu'il ne l'eût remis dans ſa maiſon; & jamais Marcellus ni alors, ni depuis, ne fit la moindre plainte de ce procédé de ſon collegue; au contraire il perſévéra conſtamment dans ſa familiarité & dans ſon amitié juſqu'à la mort.

Caton, étant ſorti de queſture, n'abandonna pourtant pas la chambre du tréſor, & ne la laiſſa pas ſans ſurveillans & ſans gardes; car il y faiſoit tenir pendant tout le jour de ſes domeſtiques qui avoient ſoin d'écrire toutes les diſpoſitions qui s'y faiſoient; & lui-même il avoit acheté cinq talens des regiſtres où étoient contenus tous les revenus de la république, & les emplois qu'on en avoit faits depuis le tems de Sylla juſqu'à celui de ſa queſture, & il les avoit toujours entre les mains. Et comme il entroit toujours au ſénat le premier, & qu'il ſortoit le dernier, il arrivoit ſouvent qu'en attendant que les autres ſénateurs fuſſent arrivés, & que l'aſſemblée fût complette, il ſe retiroit en un coin & li-

soit ces regiſtres tout bas en mettant ſa robe devant. Jamais il n'alla à la campagne les jours que le ſénat devoit s'aſſembler.

Depuis ce temps-là, Pompée & ceux de ſon parti, voyant qu'il étoit impoſſible de porter Caton, ni par la douceur, ni par la force, à les favoriſer dans ce qu'ils pourſuivoient injuſtement, imaginerent des moyens de le diſtraire & de l'empêcher d'entrer au ſénat, en l'occupant ou à aller ſur la place défendre ſes amis, ou à faire quelques arbitrages, ou à vuider quelques autres affaires qu'on lui jettoit à la traverſe. Mais Caton, ayant promptement ſenti ces piéges, refuſa tous ſes amis, & déclara nettement que les jours de ſénat il ne vaqueroit à aucune autre affaire de quelque nature qu'elle fût. Car ce n'étoit ni par l'amour de la réputation, ni par le deſir des richeſſes, ni fortuitement & à l'aventure, qu'il s'étoit jetté dans le gouvernement, mais il avoit embraſſé cet état après une mûre délibération, parce qu'il le regardoit comme la profeſſion d'un homme de bien. C'eſt pourquoi il ſe croyoit encore plus obligé de vaquer aux affaires de la république, & d'en avoir plus de ſoin, que l'abeille n'en a de ſa ruche & de ſon miel. Dans cette vue il eut grand ſoin de ſe faire envoyer par ſes hôtes & par ſes amis qu'il avoit dans les provinces, toutes les affaires, les ordonnances, les jugemens, en un mot tout le détail de la conduite & des principales actions des gouverneurs.

Un jour il entreprit Publius Clodius, ſédi-

tieux harangueur, qui, par ſes diſcours & par ſes actions, alloit jettant des ſemences de grandes nouveautés, & qui calomnioit devant le peuple les prêtres & les veſtales, parmi leſquelles Fabia Térentia, ſœur de la femme de Cicéron, fut en très-grand danger. Caton prit leur défenſe, & parla avec tant de force qu'il couvrit Clodius de confuſion, & l'obligea à ſortir de la ville. Et comme Cicéron voulut l'en remercier, il lui dit, *qu'il devoit remercier la ville, parce que c'étoit pour l'amour d'elle ſeule qu'il faiſoit tout ce qu'il faiſoit dans le gouvernement & dans les fonctions de ſon miniſtere.* Cela lui acquit une ſi grande réputation, qu'un jour un orateur, dans une affaire où l'on ne produiſoit qu'un témoin, dit aux juges dans ſon plaidoyer, *qu'il ne falloit point avoir égard à un ſeul témoin, quand ce témoin ſeroit Caton lui-même.* C'étoit même déja comme une eſpece de proverbe; quand on parloit de choſes étranges & incroyables, la plupart des gens diſoient: *cela ne ſeroit pas croyable, quand même ce ſeroit Caton qui le diroit.*

Un jour un homme fort débauché & très-déréglé dans ſa dépenſe, ayant fait en plein ſénat un grand diſcours ſur la ſimplicité & ſur la tempérance, un des ſénateurs, nommé Amnéus, ſe leva & lui dit: *Mon ami, qui penſes-tu qui pourra ſupporter que tu parles comme Caton, toi qui ſoupes comme Craſſus, & qui bâtis comme Lucullus?* Auſſi tous ceux qui étoient diſſolus & intempérans dans leur con-

duite, & graves & auſteres dans leurs diſcours, on les appelloit des Catons par moquerie & par contre-vérité.

Ses amis le preſſoient de penſer à la charge de tribun, mais il ne crut pas qu'il fût encore tems, & dit qu'il en étoit de la puiſſance & de l'autorité de cette charge, comme d'une médecine très-forte, & qu'il ne falloit y avoir recours que dans une grande néceſſité. Et comme il ſe trouvoit en ce tems-là d'un fort grand loiſir, n'y ayant point d'affaires publiques fort preſſées, il fit proviſion de livres, prit avec lui quelques philoſophes, & partit pour ſes terres de la Lucanie où il avoit des maiſons dont le ſéjour étoit fort agréable.

En chemin il rencontra quantité de ſommiers, beaucoup de bagages & un grand train. Il demanda qui c'étoit; on lui dit, *que c'étoit Métellus Népos qui s'en retournoit à Rome pour demander le tribunat.* A ces mots, Caton s'arrêta ſans dire une ſeule parole; & après avoir penſé quelque tems, il commanda à ſes valets de rebrouſſer. Ses amis paroiſſant étonnés de ce changement ſi prompt, il leur dit: *Ne ſavez-vous pas que Métellus eſt déja très-redoutable par ſa folie? Et aujourd'hui qu'il va à Rome, attiré par Pompée, il tombera dans le gouvernement comme la foudre, & écraſera & embraſera tout. Il n'eſt donc plus tems d'aller à la campagne ſe divertir; il faut aller traverſer cet homme & le faire échouer, ou périr glorieuſement en combattant pour la liberté.* Cependant, ſur les remontrances de ſes amis

qui lui repréſenterent que l'affaire de Métellus n'iroit pas ſi vîte, il alla faire un tour à ſa maiſon où il ne fit pas un long ſéjour, & retourna promptement à Rome.

Il arriva le ſoir fort tard; & dès le lendemain matin il ſe rendit à la place & brigua le tribunat pour s'oppoſer à Métellus, & pour rendre nulles toutes ſes entrepriſes, car la force & l'autorité de cette charge de tribun conſiſtent plus à empêcher qu'à faire; de maniere que, quand tous les autres auroient arrêté & conclu une choſe, s'il y en a un ſeul qui n'en ſoit pas d'avis & qui ne veuille pas la permettre, ce ſeul-là l'emporte ſur tous ſes compagnons. Au commencement Caton n'eut pas un grand nombre d'amis autour de lui; mais dès qu'on ſut à quel deſſein il demandoit cette charge, tous les gens de bien & tous ceux de ſa connoiſſance accoururent dans le moment, l'exhorterent & l'encouragerent à pourſuivre ſa pointe, lui diſant: *Que ce ne ſeroit pas une grace qu'il recevroit, mais qu'il en ferbit une très-grande à ſa patrie & à tous les honnêtes gens, en ce qu'ayant pu ſouvent obtenir cet office ſans aucune peine & ſans ſe faire la moindre affaire, il ne l'avoit jamais voulu; & que préſentement il venoit le demander lorſqu'il étoit queſtion de combattre pour la liberté & pour le gouvernement, non ſans un très-grand danger de ſa perſonne.* On dit même que la ſeule foule de ſes amis & de tous ceux qui s'empreſſoient autour de lui pour lui marquer leur affection, le mit en très-grand pé-

ril, car il penſa être étouffé dans la preſſe; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il arriva juſqu'à la place.

Ayant donc été nommé tribun avec Métellus & les autres, & voyant qu'on achetoit à beaux deniers comptans les voix pour l'élection des conſuls, il fit un beau diſcours dans lequel il tança rudement le peuple, & finit en proteſtant avec ſerment qu'il accuſeroit & pourſuivroit en juſtice celui qui auroit donné de l'argent, qui que ce pût être; il (*a*) excepta ſeulement Silanus à cauſe de l'alliance, car Silanus avoit épouſé Servilia, ſœur de Caton. (*b*) Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune pourſuite lorſqu'il s'attacha à pourſuivre Lucius Muréna qui à force d'argent s'étoit fait nommer collegue de Silanus au conſulat.

Or, il y avoit une loi qui permettoit à l'accuſé de donner à l'accuſateur un garde & un ſurveillant, afin qu'il pût être averti de toutes les pieces & de toutes les preuves qu'il raſſembleroit pour former ſon accuſation, & qu'il eût le tems de préparer ſes réponſes.

(*a*) *Excepta ſeulement Silanus à cauſe de l'alliance.*) Voilà une exception qui ne fait pas honneur à Caton, ſurtout dans une ville où l'on avoit vu des peres condamner leurs propres enfans.

(*b*) *Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune pourſuite lorſqu'il s'attacha à pourſuivre Lucius Muréna, qui à force d'argent.*) Mais Silanus & Muréna étant conſuls enſemble, & ayant tous deux donné de l'argent pour parvenir à cette dignité, il étoit honteux à Caton de pourſuivre Muréna, & de laiſſer en repos Silanus, parce qu'il étoit ſon allié, quoiqu'il ne fût pas moins coupable. Je ne ſais ſi je ne me trompe, il auroit encore mieux valu que la conſidération de Silanus eût ſauvé Muréna, que d'accuſer l'un ſans l'autre.

Celui que Muréna donna à Caton pour le ſuivre & pour l'obſerver, voyant qu'il ne faiſoit rien cauteleuſement ni contre les regles, mais qu'il y alloit rondement & de bonne foi, avec humanité & franchiſe, en ſuivant ſimplement le plus droit chemin de l'accuſation la plus juſte & la plus légitime, il fut ſi charmé de cette générosité & de ſes mœurs pleines de droiture, que tous les matins il alloit le trouver ou à la place ou chez lui, & lui demandoit ſi ce jour-là il feroit quelque nouvelle procédure : ſi Caton lui diſoit qu'il n'en feroit point, il le croyoit ſur ſa parole, & s'en retournoit, bien sûr qu'il n'y auroit rien de fait ce jour-là.

Quand cette cauſe fut plaidée, Cicéron, qui étoit alors conſul, & qui parloit pour Muréna, railla & brocarda beaucoup les philoſophes Stoïciens, à cauſe de Caton qui avoit embraſſé cette ſecte; il ſe moqua ſur-tout fort plaiſamment de leurs dogmes qu'ils appellent *paradoxes*, de maniere qu'il fit extrêmement rire les juges; & l'on rapporte que Caton en ſouriant dit à ceux qui étoient près de lui : *Mes amis, que nous avons-là un conſul qui eſt plaiſant!*

Muréna, ayant été abſous, n'en uſa point avec Caton comme un méchant, un vindicatif ou un inſenſé; car ayant été fait conſul, il ſe ſervit ſur-tout de ſes conſeils dans les affaires les plus importantes, & perſévéra juſqu'à la fin à le reſpecter, à l'honorer & à le croire. Et c'étoit Caton lui-même qui s'attiroit ce

respect & cette confiance; car il n'étoit terrible & redoutable que dans les assemblées du peuple & dans le sénat, & toujours pour le maintien de la justice; par-tout ailleurs il étoit plein de bonté, de douceur & d'humanité pour tout le monde.

Avant qu'il fut nommé tribun, il servit beaucoup Cicéron dans toutes les affaires les plus importantes qu'il eut à soutenir pendant son consulat; sur-tout il l'aida infiniment à couronner d'une fin glorieuse ces actions très-grandes & très-belles qu'il avoit faites contre Catilina; car ce Catilina avoit machiné dans le gouvernement un changement total qui menaçoit Rome d'une entiere ruine, & excité par-tout des guerres & des séditions; mais se voyant découvert & poursuivi par Cicéron, il fut contraint de sortir de la ville & de s'enfuir. Lentulus, Céthégus, & avec eux plusieurs autres, tous complices de la conjuration, reprochant à Catilina sa timidité & sa petitesse dans ses attentats, voulurent se signaler par une entreprise plus grande; ils conspirerent de détruire Rome de fond-en-comble par le feu, & de renverser l'empire par les révoltes des nations & par des guerres étrangeres.

Leur complot ayant été éventé, Cicéron, comme nous l'avons écrit dans sa vie, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina le premier, dit, *qu'il étoit d'avis qu'on devoit leur faire souffrir la derniere peine.* Ceux qui opinerent ensuite furent du même avis, jusqu'à César. Mais César, qui étoit homme très-

éloquent, & qui regardoit tous les mouvemens & tous les changemens qui pourroient arriver dans Rome, comme la matiere de ce qu'il tramoit contr'elle dans ſon eſprit, & qui dans cette vue vouloit plutôt entretenir & augmenter l'embraſement, que de l'éteindre, ſe leva; & par un diſcours plein d'inſinuation & d'humanité, il repréſenta qu'il y auroit de l'injuſtice à faire mourir les accuſés ſans aucune forme de juſtice, & conclut qu'on devoit les tenir reſſerrés dans une priſon étroite, juſqu'à ce qu'on en eût plus amplement informé. Cela fit changer d'avis tous les ſénateurs, par la crainte qu'ils eurent du peuple. Silanus lui-même réforma ou expliqua ſon opinion, en diſant qu'il n'avoit pas opiné à la mort, mais à la priſon; parce que pour un Romain la priſon eſt la derniere de toutes les peines.

Ce changement de ceux qui avoient opiné les premiers, fit que ceux qui opinerent enſuite embraſſerent tous le parti de la douceur; mais Caton, s'élevant contre cet avis, le foudroya par un diſcours plein d'une éloquence véhémente, qui étoit encore aiguiſé par la colere & par la paſſion. Il reprocha à Silanus la lâcheté de ſon changement, & entreprit même Céſar, en faiſant entendre : *Qu'avec ces manieres populaires & ces diſcours pleins d'humanité, il tendoit à renverſer la ville & à épouvanter le ſénat; au lieu qu'il devroit craindre lui-même, & s'eſtimer bienheureux s'il pouvoit paroître innocent de tout ce qui avoit été fait,*

& se mettre à couvert de tout soupçon, lui qui vouloit ainsi ouvertement & audacieusement enlever à la justice des traîtres, ennemis déclarés de Rome; & qui, avouant qu'il n'avoit aucune compassion de cette ville qui lui avoit donné la naissance, de cette ville si grande, si noble, qui s'étoit vue sur le point d'être entiérement exterminée, réservoit toute sa pitié & toutes ses larmes pour des scélérats qui n'auroient jamais dû naître, & paroissoit inconsolable de ce que par leur mort on alloit délivrer Rome de tous les meurtres & de tous les autres dangers dont ils la menaçoient.

On dit que de toutes les oraisons de Caton on n'a conservé que celle-là seule, (*a*) parce que Cicéron, l'année de son consulat, avoit choisi les copistes les plus habiles & les plus célebres pour la promptitude & la légéreté de la main; & leur avoit enseigné à écrire par des notes & des abréviations qui dans de petits traits renfermoient la valeur de plusieurs lettres, & alors il les avoit placés dans plusieurs endroits de la salle de l'audience. Car jusqu'à lui on n'avoit point encore de ces écrivains qu'on appelloit *écrivains par notes*; & ce ne fut que sous le consulat que l'on jetta les premiers fondemens de l'art de cette écriture si abrégée.

Caton l'emporta donc, & fit changer tous

(*a*) *Parce que Cicéron, l'année de son consulat, avoit choisi.*) Ce fut l'année qui précéda le consulat de Silanus. Je crois que Cicéron s'étoit servi de ces écrivains par notes dans la cause de Muréna, pour avoir l'oraison de Caton qui l'accusoit.

les avis; de ſorte que les coupables furent condamnés à la mort. Que s'il faut relever juſqu'aux moindres traits des mœurs, parce que notre principal deſſein eſt de faire le portrait de l'ame, on dit que, pendant que le débat de Céſar & de Caton étoit dans ſa plus grande force, & que tous les ſénateurs avoient les yeux attachés ſur eux, on apporta un billet à Céſar. Cela fut d'abord ſuſpect à Caton qui ne manqua pas de lui en faire un crime; de maniere que pluſieurs des ſénateurs déja émus ordonnerent que ce billet fût lu devant tout le monde. Céſar le donna ſur l'heure à Caton qui étoit près de lui; & Caton n'y eut pas plutôt jetté les yeux, qu'il vit que c'étoit une lettre d'amour que ſa ſœur Servilie écrivoit à Céſar dont elle étoit éperduement amoureuſe, & qui l'avoit corrompue; il la rejetta donc à Céſar, en lui diſant, *tiens, ivrogne*, & continua ſon diſcours.

On peut dire en général que les plus grands malheurs de Caton vinrent du côté des femmes; car cette Servilie fut fort décriée par le commerce qu'elle eut avec Céſar. Et ſon autre ſœur Servilie fut encore plus diffamée; car ayant été mariée à Lucullus qui étoit le premier perſonnage de Rome en réputation, & en ayant un fils, elle ſe fit répudier par ſon intempérance & par ſes infames débauches. Et ce qu'il y eut pour lui de plus malheureux & de plus indigne, c'eſt que ſa femme Atilia ne fut pas exempte de cette corruption, & qu'après en avoir eu deux enfans, il fut

obligé de la chaſſer pour ſa mauvaiſe conduite.

Après ce divorce il épouſa Martia, fille de Martius Philippus, qui paroît avoir été une dame de grande vertu, & dont on a parlé très-honorablement; mais cette partie de la vie de Caton eſt comme le nœud d'une tragédie qui paroît toujours embarraſſé & indiſſoluble. Et voici ce qui ſe paſſa, comme le rapporte l'hiſtorien Thraſéa, qui cite pour ſon garant Munatius, ami particulier de Caton, & qui paſſoit ſa vie avec lui. Il dit que, parmi ceux qui aimoient & qui admiroient Caton, il y en avoit qui marquoient & qui découvroient plus que les autres les ſentimens qu'ils avoient pour lui. De ce nombre étoit Quintus Hortenſius, perſonnage d'une grande dignité & d'une plus grande vertu, qui, deſirant de n'être pas ſeulement l'ami & le compagnon de Caton, mais de devenir encore ſon allié, & de mêler, de quelque maniere que ce fût, ſa maiſon & ſa race avec la ſienne, tâcha de le porter à lui donner ſa fille Porcie qui étoit actuellement mariée à Bibulus, & qui en avoit eu déja deux enfans, afin qu'il s'en ſervît comme d'une terre fertile. Il ajouta que cela paroiſſoit d'abord étrange dans l'opinion des hommes, mais que, par rapport à la nature, il étoit beau, honnête & utile à la république, qu'une belle & vertueuſe femme à la fleur de ſon âge ne demeurât pas inutile, en laiſſant paſſer le tems d'avoir des enfans, & qu'elle n'appauvrît pas

non plus ſon mari, en lui en donnant plus qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit nourrir; qu'en communiquant ainſi les femmes aux plus gens de bien, on feroit en ſorte que la vertu ſe multiplieroit & ſe communiqueroit dans les familles, & que toute la ville ſe mêleroit & ſe fondroit, pour ainſi dire, en un ſeul & même corps par ces alliances; que, ſi Bibulus étoit ſi amoureux de ſa femme qu'il ne pût pas s'en paſſer, il promettoit de la lui rendre après qu'il en auroit eu un enfant, & que par cette communauté il ſe feroit plus étroitement uni & à Caton & à lui.

Caton répondit qu'il aimoit & eſtimoit Hortenſius, & qu'il faiſoit grand cas de ſon alliance; (*a*) mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage ſa fille qui étoit mariée à un autre. (*b*) Alors Hortenſius,

(*a*) *Mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage ſa fille, qui étoit mariée à un autre.*) Ce paſſage eſt une preuve convainquante de la fauſſeté du reproche que de ſavans hommes ont fait à Plutarque d'avoir écrit qu'il étoit permis chez les Romains de donner ou de prêter ſa femme à un autre, afin qu'il en eût des enfans, & de la reprendre enſuite. Si c'eût été un uſage permis, Caton n'auroit jamais dit qu'il trouvoit étrange la demande d'Hortenſius. Il eſt vrai que Strabon en parlant de cet article, dit, que Caton donna ſa femme *ſelon l'ancienne coutume des Romains.* Je ne ſais pas ſi cette coutume étoit autoriſée dans les premiers tems de la république, je n'en ai vu aucun exemple : mais ſi elle l'avoit été autrefois, cette réponſe de Caton fait voir que de ſon tems elle étoit entiérement abolie & oubliée.

(*b*) *Alors Hortenſius changeant de langage.*) Car la demande qu'il lui avoit faite de ſa fille, n'étoit que pour le preſſentir, & pour lui demander ſa femme Martia, dont il étoit devenu amoureux; mais n'étoit-ce pas toujours la même choſe?

changeant de langage, ne feignit point de lui découvrir ſa paſſion, & lui demanda ſa femme Martia qui étoit encore aſſez jeune pour avoir des enfans, & Caton en avoit déja ſuffiſamment. Et l'on ne ſauroit pas dire qu'Hortenſius lui fit cette demande, parce qu'il ſavoit qu'il n'aimoit pas Martia; car une marque qu'il l'aimoit, c'eſt qu'elle étoit encore alors actuellement enceinte. (*a*) Caton, voyant donc le violent deſir & la grande paſſion qu'Hortenſius avoit pour Martia, ne la lui refuſa point; mais il lui dit qu'il falloit avoir le conſentement de Philippe ſon pere. Philippe, quand on lui en parla, & qu'il vit que Caton y donnoit les mains, y conſentit auſſi de ſon côté; mais il ne voulut jamais fiancer ſa fille, que Caton ne fût préſent au contrat & ne le ſignât avec lui. Cette aventure eſt fort poſtérieure à ce dont je viens de parler; mais, comme j'ai fait mention des femmes de Caton, j'ai cru que je pouvois me hâter de l'inférer

(*a*) *Caton voyant donc le violent deſir & la grande paſſion qu'Hortenſius avoit pour Martia, ne la lui refuſa point.*) De ſavans hommes ont reproché à Plutarque de s'être trompé, en diſant que Caton avoit prêté ſa femme à Hortenſius; & ils ont prétendu que cela étoit faux, en quoi ils ſe ſont trompés eux-mêmes, comme Ruauld l'a fort bien remarqué. Premiérement Plutarque avoit tiré cette particularité des mémoires de Thraſéa; & Munatius, l'ami particulier de Caton, l'avoit ainſi écrit, lui qui en avoit été témoin. En ſecond lieu, Strabon écrit formellement dans le onziéme livre, *Et de notre tems Caton a donné ſa femme Martia à Hortenſius.* Il dit *de notre tems*, parce que cette aventure étoit arrivée pendant ſon enfance. Enfin cela eſt fondé ſur le conſentement unanime de tous les auteurs qui en ont parlé. Voyez Ruauld, *animadv.* XXV.

ſérer ici contre l'ordre des tems en faveur de la matiere.

Après que Lentulus & ſes complices eurent été exécutés, Céſar, pour ſe mettre à couvert des accuſations qu'on avoit formées contre lui en plein ſénat, ſe retira vers le peuple, continuant à troubler tout & à attirer à lui tous les garnemens & tous ceux qui ne demandoient qu'à renverſer la république. Alors Caton, qui craignoit l'effet de ces pernicieux deſſeins, perſuada au ſénat de gagner la populace diſetteuſe & toujours ameutée pour les ſéditions, en la faiſant comprendre dans la diſtribution de bled qu'on faiſoit au peuple, (*a*) cette dépenſe ne montant par an qu'à douze cens cinquante talens. Cette largeſſe & cette humanité la ſauverent alors manifeſtement des troubles & des malheurs dont elle étoit menacée. Mais d'un autre côté, Métellus, qui étoit entré dans ſon tribunat, faiſoit des aſſemblées ſéditieuſes, & propoſa un decret qui portoit que Pompée ſeroit rappellé inceſſamment en Italie, & qu'il viendroit avec ſon armée garder & défendre Rome qui étoit en grand danger par les attentats de Catilina. Ce beau diſcours n'étoit qu'une couverture ſpécieuſe & honnête ; l'eſprit & le but de ce decret étoit de mettre toutes les affaires en-

(*a*) *Cette dépenſe ne montant par an qu'à douze cens cinquante talens.*) C'eſt trois millions ſept cens cinquante mille livres. Il fait la ſomme moins forte dans la vie de Céſar, car il ne la porte qu'à cinq millions cinq cens mille drachmes, qui font deux millions ſept cent cinquante mille livres.

tre les mains de Pompée, & de le rendre le chef & le maître de l'empire.

Le ſénat s'étant aſſemblé, Caton ne tomba pas ſur Métellus avec ſa violence ordinaire; mais il lui fit des remontrances pleines d'honnêteté & de modération. Il alla même à la fin juſqu'à lui faire des prieres; & il loua extrêmement la maiſon de Métellus, comme une maiſon qui avoit toujours tenu le parti de l'ariſtocratie. Métellus, plus enflé encore par cette modération de Caton, & le regardant déja avec mépris, comme un homme qui cédoit & qui craignoit, s'emporta juſqu'à faire les plus fieres menaces, & à tenir les diſcours les plus hautains; déclarant, *qu'il feroit malgré le ſénat tout ce qu'il avoit entrepris*. Alors Caton, changeant tout-à-coup de viſage & de ton, s'emporta à ſon tour contre lui avec beaucoup de véhémence; & après lui avoir parlé avec beaucoup d'aigreur, il ajouta, en hauſſant la voix, *que, tant qu'il ſeroit vivant, jamais Pompée n'entreroit en armes dans Rome.*

Ces emportemens des deux côtés firent juger au ſénat que ni l'un, ni l'autre n'étoient de ſens raſſis, & qu'ils ne ſe ſervoient point de leur raiſon; car d'un côté la conduite de Métellus étoit une fureur aveugle, qui, par un excès de méchanceté, ſe portoit à tout perdre & à mettre tout en combuſtion; & de l'autre côté la vertu de Caton étoit un enthouſiaſme qui le portoit toujours à combattre pour l'honnêteté & pour la juſtice.

Le jour que le peuple avoit pris pour donner ſes ſuffrages ſur ce decret, Métellus parut à la place, accompagné de tous ſes gens & de grand nombre d'étrangers, de gladiateurs & d'eſclaves, qui tous armés ſe mirent comme en ordre de bataille. Il étoit ſuivi d'une grande partie de la commune qui deſiroit Pompée dans l'eſpérance de quelque changement; & ſon parti étoit fortifié par tout le crédit de Céſar qui étoit alors préteur. Au lieu que Caton avoit bien de ſon côté les principaux des citoyens qui entroient dans ſon reſſentiment; mais ils prenoient plutôt part à l'offenſe, qu'ils ne l'aidoient à la repouſſer : de ſorte que le danger auquel il alloit s'expoſer, tenoit toute ſa maiſon dans l'abattement & dans la crainte.

La plupart de ſes amis & de ſes parens ſe rendirent la veille chez lui, & paſſerent tout le ſoir & toute la nuit ſans manger & ſans ſe coucher; ſa femme & ſes ſœurs fondoient en larmes & déploroient leur malheur : mais pour lui il leur parloit à tous avec beaucoup de fermeté & de courage, les conſolant & les fortifiant. Il ſoupa à ſon ordinaire, ſe coucha & dormit tranquillement, juſqu'au matin que Munatius Thermus, l'un de ſes collegues au tribunat, l'éveilla. Ils allerent donc enſemble à la place, accompagnés de peu de gens; mais à meſure qu'ils avançoient, ils en trouvoient beaucoup qui venoient au-devant d'eux pour les avertir de ſe tenir ſur leurs gardes.

Quand ils furent arrivés à l'entrée de la

place ; Caton s'étant arrêté, & voyant le temple de Caſtor & de Pollux environné d'hommes armés, & l'eſcalier occupé par des gladiateurs, & tout au haut Métellus aſſis à côté de Céſar, il ſe tourna vers ſes amis, & leur dit : *O la grande audace de ce poltron qui, contre un homme nud & ſans armes, a aſſemblé tant de gens armés !* En finiſſant ces mots, il s'avança avec Thermus. Ceux qui gardoient l'eſcalier s'ouvrirent pour le laiſſer paſſer, & ne voulurent donner paſſage à aucun autre ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Caton, ayant pris Munatius par la main, lui fit fendre la preſſe & le tira après lui. Quand il eut monté l'eſcalier, il alla s'aſſeoir entre Métellus & Céſar, pour les empêcher de ſe parler à l'oreille, dont ils furent fort embarraſſés, ne ſachant quel parti prendre. Mais tous les honnêtes gens, voyant & admirant ce viſage ferme de Caton, ſon intrépidité & ſon audace, s'approcherent, lui criant de n'avoir aucune crainte & de demeurer dans ſa place ſans bouger, & s'encourageant & s'exhortant les uns les autres à ſe tenir bien enſemble & à ne pas abandonner la liberté & celui qui combattoit pour elle.

Alors un des greffiers ayant pris le decret pour en faire la lecture à l'aſſemblée, & Caton ne voulant pas le ſouffrir, Métellus le prit & commença à le lire ; mais Caton le lui arracha. Métellus, qui le ſavoit par cœur, ſe mit à le réciter ; Thermus lui mit la main ſur la bouche & lui étouffa la voix. Métellus

voyant donc ces deux hommes obſtinés à s'oppoſer à lui (*a*) & à le combattre ſans en venir aux mains, & s'appercevant que le peuple ſe rangeoit de leur côté, eut enfin recours à ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe, & ordonna que les gens armés qu'il avoit dans ſa maiſon, accouruſſent avec de grands cris en ſemant par-tout la terreur.

Cet ordre étant exécuté, le peuple plein d'effroi ſe diſperſe, & Caton demeure-là tout ſeul, expoſé à une grêle de pierres & de bâtons qu'on lui jettoit d'en-haut. Muréna, le même qu'il avoit accuſé d'avoir acheté le conſulat, ne l'abandonna point dans ce danger; mais le couvrant de ſa robe, il cria à ceux qui lui jettoient des pierres, de s'arrêter; & enfin il fit tant par ſes prieres & par ſes remontrances, qu'il l'obligea à quitter la place, & que le tenant toujours entre ſes bras, il le mena dans le temple de Caſtor & de Pollux. Alors Métellus, voyant le tribunal abandonné, ſes ennemis en fuite, & la place deſerte, crut qu'il avoit tout gagné, commanda à ſes gens armés de ſe retirer; & s'avançant doucement & modeſtement, il tâcha de faire paſſer ſon decret. Mais ceux qui lui étoient

(*a*) *Et à le combattre ſans en venir aux mains.*) Plutarque a égard à ce qu'il a dit plus haut, que Métellus étoit venu accompagné de gens armés contre des hommes nuds & ſans armes. Ainſi ces hommes nuds ne pouvoient pas combattre contre des gens armés. Et c'eſt pourquoi ce tribun ſéditieux a recours à ſes gens armés pour emporter par la force ce qu'il ne pourroit obtenir par la raiſon.

opposés, revenus promptement de leur effroi, retournerent incontinent sur la place, en jettant de grands cris qui marquoient leur résolution & leur courage.

Le trouble & la frayeur s'emparerent d'abord de Métellus & de ses adhérens, qui crurent qu'ils avoient recouvré des armes, & que c'étoit ce qui les faisoit revenir contr'eux avec tant de fierté & d'audace. Ils prennent donc la fuite à leur tour; il n'y en eut pas un seul qui demeurât sur la place. S'étant donc tous dispersés les uns de-çà, les autres de-là, Caton revient; & louant & encourageant le peuple, il fait tant, que la commune se range de son côté pour opprimer Métellus par toutes sortes de voies.

Le sénat s'assemble en même tems, & ordonne de nouveau de secourir Caton & de combattre contre une loi qui excitoit dans Rome une furieuse sédition & une guerre civile. Métellus persistoit dans son opiniâtreté & dans son audace; mais voyant ses consorts étonnés & effrayés de la fermeté de Caton, & persuadés qu'il n'étoit pas possible de le vaincre ni d'en venir à bout en aucune maniere, tout-d'un-coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, il vint à la place, assembla le peuple, dit beaucoup de choses contre Caton pour attirer sur lui la haine publique, & cria qu'il vouloit fuir la tyrannie de cet homme, & ne point tremper dans la conspiration qu'il avoit faite contre Pompée, & dont la ville auroit bientôt sujet de se repentir, après avoir rejetté

un ſi grand perſonnage En même tems il partit pour aller en Aſie informer Pompée de tout ce qui s'étoit paſſé.

Voilà donc Caton dans une fort grande réputation & dans une haute eſtime, pour avoir ainſi ſoulagé Rome du peſant fardeau du tribunat, & détruit en quelque ſorte dans Métellus ſeul toute la puiſſance de Pompée. Mais ce qui le fit encore plus eſtimer, c'eſt que le ſénat voulant noter d'infamie Métellus, & le dépoſer de ſa charge, il ne voulut pas le permettre, s'y oppoſa de toute ſa force, & pria le ſénat qu'en ſa faveur il lui épargnât cet affront. Le peuple prit pour une grande marque de ſa modération & de ſon humanité, de n'avoir pas voulu fouler aux pieds ſon ennemi, & lui inſulter après l'avoir abattu par la force. Et les gens ſages trouverent que c'étoit une action pleine de prudence & très-utile à la république, de n'avoir pas irrité Pompée, en ſe portant à cette extrêmité contre Métellus.

Environ dans ce tems-là, Lucullus, de retour de la guerre dont il paroiſſoit que Pompée lui avoit ravi la couronne en lui enlevant la gloire de l'avoir finie, ſe vit en danger d'être privé de l'honneur du triomphe par l'oppoſition que lui fit Caïus Memmius, en le chargeant de pluſieurs choſes devant le peuple, plus pour faire ſa cour à Pompée que pour aucune haine particuliere qu'il eût pour lui. Mais Caton, tant à cauſe de l'alliance qu'il avoit contractée avec Lucullus, en lui

donnant en mariage ſa ſœur Servilie, que parce qu'il trouvoit cette action injuſte & indigne, s'oppoſa à Memmius, & ſoutint pour l'amour de Lucullus une infinité d'accuſations & de calomnies, qui le firent enfin dépoſer de ſa charge, comme d'une violente tyrannie qu'il exerçoit contre le peuple; mais, tout chaſſé qu'il étoit, il eut encore aſſez de force pour contraindre Memmius à ſe retirer des aſſemblées & à éviter la lice.

Lucullus, ayant obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus fortement à Caton qu'il regardoit comme le plus fort rempart & le boulevart le plus aſſuré contre la puiſſance de Pompée. Alors Pompée, revenant de ſes expéditions tout brillant de gloire, & dans la confiance que la réception éclatante & toute pleine de marques d'affection qu'on lui avoit faite par toute l'Italie, étoit un gage qu'il ne ſeroit refuſé de rien de tout ce qu'il demanderoit à ſes citoyens, envoya devant quelques-uns de ſes gens prier le ſénat de différer l'élection des conſuls juſqu'à ſon arrivée, afin qu'étant préſent il pût favoriſer la pourſuite de Piſon, & ſolliciter pour lui. La plupart des ſénateurs y donnoient déja les mains, mais Caton s'y oppoſa vivement, non qu'il comptât ce délai pour quelque choſe, mais c'eſt qu'il vouloit ruiner cette tentative de Pompée & rogner les ailes à ſes eſpérances, pour le déſabuſer d'entreprendre de ces ſortes de nouveautés; & dans un moment il fit tellement changer le ſénat, que ſa demande

lui fut refusée, & que l'avis contraire passa.

Cela fâcha extrêmement Pompée qui, voyant bien que, s'il n'avoit Caton pour ami, il trouveroit en lui un puissant obstacle à tout ce qu'il entreprendroit, envoya quérir Munatius, l'intime ami de Caton, & le pria de lui aller demander de sa part deux nieces qu'il avoit, & qui étoient en âge d'être mariées, l'ainée pour lui, & la cadette pour son fils ainé. D'autres disent que ce n'étoient pas ses nieces, mais ses propres filles qu'il fit demander. Munatius ayant fait la proposition à Caton, à sa femme & à ses sœurs, toutes ces femmes parurent très-satisfaites de cette alliance à cause de la grandeur & de la dignité du personnage qui s'offroit; mais Caton, sans différer un moment, sans autre réflexion, & frappé tout d'un coup des vues de Pompée, répondit: *Retournez-vous-en, Munatius, retournez-vous-en bien vîte, & dites à Pompée* (*a*) *que Caton n'est point prenable par le côté des femmes; qu'il fait véritablement grand cas de son amitié, & que, tant qu'il ne poursuivra que des choses justes, il trouvera en lui une amitié plus solide & plus ferme que toutes les alliances les plus étroites; mais que jamais Caton ne donnera à Pompée des ôtages contre sa patrie.* Ces femmes furent fort mé-

(*a*) *Que Caton n'est point prenable par le côté des femmes.*) Il y a à la lettre, *n'est point prenable par l'appartement des femmes*, & cela est plaisamment dit. Caton parle de cette proposition de Pompée comme de l'attaque d'un homme qui l'assiégeoit & qui prétendoit le prendre par l'appartement des femmes, comme par l'endroit le plus foible.

contentes de ce refus de Caton ; ſes amis même blâmerent fort ſa réponſe qu'ils trouverent incivile & trop fiere.

Quelque tems après il arriva que Pompée, ménageant le conſulat pour un de ſes amis, envoya diſtribuer de l'argent dans les tribus. Cette corruption fut d'abord divulguée ; car on ſut que cet argent avoit été compté dans les jardins même de Pompée. Caton ne manqua pas de dire d'abord à ces femmes : *eh bien, ſi nous avions accepté l'alliance de Pompée, nous aurions néceſſairement notre part à l'infamie de ces actions* ; & elles avouerent qu'il avoit fait plus honnêtement & plus ſagement qu'elles, de la refuſer.

Que s'il faut juger par l'événement, il ſemble que Caton fit une faute capitale de rejetter cette alliance, & de ſouffrir que Pompée s'adreſsât à Céſar, & qu'il fît ce mariage qui, en uniſſant la puiſſance de Pompée à celle de Céſar, penſa renverſer de fond en comble l'empire Romain, & ruina au moins enfin la république ; ce qui ne ſeroit peut-être jamais arrivé ſi Caton, craignant ces légeres fautes de Pompée, ne lui en eût laiſſé faire de beaucoup plus grandes, en ſouffrant qu'il cherchât à ſe fortifier des forces d'un autre. Mais toutes ces choſes ne devoient arriver que pluſieurs années après les tems dont nous parlons.

Lucullus & Pompée étant entrés en grand différend ſur les ordonnances qu'ils avoient faites dans le royaume du Pont (car chacun d'eux prétendoit que les ſiennes fuſſent con-

ſervées & euſſent lieu au préjudice des autres), Caton parut ouvertement pour Lucullus à qui on faiſoit une grande injuſtice. Pompée, ayant eu du deſſous dans le ſénat, eut recours au peuple; & pour le gagner, il propoſa de faire aux ſoldats le partage des terres. Mais Caton s'y étant encore oppoſé, & ayant fait rejetter cette loi, le déſeſpoir porta Pompée à s'unir avec Clodius, le plus inſolent & le plus ſéditieux de tous ceux qui ſe mêloient de haranguer le peuple. En même tems il s'unit en quelque ſorte avec Céſar, Caton lui-même lui en ayant fourni le prétexte; & voici comment.

Céſar, de retour de ſon gouvernement d'Eſpagne, briguoit le conſulat dans le même tems qu'il demandoit l'honneur du triomphe. Mais, comme il y avoit une loi qui ordonnoit que ceux qui pourſuivoient les charges fuſſent actuellement préſens dans Rome, & que ceux qui demandoient le triomphe demeuraſſent dehors, il pria le ſénat de lui accorder le privilege de briguer le conſulat par des perſonnes interpoſées. La plupart des ſénateurs y conſentoient, Caton ſeul s'y oppoſa; & comme il vit que malgré ſon oppoſition tout le ſénat, pour faire plaiſir à Céſar, alloit accorder ce privilege, quand ſon tour vint de donner ſon avis, il parla tout le jour, & conſuma ainſi tout le tems de l'aſſemblée, de maniere qu'elle ne put rien réſoudre.

Céſar abandonne là ſon triomphe, entre dans la ville, & s'attache d'abord à ſe conci-

lier l'amitié de Pompée & à briguer le consulat. Il fut donc élu consul, & incontinent il donna en mariage à Pompée sa fille Julie. Et ayant fait ensemble une ligue contre la ville, l'un proposoit des loix pour faire distribuer des terres aux pauvres citoyens, & l'autre paroissoit pour appuyer ces loix & pour les défendre contre ceux qui oseroient les combattre. Lucullus & Ciceron se joignirent à Bibulus, qui étoit l'autre consul, pour s'y opposer. Mais celui qui s'y opposa le plus fortement, ce fut Caton à qui l'alliance de Pompée & de César étoit déja suspecte, & qui voyoit bien que la ligue qu'ils avoient faite ensemble n'étoit faite à aucune bonne intention; aussi dit-il en plein sénat, *qu'il ne craignoit point cette distribution de terres, mais qu'il redoutoit la récompense que demanderoient infailliblement ceux qui par de telles largesses alloient flattant & amorçant le peuple.*

Le sénat fut de son avis & plusieurs des plus honnêtes gens qui n'étoient point du sénat, se joignirent à lui, témoignant hautement leur douleur & leur colere de l'étrange conduite de César. Car tout ce que les tribuns les plus insolens & les plus séditieux mettoient en avant pour plaire au peuple, il l'appuyoit de toute l'autorité consulaire dont il étoit revêtu, s'insinuant ainsi honteusement & bassement dans les bonnes graces de la commune. C'est pourquoi César & Pompée, craignant d'échouer dans leurs desseins par les voies ordinaires, eurent recours à la force. Premié-

rement, comme le conſul Bibulus deſcendoit à la place, on lui jetta ſur la tête un plein panier de fumier; enſuite on ſe jetta ſur les licteurs qui marchoient devant lui, & on mit leurs faiſceaux en pieces; & enfin on en vint aux pierres & aux traits, de ſorte qu'il y eut beaucoup de gens bleſſés, & que tous les autres prirent la fuite. Caton ſe retira le dernier, marchant à petits pas, tournant ſouvent la tête & maudiſſant de tels citoyens.

Non-ſeulement donc les ſéditieux firent paſſer la loi du partage des terres, mais ils y firent ajouter encore que le ſénat jureroit de la maintenir & de lui prêter main-forte ſi quelqu'un vouloit s'y oppoſer, & ordonnerent de grandes peines contre ceux qui refuſeroient de prêter ce ſerment. Ils jurerent donc tous par néceſſité, ſe reſſouvenant de ce qui étoit autrefois arrivé à l'ancien (*a*) Métellus qui, ayant refuſé de jurer pour une loi ſemblable, fut banni de l'Italie, ſans que le peuple ſe mît en peine de l'empêcher. Toutes les femmes de la maiſon de Caton, fondant en larmes, le conjuroient de céder & de jurer comme les autres; ſes parens & ſes amis les plus intimes l'en preſſoient auſſi. Mais celui qui le perſuada le plus, & qui le porta à prêter ce ſerment, ce fut Ciceron qui lui repréſenta & lui inſinua: *Qu'il n'y avoit peut-être pas tant de juſtice qu'il croyoit à vouloir s'oppoſer ſeul à ce qui avoit été réſolu & arrêté par tous les autres; que, pour vouloir changer quel-*

(*a*) A Métellus Numidicus. Voyez la vie de Marius.

que chose dans ce qui est déja fait, & où l'on voit qu'il est impossible de réussir; de se jetter dans un péril évident sans aucun ménagement pour sa personne, cela est d'un insensé & d'un furieux; & enfin que le dernier des maux qu'il y avoit à faire ce qu'il faisoit, c'est qu'en abandonnant & en livrant ainsi à la discrétion des séditieux & des mal intentionnés, la ville pour laquelle il faisoit toutes ces choses, il donnoit lieu de penser qu'il se retiroit avec grand plaisir des combats qu'il avoit à soutenir pour elle. Car, ajouta-t-il, *si Caton n'a pas besoin de Rome, Rome a besoin de Caton; tous ses amis en ont besoin. Et je suis*, continua-t-il, *le premier de ses amis qui en ai encore plus besoin que les autres, poursuivi & persécuté par Clodius qui, armé du tribunat, vient contre moi tête baissée pour me faire bannir.* On dit que Caton, amolli par tous ces discours & par toutes ces prieres qu'il entendoit & dans sa maison & à la place, fut enfin forcé à grand'peine d'en venir à ce serment, & qu'il y vint le dernier de tous, à l'exception d'un seul qui étoit Favonius, un de ses amis particuliers.

César, enflé de ce succès, proposa une autre loi pour faire partager aux plus pauvres & aux plus nécessiteux des citoyens, presque toutes les terres de la Campanie. Personne ne s'y opposa que Caton seul. Et César, le faisant prendre par ses licteurs, le traîna de la tribune & le mena en prison, sans que pour cette violence il rabattît rien de sa liberté; au contraire, en marchant il continuoit de

parler contre cette loi, & exhortoit le peuple à impoſer ſilence à ceux qui avoient l'audace d'avancer des propoſitions ſi pernicieuſes. Le ſénat le ſuivoit dans un grand abattement, avec la plus ſaine partie du peuple, qui par ſon morne ſilence témoignoit aſſez qu'il étoit très-fâché de l'indigne traitement que l'on faiſoit à Caton, & qu'il ne le ſupportoit qu'avec peine. Céſar vit donc bien que le peuple étoit mécontent; mais il s'opiniâtra à le conduire, dans l'eſpérance que Caton lui-même en appelleroit au peuple, & qu'il s'abaiſſeroit juſqu'à le prier. Mais voyant à ſa contenance fiere & aſſurée qu'il n'en feroit rien, enfin vaincu par la honte & par l'infamie de ſon action, il lâcha lui-même un des tribuns, le priant d'aller enlever Caton à ſes licteurs.

Ce que les ſéditieux gagnerent par toutes ces loix & par toutes ces largeſſes, c'eſt qu'ils amadouerent ſi bien le peuple, qu'ils firent décerner à Céſar le gouvernement des deux Illyries & de toute la Gaule, avec une armée de quatre légions pour cinq ans, quoique Caton leur prédît & leur annonçât qu'eux-mêmes par leurs propres ſuffrages ils établiſſoient dans leur forteresſe le tyran qui ne manqueroit pas de les aſſujettir. Ils firent auſſi paſſer Publius Clodius de la famille patricienne dont il étoit, dans une famille plébéïenne, pour pouvoir, ſelon la loi, le faire élire tribun, comme ils firent, ſur ce qu'il leur promit d'exécuter tout ce qu'ils voudroient, pourvu qu'en récompenſe ils lui accordaſſent

le banniſſement de Ciceron. Ils firent encore déſigner conſuls, pour l'année ſuivante, Piſon, pere de la femme de Céſar, (a) & Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée, comme l'aſſurent ceux qui ont connu ſa vie & ſes mœurs.

Mais, quoiqu'ils fuſſent par-là maîtres des affaires, & qu'ils euſſent réduit à leur dévotion une partie de la ville par amour, & l'autre partie par crainte, ils ne laiſſoient pas encore de redouter Caton; car dans les choſes même où ils avoient eu le deſſus contre lui, ils voyoient bien qu'ils n'en étoient venus à bout qu'avec de grandes difficultés & avec des peines infinies, & non ſans une grande honte de leur part. Or ils ne trouvoient rien de plus triſte, de plus fâcheux & de plus inſupportable, que le reproche de ne l'avoir

(a) *Et Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée.*) Je ſuis forcé de me ſervir d'un vieux terme, la langue ne m'en fourniſſant pas d'autre pour exprimer ce que Plutarque dit ici, car c'eſt le ſens de ce mot, ἐκ τῶν Πομπηΐου κόλπων ἄνθρωπον, qui a été fort mal expliqué. Cet Aulus Gabinius étoit fort décrié pour ſes infames débauches. Voici comme en parle Cicéron dans ſon Oraiſon pour Sextius. *Cum ſciat duo illa reipub. pene fata Gabinium & Piſonem, alterum* (*Gabinium*) *haurire quotidie ex pacatiſſimis atque opulentiſſimis Syriæ gazis innumerabile pondus auri; bellum inferre quieſcentibus, ut eorum veteres, illibataſque divitias in profundiſſimum libidinum ſuarum gurgitem profundat; villam ædificare in oculis omnium tantam, tugurium ut jam videatur eſſe illa villa quam ipſe tribunus plebis pictam olim in concionibus explicabat, quo fortiſſimum ac ſummum civem in invidiam, homo caſtus ac non cupidus, vocaret.* Ce que Plutarque ajoute, *comme l'aſſurent ceux qui ont connu ſa vie & ſes mœurs*, marque aſſez ce qu'il a voulu dire par les mots qu'il vient d'employer.

emporté que par la force, & encore bien difficilement. Clodius même n'osoit espérer de chasser Ciceron tant que Caton seroit présent. Cherchant donc les moyens de l'éloigner, la premiere chose qu'il fit, dès qu'il eut pris possession de son tribunat, ce fut d'envoyer querir Caton. Quand il fut venu, Clodius commença à lui dire : *Qu'il le croyoit le plus homme de bien de tous les Romains, &, celui qui avoit les mains les plus pures & les plus nettes ; &, que ce fût-là l'opinion qu'il avoit de lui, il étoit prêt de le lui confirmer par des effets ; car y ayant plusieurs personnages considérables qui lui demandoient le commandement de Cypre, & qui prioient instamment d'y être envoyés, il le jugeoit seul digne de cet emploi ; & que, par l'affection qu'il lui portoit, il étoit ravi de lui faire ce plaisir en lui donnant la préférence.*

Ces paroles ouïes, Caton se mit aussi-tôt à crier, *que c'étoit un piége & une injure, & non pas un plaisir : Oh bien*, lui repartit Clodius avec un regard méprisant & superbe, *puisque tu n'y veux pas aller de gré, je t'y ferai aller par force.* Et s'en allant incontinent à l'assemblée du peuple, il fit passer l'édit qui lui décernoit cette commission ; & quand il partit, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics. Il envoya seulement avec lui deux greffiers dont l'un étoit un voleur & un scélérat, & l'autre un de ses cliens & son domestique. Et comme si la commission d'aller conquérir Cypre, & d'en chasser le roi Pto-

lemée, étoit trop légere & trop aiſée pour lui, il y en fit ajouter une autre qui étoit d'aller ramener dans Byſance les bannis, & les rétablir dans leurs biens, voulant à quelque prix que ce fût, le tenir éloigné de Rome le plus longtems qu'il ſeroit poſſible, & l'empêcher au moins d'y revenir pendant ſon tribunat.

Caton, ſe voyant réduit à cette dure néceſſité, conſeilla à Ciceron, que Clodius pourſuivoit à outrance pour le faire chaſſer, de ne point exciter de ſédition en s'oppoſant à ſon ennemi; de ne pas jetter ſa ville dans une guerre civile; de ne point la remplir de meurtres, mais de céder au tems pour pouvoir être encore une fois le ſauveur de ſa patrie. Après quoi il envoya devant à Cypre un de ſes amis, nommé Canidius, conſeiller à Ptolemée de céder ſon iſle ſans combat, l'aſſurant qu'il ne manqueroit jamais ni de biens, ni d'honneurs, (*a*) & que le peuple Romain lui donneroit la grande-prêtriſe de Vénus dans la ville de Paphos; cependant il ſéjourna à Rhodes pour y faire ſes préparatifs & pour y attendre la réponſe de Ptolemée.

Dans ce même tems-là, Ptolemée, roi d'Egypte, pour quelque emportement de colere,

(*a*) *Et que les Romains lui donneroient la grande-prêtriſe de Vénus dans la ville de Paphos.*) Il falloit que cette grande-prêtriſe fût quelque choſe de bien conſidérable, puiſqu'on la regardoit comme un dédommagement du royaume de Cypre. Nous ſavons par l'antiquité, & ſur-tout par le témoignage d'Homere, que les grands-prêtres des dieux étoient des hommes, non-ſeulement d'une grande dignité, mais très-puiſſans & très-riches.

& quelque différend qu'il avoit eu avec ſes ſujets, abandonna Alexandrie pour aller à Rome, ſe flattant de l'eſpérance que Pompée & Céſar le remeneroient dans ſon royaume avec une groſſe armée. Chemin faiſant il voulut voir Caton. Etant donc abordé à Rhodes, il envoya chez lui, ne doutant point que, dès que Caton ſauroit ſon arrivée, il ne vînt le viſiter. Quand ſon envoyé arriva, Caton étoit par hazard à ſa chaiſe d'affaires; il dit à l'envoyé, *que Ptolemée vînt le trouver s'il avoit affaire à lui.* Ce qu'il fit.

Quand il entra, Caton n'alla point au-devant de lui, il ne daigna pas même ſe lever de ſon ſiége, mais après l'avoir ſalué ſans façon comme un ſimple particulier, il lui dit de s'aſſeoir. Cette réception ſi ſeche déconcerta un peu le roi qui fut fort étonné de trouver, avec des dehors ſi populaires, ſi ſimples & ſi chétifs, des manieres ſi fieres & ſi hautaines. Mais, quand il eut commencé à lui parler de ſes affaires, il entendit de lui des diſcours d'une ſageſſe profonde & tout pleins de franchiſe & de liberté. Car Caton blâma fort ce qu'il faiſoit, & lui remontra quelle grande félicité & quelle vie royale il abandonnoit pour aller ſe livrer à une dure ſervitude, à des travaux infinis, & à toute la corruption & à toute l'avarice des puiſſans de Rome, que l'Egypte même, quand elle ſeroit toute convertie en or, pourroit à peine raſſaſier. Il lui conſeilloit donc de s'en retourner & de ſe raccommoder avec ſes ſujets; il lui offroit

même de l'accompagner pour ménager cet accommodement.

Alors Ptolemée, comme un homme qui d'un grand accès de phrénéſie ou d'un long délire auroit été rappellé à ſon bon ſens par la vertu de quelques paroles, fut frappé de la vérité & de la grande ſageſſe de ces remontrances de Caton, & ſe mit en état de les ſuivre. Mais en ayant été détourné par ſes amis, il ne fut pas plutôt arrivé à Rome, & n'eut pas plutôt fait pour la premiere fois la cour à la porte d'un des premiers magiſtrats, qu'il ſe repentit de ſa folie, & gémit d'avoir ſuivi un ſi mauvais conſeil, ſentant bien qu'il avoit mépriſé, non l'avertiſſement d'un homme ſage, mais véritablement l'oracle d'un dieu.

Cependant Ptolemée, roi de Cypre, par un coup ineſpéré de la bonne fortune de Caton, ſe fit mourir lui-même par un breuvage empoiſonné. Comme il avoit laiſſé des richeſſes infinies, Caton, réſolu d'aller lui-même à Byzance, envoya à Cypre ſon neveu Brutus, parce qu'il ne ſe fioit pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis dans les bonnes graces des Byzantins, & rétabli la concorde & l'union dans la ville, il ſuivit ſon neveu & navigea à Cypre. Il y trouva des richeſſes immenſes & véritablement royales en meubles précieux, en vaiſſelle d'or & d'argent, en tables, en pierreries, en tapiſſeries & en étoffes de pourpre, qu'il falloit vendre pour en retirer l'argent. Et comme il vouloit tout faire avec la derniere exactitude, & porter

toutes choſes à leur plus haut prix, il aſſiſta lui-même à la vente pour tenir compte du produit juſqu'au dernier denier, ne ſe fiant point aux uſages des encans, & ayant pour également ſuſpects les officiers, les hérauts, les marchands & ſes amis mêmes. C'eſt pourquoi il parloit en particulier aux acheteurs, les obligeoit à faire des encheres plus hautes. Ainſi la plupart de tous ces meubles furent vendus leur juſte valeur.

Tous les amis de Caton furent très-choqués de ſa défiance. Munatius ſur-tout en entra dans une colere qui penſa être implacable, de ſorte que Céſar écrivant enſuite un livre contre Caton, Munatius lui fournit ſur cela des mémoires qui ſont l'endroit le plus piquant de ſa ſatyre. Cependant Munatius écrit lui-même que ſa colere ne venoit pas tant de la défiance de Caton, que du peu de cas que Caton faiſoit de lui, & de la jalouſie qu'il avoit lui-même contre Canidius; car il publia un écrit contre Caton, & c'eſt celui que Thraſéa a principalement ſuivi dans ſon hiſtoire. Il dit qu'il arriva le dernier à Cypre, qu'on lui donna un logement dont les autres n'avoient point voulu; que, s'étant préſenté pour entrer chez Caton, on lui refuſa la porte, parce que Caton étoit alors empêché à faire emballer quelques meubles avec Canidius; qu'il s'en plaignit modeſtement, & qu'il reçut une réponſe qui n'étoit nullement modérée. Caton lui dit en propres termes, que *de la grande amitié, comme dit Théophraſte,*

vient souvent la grande haine ; car tu vois toi-même, ajouta-t-il, *que, parce que tu m'aimes beaucoup, tu es aussi très-fâché de ce que tu crois que je ne fais pas de toi tout le cas que tu mérites. Mais j'emploie Canidius préférablement à tous les autres à cause de sa grande expérience* (a) *& de sa fidélité, & parce qu'il est venu dès le commencement, & qu'il a sur-tout les mains nettes.* Caton ne dit cela qu'à Munatius seul sans aucun témoin, mais ensuite il en fit confidence à Canidius. Munatius, l'ayant su, ne voulut plus aller souper chez Caton, ni assister au conseil quand il y étoit appellé ; & Caton l'ayant menacé (b) qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéissoient, & feroit prendre chez lui des gages, il ne s'en mit point en peine, & s'en retourna à Rome, où il conserva encore long-tems son ressentiment. Mais après une conversation que Martia, qui étoit encore dans la maison de Caton,

(a) *Et de sa fidélité.... & qu'il a sur-tout les mains nettes.*) Cependant Plutarque nous a dit plus haut que Caton ne se fioit pas trop à lui. Apparemment depuis son arrivée à Cypre, il avoit reconnu ces bonnes qualités dans Canidius, ou bien Caton parla ainsi à Munatius pour justifier la préférence qu'il donnoit à Canidius sur lui.

(b) *Qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéissoient, & feroit prendre chez lui des gages.*) C'est ainsi qu'on doit traduire ce passage, qui ne peut être entendu que par ceux qui sont instruits des coutumes des Romains. Quand on envoyoit un huissier à un sénateur, ou à un magistrat, pour lui ordonner de se trouver au sénat ou au conseil ; s'il refusoit, on envoyoit prendre chez lui quelque meuble, qui étoit comme un témoin de sa désobéissance, & on appelloit cela, *pignora capere*, ἐνέχυρα λαβεῖν.

eut avec lui, il arriva qu'il fut prié avec elle à ſouper chez un de leurs amis communs, nommé Barca. Caton arriva comme ils étoient à table, & demanda où il pourroit ſe placer. Barca lui répondit que ce ſeroit où il voudroit, & qu'il pouvoit choiſir la place qu'il aimeroit le mieux. Caton, ayant bien regardé, dit qu'il ſe mettroit auprès de Munatius; & ayant fait le tour de la table, il alla ſe placer tout auprès de lui, & ne lui fit aucune careſſe pendant tout le ſouper. Mais quelques jours après, à la priere de Martia, Caton lui écrivit qu'il avoit à lui parler. Munatius ne manqua pas de ſe rendre chez lui dès le matin, & Martia le retint juſqu'à ce que tous ceux qui étoient allés faire leur cour à Caton fuſſent ſortis. Après quoi Caton entra dans la chambre de Martia, ſe jetta au cou de Munatius, l'embraſſa tendrement, & lui fit toutes ſortes de careſſes. Nous nous ſommes attachés à raconter ces particularités un peu en détail, perſuadés que ces petites choſes qui ſe paſſent dans la vie privée, ne ſervent pas moins à faire connoître le naturel & les mœurs des hommes, que les actions les plus grandes, & qui ſe ſont paſſées dans le public.

Caton rapporta de Cypre près de ſept mille talens. Et comme il craignoit les dangers d'une longue navigation, il fit faire pluſieurs coffres dont chacun tenoit deux talens cinq cens drachmes, & attacha à chacun une longue corde au bout de laquelle il mit une grande piece de liege, afin que, ſi le vaiſſeau venoit

à ſe briſer, les pieces de liege qui nageroient ſur l'eau, montraſſent l'endroit où les coffres ſeroient tombés, & qu'on pût les retirer. Tout cet argent arriva à bon port ſans qu'il s'y trouvât aucun mécompte conſidérable. Caton portoit avec lui dans ce voyage deux regiſtres où il avoit écrit avec grand ſoin tout ce qu'il avoit fait dans cette expédition, tout ce qu'il avoit reçu & tout ce qu'il avoit dépenſé. Mais il ne put conſerver ni l'un ni l'autre. L'un étoit entre les mains de ſon affranchi, nommé Philargyrus, qui, s'étant embarqué au port de Cenchrées, & ayant fait naufrage, ce regiſtre périt avec tous les ballots qui étoient dans le vaiſſeau. L'autre étoit entre les mains de Caton qui le porta juſqu'à Corcyre, où il logea & fit tendre ſes tentes au milieu de la place qui étoit ſur le rivage. La nuit les mariniers ayant grand froid allumerent beaucoup de feux, de ſorte que le feu prit malheureuſement aux tentes qui furent toutes brûlées, & dans cet incendie périt auſſi le regiſtre que Caton avoit conſervé juſques-là. Mais par bonheur pour lui les officiers du feu roi Ptolemée, qui étoient préſens, qui avoient eu ſoin de ſes meubles, & qui avoient aſſiſté à la vente, ſuffiſoient pour fermer la bouche à ſes ennemis & à tous ceux qui auroient voulu le calomnier. Il ne laiſſa pas d'être affligé de cette perte; car il n'avoit pas fait ces regiſtres pour donner des preuves de ſa fidélité, mais pour avoir l'honneur de donner aux autres un exemple & un modele

de

de l'exactitude que l'on doit avoir dans ces occasions, honneur que la Fortune lui envia.

Comme il approchoit avec ses vaisseaux, les Romains avertis de son arrivée, tous les magistrats, les prêtres, le sénat & la plus grande partie du peuple accoururent au-devant de lui le long du Tibre; de sorte que les deux rives du fleuve étoient couvertes d'un monde infini. A voir ces vaisseaux remonter la riviere au milieu de cette foule innombrable, on eût cru que c'étoit un triomphe très-superbe & très-éclatant. On trouva pourtant qu'il y eut de sa part une sorte d'impolitesse & de fierté mal entendue, en ce que les consuls & les préteurs étant sortis au-devant de lui, il ne descendit pas où ils étoient, & ne fit pas seulement arrêter son vaisseau pour leur faire quelque civilité, mais continua de voguer contre le courant sur sa galere royale qui étoit à six rangs de rames, laissant derriere lui la rive où étoient ces magistrats, & ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé dans le port avec toute sa flotte. Mais quand on vit tout cet or & cet argent qu'on portoit au travers de la place dans le trésor public, le peuple fut étonné de cette grande quantité; (*a*) & le sénat s'étant

(*a*) *Et le sénat s'étant assemblé, décerna à Caton avec de grands éloges une préture extraordinaire.*) C'est-à-dire, une préture avant l'âge porté par les loix pour cette magistrature. Ceci se passa l'an de Rome 697. Caton mourut dix ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome 707, à l'âge de quarante-huit ans. Il n'en avoit donc que trente-huit lorsque ce decret du sénat fut donné. Et par conséquent, selon ce passage de Plutarque, confirmé par Dion, trente-huit ans n'étoient pas encore l'âge suffisant pour la préture. Cela confirme le

aſſemblé décerna à Caton, avec de grands éloges, une préture extraordinaire, & le privilege d'aſſiſter aux jeux & aux ſpectacles avec la robe bordée de pourpre. Mais Caton refuſa tous ces honneurs, & demanda ſeulement au ſénat qu'il lui plût donner la liberté à Nicias, intendant du feu roi Ptolemée, aux ſoins, diligence, exactitude & fidélité duquel il rendit des témoignages très-avantageux. Philippe, pere de Martia, étoit alors conſul. Mais on peut dire que toute la dignité & l'autorité entiere du conſulat réſidoient dans Caton; l'autre conſul, qui étoit Lentulus Marcellinus, ne faiſant pas moins d'honneur à Caton à cauſe de ſa vertu, que ſon beau-pere Philippe lui en faiſoit à cauſe de l'alliance.

En ce tems-là, Cicéron, qui étoit revenu depuis peu de l'exil auquel Clodius l'avoit fait condamner, & qui avoit plus de crédit & d'autorité que jamais, profitant de l'abſence de Clodius, alla au capitole arracher par force les tables que Clodius y avoit conſacrées lui-même, & dans leſquelles il avoit écrit tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon tribunat. Le ſénat s'étant aſſemblé ſur cette affaire, & Clodius y accuſant Cicéron de violence & de voies de fait, Cicéron répondit que Clodius ayant été créé tribun contre les loix, tout ce qu'il avoit fait & écrit pendant ſon tribunat, devoit être nul, & qu'il falloit le

ſentiment de ceux qui croyent qu'on ne pouvoit la demander qu'à trente-neuf ans, & l'exercer qu'à quarante.

casser. Mais Caton l'interrompit, & se levant prit la parole & dit: *Qu'il étoit très-persuadé que dans toute l'administration de Clodius il n'y avoit rien de sain ni de bon; mais que, si l'on cassoit tout ce qu'il avoit fait dans son tribunat, on casseroit aussi tout ce qu'il avoit fait à Cypre, & que sa commission ne seroit pas légitime si elle lui avoit été donnée par le decret d'un tribun créé contre les loix. Que Clodius, pour être d'une maison patricienne, n'avoit pourtant pas été nommé tribun contre les loix, puisqu'il étoit passé dans une famille plébéïenne en vertu de la loi qui le permettoit. Que, s'il avoit été méchant & scélérat comme plusieurs autres, il étoit juste de le punir personnellement, & non pas de s'en prendre à la charge, qui avoit assez souffert de son injustice.*

Cela mit Cicéron dans une furieuse colere contre Caton, de sorte qu'il cessa long-tems de le regarder comme son ami. Mais ils se reconcilierent ensuite, & voici dans quelle occasion. Pompée & Crassus allerent s'aboucher avec César qui pour cet effet avoit repassé les Alpes. Là ils résolurent ensemble qu'ils demanderoient tous deux un second consulat pour l'année suivante, & que, dès qu'ils seroient en charge, ils feroient ordonner que César seroit continué dans son gouvernement pour cinq autres années, & se feroient décerner à eux les plus grandes & les meilleures provinces avec de bonnes armées, & les fonds nécessaires pour les entretenir. Ce

traité étoit proprement une conjuration pour ruiner la république & pour partager l'empire entr'eux.

Il y avoit alors beaucoup de gens de bien qui se préparoient à demander le consulat; mais, quand ils virent Pompée & Crassus sur les rangs, ils se retirerent tous, excepté Lucius Domitius, mari de Porcie, à qui Caton, son beau-frere, persuada de ne pas se désister, & de ne pas abandonner une lice où on ne combattoit pas tant pour le consulat que pour la liberté de Rome. Il courut même de bouche en bouche, parmi ceux du peuple qui conservoient encore du sens & de la raison, quelque propos : *Qu'il ne falloit pas souffrir que la puissance de Pompée & celle de Crassus s'unissent par le consulat; que cela rendroit leur charge trop forte, trop superbe & trop insupportable, & qu'il falloit les séparer & ne faire consul que l'un des deux.* En même tems ils se rangerent autour de Domitius, l'exhortant & l'encourageant à continuer sa brigue, parce que la plupart de ceux à qui la crainte fermoit alors la bouche, le favoriseroient le jour de l'élection.

Pompée & Crassus, craignant que cela n'arrivât effectivement, dresserent une embuscade à Domitius, comme il descendoit le matin avant le jour à la clarté des flambeaux au champ de Mars où se devoit tenir l'assemblée du peuple. D'abord le premier qui portoit le flambeau devant Domitius fut blessé mortellement & tomba à ses pieds : tous les

autres furent bleſſés & prirent la fuite. Il n'y eut que Domitius & Caton qui reſterent ſeuls ; car Caton, quoique bleſſé au bras, prit Domitius, le retint & le pria de demeurer : *Pendant qu'il nous reſtera un ſouffle de vie*, lui dit-il, *n'abandonnons point ce combat pour la liberté contre des tyrans qui ſont aſſez connoître l'uſage qu'ils feront d'une charge à laquelle ils veulent s'élever par des injuſtices ſi énormes & par de ſi grands attentats.* Mais Domitius, ne pouvant ſoutenir plus long-tems ce danger, prit la fuite & ſe retira dans ſa maiſon.

Alors Pompée & Craſſus furent nommés conſuls. Caton ne ſe rebuta pourtant pas ; & s'avançant il demanda la préture pour avoir en elle comme une fortereſſe d'où il pourroit encore faire des ſorties & combattre contre les conſuls, n'étant plus ſimple particulier. Craſſus & Pompée, allarmés de cette démarche, comme ſentant bien que la préture entre les mains de Caton deviendroit par ſa vertu d'une autorité ſi grande qu'elle pourroit tenir tête au conſulat, firent aſſembler le ſénat à la hâte ſans que la plupart des ſénateurs en fuſſent avertis. Là (*a*) ils firent

(*a*) *Ils firent ordonner que les préteurs qui ſeroient élus, entreroient d'abord en exercice, ſans attendre les délais portés par l'ordonnance.* Car entre la nomination & la priſe de poſſeſſion des charges, les Romains laiſſoient toujours un tems, afin que l'on pût informer contre ceux qui ſe ſeroient ſervis de mauvaiſes voies pour y parvenir. Pompée & Craſſus, en faiſant ordonner que les préteurs qu'on éliroit entreroient d'abord en exercice, gagnoient par-là deux points bien capitaux ; le premier, d'éloigner

ordonner que les préteurs qui ſeroient élus, entreroient d'abord en exercice, ſans attendre les délais portés par l'ordonnance, pendant leſquels on pourroit appeller en juſtice ceux qui avoient acheté les ſuffrages du peuple. Et après avoir par ce decret aſſuré l'impunité à ceux qui ſeroient coupables de cette corruption, ils pouſſerent en avant quelques-uns de leurs amis & de leurs domeſtiques même, & les obligerent à ſe préſenter pour demander la préture, fourniſſant eux-mêmes l'argent pour corrompre les juges, & préſidant eux-mêmes à l'élection. Mais malgré toutes ces pratiques, on voyoit que la vertu & la réputation de Caton alloient le faire triompher ſans peine de tous ſes concurrens, le peuple ayant pour lui tant de reſpect, qu'il regardoit comme une très-grande indignité de le vendre par ſes ſuffrages, lui que la ville même devoit acheter pour préteur. La premiere des tribus qui fut appellée ayant donné ſes voix, Pompée ſuppoſa fauſſement qu'il avoit ouï le tonnerre, & rompit l'aſſemblée très-honteuſement, les Romains ayant accoutumé de regarder cela comme un malheureux préſage, de le déteſter & de ne rien ratifier quand il arrive de ces ſignes céleſtes.

Dans la ſuite, Pompée & Craſſus ayant fait diſtribuer encore de plus grandes ſommes au peuple, & chaſſé du champ de Mars tous les

Caton à qui l'âge ne permettoit pas encore d'exercer; & l'autre, de mettre à couvert de toute recherche ceux qu'ils auroient fait élire.

plus gens de bien, ils l'emporterent enfin, & firent élire préteur un Vatinius au lieu de Caton. On dit que ceux qui avoient donné leurs voix avec tant d'injuſtice & contre la loi, touchés de honte & de repentir, prirent d'abord la fuite & ſe retirerent chez eux. Et tous ceux qui reſtoient s'étant raſſemblés, & témoignant la douleur & le reſſentiment qu'ils avoient de ce qui venoit de ſe paſſer, il ſe trouva là un tribun qui, ſans autre façon, tint dans ce même endroit l'aſſemblée du peuple. Et là Caton s'avança au milieu, & comme s'il eût été inſpiré par quelque dieu, il prédit tous les maux qui devoient arriver à la ville, & excita contre Craſſus & Pompée tous ſes citoyens, en leur faiſant voir qu'ils ſe ſentoient tous deux coupables de tant de crimes, & qu'ils préparoient un gouvernement ſi injuſte, qu'ils avoient craint d'avoir Caton pour préteur, parce que les éclairant de près il auroit éventé toutes leurs pratiques & renverſé tous leurs deſſeins. Quand il eut fini & qu'il s'en retourna dans ſa maiſon, il fut ſuivi lui ſeul d'une plus grande foule de peuple, que n'en avoient eu tous enſemble ceux qui avoient été élus préteurs.

Caïus Trébonius, tribun du peuple, propoſa alors un decret pour faire aux conſuls la diſtribution des provinces. Ce decret portoit que l'un d'eux auroit ſous lui toute l'Eſpagne & l'Afrique, & l'autre la Syrie & l'Egypte, avec un plein pouvoir de faire la guerre à qui bon leur ſembleroit & par mer & par terre.

Tous les autres citoyens déſeſpérant de pouvoir l'empêcher & le faire caſſer, renoncerent à le combattre. Mais Caton, avant que l'on commençât à donner les ſuffrages, monta ſur la tribune & demanda à parler. Le peuple ne lui accorda qu'à peine deux heures; & quand il eut conſumé tout ce tems à les haranguer, à leur faire des leçons & des remontrances, & prédire tout ce qui leur arriveroit, ils ne voulurent pas lui permettre de continuer; & comme il s'opiniâtroit à parler encore, ils envoyerent un des licteurs qui l'arracha par force de la tribune.

Quand il fut en bas, il ne laiſſa pas de crier encore plus fort; & il y avoit beaucoup de gens qui lui prêtoient l'oreille & qui entroient dans ſes ſentimens. Le licteur l'alla prendre pour la ſeconde fois, & l'emmena hors de la place. Mais il ne l'eut pas plutôt relâché, qu'il reprit incontinent le chemin de la tribune, criant plus que jamais & exhortant ſes citoyens à le ſecourir & à venir défendre la liberté publique. Ayant répété cela pluſieurs fois, Trébonius, fort embarraſſé & fort allarmé, commanda au licteur de le ſaiſir & de le traîner en priſon. Mais le peuple le ſuivit, très-attentif à toutes ſes paroles, car chemin faiſant il continuoit toujours de leur parler. De ſorte que Trébonius, craignant les ſuites, commanda au licteur de le relâcher. Ainſi Caton fit que l'on conſuma tout ce jour-là inutilement & ſans rien conclure.

Mais le lendemain ceux du parti contraire

ayant intimidé une partie du peuple par leurs menaces, gagné l'autre par de belles paroles & par des largeſſes, empêché à force d'armes l'un des tribuns, nommé Aquilius, de ſortir du ſénat pour venir à l'aſſemblée, chaſſé de la place Caton qui crioit de toute ſa force qu'il avoit entendu le tonnerre, & bleſſé un grand nombre de citoyens dont pluſieurs tomberent morts ſur la place, ils firent paſſer par force le decret, de ſorte que pluſieurs s'étant attroupés pleins de fureur alloient renverſer les ſtatues de Pompée; mais Caton, ſurvenant, l'empêcha.

Enſuite, quand on propoſa le decret pour les provinces & pour les troupes que l'on donneroit à Céſar, alors Caton ne s'adreſſa plus au peuple; mais ſe tournant vers Pompée, il l'avertit & lui proteſta devant tout le monde qu'il ſe mettoit véritablement lui-même ſur le cou le joug de Céſar; qu'il ne s'en appercevoit pas alors, mais que, quand il commenceroit à le trouver trop peſant & à en être accablé, & qu'il ne pourroit ni le rejetter, ni trouver en lui les forces néceſſaires pour le porter, il tomberoit avec lui ſur la ville; & qu'alors il ſe ſouviendroit des avertiſſemens de Caton, & reconnoîtroit qu'ils étoient auſſi utiles pour Pompée en particulier, qu'honnêtes & juſtes en eux-mêmes. Caton fit pluſieurs fois les mêmes remontrances à Pompée qui n'en tint aucun compte, & qui paſſa outre; car il ne pouvoit croire que Céſar dût jamais changer, & il ſe con-

fioit un peu trop en ſa proſpérité & en ſa grande puiſſance.

Caton, élu préteur pour l'année ſuivante, ſembla n'avoir pas tant relevé & rehauſſé l'honneur & l'éclat de cette charge en s'acquittant parfaitement de ſes devoirs, que l'avoir ternie & ravalée en allant ſouvent nuds pieds & ſans robe à ſon tribunal, & aſſiſtant ſouvent en cet état au jugement de procès criminels, & donnant des ſentences de mort contre des gens très-conſidérables. Il y en a même qui diſent qu'il donnoit ſouvent ſes audiences après dîner & chargé de vin; mais cela n'eſt pas véritable.

Comme le peuple étoit entiérement corrompu par les diſtributions & par les largeſſes de ceux qui aſpiroient aux charges, & que la plupart regardoient cette corruption comme un métier pour gagner leur vie, & qu'ils comptoient là-deſſus comme ſur un revenu clair & certain, Caton, pour déraciner de la ville cette maladie, perſuada au ſénat d'ordonner par un arrêt que ceux qui ſeroient nommés aux charges, s'ils n'avoient perſonne qui les accusât, viendroient néceſſairement eux-mêmes ſe préſenter en jugement, & après avoir juré devant les juges de dire la vérité, ils rendroient compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir. Ceux qui briguoient les charges furent fort fâchés de cette ordonnance, & le peuple en fut encore plus fâché à cauſe du profit qu'elle lui ôtoit.

Un matin donc Caton s'étant rendu à ſon

tribunal, tous ces ſéditieux y accoururent en foule, & ſe mirent à crier contre lui, à lui dire mille injures, & à lui jetter des pierres; de ſorte que tout le monde ſortit de l'audience & s'enfuit, & que lui-même pouſſé par la foule & emporté çà & là, eut beaucoup de peine à gagner la tribune. Là il appaiſa d'abord le tumulte & calma le bruit par la fermeté & par l'audace qui parurent ſur ſon viſage. Enſuite, par les remontrances qu'il fit, telles que l'état préſent les requéroit, & qui furent écoutées avec un merveilleux ſilence, il acheva de diſſiper la ſédition. Le ſénat le loua beaucoup de ſa fermeté : *Mais moi*, leur dit-il, *je ne vous loue point, vous qui avez abandonné votre préteur dans le danger, & qui n'êtes point venus le ſecourir & le défendre.*

Chacun des candidats ſe trouva dans un embarras extrême; car d'un côté il craignoit de donner de l'argent au peuple à cauſe de l'arrêt du ſénat; & de l'autre il craignoit que ſon concurrent n'en donnât & qu'il ne fût préféré. Enfin s'étant aſſemblés, (*a*) ils con-

(*a*) *Ils convinrent qu'ils dépoſeroient chacun la ſomme de cent vingt-cinq mille drachmes.*) Il y a dans le grec *douze myriades & demie*. C'eſt-à-dire, *cent vingt-cinq mille drachmes*, qui font ſoixante-deux mille cinq cens livres, juſtement la moitié de ce que les Romains appelloient *decies*. Cicéron parle de cette convention dans la quatriéme lettre du quatriéme livre à Atticus qui fut écrite dans ce même tems-là, c'eſt-à-dire, ſous le conſulat de L. Domitius Ænobarbus & d'App. Claudius Pulcher. *Tribunitii candidati jurarunt ſe arbitrio Catonis petituros. Apud eum HS. quingena depoſuerunt; ut qui à Catone damnatus eſſet, id perderet & competitoribus tribueretur.*

vinrent qu'ils dépoſeroient chacun la ſomme de cent vingt-cinq mille drachmes ; qu'enſuite ils feroient chacun leurs brigues rondement & dans la juſtice, (*a*) & que celui qui contreviendroit à la loi en donnant de l'argent pour gagner les voix, perdroit la ſomme qu'il auroit dépoſée. Cela étant convenu, ils choiſirent un dépoſitaire qui ſeroit en même tems témoin & arbitre, & ce fut Caton. Ils porterent tous chez lui leur argent, & mirent entre ſes mains leur traité ; mais il ne voulut pas ſe charger de l'argent, & ſe contenta d'avoir des cautions.

Le jour de l'élection venu, Caton ſe tint toujours auprès du tribun qui y préſidoit ; & en obſervant avec grande application tout ce qui ſe paſſoit, & la maniere dont on donnoit les ſuffrages, il s'apperçut qu'un de ceux qui avoient dépoſé l'argent prévariquoit. En même tems il lui ordonna devant tout le monde de payer aux autres la ſomme dont on étoit convenu. Mais tous les autres concurrens, louant & admirant la juſtice & la droiture de Caton, refuſerent l'amende, diſant *que le prévaricateur étoit aſſez puni, & eux aſſez vengés, puiſqu'il avoit la honte d'être condamné par Caton.*

(*b*) *Et que celui qui contreviendroit à la loi en donnant de l'argent pour gagner les voix, perdroit la ſomme qu'il auroit dépoſée.*) On préſuppoſoit qu'il n'y auroit point de candidat aſſez fou pour s'expoſer à perdre l'argent qu'il donneroit, & la ſomme qu'il auroit dépoſée. Cependant l'expérience fit voir que ce lien n'étoit pas aſſez fort, & que l'ambition l'emporte encore ſur l'avarice.

Cette action de Caton déplut fort à tous les autres magiſtrats, & lui attira une grande envie, comme s'il eut voulu s'arroger à lui ſeul toute l'autorité du ſénat & de tous les autres juges. Car de toutes les vertus, il n'y en a point dont la réputation & la fidélité attirent plus d'envie à ceux qui les poſſedent, que la juſtice ; parce que le peuple, ſe confiant en elle, lui donne par conſéquent une grande puiſſance & une grande autorité. Car il n'honore pas ſeulement les juſtes comme il honore ceux qui ſont vaillans, ni il ne les admire pas comme il admire ceux qui ſe diſtinguent par leur prudence & par leur ſageſſe, mais il fait plus encore, il les aime, il s'aſſure en eux & il leur donne toute ſa confiance. Au lieu qu'à l'égard des autres il craint ceux-là & ſe défie de ceux-ci. De plus il croit que leur valeur ou leur prudence viennent plutôt de la force de la nature que de leur volonté ; eſtimant que la prudence eſt l'effet d'une conception vive & prompte, & la valeur celui d'une force & d'une fermeté naturelle de l'ame qui ne s'étonne de rien. Il n'en eſt pas de même de la juſtice ; pour être juſte il faut le vouloir. C'eſt pourquoi on a ſur-tout honte de l'injuſtice, comme d'un vice volontaire que rien ne peut excuſer. Et voilà la raiſon de la haine que les plus grands de Rome conçurent contre Caton ; ils regardoient la grande idée qu'on avoit de ſa juſtice comme un reproche fait à eux-mêmes. Pompée ſur-tout prévenu que la réputation de Caton

étoit la ruine certaine de sa puissance, lui suscitoit continuellement des gens pour le harceler & pour lui dire des injures. De ce nombre étoit Clodius qui s'étoit raccommodé avec Pompée, & qui alloit criant contre Caton qu'il avoit volé beaucoup d'argent dans sa commission de Cypre, & qu'il ne faisoit la guerre à Pompée que parce que Pompée avoit refusé d'épouser sa fille.

Caton répondoit : *Qu'il avoit rapporté de Cypre plus d'or & plus d'argent à la république, sans avoir tiré d'elle ni un cheval ni un soldat, que Pompée n'en avoit rapporté de tous ses triomphes & de toutes ses guerres, où il avoit bouleversé la terre entiere. Que jamais il n'avoit pensé à faire son gendre de Pompée, non qu'il le jugeât indigne de son alliance, mais parce qu'il le voyoit suivre dans le gouvernement des vues & des maximes fort contraires aux siennes. Car pour moi,* ajouta-t-il, *lorsqu'au sortir de ma préture on m'a décerné une province, je l'ai refusée; au lieu que Pompée prend les unes de force, & donne les autres à ses favoris. Et encore tout récemment il a prêté à César une armée de six mille hommes pour la guerre des Gaules, sans que César vous l'ait demandée, ni que Pompée l'ait donnée de votre consentement Mais désormais nos armées, nos armes, nos hommes, nos chevaux, en un mot les forces de l'empire, deviennent des plaisirs que des particuliers se font les uns aux autres, & qu'ils se rendent réciproquement. Et Pompée en est si libéral,*

que retenant ſeulement le titre d'empereur & de général, il donne volontiers ſes armées & ſes provinces aux autres; & il reſte ici dans la ville pour y exciter des ſéditions dans les comices, comme s'il propoſoit des jeux, & pour y ſuſciter de nouveaux troubles. D'où il eſt aiſé de voir que, par le moyen de cette anarchie qu'il introduit, il ſe prépare & ſe ménage la monarchie. C'eſt ainſi qu'il repouſſa les inſultes de Pompée.

Caton avoit un ami particulier, nommé Marcus Favonius, qui étoit ſon grand partiſan & ſon grand admirateur, tel qu'on dit qu'étoit Apollodore (*a*) de Phalere pour Socrate. Cet homme ne fut pas médiocrement frappé de ſon diſcours; il en fut ſi ému qu'il en ſortit hors de lui-même, comme s'il eût été véritablement ivre ou furieux. Il brigua quelques années après l'office d'édile; mais il fut refuſé. Caton, qui étoit préſent & qui le ſervoit dans ſa brigue, s'apperçut que les tablettes des ſuffrages étoient toutes écrites de la même main; & ayant fait voir clairement cette fraude, il en appella aux tribuns, & par cet appel il rendit l'autre élection nulle. Depuis ce tems-là Favonius ayant été déclaré édile, Caton lui aida à ſe bien acquitter des fonctions de ſa charge, & régla toute la dé-

(*a*) *Apollodore de Phalere, &c.*) Car cet Apollodore n'aimoit & n'admiroit rien tant que Socrate. Cela paroît ſur-tout par la fin du dialogue de Platon de l'*immortalité de l'ame;* & par le commencement de ſon *Banquet*, où l'on voit qu'il étoit extrême dans ſes paſſions, c'eſt pourquoi il étoit appellé μανικὸς, un poſſédé.

penſe des jeux qu'il devoit donner au peuple, ſelon la coutume des édiles. Car au lieu des couronnes d'or que les autres donnoient aux acteurs, muſiciens, joueurs d'inſtrumens & autres qui ſervoient aux jeux, il leur donna des couronnes de branches d'olivier, comme on faiſoit aux jeux olympiques; & au lieu des riches dons que les autres diſtribuoient au peuple, il fit diſtribuer aux Grecs quantité de poireaux, de laitues, de raves & de céleri; & aux Romains, des pots de vin, de la chair de pourceau, des figues, des concombres & des braſſées de bois. Les uns ſe moquoient de ces préſens ſi vils & ſi mépriſables, & les autres en étoient charmés; car ils voyoient avec grand plaiſir que l'auſtérité & la ſévérité de Caton ſe relâchoient, & qu'il ſe prêtoit à ces jeux & à ces paſſe-tems. Enfin Favonius lui-même ſe jettant au milieu du peuple, alla s'aſſeoir parmi les ſpectateurs où il battit le premier des mains en applaudiſſant à Caton, & en lui criant qu'il donnât aux acteurs qui faiſoient bien, qu'il les récompensât honorablement, & demandant en même tems pour les ſpectateurs, comme ayant donné à Caton un pouvoir ſans réſerve, & l'ayant fait maître de tout.

Pendant que cela ſe paſſoit dans ce théatre de Favonius, Curion, l'autre édile, donna dans un autre théatre des jeux magnifiques; mais le peuple le quitta pour venir à ceux de Favonius où il ſe divertiſſoit de tout ſon cœur à voir Favonius, qui donnoit la fête, jouer le

rôle d'un particulier, ſimple ſpectateur, & Caton celui de préſident des jeux. Or Caton faiſoit tout cela pour ſe moquer de la folle dépenſe qu'on faiſoit dans ces occaſions, & pour montrer que, quand on donne des jeux, il faut les donner en jouant, & les accompagner plutôt d'une grace ſimple & ſans oſtentation, que de tous ces préparatifs & de toutes ces magnificences qui coûtent beaucoup, & qui demandent que, pour des choſes de néant, on ſe conſume en ſoins, en peines & en fatigues.

Quelque tems après, Scipion, Hypſéus & Milon ſe mirent à briguer le conſulat, non-ſeulement par ſes corruptions ordinaires & invétérées dans l'état, je veux dire par les préſens & par les diſtributions de deniers pour gagner les ſuffrages, mais à force ouverte, par armes, batteries, meurtres, tendant à exciter une guerre civile avec une audace déſeſpérée & une effrénée témérité. Sur quoi quelques-uns furent d'avis, *qu'il falloit prépoſer Pompée ſur les comices, afin qu'il préſidât aux élections, & que tout s'y paſsât avec plus de ſûreté & d'ordre.*

Caton s'y oppoſa au commencement, & dit, *que les loix ne doivent pas tirer leur ſûreté de Pompée, mais que Pompée devoit tirer la ſienne des loix.* Mais voyant que cette anarchie duroit trop long-tems, qu'il y avoit tous les jours ſur la place trois armées, & qu'il s'en falloit bien peu que le mal ne fût devenu incurable; enfin il fut d'avis qu'avant que d'attendre la

derniere néceſſité, on devoit, ſous le bon plaiſir du ſénat, remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, choiſiſſant un mal médiocre pour en prévenir & pour en guérir de très-grands, & aimant mieux établir volontairement une eſpece de monarchie, que de laiſſer ſans remede une ſédition qui produiroit immanquablement la plus redoutable des tyrannies. Conformément à cela, Bibulus, qui étoit allié de Caton, opinant dans le ſénat dit, *qu'il falloit élire Pompée ſeul conſul;* *car,* dit-il, *ou les affaires en iront mieux par le bon ordre qu'il y mettra, ou la ville ſera ſoumiſe à celui qui eſt le plus digne d'en être le maître.* Caton, s'étant levé, approuva cet avis contre l'attente de tout le monde, & ajouta, *qu'il n'y avoit point de domination qui ne valût mieux que l'anarchie; qu'il eſpéroit que Pompée uſeroit bien de ſon autorité; qu'il remédieroit à tous les déſordres, & qu'il ſe piqueroit de conſerver une ville qu'on auroit commiſe à ſa foi.*

Pompée fut donc nommé ſeul conſul. D'abord il envoya prier Caton de le venir voir dans les jardins qu'il avoit au fauxbourg. Caton ne manqua pas d'y aller; & Pompée, l'ayant reçu avec de grandes careſſes & les plus tendres démonſtrations d'amitié, lui témoigna d'abord combien il étoit ſenſible à l'obligation qu'il lui avoit, & finit en le priant *de vouloir l'aider de ſes conſeils dans l'adminiſtration de ſa charge, & de faire comme s'il étoit le premier conſul.*

Caton lui répondit, *que tout ce qu'il avoit fait jusques-là, il ne l'avoit point fait par aucune haine qu'il eût pour lui; & que ce qu'il faisoit alors, il ne le faisoit pas non plus par aucune bienveillance qu'il lui portât, mais qu'en tout il avoit eu en vue l'utilité de la république. Que, lorsqu'il lui demanderoit ses conseils pour ses affaires particulieres, il les lui donneroit de très-bon cœur; mais que, pour ce qui regarderoit le public, quand même il ne les demanderoit pas, il ne laisseroit pas de dire ce qui lui paroîtroit juste & raisonnable.* Et il le fit comme il le dit; car tout d'abord, comme Pompée proposoit de faire une loi pour établir de grandes peines & des amendes nouvelles contre ceux qui par leurs largesses avoient acheté les voix pour parvenir aux charges, il lui conseilla de laisser-là le passé, & de ne penser qu'à l'avenir, parce qu'il seroit difficile de fixer un terme pour la recherche des transgressions passées; & que d'établir des peines nouvelles pour d'anciennes fautes, ce seroit faire une trop grande injustice aux coupables, que de les punir en vertu d'une loi qu'ils n'auroient pas transgressée.

Depuis ce tems-là, plusieurs des principaux de Rome, des amis même & des parens de Pompée, étant appellés en justice pour de pareilles prévarications, Caton vit qu'il mollissoit & qu'il se relâchoit en plusieurs choses pour leur faire plaisir; il lui fit des réprimandes très-séveres, & le redressa. Pompée avoit aboli par un édit la coutume établie depuis

long-tems, de louer en pleine audience les criminels auxquels on faiſoit le procès. Cependant il viola lui-même ſa loi ; (*a*) il fit l'éloge de Munatius Plancus, & l'envoya à la chambre le jour qu'on le jugeoit. (*b*) Quand on voulut le lire, Caton, qui étoit un des juges, ſe boucha les oreilles, & défendit qu'on lût ce témoignage qui alloit contre la loi. Munatius, après la plaidoierie, recuſa Caton, mais il ne laiſſa pas d'être condamné. En un mot, Caton tenoit tous les accuſés dans de grands embarras & leur cauſoit des peines infinies; car ils ne vouloient pas l'avoir pour juge, & ils n'oſoient le recuſer. Il y en eut pluſieurs qui furent condamnés, parce qu'en recuſant Caton, ils avoient paru ſe défier de leur innocence; & il y en avoit d'autres à qui on reprochoit, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, Céſar, à la tête de ſes armées, faiſoit la guerre en Gaule; mais, quoiqu'il ne parût appliqué qu'aux armes, il ne laiſſoit pas de ſe ſervir utilement de ſes richeſſes & de ſes amis

(*a*) *Il fit l'éloge de Munatius Plancus, & l'envoya à la chambre le jour qu'on le jugeoit.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire *Munatius Plancus*, & non pas *Munatius Flaccus.* Car Plancus eſt le ſurnom de la famille des *Munatius.* T. Munatius Plancus étoit alors tribun du peuple. Ce Plancus fut accuſé par Cicéron, défendu par Pompée, & condamné tout d'une voix.

(*b*) *Quand on voulut le lire.*) L'intelligence de ce paſſage dépend d'un paſſage de Dion, qui écrit que Pompée envoya à la chambre un écrit (c'étoit une eſpece de factum ou de requête), ἐπαινόν τε ἅμα αὐτοῦ καὶ τὴν ἱκετείαν ἔχον, *qui contenoit l'éloge & les ſupplications de Plancus.*

pour acquérir du crédit dans la ville, & pour s'y ménager une grande puissance. Déja les avertissemens que Caton avoit donnés de longue main à Pompée, commençoient à le tirer de l'assoupissement où il étoit, & à lui faire voir, comme en songe, le grand péril qu'il couroit, & qu'il n'avoit jamais voulu croire. Mais, comme il étoit encore plongé dans la paresse & dans le doute, différant toujours & n'osant mettre la main à l'œuvre pour empêcher César d'exécuter ses desseins, Caton se mit sur les rangs pour briguer le consulat, se faisant fort ou d'arracher les armes des mains de César, ou de découvrir les embûches qu'il dressoit à la république.

(a) Il avoit deux compétiteurs très-gens de bien; l'un étoit Sulpicius à qui la grande réputation & le grand crédit de Caton avoient été d'un grand secours pour l'avancement de sa fortune; de sorte qu'il parut à tout le monde qu'il faisoit une action très-malhonnête, & se montroit très-ingrat de disputer le consulat à Caton après des obligations si marquées. Caton ne s'en plaignoit pourtant point: *Car*, disoit-il, *faut-il s'étonner qu'un homme ne cede pas à un autre ce qu'il regarde comme un très-grand bien?* Mais il persuada au sénat d'ordonner que ceux qui brigueroient les charges, feroient eux-mêmes les sollicitations

(b) *Il avoit deux compétiteurs très-gens de bien.*) Servilius Sulpicius Rufus & M. Claudius Marcellus, qui furent nommés consuls, dit Dion, le premier à cause de sa grande science dans les loix, & l'autre à cause de son éloquence.

auprès du peuple, & ne les feroient point faire par d'autres, & ne prieroient perſonne de paroître pour eux.

Cela irrita encore davantage le peuple de ce que Caton, non content de leur avoir ôté le gain qu'ils faiſoient en vendant leurs ſuffrages, les privoit encore du ſeul avantage qui leur reſtoit de faire plaiſir à beaucoup de gens, & les rendoit tous par-là & pauvres & mépriſés. Il arriva auſſi delà que, comme il n'étoit pas bien propre à gagner les ſuffrages par ſes ſollicitations, & qu'il aima mieux conſerver la dignité de ſon caractere, que d'acquérir celle du conſulat, il ſollicita lui-même en perſonne, & ne voulut jamais permettre que ſes amis fiſſent aucune des choſes qui prennent les peuples & gagnent les cœurs, & il fut refuſé.

Cette diſgrace avoit accoutumé de jetter non-ſeulement ceux qui avoient été refuſés, mais encore leurs parens & leurs amis, dans un abattement & dans un deuil qui duroient pluſieurs jours, & qui étoient accompagnés d'une ſorte de honte; mais Caton la reçut avec ſi peu de chagrin, & en fit ſi peu de compte, que le jour même il ſe fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars; & après dîner il alla, ſelon ſa coutume, à la place, ſans ſouliers & ſans tunique, & ſe promena avec ſes amis. Ciceron le blâma extrêmement, *de ce que les affaires ayant beſoin d'un conſul comme lui, il n'avoit pas employé tous ſes ſoins, & ne s'étoit pas étudié à gagner, par*

des caresses & par des manieres insinuantes, la faveur du peuple, mais s'étoit d'abord rebuté & y avoit renoncé pour le reste de sa vie, quoiqu'il eût demandé encore la préture après avoir été refusé une premiere fois.

Caton répondit à cela, *que, quant à la préture, le peuple ne la lui avoit pas refusée de son pur mouvement, mais parce qu'on l'avoit corrompu par argent, & qu'on lui avoit fait violence; au lieu que dans la brigue du consulat il avoit été refusé sans qu'il en pût accuser ni corruption, ni malversation aucune, ce qui lui avoit fait connoître qu'il n'étoit pas agréable au peuple à cause de ses mœurs; & que, de les changer au gré des autres, ou, en les conservant, de s'exposer encore à de pareils refus, cela n'étoit pas d'un homme sensé.*

César, ayant attaqué des nations très-belliqueuses, & les ayant subjuguées en hazardant beaucoup & en s'exposant à de grands périls, marcha ensuite contre les Germains malgré un traité de paix que les Romains avoient fait avec eux, & leur tua trois cens mille hommes. Sur le premier bruit qui s'en répandit à Rome, ses amis demandoient que le peuple fît des sacrifices pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle. Mais Caton étoit d'avis qu'on livrât César entre les mains de ceux à qui il avoit fait une si grande injustice, & qu'on ne fît pas retomber sur la ville la punition dûe à l'infraction du traité. *Je suis pourtant d'avis*, ajouta-t-il, *que nous fassions des sacrifices aux dieux, mais c'est pour les remercier de ce*

qu'ils ne punissent pas l'armée de la folie & de la témérité du général, & qu'ils épargnent notre ville.

César, informé de tout, écrivit au sénat une grande lettre toute pleine d'injures & de charges contre Caton. Quand on l'eut lue en pleine assemblée, Caton se leva, non en homme possédé par la colere & par l'envie de disputer, mais en homme qui étoit de sang-froid & de sens-rassis, & comme s'il avoit préparé ce qu'il alloit dire. Il fit voir que toutes ces accusations étoient semblables à ses injures & à ses brocards, & que c'étoient de pures plaisanteries que César avoit inventées pour se divertir & pour faire rire. Mais en revanche il s'attacha si bien à développer tous ses desseins dès leur commencement, & à exposer le but qu'il s'étoit proposé, qu'il les fit voir très-clairement, non comme ennemi, mais comme s'il eût été le complice de la conjuration; & montra que ce n'étoient (*a*) ni les peuples de la Bretagne, ni ceux des Gaules, qu'ils devoient craindre, mais César seul, s'ils avoient du sens. Ce qui les réveilla & les irrita tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir fait lire ces lettres en plein sénat, & d'avoir donné par-là occasion à Caton de dire une infinité de choses très-justes, & de charger

(*a*) *Ni les peuples de la Bretagne.*) Pourquoi Plutarque parleroit-il ici des peuples de la Bretagne, auxquels les Romains ne pensoient nullement, & qu'ils ne pouvoient craindre? Au lieu de Βρεττανῶν, Plutarque avoit écrit sans doute Γερμανῶν, *ni les peuples de la Germanie.* Et c'est la leçon qu'Amiot a suivie avec raison.

ger César de beaucoup d'accusations très-véritables, & qu'on ne pouvoit nier.

Il n'y eut donc rien de résolu ce jour-là; on dit seulement qu'il étoit nécessaire d'envoyer un successeur à César; mais ses amis prétendoient que Pompée désarmât aussi de son côté, & qu'il rendît les provinces qu'il occupoit; ou que, s'il n'en faisoit rien, César ne fût pas non plus tenu de le faire. Alors Caton se mit à crier, *que c'étoit-là ce qu'il leur avoit toujours prédit, que César venoit opprimer la république & se servir ouvertement contr'elle des troupes qu'il en avoit obtenues en la trompant & en l'abusant comme par des sortileges.* Mais il eut beau crier, il ne gagna rien; car le peuple s'opiniâtra à vouloir que César fût le plus grand. Le sénat étoit véritablement de l'avis de Caton, mais il craignoit le peuple.

Cela demeura en cet état jusqu'à ce que les nouvelles vinrent que la ville d'Ariminum étoit prise, & que César s'avançoit à grandes journées vers Rome avec son armée. Alors tous les Romains tournerent les yeux sur Caton, & le peuple & Pompée lui-même avouerent qu'il étoit le seul qui eût senti dès le commencement, & qui eût prédit le but de César. Et alors Caton lui dit: *Si vous aviez cru ce que je vous ai si souvent prédit, & que vous eussiez suivi mes conseils, vous ne seriez pas maintenant réduits à craindre un homme seul, ni à mettre non plus toutes vos espérances dans un homme seul.* Pompée répondit, *qu'il étoit vrai que Caton avoit prophétisé plus véritable-*

ment, mais que lui il en avoit agi plus amiablement. Et alors Caton conſeilla au ſénat de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, diſant que ceux qui ſavoient faire les plus grands maux ſavoient auſſi y apporter les remedes.

Mais Pompée, n'ayant point d'armée prête pour pouvoir attendre Céſar, & voyant que le peu de ſoldats qu'il avoit levés étoient d'aſſez mauvaiſe volonté, quitta Rome. Caton, réſolu de le ſuivre & de s'enfuir avec lui, envoya d'abord le plus jeune de ſes enfans à Munatius dans le pays des Bruttiens, & prit l'ainé avec lui. Et comme ſa maiſon & ſes filles avoient beſoin de quelque perſonne de confiance qui les gouvernât & qui en prît ſoin, il reprit Martia qui étoit demeuré veuve avec de grandes richeſſes; car Hortenſius, à qui il l'avoit cédée, l'avoit inſtituée ſon hériтiere par ſon teſtament. Et c'eſt ſur cela que portent principalement les reproches que Céſar fait à Caton dans le livre qu'il compoſa contre lui, lorſqu'il l'accuſe d'aimer les richeſſes, & de trafiquer de ſes mariages par un ſordide intérêt: *Car,* dit-il, *s'il avoit beſoin de femme, pourquoi la cédoit-il? & s'il n'en avoit pas beſoin, pourquoi la reprenoit-il? A moins qu'il n'ait donné cette femme à Hortenſius comme une amorce & un appât, & qu'il ne l'ait prêtée jeune que pour la retirer riche.* Mais ſur ces reproches (*a*) il faut imiter la modé-

(*a*) *Il faut imiter la modération d'Euripide, & dire comme lui.*) Ce paſſage d'Euripide que Plutarque rapporte

ration d'Euripide, & dire comme lui : *Ce ſont de vains reproches ; car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuſer de lâcheté?* En effet, c'eſt la même choſe d'accuſer Hercule de poltronerie, & de reprocher à Caton l'avarice & la convoitiſe d'un gain honteux. Mais ſi à quelqu'autre égard il a fait une faute en cédant ſa femme à Hortenſius, c'eſt une queſtion à examiner.

Après qu'il eut repris Martia, & qu'il lui eut confié ſa maiſon & ſes filles, il ſuivit Pompée, & l'on dit que depuis ce jour-là il ne ſe fit ni les cheveux ni la barbe, qu'il ne ſe mit pas une ſeule fois de couronne ſur la tête, & qu'il perſévéra juſqu'à la mort dans le deuil, dans l'abattement, dans la triſteſſe ſur les calamités de ſa patrie, toujours de même, ſoit que ſon parti fût vainqueur ou vaincu.

La Sicile lui étant échue par ſort dans ce tems-là, il paſſa à Syracuſe. Là il eut avis que de la part des ennemis, Pollion étoit arrivé à Meſſine avec une armée. Il envoya d'abord lui demander raiſon de ſon paſſage. Pollion à ſon tour lui demanda raiſon du changement qui étoit arrivé dans les affaires. Et Caton, ayant appris en même tems que Pompée avoit abandonné entiérement l'Italie, & qu'il étoit

ici, eſt pris du premier acte de ſon *Hercule furieux*, où Lycus ayant taxé Hercule de peu de courage, & dit en propres termes qu'il avoit une réputation qu'il ne méritoit point, Amphytrion répond : *ces vains reproches*, τἄρρητα, (car c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas τα ῥῆτα), *car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuſer de lâcheté! il faut qu'avec le témoignage des dieux je les éloigne de vous.* v. 174.

campé ſous les murs de Dyrrachium, il dit : *Que les voies de la Providence ſont obſcures & impénétrables ! Lorſque Pompée n'a ſuivi ni raiſon ni juſtice, il a toujours été heureux ; & aujourd'hui qu'il ne travaille qu'à ſauver ſa patrie, & qu'il ne combat que pour la liberté, tout ſon bonheur l'abandonne.* Il ajouta qu'il étoit aſſez fort pour chaſſer Pollion de la Sicile ; mais que, voyant qu'il lui arrivoit une armée plus forte que celle qu'il avoit menée, il ne vouloit pas expoſer cette iſle à une entiere ruine, en la rendant le théatre de la guerre. Et après avoir conſeillé aux Syracuſains de ſe ranger du parti le plus fort pour ſe conſerver, il s'embarqua.

Quand il fut arrivé auprès de Pompée, il perſiſta toujours dans le même ſentiment de traîner la guerre en longueur, dans l'eſpérance qu'on pourroit cependant trouver quelque voie d'accommodement ; & ne voulant point que Rome donnât contre elle-même une bataille où le parti le plus foible éprouveroit les derniers malheurs, & ſeroit paſſé au fil de l'épée. Dans cette vue il perſuada à Pompée & à ſon conſeil d'ordonner qu'on ne ſaccageroit aucune des villes de l'obéiſſance des Romains, & qu'on ne tueroit aucun Romain hors de la bataille. Cela fit beaucoup d'honneur à Caton, & attira dans le parti de Pompée une infinité de gens qui furent charmés de ſa bonté & de ſon humanité.

Delà Caton, envoyé en Aſie pour aider ceux qui avoient ordre d'aſſembler des vaiſ-

ſeaux & des troupes, mena avec lui ſa ſœur Servilie & un petit enfant qu'elle avoit eu de Lucullus, car elle le ſuivoit toujours depuis ſon veuvage; ce qui diminua beaucoup les mauvais bruits qui couroient de ſon intempérance, quand on vit qu'elle ſe ſoumettoit volontairement à la garde de Caton, à toutes les fatigues de ſes voyages & à ſon étroite maniere de vivre. Cependant Céſar ne laiſſa pas de reprocher encore à Caton les débauches de cette ſœur, & de lui en faire un crime.

Les capitaines de Pompée n'eurent beſoin du ſecours de Caton que dans une ſeule occaſion, & ce fut à Rhodes; car par ſes remontrances il gagna les Rhodiens, & ayant laiſſé chez eux ſa ſœur Servilie & ſon petit enfant, il s'en retourna vers Pompée qui avoit déja aſſemblé une groſſe armée de terre & de mer. Ce fut-là que Pompée donna manifeſtement à connoître ſes vues & ſes deſſeins. D'abord il avoit eu intention de donner à Caton le commandement de ſon armée navale qui étoit compoſée de cinq cens vaiſſeaux de guerre, ſans les frégates, les flûtes & autres petits vaiſſeaux découverts dont le nombre étoit infini; mais ayant promptement fait réflexion ou de lui-même, ou ſur les remontrances de ſes amis, que l'unique but de toute la politique de Caton étoit de rendre la liberté à ſa patrie; & que, s'il venoit à être le maître d'une ſi grande puiſſance, le propre jour qu'ils auroient vaincu Céſar, ce jour-là même Caton voudroit obliger Pompée à poſer les ar-

mes, & à obéir aux loix; il changea de résolution, quoiqu'il s'en fût déja ouvert à lui, & donna le commandement à Bibulus.

Mais pour tout cela il ne s'apperçut point que Caton lui fût moins affectionné, ni qu'il allât de moins bon pied pour le service du parti; au contraire on dit que, dans un combat qui fut donné devant les murailles de Dyrrachium, comme Pompée haranguoit son armée pour la porter à bien faire son devoir, & qu'il eut commandé à tous ses capitaines d'en faire autant aux troupes qu'ils avoient à leurs ordres, les soldats les écouterent très-froidement, & dans un silence qui marquoit leurs courages abattus. Mais, quand après tous les autres, Caton vint à leur parler, (*a*) & qu'il leur expliqua, autant que le tems le permettoit, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort & sur la gloire, en accompagnant ses paroles d'une véhémence pleine de passion, qui marquoit combien il étoit pénétré de ces maximes; & qu'il finit son discours en invoquant les dieux comme présens à ce combat, & témoins de la valeur que chacun marqueroit pour la défense de la patrie; il s'éleva tout-d'un-coup un si grand cri de joie, & il se fit un si grand mou-

(*a*) *Et qu'il leur expliqua, autant que le tems le permettoit, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort, & sur la gloire.*) Les harangues que les anciens historiens nous rapportent des généraux & des capitaines, & celles que Homere met dans la bouche de ses héros, ne sont donc pas hors de vraisemblance, puisqu'en voici une de Caton dont on ne peut douter.

vement dans cette armée ranimée par ces paroles, que tous les capitaines pleins d'eſpérance marcherent tête baiſſée, & chargerent l'ennemi avec tant de fureur, qu'ils le renverſerent & le défirent.

La bonne fortune de Céſar ravit ce jour-là à Pompée l'honneur d'une victoire complette, en ſe ſervant pour cet effet de la précaution & de la défiance de Pompée même qui l'empêcherent de profiter de ſon bonheur, comme nous l'avons plus amplement écrit dans ſa vie. Tous les officiers ſe réjouiſſoient de ce grand avantage, & le relevoient comme un exploit très-ſignalé; mais Caton ſeul pleuroit ſa patrie, & déploroit cette pernicieuſe & maudite ambition de regner, en voyant étendus ſur le champ de bataille les corps de tant de bons & braves citoyens qui avoient péri les uns par les mains des autres.

Après cette défaite, Céſar prit le chemin de la Theſſalie, & Pompée leva ſon camp pour le ſuivre, laiſſant à Dyrrachium quantité d'armes & d'argent; & un grand nombre de ſes parens & de ſes alliés à qui il donna Caton pour capitaine avec quinze cohortes ſeulement, à cauſe de la crainte & de la défiance où il étoit de lui. Car il étoit très-perſuadé que, s'il venoit à perdre la bataille qu'il alloit donner en Theſſalie, il ne pouvoit laiſſer Dyrrachium entre les mains d'un homme qui lui fût plus fidele que Caton; mais s'il venoit à la gagner, il ſavoit bien auſſi que, tant que Caton ſeroit préſent, jamais il ne le laiſſeroit

maître des affaires, comme nous l'avons expliqué plus haut. Il y eut encore beaucoup d'autres gens de la premiere nobleſſe, qui furent comme rejettés & laiſſés à Dyrrachium avec Caton.

La nouvelle de la défaite de Pharſale étant arrivée avant qu'on en sût encore le détail, Caton forma la réſolution, ſi Pompée étoit mort, de ramener en Italie les troupes qu'il commandoit, de prendre la fuite & d'aller vivre quelque part le plus loin qu'il pourroit de la tyrannie; & s'il étoit encore vivant, de lui conſerver fidellement ſes troupes. Ayant pris ce parti, il paſſa dans l'iſle de Corcyre où étoit l'armée navale. Là il trouva Cicéron, & voulut lui céder le commandement comme à un homme de plus grande dignité que lui; car Cicéron avoit été conſul, & il n'avoit été que préteur. Mais Cicéron ne voulut pas l'accepter, & s'embarqua pour l'Italie.

Caton voyant que Pompée le fils, par une arrogance & par une fierté hors de ſaiſon, vouloit punir tous ceux qui ſe retiroient, & qu'il alloit commencer par faire arrêter Cicéron, il lui fit en particulier de ſi fortes remontrances qu'il l'adoucit & le ramena, de ſorte qu'il ſauva manifeſtement la vie à Cicéron, & procura aux autres une entiere sûreté.

Comme il conjectura que le grand Pompée ſe ſeroit ſauvé en Egypte ou en Afrique, & qu'il avoit une extrême impatience de l'aller joindre, il s'embarqua avec tous ſes gens; mais, avant que de faire voile, il donna à tous

ceux qui n'étoient pas bien-aiſes de le ſuivre à cette guerre, la liberté de demeurer ou de s'en aller où ils voudroient.

Etant arrivé en Afrique & rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de ſon pere qu'on avoit aſſaſſiné en Egypte. Ils en furent tous très-affligés; & il n'y en eut pas un qui, après la mort de Pompée, voulût ſeulement entendre parler d'obéir à aucun autre capitaine qu'à Caton. C'eſt pourquoi Caton, touché de compaſſion pour tous ces braves gens qui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, & ayant honte de les laiſſer dans une terre étrangere, ſeuls, ſans ſecours & ſans chef pour les conduire, accepta le commandement & paſſa à Cyrene. Les Cyréniens, qui peu de jours auparavant avoient fermé leurs portes à Labiénus, le reçurent avec un très-grand plaiſir. Là il apprit que Scipion, beau-pere de Pompée, s'étoit retiré vers le roi Juba qui l'avoit reçu; & qu'Accius Varus, à qui Pompée avoit donné le gouvernement de l'Afrique, étoit avec eux, & avoit une armée conſidérable. Il réſolut de les aller joindre; & comme on étoit en hiver, il ſe mit en marche par terre après avoir aſſemblé grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de vivres & de bétail pour ſa proviſion, & quantité de chariots; & menant avec lui pluſieurs de ces hommes, (*a*) que dans le pays on ap-

(*a*) *Que dans le pays on appelle* Pſylles, *qui guériſſent les morſures des ſerpens en ſuçant le venin.*) Il y avoit en

pelle *Psylles*, qui guérissent les morsures des serpens en suçant le venin, & qui, par leurs charmes & par leurs enchantemens, émoussent toute la fureur des serpens même, & les adoucissent de maniere qu'ils ne font aucun mal. La marche fut de sept jours entiers pendant lesquels il étoit toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir ni de cheval, ni de chariot pour se délasser. (*a*) Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale, ajoutant encore cela à son deuil, de n'être jamais couché que la nuit pour dormir.

(*b*) Etant donc parti d'Afrique au milieu

Afrique une nation entiere qui faisoit métier de guérir les morsures des serpens en suçant la plaie. Et cela n'est pas bien extraordinaire, car nous lisons dans Homere même, que dès ces tems anciens on guérissoit les plaies en les suçant. Mais ces mêmes Psylles se vantoient d'enchanter les serpens & d'adoucir leur furie, ou de les endormir. Et nous voyons dans la Bible qu'il y avoit de ces enchanteurs qui se piquoient de faire de ces miracles. C'est sur cela qu'est fondé ce que Jérémie, VIII, 17, dit aux Juifs, *Ecce ego mittam vobis serpentes regulos quibus non est incantatio*. Ces malheureux enchanteurs étoient souvent punis de leur présomption. C'est pourquoi l'auteur de l'Ecclésiastique dit: *Quis miserebitur incantatori à serpente percusso?*

(*a*) *Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale.*) Voilà donc une marque de deuil. C'est ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui. Cette situation de manger couché nous paroît au contraire très-incommode. Mais ce seul exemple de Caton prouve incontestablement qu'ils regardoient comme une chose délicieuse de manger couchés, & comme une incommodité insupportable de manger assis. Si cela n'avoit pas été, tant de nations auroient-elles suivi cet usage, & auroit-il duré si long-tems?

(*b*) *Etant donc parti d'Afrique au milieu de l'hiver.*) Il me semble que Plutarque

de l'hiver avec ſon armée qui étoit d'environ dix mille hommes, il trouva les affaires de Scipion & de Varus en très-mauvais termes, à cauſe de la diviſion & de la méſintelligence qui étoient ſurvenues entr'eux, & qui les obligeoient à ramper devant Juba, & à faire la cour à ce prince inſupportable par la fierté & par l'orgueil que lui inſpiroient ſes richeſſes & ſa grande puiſſance. Cette fierté & cet orgueil parurent dès le premier jour qu'il donna audience à Caton, car il fit placer ſon ſiege entre Caton & Scipion. Mais Caton, ſans balancer, prit ſon ſiege & le mit à côté de Scipion qu'il plaça par-là au milieu, quoique Scipion fût ſon ennemi, & qu'il eût écrit contre lui un livre tout rempli d'injures atroces. Cependant les ennemis de Caton n'ont point voulu lui tenir compte de cette action pleine de vertu & de courage; & ſi, lorſqu'il étoit en Sicile, (*a*) il lui eſt arrivé de ſe promener avec Philoſtrate, & de mettre ce philoſophe au milieu par honneur pour la philo-

n'inſtruit pas aſſez ſon lecteur de la marche de Caton. Il part de Cyrene pour aller joindre Scipion & Varus qui s'étoient retirés à la cour du roi Juba. Il eſt ſept jours en marche, & on ne voit ni où ni comment il arrive, & on le voit enſuite à Utique ſans qu'on ſache comment il y eſt allé. C'eſt peut-être ma faute, mais il me paroît que cet endroit demandoit un plus grand éclairciſſement.

(*a*) *Il lui eſt arrivé de ſe promener avec Philoſtrate.*) C'eſt le même philoſophe dont Plutarque parle dans la vie d'Antoine, & dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que Caton lui fait ici. Car il paroît qu'il faiſoit ſemblant d'être de la ſecte Académique lorſqu'il démentoit cette doctrine par la vie qu'il menoit & qui étoit d'un véritable Epicurien.

ſophie, on lui en fait un reproche qu'on ne lui pardonne point.

Caton réprima donc ainſi en cette occaſion la folle arrogance de ce roi qui faiſoit de Scipion & de Varus comme ſes ſatrapes, & il les reconcilia tous deux. Comme tous les officiers le preſſoient de prendre le commandement, & que Scipion & Varus lui cédoient eux-mêmes cet honneur, il proteſta, *qu'il ne violeroit point les loix, vû même que ce n'étoit que pour les maintenir qu'ils faiſoient la guerre à celui qui les avoit violées ; & qu'ainſi, n'étant que propréteur, il ne commanderoit point en préſence d'un proconſul.* Car Scipion avoit été fait proconſul ; & ſur ſon nom le peuple avoit cette confiance (*a*) que leurs affaires iroient bien en Afrique pendant qu'un Scipion y commanderoit.

Scipion, ayant donc pris la conduite de l'armée, vouloit d'abord, pour faire plaiſir à Juba, que l'on paſsât au fil de l'épée tous les habitans d'Utique, ſans aucune diſtinction d'âge ni de ſexe, & que l'on razât la ville, comme une ville qui tenoit le parti de Céſar. Caton ne voulut plus le ſouffrir ; mais il ſe mit à crier en plein conſeil, proteſtant & appellant les dieux à témoin contre une inhumanité ſi inouie. Encore eut-il bien de la peine à garantir ces pauvres gens de cette ſanglante exécution. Mais, en partie à leur priere, & en partie auſſi à l'inſtante ſollicitation de Sci-

(*a*) Parce que l'on croyoit que c'étoit la deſtinée des Scipions de vaincre toujours en Afrique.

pion, il ſe chargea de garder la ville, & d'empêcher que de gré ou de force elle ne tombât entre les mains de Céſar; car c'étoit une place très-forte, très-bien munie & d'une très-grande utilité pour ceux qui en étoient les maîtres. Caton la munit & la fortifia encore conſidérablement; car il y fit de grands amas de bled, répara les murailles, hauſſa les tours, la revêtit en dehors d'un foſſé profond défendu d'eſpace en eſpace par de bons forts, mit dans ces forts tous les jeunes gens d'Utique après les avoir déſarmés (*a*), & retint les autres dans la ville, apportant un très-grand ſoin à empêcher qu'ils ne reçuſſent aucune injure, ni le moindre tort de la garniſon Romaine. De-là il envoya quantité d'armes, d'argent & de bled à ceux qui étoient dans le camp; en un mot il fit de cette ville le magaſin de l'armée.

Le conſeil qu'il avoit donné auparavant à Pompée, il le donna à Scipion, de ne point hazarder la bataille contre un capitaine aguerri & très-redoutable, & de gagner du tems; car le tems affoiblit & émouſſe toujours la pointe & la force de la tyrannie. Mais Scipion, enflé d'une vaine préſomption, ſe moqua de ſes remontrances; & dans une lettre qu'il lui écrivit un jour pour lui reprocher ſa timidité, il lui diſoit en propres termes : *N'êtes-vous pas content d'être bien à votre aiſe dans une bonne ville & derriere de fortes murailles, que vous veniez encore intimider mes gens dans l'occa-*

(*a*) Afin qu'ils ne fuſſent pas ſuſpects à la garniſon.

ſion, & les empêcher d'exécuter courageuſement ce qu'ils ont réſolu? Caton lui fit réponſe qu'il étoit tout prêt de reprendre les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, de ſe mettre à leur tête, de repaſſer en Italie, & d'attirer après lui Céſar en les en délivrant eux-mêmes. Mais Scipion ne fit que ſe moquer de ces offres; & alors Caton fit bien connoître qu'il étoit très-fâché, & qu'il ſe repentoit très-fort, de lui avoir cédé le commandement, voyant bien que Scipion ne conduiroit point bien cette guerre; ou que, quand même, par un coup de hazard & contre toute apparence, il viendroit à remporter la victoire, il ne ſe comporteroit pas envers ſes citoyens avec beaucoup de modération. C'eſt pourquoi il ſe confirma dans ſon opinion; & il le dit même à ſes amis, *qu'il n'avoit point du tout bonne eſpérance de cette guerre, à cauſe de l'ignorance & de l'inſenſée préſomption des chefs; mais que, ſi par un bonheur ineſpéré, Céſar étoit défait, il ne demeureroit point à Rome, & qu'il fuiroit la cruauté & l'inhumanité de Scipion qui faiſoit déja des menaces très-vives & très-inſolentes contre pluſieurs Romains.*

Le malheur qu'il avoit prévu arriva encore plutôt qu'il ne l'attendoit; car le jour même qu'il parloit ainſi, il arriva le ſoir bien tard un courier qui vint de l'armée en trois jours, & qui apporta la nouvelle que tout étoit perdu, & qu'il y avoit eu une grande bataille près de la ville de Thapſe; que Céſar avoit rem-

porté la victoire & forcé les deux camps dont il étoit demeuré maître ; que Scipion & Juba s'étoient enfuis avec peu de gens, & que tout le reste avoit été passé au fil de l'épée.

A cette nouvelle, toute la ville, comme on peut penser, dans un tems de guerre & dans les ténebres de la nuit, fut saisie d'une telle frayeur, & fut si troublée & hors du sens, qu'elle pouvoit à peine se contenir dans ses murailles. Mais Caton, courant par-tout, arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit & qui fuyant crioient comme des gens éperdus, les consoloit le mieux qu'il lui étoit possible, & ôtoit au moins de leur frayeur l'étonnement & le trouble, leur disant que la perte n'étoit peut-être pas si grande qu'on la disoit, que c'étoit la coutume de faire toujours le mal plus grand ; par ce moyen il appaisa le tumulte.

Le lendemain dès le point du jour il fit publier à son de trompe que les trois cens qu'il avoit choisis pour son conseil, & qui étoient tous des Romains, que leur négoce ou leur banque avoit attirés en Afrique, s'assemblassent sur l'heure dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étoient à Utique, & tous leurs enfans. Pendant qu'ils s'assembloient, il vint de son côté sans faire paroître la moindre émotion, & avec une contenance aussi ferme & aussi rassise, que s'il n'étoit rien arrivé, tenant dans sa main un petit livre qu'il lisoit chemin faisant. C'étoit un état des armes, des machines, en un mot de toutes les

munitions de guerre & de bouche, & de toutes les troupes qu'il avoit en ſon pouvoir.

Quand ils furent tous aſſemblés, il commença par les trois cens, fit un grand éloge de la bonne volonté & de la fidélité dont ils avoient donné des preuves en ſervant de leurs biens, de leurs perſonnes & de leurs conſeils, la bonne cauſe. Il les exhorta à ne pas ſe décourager, & à ne pas ſe ſéparer en perdant l'eſpérance, & en cherchant à ſe retirer & à prendre la fuite chacun de leur côté. Que, s'ils demeuroient enſemble, Céſar les mépriſeroit moins pendant qu'ils auroient les armes à la main, & leur feroit meilleure compoſition ſi la fortune les réduiſoit à être ſes ſupplians. Il les preſſa de penſer à ce qu'ils avoient à faire, & ne blâma aucun de ces deux partis. Au contraire il leur dit : *Que, ſi c'étoit leur ſentiment de changer avec la fortune, il regarderoit ce changement comme l'ouvrage de la néceſſité; mais que, s'ils prenoient le parti de réſiſter au malheur, & de s'expoſer aux derniers périls pour défendre leur liberté, non-ſeulement il les loueroit, mais il admireroit leur vertu, & ſe mettroit à leur tête pour combattre avec eux, juſqu'à ce qu'ils euſſent éprouvé la derniere fortune de leur patrie. Que leur patrie n'étoit ni Utique, ni Adrumette, mais Rome qui ſouvent s'étoit relevée de plus grandes chûtes par ſes propres forces & par ſa ſeule grandeur. Qu'il leur reſtoit encore pluſieurs reſſources pour le ſalut & la ſûreté de leurs perſonnes, dont une des plus grandes étoit qu'ils faiſoient la guerre*

contre un homme que la nécessité de ses affaires appelloit en plusieurs lieux en même tems ; que l'Espagne s'étoit révoltée & jettée entre les bras du jeune Pompée ; que Rome même n'avoit pas encore reçu le frein qu'elle n'avoit point accoutumé, mais qu'elle regimboit & se cabroit contre la servitude ; qu'il ne falloit point fuir le danger, mais suivre l'exemple de leur ennemi même qui ne ménageoit nullement sa vie pour parvenir à commettre les plus grandes iniquités ; au lieu que pour eux toute l'incertitude de cette guerre ne pouvoit jamais aboutir qu'à leur faire mener une vie très-heureuse, s'ils réussissoient ; ou qu'à leur procurer une mort très-glorieuse, s'ils venoient à succomber. Que cependant il falloit qu'ils en délibérassent entr'eux, en priant les dieux qu'en récompense de leur vertu & de la bonne volonté qu'ils avoient toujours fait paroître, ils leur fissent la grace de prendre le parti qui leur seroit le meilleur.

Caton ayant ainsi parlé, il y en eut plusieurs que ces paroles vives & pleines de feu ranimerent & rassurerent ; mais le plus grand nombre voyant son intrépidité, sa générosité, sa constance & son humanité, oublierent presque le danger extrême où ils se trouvoient ; & le regardant seul comme un capitaine invincible & supérieur à tous les accidens de la fortune, ils le prierent de se servir de leurs biens & de leurs armes comme il le jugeroit à propos ; car ils étoient persuadés qu'il leur étoit meilleur de mourir en lui obéissant, que

de ſauver leur vie en abandonnant & en trahiſſant une vertu ſi parfaite.

Sur cela quelqu'un ayant propoſé qu'on fît un decret pour donner la liberté aux eſclaves, & la plupart approuvant cet avis, Caton dit qu'il ne le feroit jamais, parce que cela n'étoit ni juſte, ni raiſonnable; mais que, ſi les maîtres qui avoient des eſclaves en âge de porter les armes, vouloient les affranchir, il les recevroit volontiers dans ſes troupes. Il y en eut beaucoup qui promirent de le faire; & Caton, après avoir ordonné qu'on enregiſtrât les noms de ceux qui faiſoient ces offres, ſortit du conſeil & ſe retira.

Bientôt après il reçut des lettres de Juba & de Scipion. Juba, qui étoit caché avec peu de gens dans une montagne, lui demandoit par ſa lettre *quelle étoit ſa réſolution; car s'il prenoit le parti d'abandonner Utique, il l'attendroit; & s'il prenoit celui de ſoutenir le ſiege, il marcheroit avec une armée.* Et Scipion, étant à l'ancre au-deſſous d'un cap aſſez près d'Utique, attendoit auſſi à quoi il ſe détermineroit. Caton jugea à propos de retenir les couriers qui lui avoient apporté ces lettres, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré de ce que les trois cens auroient réſolu. Car tous ceux qui étoient du corps du ſénat avoient témoigné leur bonne volonté, & après avoir mis en liberté leurs eſclaves, ils les avoient enrôlés. Mais les trois cens, comme gens qui trafiquoient ſur mer, ou qui faiſoient la banque, & qui avoient la plus grande partie de leur bien en eſclaves,

ne conſerverent pas long-tems les beaux diſcours de Caton, & les laiſſerent écouler très-vîte. Car, comme il y a des corps qui reçoivent très-promptement la chaleur, & qui la perdent très-promptement auſſi, ſe refroidiſſant dès que le feu s'éloigne, il en étoit de même de ces marchands : la préſence de Caton les échauffoit & les enflammoit; mais ſi-tôt qu'éloignés de ſes yeux ils faiſoient réflexion en eux-mêmes, alors la crainte de Céſar chaſſoit toute ſorte de conſidération & de reſpect pour Caton & pour tout ce qui étoit honnête. *Qui ſommes-nous*, diſoient-ils, *& à qui refuſons-nous de prêter obéiſſance ? N'eſt-ce pas là ce Céſar qui a préſentement entre ſes mains toute la puiſſance Romaine ? Et quelqu'un de nous eſt-il un Scipion, un Pompée, un Caton ? Cependant, dans le tems que tous les hommes plient, & que la terreur les porte à ſe rabaiſſer encore plus qu'ils ne devroient, nous voulons combattre pour la liberté de Rome ; & renfermés dans Utique, nous prétendons faire la guerre à celui à qui Caton lui-même, fuyant avec le grand Pompée, a abandonné toute l'Italie ; & nous affranchiſſons nos eſclaves contre Céſar, nous à qui il ne reſte qu'autant de liberté qu'il lui plaît de nous en laiſſer. Revenons donc à nous, inſenſés que nous ſommes, ceſſons de nous méconnoître ; & pendant qu'il eſt encore tems, implorons la clémence du vainqueur, & envoyons-le prier de nous recevoir.*

C'étoient-là les conſeils que donnoient les

plus modérés des trois cens; mais la plupart pensoient à se saisir de ceux du sénat, ne doutant point que, s'ils les avoient en leur puissance, ils ne fissent plus facilement leur paix avec César.

Caton eut d'abord de grands soupçons de ce changement, mais il ne voulut pas l'approfondir; il se contenta d'écrire à Scipion & à Juba, de ne pas venir à Utique à cause du peu de confiance que l'on pouvoit prendre sur ces trois cens, & renvoya les couriers. Ceux de leurs gens de cheval qui s'étoient sauvés de la bataille en assez grand nombre, s'étant approchés d'Utique, envoyerent à Caton trois hommes de leur corps, qui ne lui rapporterent pas une seule & même résolution de toute leur troupe, mais trois différens sentimens qui les partageoient; car les uns vouloient aller trouver Juba, les autres aimoient mieux se rendre auprès de Caton, & il y en avoit qui craignoient de s'enfermer dans Utique.

Caton, informé de cette dispute, chargea Marcus Rubrius d'avoir l'œil sur les trois cens, de recevoir doucement les signatures de ceux qui affranchiroient leurs esclaves & de ne les point forcer; & prenant avec lui tous ceux qui étoient du sénat, il sortit d'Utique, & alla parler aux officiers de cette cavalerie qui attendoit dehors. Il les conjura *de ne pas abandonner tant de sénateurs Romains qui étoient des premiers personnages de Rome, de ne pas prendre Juba pour général au lieu de*

Caton, & de pourvoir en commun au ſalut de tout le parti, & chacun à leur propre ſalut, en entrant tous dans Utique qui n'étoit pas une ville à être priſe d'emblée, mais qui avoit aſſez de munitions de guerre & de bouche pour pluſieurs années. Les ſénateurs leur faiſoient les mêmes prieres les larmes aux yeux. Ces officiers vont parler à leur troupe, & cependant Caton s'aſſied ſur un petit tertre avec ces ſénateurs en attendant la réponſe.

Dans ce moment arrive Rubrius tranſporté de colere, & ſe plaignant hautement du déſordre & du tumulte de ces trois cens qui s'étoient mutinés & qui vouloient faire ſoulever la ville. Sur cela les voilà tous qui déſeſperent de leurs affaires, & qui ſe mettent à verſer des larmes & à déplorer leur malheur. Mais Caton n'oublioit rien pour les raſſurer, & il envoya vers les trois cens les prier d'avoir encore un peu de patience. Cependant les officiers reviennent avec des propoſitions très-dures; car ils déclarent: *Qu'ils n'avoient que faire d'être à la ſolde de Juba, & qu'ils ne craignoient point Céſar tant qu'ils auroient Caton à leur tête; mais qu'ils trouvoient qu'il étoit très-dangereux de s'enfermer dans une ville dont les habitans étoient Phéniciens, c'eſt-à-dire, la plus changeante & la plus déloyale nation du monde. Car ils ne remueront point préſentement; mais dès que Céſar viendra à paroître, ils prendront ſon parti & nous livreront. Si Caton veut donc que nous nous joignions à lui pour faire la guerre*

de concert, il faut qu'il chaſſe tous les habitans d'Utique, ou qu'il les faſſe tous paſſer au fil de l'épée juſqu'au dernier, & qu'il nous appelle enſuite dans ſa ville lorſqu'elle ſera pure & nette de Barbares & d'ennemis.

Caton trouva ces conditions très-cruelles & d'une barbarie affreuſe. Il leur répondit pourtant avec douceur qu'il en délibéreroit avec les trois cens; & étant rentré dans la ville, il alla leur parler. Tout le reſpect que ces gens-là portoient à Caton ne les obligea point à chercher des adouciſſemens & des défaites; mais ils lui déclarerent en face qu'ils ſe fâcheroient contre celui qui voudroit les forcer à faire la guerre à Céſar, ce qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient faire. Il y en eut même quelques-uns qui marmotoient entre leurs dents, qu'il falloit retenir les ſénateurs dans la ville juſqu'à ce que Céſar fût arrivé. Mais Caton ne fit pas ſemblant de l'entendre, car même il avoit l'oreille un peu dure.

Dans ce moment quelqu'un vint l'avertir que toute la cavalerie ſe retiroit; craignant donc que les trois cens ne ſe portaſſent à quelque extrêmité contre ces ſénateurs, il ſe leva & y marcha avec ſes amis; & les voyant déja aſſez loin, il monta à cheval & ſe mit à les ſuivre. Quand ils le virent, ils en furent ravis, le reçurent avec joie & le preſſerent de ſe ſauver avec eux. On dit qu'alors Caton ſe mit à pleurer à chaudes larmes, les priant pour ces ſénateurs, leur tendant les mains, faiſant tourner bride à

quelques-uns, & saissant leurs armes; tant qu'enfin il obtint d'eux qu'ils demeureroient encore ce jour-là, pendant lequel il pourroit faciliter à ces pauvres gens le moyen de se retirer en sûreté.

Etant donc retourné avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes, & mit les autres dans le château pour le garder. Alors les trois cens craignirent qu'on ne les punît de leur changement; c'est pourquoi ils envoyerent à Caton le supplier de venir les trouver sans y manquer, pour quelque raison que ce fût; mais les sénateurs, l'environnant en foule, ne voulurent pas le permettre, & dirent qu'ils n'abandonneroient jamais leur protecteur & leur sauveur à des perfides & à des traîtres; car la vertu de Caton étoit alors généralement reconnue, respectée & admirée de tous ceux qui étoient dans Utique; & l'on voyoit clairement que dans toutes ses actions il n'y avoit ni aucune fausseté ni la moindre petite tromperie. Quoiqu'il y eût déja long-tems qu'il avoit résolu de se tuer lui-même, il ne s'épargnoit pourtant ni travaux, ni inquiétudes, ni peines pour les autres, afin qu'après les avoir tous mis en sûreté, il pût s'ôter la vie; car cette impatience qu'il avoit de mourir n'étoit point cachée, quoiqu'il n'en fît aucun semblant. Il se rendit donc aux prieres des trois cens; & après avoir consolé & rassuré les sénateurs, il alla les trouver tout seul. Ils le remercierent d'abord de ce qu'il étoit venu, & le prierent *de se servir d'eux*

en tout & par-tout, d'avoir en eux une entiere confiance, & de leur pardonner leur foiblesse, s'ils n'étoient pas tous des Catons, & s'ils n'avoient pas sa fermeté de courage & sa magnanimité; qu'ils ètoient donc résolus de députer à César pour lui demander pardon; qu'il seroit le premier pour lequel ils demanderoient grace; & que, s'ils ne pouvoient l'obtenir, ils ne recevroient point celle qu'il voudroit leur accorder à eux-mêmes; & que, pour l'amour de lui seul, ils feroient la guerre jusqu'au dernier soupir.

Caton, après les avoir remerciés de l'affection qu'ils lui témoignoient, leur dit, *que sans perdre un moment, ils devoient envoyer travailler à leur propre salut, mais qu'il ne falloit point parler pour lui; car*, ajouta-t-il, *c'est aux vaincus à prier, & à ceux qui ont mal fait à demander pardon; mais pour moi, non-seulement je me suis maintenu invincible toute ma vie, mais j'ai toujours vaincu autant que je l'ai voulu; & j'ai encore cet avantage sur César, que l'honnêteté & la justice sont de mon côté. C'est lui-même qui est vaincu & pris en flagrant délit; car ce qu'il a toujours nié qu'il machinât contre sa patrie, est aujourd'hui pleinement découvert & avéré.*

Après avoir ainsi parlé aux trois cens, il les quitta; & ayant eu avis que César étoit déja en marche avec toute son armée pour venir à Utique: *ouais*, dit-il, *il vient donc contre nous comme contre des hommes!* Et se

ſe tournant vers les ſénateurs, il leur conſeilla de ne pas différer, & de ſe ſauver pendant que la cavalerie étoit encore dans la ville. Il ferma enſuite toutes les portes excepté une ſeule qui menoit au port, diſtribua des vaiſſeaux à tous ſes gens, eut ſoin que tout ſe paſsât avec ordre, empêcha le tumulte & la confuſion, ne ſouffrit point qu'on fît la moindre injuſtice ni le moindre tort à perſonne, & fit donner à ceux qui étoient pauvres toutes les proviſions dont ils avoient beſoin pour ſe ſauver.

Sur ces entrefaites, Marcus Octavius (*a*) arrive avec deux légions; & campé aſſez près d'Utique, il envoie d'abord à Caton un officier pour régler avec lui le commandement qu'ils devoient avoir l'un & l'autre. Caton ne répondit rien à cet officier; mais ſe tournant vers ſes amis: *Nous étonnons-nous*, leur dit-il, *que nos affaires aillent ſi mal, lorſque nous voyons que cette malheureuſe ambition de commander regne parmi nous juſques dans les bras de la mort?*

Il finiſſoit à peine ces mots, qu'on vint lui dire que la cavalerie en ſe retirant pilloit & emportoit les biens des habitans, comme des dépouilles priſes en guerre. Il courut d'abord à eux; & ayant joint les premiers, il leur arracha leur butin. A cette vue, chacun des autres ſe hâta d'abandonner & de jetter ſa proie; & pleins de confuſion & de honte, ils

(*a*) C'eſt le même qui avoit commandé la flotte de Pompée.

ſe retirerent tous les yeux baiſſés & ſans dire une ſeule parole. Enſuite Caton ayant fait aſſembler tous ces habitans, il leur parla en faveur des trois cens, & les conjura de ne point irriter Céſar contre eux, mais au contraire de travailler en commun à leur ſalut, en demandant leur pardon enſemble. De-là il retourna ſur le port, vit embarquer tous ceux qui partoient; & diſant les derniers adieux à ſes amis & à ſes hôtes, à qui il avoit conſeillé de ſe ſauver, il les embraſſa & les conduiſit juſqu'à leur vaiſſeau. Quant à ſon fils, il ne lui propoſa point de partir; car il vit bien qu'il n'étoit pas juſte de le preſſer d'abandonner ſon pere auquel il étoit fort attaché.

Parmi tous ces gens-là, il y avoit un homme nommé Statyllius, qui étoit fort jeune, mais qui ſe piquoit de fermeté de courage, & qui imitoit la conſtance de Caton & ſon impaſſibilité. Caton le preſſoit de s'embarquer comme les autres, car il étoit connu pour grand ennemi de Céſar. Comme il refuſoit de le faire, Caton ſe tournant vers Apollonidès, philoſophe Stoïcien, & vers Démétrius le Péripatéticien: (*a*) *C'eſt à vous*, leur dit-il,

(*a*) *C'eſt à vous, leur dit-il, à amollir & à diſſiper l'enflure de ce jeune homme.*) Par ces paroles, Caton fait entendre que la diſpoſition d'ame où ce Statyllius ſe croyoit étoit plutôt une enflure de vaine gloire, qu'une véritable fermeté, & que le parti qui convenoit à Caton, qui avoit toujours fait profeſſion d'une vertu auſtere, & qui étoit égal à Céſar, ne convenoit pas à un jeune homme comme lui. Epictete a fort bien dit, que pour *imiter une vertu très-rare, il faut être un homme très-rare.* Il ne convient pas

à amollir & à dissiper l'enflure de ce jeune homme, & à le porter à ce qui lui est utile. Ensuite conduisant tous les autres, écoutant les prieres de ceux qui avoient quelque chose à lui demander, il passa à cet exercice la nuit entiere & une grande partie du lendemain.

Ce jour-là même, Lucius César fut député vers César de qui il étoit proche parent, afin qu'il intercédât pour les trois cens. Avant que de partir, il pria Caton de lui composer un discours le plus touchant qu'il seroit possible, dont il pût se servir auprès du vainqueur: *Car*, ajouta-t-il, *en parlant pour vous je ne rougirai point de baiser les mains de César & d'embrasser ses genoux.* Mais Caton ne voulut jamais permettre qu'il parlât pour lui: *Car*, dit-il, *si je voulois tenir la vie de la grace de César, je n'aurois qu'à l'aller trouver moi-même sans autre intercesseur; mais je ne veux pas avoir à un tyran l'obligation d'une chose qu'il usurpe, & sur laquelle il n'a aucun droit. Car de quel droit donne-t-il la vie comme maître à ceux qui ne dépendent point de lui & qui sont aussi libres que lui? Mais si vous voulez, voyons un peu ici ensemble comment vous vous prendrez à obtenir grace pour ces trois cens.*

Il fut donc quelque tems à conférer avec lui sur la maniere dont il devoit parler; quand il fut sur le point de partir, il lui

à un homme ordinaire de se guinder tout-d'un-coup à une si grande élévation.

recommanda ſon fils & ſes amis; & après l'avoir accompagné, il l'embraſſa & ſe retira dans ſa maiſon où ayant aſſemblé ſon fils & ſes amis particuliers, il les entretint de beaucoup de choſes, & défendit ſur-tout à ſon fils de ſe mêler jamais du gouvernement: *Car*, dit-il, *de s'en mêler d'une maniere digne de Caton, c'eſt ce que les affaires ne permettent plus; & de le faire autrement, ce ſeroit une honte & une indignité horrible.* Sur le ſoir il alla ſe préparer pour le bain.

Comme il ſe baignoit, tout-d'un coup il ſe ſouvint de Statyllius, & s'écria: *Eh bien, Apollonidès, tu as donc enfin fait partir Statyllius en rabattant cette fierté & cette grandeur de courage dont il ſe piquoit, & il s'eſt embarqué ſans nous dire adieu. Comment embarqué?* repartit Apollonidès, *Nous avons diſputé long-tems enſemble; mais il eſt plus fier, plus ferme & plus inflexible que jamais; & il proteſte qu'il veut demeurer & faire tout ce que vous ferez.* A cela on dit que Caton répondit en ſouriant: *c'eſt de quoi l'on ſera éclairci en peu d'heures.*

Après le bain il ſoupa avec beaucoup de gens, mais aſſis, comme il avoit accoutumé depuis la bataille de Pharſale; car depuis ce jour-là il ne ſe coucha plus que pour dormir. Ceux qui ſoupoient chez lui, c'étoient ſes amis particuliers & les principaux d'Utique. Après le ſouper on ſe mit à boire & à égayer la converſation par beaucoup de propos agréables & ſavans; l'on propoſa tour-à-tour

des queſtions de la plus profonde philoſophie, tant qu'enfin on vint à diſputer ſur ces dogmes fondamentaux que l'on appelle les paradoxes des Stoïciens; par exemple, (*a*) *que l'homme de bien eſt ſeul libre, & que tous les méchans ſont eſclaves.*

(*b*) Dès que ce paradoxe fut propoſé, le Péripatéticien, comme on peut penſer, voulut le combattre; mais Caton tombant violemment ſur lui d'un ton plus haut & avec une voix plus rude, continua la diſpute encore très-long-tems avec une véhémence merveilleuſe; de ſorte qu'il n'y eut perſonne qui ne vît fort clairement qu'il avoit réſolu de ſe tuer pour ſe délivrer de l'état violent où il ſe trouvoit. C'eſt pourquoi, quand il eut ceſſé de parler, & qu'il vit que tous les aſſiſtans étoient plongés dans le ſilence & dans la triſteſſe, il voulut les raſſurer & leur faire perdre le ſoupçon qu'ils avoient conçu. Il recommença donc à parler des affaires préſentes, à en demander des nouvelles, & à témoigner qu'il en étoit inquiet, comme craignant pour ceux qui s'étoient embarqués, & n'étant pas dans

(*a*) *Que l'homme de bien eſt ſeul libre, & que tous les méchans ſont eſclaves.*) Ce paradoxe eſt d'une vérité incontestable. C'eſt le cinquiéme paradoxe de Cicéron qui le prouve admirablement. Ce n'eſt pas ſeulement le ſentiment des Stoïciens, c'eſt celui de Socrate.

(*b*) *Dès que ce paradoxe fut propoſé, le Péripatéticien, comme on peut penſer, voulut le combattre.*) Car les Péripatéticiens ſoutenoient que ni la vertu ni le vice ne faiſoient rien ni pour la ſervitude ni pour la liberté, prenant trop au pied de la lettre les mots de *liberté* & de *ſervitude*.

une moindre peine pour ceux qui ſe ſauvoient par terre, & qui avoient à paſſer par des déſerts barbares & ſans eau.

Ayant donc ainſi congédié la compagnie, il ſe promena encore quelque tems avec ſes amis particuliers, comme c'étoit ſa coutume, après ſouper, donna aux capitaines des corps-de-garde les ordres que le tems requéroit; & quand il voulut ſe retirer dans ſa chambre, il embraſſa ſon fils & tous ſes amis l'un après l'autre, & leur fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire; ce qui renouvella leurs ſoupçons, & leur fit appréhender ce qui arriva.

Quand il fut couché il prit le dialogue de Platon, de l'immortalité de l'ame; & après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au haut de ſon chevet; & voyant que ſon épée n'y étoit pas pendue (car ſon fils l'en avoit ôtée pendant qu'il ſoupoit), il appella ſon valet & lui demanda qui lui avoit pris ſon épée. Le valet ne répondant point, il ſe remit à lire; & ayant laiſſé paſſer encore quelque peu de tems, comme n'ayant aucun empreſſement ni aucune hâte de r'avoir ſon épée, mais voulant ſeulement ſavoir ce qu'elle étoit devenue, il lui commanda de la lui apporter. Cela traîna quelque tems, & perſonne ne lui apportoit cette épée, de ſorte qu'il acheva de lire le livre entier. Après quoi il recommença à appeller ſes domeſtiques l'un après l'autre, hauſſant extrêmement la voix, & demandant toujours ſon épée; il donna même un ſi grand coup de poing dans le viſage du premier

valet qui entra, que ſa main en fut toute enſanglantée, s'emportant & criant de toute ſa force *que ſon fils & ſes domeſtiques le livroient déja nud & ſans armes à ſon ennemi.*

Dans ce moment ſon fils fondant en larmes entra dans ſa chambre avec ſes amis, & ſe jettant à ſon cou, il ſe mit à déplorer ſes malheurs, & à le conjurer, par les prieres les plus tendres, de renoncer à ce déſeſpoir. Alors Caton, ſe levant ſur ſon ſéant, & jettant ſur lui un regard terrible : *Quand & en quel lieu eſt-ce donc*, lui dit-il, *que l'on m'a vu l'eſprit troublé ſans que je m'en ſois apperçu ? Perſonne ne cherche à me détromper & à me déſabuſer ſi le parti que j'ai pris eſt ſi mauvais, mais on m'empêche d'exécuter ma réſolution, & on me déſarme. Que ne lies-tu donc auſſi ton pere, mon brave, & que ne lui lies-tu les mains derriere le dos juſqu'à ce que Céſar vienne, & qu'il me trouve hors d'état de me défendre ? Mais crois-tu que j'aie beſoin d'épée pour m'ôter la vie ? En retenant mon haleine un peu de tems, ou en donnant de la tête contre cette muraille, cela ne ſuffit-il pas pour me donner la mort ?*

A ces paroles le jeune homme ſortit de la chambre en pouſſant de grands ſanglots & verſant des torrens de pleurs, & tous ſes amis le ſuivirent. Alors Caton adreſſant la parole à Apollonidès & à Démétrius, reſtés ſeuls auprès de lui, & leur parlant avec plus de douceur : *Et vous autres*, leur dit-il, *voulez-vous auſſi retenir par force dans la vie*

un homme aussi avancé en âge que je le suis ; & n'êtes-vous-là que pour me garder en vous tenant dans le silence ? Ou m'apportez-vous quelque belle & forte démonstration pour me faire voir qu'il n'est ni terrible ni honteux pour Caton, lorsqu'il n'a pas d'autre moyen pour sauver sa vie, d'attendre à la recevoir de son ennemi ? Que ne travaillez-vous donc à me persuader cette belle maxime & à me détromper, afin que, rejettant toutes les autres raisons & toutes les autres opinions que nous avons tenues jusqu'ici, & dans lesquelles nous avons vécu, & devenus plus sages par le moyen de César, nous lui en rendions des actions de graces d'autant plus grandes ? Je ne dis pourtant pas que j'aie encore rien déterminé sur mon sujet, mais quand ma résolution sera une fois prise, il faut que je sois le maître de l'exécuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec vous, puisque je ne ferai rien sans avoir examiné les raisons dont vous vous servez, vous autres philosophes. Allez-vous-en donc hardiment ; & dites bien à mon fils, que, ne pouvant parvenir à persuader son pere, il ne cherche pas à le forcer.

(*a*) Démétrius & Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles ; mais après avoir beaucoup pleuré, ils sortirent de la chambre,

(*a*) *Démétrius & Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles.*) Je ne m'étonne pas qu'Apollonidès, philosophe Stoïcien, ne répondit rien pour combattre une résolution qui étoit conforme à ses dogmes. Mais pour Démétrius j'en suis surpris, car il avoit bien des raisons à opposer, & Aristote même lui en auroit fourni de très-fortes.

& on lui renvoya ſon épée par un petit enfant. Caton la prenant la tira du fourreau, regarda ſi elle étoit en bon état; & voyant que la pointe en étoit bien acerée & le tranchant bien aiguiſé, *je ſuis maintenant mon maître*, s'écria-t-il; & mettant ſon épée auprès de lui, (*a*) il reprit ſon dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois. Il dormit enſuite, mais d'un ſomme ſi profond, que ceux qui étoient hors de la chambre l'entendoient ronfler. Vers le minuit il ſe réveilla & appella

(*a*) *Il reprit ſon dialogue de Platon, qu'il relut, dit-on, par deux fois.*) Ce dialogue eſt pourtant bien long pour être lu deux fois en ſi peu de tems. Mais ce qu'il y a ici de plus incompréhenſible, c'eſt qu'avant que de ſe tuer Caton lut ce dialogue qui aſſure qu'il n'eſt pas permis de ſe tuer. *Un philoſophe*, dit-il, *ne ſe tuera jamais lui-même, car on dit que cela n'eſt pas permis; cela n'eſt pas permis même à ceux à qui la mort ſeroit meilleure que la vie. Ils ne peuvent ſe procurer cet avantage, qui leur ſeroit ſi néceſſaire. Car Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poſte, que nous ne devons jamais quitter ſans ſa permiſſion. Les dieux ont ſoin des hommes, & les hommes ſont une des poſſeſſions des dieux. Si un de vos eſclaves ſe tuoit ſans votre ordre, vous ſeriez en colere contre lui, & vous le châtieriez ſi vous pouviez.* Malgré ces raiſons, Caton perſiſta dans ſa réſolution. Apparemment il ſe fondoit ſur ce que Socrate ajoute: *Il faut attendre que Dieu vous envoie un ordre formel de ſortir de la vie.* Et il prenoit pour un ordre l'état où il ſe trouvoit. Et c'eſt ainſi que Cicéron l'a expliqué dans ſon premier livre des Tuſculanes, ſect. 30. *Cato autem ſic abiit è vita, ut cauſam moriendi nactum ſe eſſe gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus, injuſſu hinc nos ſuo demigrare; cum vero cauſam juſtam Deus ipſe dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, ſæpe multis, ne ille, medius fidius, vir ſapiens lætus ex his tenebris in lucem illam exceſſerit; nec tamen ille vincla carceris ruperit, leges enim vetant; ſed tanquam à magiſtratu, aut ab aliqua poteſtate legitima, ſic à Deo evocatus atque emiſſus, exierit.*

deux de ſes affranchis, l'un appellé Cléanthe, qui étoit médecin, & l'autre nommé Butas, dont il ſe ſervoit le plus ordinairement pour les affaires qui regardoient la république. Il envoya ce dernier ſur le port, afin qu'il vît ſi tout le monde étoit embarqué & avoit fait voile, & qu'il vînt lui en dire des nouvelles. Après quoi, tirant ſa main qui étoit enflée & enflammée du coup de poing qu'il avoit donné à ſon valet, il la donna à ſon médecin, afin qu'il y mît un bandage. Cela réjouit extrêmement toute ſa maiſon qui crut par-là qu'il étoit encore attaché à la vie.

Peu de tems après arrive Butas qui lui rapporte que tout le monde avoit fait voile excepté Craſſus qui étoit demeuré pour quelque affaire, & qui alloit bientôt s'embarquer; mais que le vent étoit fort grand & la mer agitée d'une violente tempête. A ce rapport, Caton ſe prit à ſoupirer pour la compaſſion qu'il avoit de ceux qui s'étoient embarqués par un tems ſi contraire, & renvoya Butas ſur le port pour voir ſi quelques-uns, obligés d'y relâcher, n'auroient pas beſoin de quelque ſecours afin qu'il y donnât ordre.

Déja les oiſeaux commençoient à chanter, & il s'endormit encore quelques momens. Butas étant revenu, & lui ayant dit que tout étoit fort tranquille ſur le port, il lui ordonna de ſe retirer & de fermer la porte après lui, & ſe renfonça dans ſon lit comme pour repoſer juſqu'au jour. Mais Butas ne fut pas plutôt ſorti qu'il tira ſon épée & s'en frappa

au-dessous de la poitrine; mais l'inflammation qu'il avoit à la main l'ayant empêché de la bien enfoncer, il ne se tua pas du premier coup; & se débattant contre la mort, il tomba de son lit & fit tomber une table qu'il avoit tout auprès, & sur laquelle les géometres tracent leurs figures.

Le bruit qu'il fit en tombant fut entendu de ses domestiques qui se mirent aussi-tôt à crier; en même tems son fils & ses amis entrent dans la chambre, ils le voient étendu à terre, tout couvert de sang, & la plus grande partie de ses entrailles répandues autour de lui. Il vivoit pourtant encore & les regardoit. A ce spectacle ils furent tous saisis d'une douleur très-vive; & le médecin étant accouru, & ayant trouvé que les entrailles n'étoient pas offensées, il tâcha de les remettre & de recoudre la plaie. Mais dès que Caton fut revenu de son évanouissement & qu'il commença à se reconnoître, il repoussa le médecin, & avec ses propres mains r'ouvrit la plaie, & il déchira ses entrailles; de sorte que sur l'heure même il rendit l'esprit. Et dans le tems que l'on ne croyoit pas que tous ceux de la maison pussent encore être avertis de cet accident, on vit arriver à sa porte les trois cens, & un moment après tout le peuple d'Utique, qui tous d'une commune voix l'appelloient leur bienfaicteur, leur sauveur, le seul libre & le seul invincible; (*a*) & qui lui

(*a*) *Et qui lui donnoient ces noms dans le tems même qu'ils avoient des nouvelles que César arrivoit.*) Cette circonstance

donnoient ces noms dans le tems même qu'ils avoient des nouvelles que César arrivoit incessamment. Mais il n'y avoit ni crainte, ni flatterie, ni différend, ni dispute qu'ils eussent ensemble, qui refroidît en eux le respect qu'ils portoient à Caton. Ils ornerent magnifiquement son corps, lui firent des funérailles très-honorables, & l'enterrerent sur le rivage de la mer où l'on voit encore aujourd'hui sa statue qui tient une épée. Après quoi ils allerent travailler à se sauver eux-mêmes & à sauver leur ville.

Cependant César ayant appris de ceux qui alloient se rendre à lui, que Caton restoit dans Utique & ne s'enfuyoit point, mais qu'il renvoyoit tous les autres, & que son fils & lui & ses amis particuliers demeuroient tous là sans témoigner la moindre crainte, il jugea que le dessein de ce personnage étoit très-difficile à pénétrer; & comme il en faisoit un très-grand compte, il marchoit avec son armée le plus diligemment qui lui étoit possible. Mais, comme on lui apprit sa mort en chemin, on écrit qu'il s'écria : *Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie.* En effet, si Caton eût souffert que César l'eût sauvé, il n'auroit pas tant terni sa propre gloire, qu'il auroit

de tems releve infiniment ces éloges; car quelle impression ne falloit-il pas que la vertu de Caton eût faite sur l'esprit de ces hommes, pour leur inspirer l'audace de le louer si hautement à l'approche de son ennemi, & d'un ennemi victorieux, & à la discrétion duquel ils alloient dans un moment se voir eux-mêmes?

orné & relevé celle de Céſar. Mais ce que Céſar auroit fait, s'il avoit eu Caton en ſa puiſſance, eſt fort incertain. On conjecture ſeulement en ſa faveur qu'il ſe ſeroit porté à ce qui étoit le plus généreux & le plus honnête.

Caton mourut à l'âge de quarante-huit ans. Son fils ne reçut aucun mauvais traitement de Céſar. Mais on dit qu'il fut homme de peu de vertu, & fort décrié par ſon attachement aux femmes. Etant en Cappadoce il étoit logé chez un ſeigneur du ſang royal, nommé Maphradate, qui avoit une fort belle femme, & il y fit un plus long ſéjour qu'il ne falloit pour ſa réputation; car il donna lieu à des brocards & à des railleries que l'on faiſoit courir contre lui. Tantôt on écrivoit, *Caton part demain en trente jours*; tantôt, *Porcius & Maphradate ſont deux bons amis, ils n'ont qu'une ame*; car la femme de Maphradate s'appelloit *Pſyché*, qui ſignifie *ame.* Et une autre fois, *Caton eſt noble & généreux, il a une ame royale.* Mais il couvrit & effaça toute cette infamie par la généroſité de ſa mort; car combattant vaillamment à la journée de Philippes contre le jeune Céſar & Antoine pour la liberté, & voyant ſon armée en déroute, il ne chercha ni à fuir ni à ſe cacher; au contraire, défiant les ennemis, ſe jettant au-devant d'eux, & encourageant ceux de ſon parti qui étoient reſtés, enfin accablé par le nombre, il tomba ſans vie ſur un monceau de morts, & laiſſa à ſes ennemis

une grande admiration pour ſa vertu & pour ſon courage. Sa ſœur Porcie ſe fit encore plus admirer par ſes vertus ; car elle ne céda à ſon pere ni en ſageſſe & tempérance, ni en magnanimité. Ayant été mariée à Brutus qui tua Céſar, elle participa à la conjuration, & s'ôta la vie avec un courage héroïque & digne de ſa vertu, & du noble ſang dont elle étoit iſſue, comme nous l'avons écrit dans la vie de Brutus. Et Statyllius, qui avoit dit qu'il feroit tout ce que feroit Caton, voulut auſſi ſe tuer, mais il en fut empêché par les philoſophes Apollonidès & Démétrius ; & enfin, après s'être montré très-fidele & très-utile à Brutus, il mourut glorieuſement avec lui à la bataille de Philippes.

Fin de la vie de Caton d'Utique.





COMPARAISON (*)

DE PHOCION ET DE CATON.

EN liſant les vies de ces deux grands perſonnages, on y trouve des conformités ſi grandes & ſi ſenſibles, qu'on voit d'abord les raiſons qui nous ont portés à les comparer. Car ils n'ont point entr'eux ſeulement ces reſſemblances communes & générales qui ſe trouvent ſouvent entre des hommes, d'ailleurs très-différens ; mais leurs vertus, comme nous l'avons déja dit, jusqu'à leurs plus petites & plus imperceptibles différences, portent toutes le même caractere, la même forme & la même couleur de mœurs & de ſentimens. C'eſt ce qui éclatera davantage par la comparaiſon que nous en allons faire, & où nous allons expoſer aux yeux du lecteur tout ce qu'ils ont de ſemblable & de différent, afin que, connoiſſant leurs vertus & leurs vices, il juge lui-même lequel a l'avantage & mérite d'être préféré.

La plus grande différence qui ſoit entr'eux, c'eſt celle de la naiſſance. Caton avoit des ancêtres illuſtres, il étoit arrierre-petit-fils de Caton le cenſeur : & l'origine de Phocion eſt inconnue ; on conjecture ſeulement de la bonne éducation qu'il avoit eue, qu'il n'étoit pas de

(*) Cette comparaiſon a été ſuppléée par le traducteur.

bas lieu. Mais cette conjecture est peu sûre ; on voyoit tous les jours des gens très obscurs aussi bien élevés que les premiers de la république.

Les mêmes principes que Phocion avoit puisés dans l'école de Platon & de Xénocrate, Caton les puisa dans celle d'Antipater, célebre philosophe Stoïcien. Ainsi ils formerent l'un & l'autre leurs mœurs & leur vie sur le modele de la plus parfaite vertu. C'est de-là qu'ils tirerent cette austérité & cette sévérité qui les caractérisent.

L'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministere. Elle suit d'ordinaire les mœurs & le tempérament. Voici une exception à cette regle : la même austérité de mœurs produit ici deux caracteres d'éloquence très-différens. Celle de Phocion étoit nourrie de conceptions nobles & heureuses, concise, pleine de force & de sens, mais elle n'étoit mêlée d'aucune douceur. Et celle de Caton, avec la même roideur, la même solidité & la même briéveté, étoit entre-mêlée de graces qui flattoient l'oreille des auditeurs.

C'étoit tout le contraire dans les maximes qu'ils suivoient l'un & l'autre pour le gouvernement. Le ton de la politique de Caton étoit l'austérité, la sévérité, la force. Et celui de la politique de Phocion étoit un mêlange bien entendu de douceur & de grace avec la sévérité & la majesté. De-là vint que Caton

n'eut aucun crédit dans ſa république, & que Phocion, au contraire, quoiqu'il n'eût pas plus d'égard pour le peuple que Caton, & qu'il ne cherchât pas plus que lui à lui complaire, venoit à bout de ce qu'il entreprenoit, & qu'on lui donnoit même ce qu'il ne demandoit pas. On vit le peuple aller demander avec larmes qu'on ôtât le commandement aux autres capitaines, & qu'on remît la ville entre ſes mains.

Les tems où ils entrerent dans le gouvernement purent produire cette différence; Phocion prit la conduite des affaires, ſa patrie étant déja ruinée; & Caton y entra pendant que la ſienne étoit encore battue d'une affreuſe tempête. D'ailleurs l'exceſſive vertu de Caton ſe trouvant trop diſproportionnée à ſon ſiecle où les vies & les mœurs étoient entiérement corrompues, il étoit impoſſible qu'il n'éprouvât la contradiction & l'envie; une vertu moins roide auroit plus obtenu, & auroit été d'un plus grand uſage. On en jugera par ce ſeul trait: Phocion fut élu quarante-cinq fois capitaine général; &, ce qui eſt remarquable, toujours abſent. Et Caton, après avoir été dépoſé de ſa charge de tribun, & eu la douleur de voir un Vatinius emporter ſur lui la préture, eſſuya encore un honteux refus dans la pourſuite du conſulat qu'il ſollicitoit en perſonne. Il eſt vrai que par la magnanimité avec laquelle il ſoutint cette diſgrace, il en effaça la honte, & fit voir que la vertu eſt indépendante des ſuffrages des hommes,

& que rien d'étranger n'en peut jamais ternir l'éclât.

Que ſi l'on conſidere leurs exploits militaires, leurs commencemens ſont aſſez ſemblables; mais enfin l'avantage ſe trouve tout entier du côté de Phocion. Celui-ci fit ſes premieres campagnes ſous le général Chabrias, & à la bataille de Naxe il commanda l'aile gauche qui décida de la victoire.

Caton commença à ſervir en qualité de volontaire ſous Gellius, dans la guerre contre les eſclaves; & il s'y diſtingua de maniere qu'on le comparoit déja à ſon biſaïeul Caton le cenſeur, & que ſon général voulut honorer ſa valeur des prix les plus conſidérables, mais il les refuſa; choſe bien ſinguliere & bien rare dans un jeune guerrier: tout le monde trouve qu'il mérite les plus grands honneurs, & il eſt le ſeul qui s'en juge indigne. Nommé tribun de ſoldats, il eſt envoyé en Macédoine ſous le préteur Rubrius qui lui donna une légion à commander. Il ne ſe paſſa point-là d'action conſidérable qui pût ſervir à relever le mérite de Caton; mais, comme la vertu trouve toujours lieu à ſe montrer, il y rendit un ſervice plus important que n'auroit été l'action de guerre la plus heureuſe, il fit voir qu'un homme qui commande ne doit pas ſe contenter d'être vertueux lui-même, mais qu'il doit rendre vertueux tous ceux qu'il a ſous ſes ordres. Il rendit ſes ſoldats auſſi paiſibles que belliqueux, & auſſi juſtes que braves.

La commiſſion qu'il eut malgré lui d'aller chaſſer de l'iſle de Cypre le roi Ptolemée, & rétablir les bannis dans Byzance, ne donna aucune matiere à ſa valeur; ſa bonne fortune le délivra de Ptolemée qui s'empoiſonna, & le rendit par-là maître de l'iſle; & ſon éloquence ſeule ramena les bannis dans Bizance, & rétablit dans cette ville diviſée la concorde & l'union. Tout ce qu'il fit de plus remarquable, c'eſt que, dans la vente des richeſſes immenſes qui furent trouvées dans cette iſle, il donna l'exemple de l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, de l'ordre le plus admirable, & du déſintéreſſement le plus parfait; & qu'il ne ſouffrit pas que la faveur enrichît aucun de ſes amis aux dépens de la juſtice. Le ſénat lui décerna ſur cela de grands honneurs; mais il les refuſa, & demanda ſeulement pour toute grace la liberté de l'intendant du roi Ptolemée qui l'avoit ſervi très-utilement.

Tout cela ne peut être mis en balance avec les actions de guerre de Phocion qui remporta dans l'Eubée ſur les Macédoniens une victoire ſignalée uniquement dûe à ſa bonne conduite; qui répara les échecs que les autres généraux des Athéniens avoient reçus par leur incapacité & par leur imprudence; qui chaſſa Philippe de l'Helleſpont; qui, envoyé au ſecours de Mégare, mit cette ville en la diſpoſition des Athéniens; & qui, âgé de plus de quatre-vingts ans, gagna une grande bataille contre le général Micion qui, à la tête des Macédoniens, ravageoit l'Attique.

Il eſt vrai que la Fortune ſervit mieux Phocion qu'elle ne ſervit Caton; car Phocion fut toujours à la tête de ſa patrie; au lieu que Caton ne fut preſque jamais qu'en ſecond. Mais cela même tourne à ſon avantage, puiſque bien que toujours ſubalterne, il ſoutint pourtant par ſa ſeule vertu ſa république contre la fortune réſolue de la ruiner, & qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne la fît triompher de tous les efforts de cette redoutable ennemie.

Si Phocion l'emporte ſur Caton par ſes exploits de guerre, Caton paroît de ſon côté l'emporter ſur Phocion du côté de la politique & des actions d'homme d'état.

Ce fut véritablement à Phocion un acte d'une grande prudence, d'avoir corrigé l'uſage moderne de ſon pays, qui faiſoit de la guerre & de la politique deux métiers ſéparés, & d'avoir repris la maniere de gouverner de Périclès & d'Ariſtide, en réuniſſant ces deux talens.

Caton ne pouvoit pas faire à Rome un pareil changement, puiſque Minerve n'y étoit pas moins ſervie comme politique que comme guerriere, & que les capitaines Romains n'étoient pas moins ſoigneux d'étudier l'art de régir les villes, que celui de les conquérir.

La maniere dont Phocion, avec un ſeul vaiſſeau, s'acquitta de la recette des contributions des iſles, marque ſa bonne conduite & ſa force dans l'art de perſuader.

Ce qu'il fit en Eubée en empêchant les

Athéniens de prendre les Grecs prisonniers, de peur que le peuple venant à se porter contr'eux à quelque extrêmité, ne donnât lieu à des divisions & à des guerres cruelles, marque encore sa grande sagesse. Ce fut par un effet de cette même sagesse qu'il empêcha les Athéniens de faire des réjouissances sur les nouvelles de la mort de Philippe, non-seulement parce qu'il y a de la bassesse à se réjouir de la mort d'un ennemi, mais encore par une raison plus profonde : il craignoit que, par ces démonstrations de joie, ils n'irritassent Alexandre, & qu'ils ne l'attirassent sur eux.

Le conseil qu'il donna à ces mêmes Athéniens, de livrer entre les mains d'Alexandre les principaux des Thébains qu'il demandoit, & qui s'étoient retirés dans Athenes, mérite encore d'être loué. Rien n'est plus contraire à la politique que de s'attirer à soi-même de grands malheurs par la compassion qu'on a des autres, & encore par une compassion impuissante & infructueuse. Il faut être le plus fort par les armes, ou l'ami de ceux qui le sont; c'étoit son principe.

La grande habileté de Phocion dans la politique paroît avec plus d'éclat encore dans le service qu'il rendit aux Grecs, lorsqu'il représenta à Alexandre qu'il devoit renoncer à la guerre s'il vouloit vivre en repos; ou que, s'il étoit avide de gloire, & qu'il voulût sacrifier son repos à son ambition, il devoit laisser-là les Grecs & porter ses armes contre

les Barbares. Il lui fit des images si vives de l'honneur qu'il acquerroit, qu'il changea & adoucit l'esprit de ce jeune prince, & procura à la Grece un calme dont elle n'auroit pas joui sans lui.

La confiance qu'il s'étoit attirée des insulaires & des alliés des Athéniens, fait aussi beaucoup d'honneur à sa sagesse. La saine politique enseigne qu'il vaut mieux gagner les hommes par la bonne foi, que de s'en rendre les maîtres par les armes.

Un des grands principes encore de la politique de Phocion, c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage. Dans cette vue il s'opposoit à toutes les guerres ou imprudentes, ou sans nécessité. Les grands succès de Léosthene dans une guerre qu'il avoit voulu empêcher ne l'obligerent point à changer de sentiment; il continua de s'opposer à cette guerre contre les Béotiens, & l'événement fit honneur à sa politique en justifiant ses craintes.

Cette prévoyance qui est une partie des plus essentielles de la politique, parut encore d'une maniere bien sensible lorsqu'il s'opposa à ceux qui vouloient qu'Athenes fût comprise dans la paix que Philippe proposoit, & qu'elle entrât dans l'assemblée générale de la Grece. Avant que d'y consentir il vouloit savoir quelles seroient les demandes de Philippe. L'avis contraire l'emporta; mais les Athéniens ne furent pas long-tems sans s'en repentir, accablés des demandes onéreuses de

Philippe. Le conſeil que Phocion leur donna dans cette occaſion ne marquoit pas moins de ſageſſe que l'avis qu'il leur avoit donné, & qu'ils avoient refuſé de ſuivre. Il leur fit entendre que la déſobéiſſance feroit leur perte, & leur propoſa l'exemple de leurs ancêtres qui, tantôt donnant la loi, & tantôt la recevant, & faiſant leur devoir dans ces deux états, avoient ſauvé leur ville & toute la Grece.

La nouvelle de la mort d'Alexandre ayant été portée à Athenes, voilà d'abord le peuple que la grande réputation de ce prince tenoit en reſpect, qui commence à lever la tête & à penſer à des nouveautés. Phocion, qui vit le danger auquel la ville s'expoſoit par cette imprudente précipitation, ſi la nouvelle ſe trouvoit fauſſe, les retint & leur dit ce mot ſi célebre qui marquoit ſa grande prudence : *Si Alexandre eſt mort, il le ſera encore demain, & encore après demain, & nous aurons tout le tems de délibérer en repos & avec plus de sûreté.*

A ces actions de la politique de Phocion, qui ſont certainement grandes, Caton en peut oppoſer de plus grandes encore, & par leur utilité & par les dangers dont elles étoient accompagnées. Il brigua le tribunat pour s'oppoſer à Métellus, homme très-dangereux, & dont la puiſſance auroit été funeſte à Rome, ſi elle n'avoit été contre-balancée par l'autorité d'un homme ſage & bon citoyen ; il s'éleva avec courage contre Céſar dans l'af-

faire de Catilina; il s'exposa au plus grand des dangers en combattant le decret de Métellus qui vouloit rappeller Pompée; & étant venu à bout de chasser Métellus, & de détruire en lui toute la puissance de Pompée, il fit une action d'une plus grande prudence encore, en empêchant le sénat de noter d'infamie le même Métellus, & de le déposer, ce qui n'auroit pas manqué d'irriter Pompée qui se seroit porté aux dernieres extrêmités.

Il brigua de même la préture pour avoir lieu de s'opposer aux attentats de Crassus & de Pompée qui venoient d'être nommés consuls. Il s'opposa avec le même courage au decret de Trebonius; & arraché de la tribune par un licteur, il ne se rebuta point, il continua de parler contre ce decret; & ce decret étant passé par force, & le peuple en fureur s'étant attroupé pour renverser les statues de Pompée, il l'empêcha & prévint par sa prudence le désordre que cela alloit causer.

L'arrêt qu'il fit donner par le sénat, que ceux qui seroient nommés aux charges, s'il n'y avoit personne qui les accusât, viendroient se présenter eux-mêmes & rendre compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir, fut un coup très-hardi, mais très-nécessaire pour déraciner cette corruption.

On ne découvre pas moins de prudence dans ce qu'il fit, lorsque les brigues de Scipion, d'Hypséus & de Milon, alloient exciter une guerre civile, & qu'on voyoit tous les jours à la place trois armées prêtes à en venir

aux

aux mains; il choiſit de commettre un mal médiocre pour en guérir de très-grands; & pour en prévenir de plus grands encore, il fut d'avis que l'on remît les affaires entre les mains de Pompée, & qu'on le nommât ſeul conſul. Le conſeil qu'il donna enſuite à Pompée qui par une nouvelle loi vouloit établir des peines contre ceux qui auroient acheté les ſuffrages pour parvenir aux dignités, ne fut pas moins ſage. Il fit voir qu'il y auroit une grande injuſtice à ordonner des peines nouvelles contre d'anciennes fautes, & à les punir par une loi qui n'auroit pas été violée.

On pourroit peut-être traiter de faute contre la politique le refus qu'il fit de l'alliance de Pompée, qu'il obligea par-là de s'adreſſer à Céſar, & d'épouſer ſa fille Julie, ce qui ruina enfin la république. Mais, outre que Caton ne pouvoit pas prévoir ce mariage, il ſuivoit en cela ſa maxime, qu'un bon citoyen ne doit jamais recevoir dans ſa famille un ambitieux qui ne recherche ſon alliance que pour abuſer de ſon autorité, & pour en abuſer contre ſa patrie.

Une des plus ſûres reſſources d'un état, c'eſt la ſage adminiſtration des finances. Caton, dans ſa queſture, rendit de ce côté-là trois ſervices très-importans.

Le premier fut qu'il exigea avec la derniere rigueur tout ce que les particuliers devoient au tréſor, & qu'il fit auſſi payer ſans aucun retranchement tout ce que le tréſor devoit aux particuliers, en corrigeant ſur cela un

abus très-considérable qui s'étoit glissé par la connivence ou par la trop grande facilité des autres questeurs. Il y avoit une infinité de fausses ordonnances qu'on allouoit par faveur & qu'on payoit sans les examiner. Caton se les fit représenter toutes, les annulla & rompit le cours de ces malversations très-ruineuses.

Le second fut qu'il appella en justice les satellites dont Sylla s'étoit servi pour exécuter ses proscriptions ; qu'il les obligea à restituer les sommes immenses qu'ils avoient acquises par cet horrible ministere : & qu'après les avoir forcés à rendre gorge, il les fit condamner à mort & exécuter comme assassins.

Le troisiéme encore plus considérable que les deux premiers, ce fut d'empêcher les gratifications peu méritées. Il n'y a pas de plus grands désordres dans un état que de rendre les finances la proie de la faveur, au lieu d'en faire la récompense des services. Il arrive delà deux choses également pernicieuses ; l'état s'épuise en vain en donnant sans recevoir ; & le mérite qui se voit négligé se rebute, dépérit & s'éteint enfin faute de nourriture, personne ne s'évertuant & ne cherchant à rendre à la patrie des services qui ne sont point reconnus, & auxquels les gens les plus inutiles ravissent les récompenses qui leur sont dûes. Les abeilles même donnent sur cela une grande leçon aux politiques & aux hommes d'état; elles chassent de leurs ruches les frélons qui ne savent que se nourrir de leur miel sans

rien contribuer de leur part. Caton, tout jeune encore, fit voir qu'une ville peut devenir riche ſans faire la moindre injuſtice, & que la regle & l'ordre ſuffiſent pour l'enrichir.

Phocion n'a rien en ce genre qu'on puiſſe lui comparer, quoique les finances ne fuſſent pas mieux réglées à Athenes qu'elles l'étoient à Rome, & qu'on les diſſipât en des choſes auſſi inutiles à l'état.

Caton ne ſe contenta pas de régler les finances de la république, il étendit ſes ſoins juſques ſur la fortune des particuliers, en modérant les dépenſes exorbitantes que le luxe & une mauvaiſe émulation avoient introduites dans les jeux que les édiles donnoient au peuple. Il y rétablit la ſimplicité des jeux de la Grece, & fit voir qu'il n'y a rien de plus ridicule que de ſe conſumer en frais pour des choſes de néant, & de faire d'un divertiſſement public la ruine des familles.

On peut auſſi compter parmi les actions politiques de Caton, ce qu'il fit en entrant preſque dans le monde, lorſque n'étant encore que tribun de ſoldats, il profita d'un congé, non pour aller vaquer à ſes affaires, comme c'étoit la coutume, mais pour aller en Aſie faire tous ſes efforts pour emmener avec lui le philoſophe Athénodore, célebre par ſa grande ſageſſe, & qui avoit réſiſté aux propoſitions les plus avantageuſes que des généraux & des rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux. Il y réuſſit, il enrichit ſa patrie d'un homme ſage dont elle avoit

grand beſoin, & il eut tant de joie de ce ſuccès qu'il le regarda comme un exploit plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée.

Dans ce qu'il fit à Rhodes au roi Ptolemée en l'obligeant de le venir voir le premier, & dans la maniere ſeche & fiere dont il le reçut, ſans ſe lever de ſon ſiége, & en le recevant comme un ſimple particulier, il ſoutint bien la grandeur Romaine; mais en même tems il lui donna de grandes marques de ſa bonté par les remontrances qu'il lui fit. Les dégoûts que ce prince eut à eſſuyer lui en firent bientôt connoître la vérité & la ſageſſe.

Caton ſoutint encore avec plus d'éclat la majeſté de l'empire dans l'audience que le roi Juba lui donna en Afrique. Ce roi plein de fierté & d'orgueil, traitant les proconſuls Romains comme ſes ſatrapes, avoit fait placer ſon ſiége entre Caton & Scipion. Caton ne put ſupporter cette arrogance & ce mépris; il prit ſon ſiége & le plaça à côté de celui de Scipion qu'il mit par-là au milieu, déférant ainſi tout l'honneur au proconſul, quoique ſon ennemi; action ſi pleine de grandeur, de vertu & de courage, qu'on ne la peut aſſez louer.

L'humanité eſt une vertu ſi eſſentielle à l'homme, que ſans elle il ceſſe d'être homme; c'eſt la baſe & le fondement de toutes les autres vertus. Phocion, avec toute ſa ſévérité qui le rendoit inflexible quand il s'agiſſoit de la république, étoit ſi doux & ſi humain que ſes ennemis mêmes le trouvoient toujours

difpofé à les fecourir. Caton ne l'étoit pas moins; il a même donné de plus grandes marques de cette vertu que Phocion, & comme lui il a fait voir qu'il n'étoit terrible & intraitable que dans les affemblées du peuple & dans le fénat lorfqu'il s'agiffoit du bien public. Cet homme qui étoit la févérité & l'auftérité même, cet homme élevé dans une école qui condamnoit la compaffion, s'eft montré l'homme du monde le plus compatiffant. C'eft par un effet de cette compaffion qu'il abandonne la Sicile pour ne pas l'expofer à fon entiere ruine en la rendant le théatre de la guerre; il fait ordonner par Pompée qu'on ne faccagera aucune ville de l'obéiffance des Romains, & qu'on ne tuera aucun Romain hors de la bataille; après que Céfar a été battu à Dyrrachium, il s'afflige au milieu de la victoire, & pleure en voyant les corps de tant de braves Romains qui ont été tués dans le combat; après la bataille de Pharfale, le fils de Pompée veut arrêter & punir tous ceux qui fe retiroient, & commencer par Ciceron même; Caton l'adoucit, & fauve la vie à Ciceron & à tous les autres. Scipion, pour faire plaifir au roi Juba, veut qu'on paffe au fil de l'épée tous les habitans d'Utique, fans diftinction d'âge ni de fexe, & qu'on rafe la ville; il s'oppofe à cette cruauté & l'empêche. La veille de fa mort il confere avec Lucius Céfar, & lui enfeigne la maniere dont il doit parler pour fléchir Céfar; celui qui a réfolu de fe tuer s'intéreffe encore pour les autres, & leur inf-

pire ce qu'ils doivent dire & faire pour adoucir leur ennemi & pour obtenir leur grace.

Caton l'emporte encore ſur Phocion du côté de la prévoyance. On diroit que ce n'eſt pas un homme qui par ſes lumieres pénetre dans l'avenir, mais que c'eſt un Dieu qui le développe & qui l'annonce. Il prédit aux Romains tous les maux que l'amitié de Céſar & de Pompée verſera ſur eux. Craſſus & Pompée n'ont pas plutôt fait élire Vatinius préteur, qu'il les avertit de tous les malheurs qui accueilliront la ville. Sur le decret qui décerne à Céſar des provinces & des troupes, il annonce à Pompée les maux qu'il ſe prépare par-là, & qui retomberont ſur Rome. Il développe aux Romains tous les deſſeins & toutes les vues de Céſar, comme s'il avoit été ſon confident; il leur expoſe le but où il tend, & leur fait voir qu'ils n'ont que Céſar à craindre. Il prévoit le malheur de Scipion & la fin malheureuſe qu'aura la guerre d'Afrique, & il les prédit.

Caton faiſoit profeſſion d'une juſtice ſévere qui ne mollit ni par grace, ni par faveur, & Phocion en ſuivoit une plus douce & plus humaine qui ſait quelquefois ſe relâcher de ſes droits. Mais cet homme ſi dur & ſi inflexible, en s'élevant contre ceux qui avoient acheté les ſuffrages pour parvenir aux charges, s'attache à pourſuivre Muréna qui à force d'argent s'étoit fait nommer collegue de Silanus au conſulat; & ce même Silanus, coupable de la même corruption, il le laiſſe

là, parce qu'il eſt ſon beau-frere. L'alliance fléchit cette juſtice inflexible en toute autre occaſion. Phocion, quoique moins ſévere, fut pourtant plus juſte lorſqu'il refuſa de ſecourir ſon gendre Chariclès appellé en juſtice pour rendre compte des ſommes qu'il avoit reçues d'Harpalus ; & qu'il lui dit ce beau mot : *je t'ai fait mon gendre, mais c'eſt pour toutes choſes bonnes & honnêtes.* Cependant ce même Caton qui avoit épargné ſon beau-frere par une exception ſi injuſte & ſi marquée, voyant Pompée ſe relâcher en pluſieurs choſes pour favoriſer ſes amis & ſes parens accuſés de pareilles prévarications, il lui fit de ſéveres réprimandes. Il ne pardonne pas à Pompée ce qu'il ſe pardonne à lui-même. Dans ces vertus outrées, c'eſt ſouvent l'humeur qui gouverne & qui ſe gliſſe ſous le maſque de la raiſon & de la vertu.

Le déſintéreſſement eſt une qualité ſi néceſſaire, dans un homme d'état ſur-tout, que ſans elle toutes les autres ſont ſouvent inutiles & quelquefois même pernicieuſes. De ce côté-là Phocion & Caton paroiſſent d'abord aſſez égaux. Phocion refuſa cent talens que lui envoyoit Alexandre, & une ville qu'il vouloit lui donner. Il rejetta avec la même grandeur d'ame les ſept cens talens que lui envoyoit Harpalus, & une groſſe ſomme de Ményllus. Caton vendit une riche ſucceſſion qui lui étoit échue, en prêta l'argent à ſes amis ſans intérêt ; ſouvent même il engagea pour eux ſes terres & ſes eſcaves,

& il renvoya les riches préſens que le roi Déjotarus lui envoyoit pour gagner ſa faveur.

On dira que la différence infinie des offres en met une très-grande dans leur vertu, & que de ce côté-là Phocion a tout l'avantage; mais il ſemble que ce n'eſt pas par-là qu'il en faut juger. Caton auroit réſiſté de même à tout l'or du monde; d'ailleurs on peut dire que celui qui donne fait plus que celui qui refuſe de recevoir. C'eſt la différence de leur fortune qui donne ſeule tout l'avantage à la magnanimité de Phocion. Le riche qui ſe rend eſclave de l'or dont il n'a pas beſoin, eſt un monſtre; & le pauvre qui réſiſte aux aiguillons de la néceſſité toujours ſi impérieuſe, eſt un homme divin. L'extrême pauvreté où mourut Phocion, après avoir été tant de fois capitaine général, donne à ſon déſintéreſſement un très-grand luſtre.

La ſimplicité de vie étoit égale dans l'un & dans l'autre. Mais celle de Phocion n'étoit pas ſi admirable dans ſon ſiecle & dans ſa ville, où l'on en voyoit de grands exemples, que celle de Caton l'étoit dans le ſien où le luxe étoit monté à ſon comble. Il faut dire auſſi au déſavantage de ce dernier, qu'en pouſſant l'auſtérité juſqu'à mépriſer les uſages reçus, à paroître à la place nuds pieds & ſans robe, & aller en cet état à ſon tribunal, il s'attira juſtement le reproche d'avoit terni & ravalé ſa préture par ſes manieres indécentes. Son principe de faire le contraire de ce que l'on

faiſoit, & de ne rougir que des choſes véritablement honteuſes, en ſe mettant au-deſſus de celles qui ne le ſont que dans l'opinion, doit avoir des bornes. Il faut faire le contraire de ce que font les vicieux, & qui eſt véritablement blâmable ; mais ce qui eſt établi par le conſentement général & par la pratique conſtante des hommes, ne doit pas être regardé comme une vaine opinion ; car il fait partie de la décence dont il n'eſt jamais permis à perſonne, & moins encore à un homme public, de s'écarter. Autrement on ouvrira la porte à l'imprudence : eh qu'y a-t-il de plus honteux ?

Le mariage eſt un point ſi eſſentiel qu'il peut ſeul empoiſonner la vie la plus heureuſe, & adoucir la plus infortunée. Phocion & Caton furent mariés deux fois, mais avec un ſort bien différent. On ne ſait rien de la premiere femme de Phocion, & ce n'eſt pas une mauvaiſe marque pour elle. La ſeconde fut un modele de vertu & de modeſtie, elle s'attira en plein théatre les éloges & les applaudiſſemens des Athéniens; au lieu que la premiere femme de Caton ſe déshonora par ſes débauches, & qu'il eſt accuſé d'avoir déshonoré lui-même la ſeconde en la donnant en mariage à Hortenſius. Il eſt certain que cette complaiſance auroit été plus pardonnable à Phocion qui vivoit dans une ville où un grave légiſlateur avoit voulu introduire ces mariages qui paroiſſent ſi indécens, & les autoriſer par une loi formelle.

Si Caton fut plus malheureux en femmes que Phocion, il fut plus heureux en enfans. Le fils de Phocion, malgré le ſoin que ſon pere avoit pris de le faire élever à Sparte dans toute la diſcipline Lacédémonienne pour le corriger de ſon luxe & de ſon penchant aux plaiſirs, vécut toujours dans la débauche ; & celui de Caton fut d'abord extrêmement décrié par ſon attachement aux femmes, mais il effaça cette tache par la généroſité de ſa mort. Il fut tué à la bataille de Philippes, après avoir fait des prodiges de valeur & donné de l'admiration à ſes ennemis mêmes ; & ſa fille Porcia ne céda à ſon pere ni en ſageſſe, ni en tempérance, ni en magnanimité.

Pour achever la comparaiſon de ces deux grands hommes, il ne nous reſte qu'à parler de leur mort. Phocion mourut par l'injuſtice de ſes citoyens. Il eſt vrai qu'il y donna lieu par la faute qu'il fit de ne pas arrêter Nicanor. Mais cette faute n'eſt pas ſeulement pardonnable, elle eſt glorieuſe. On ne peut pas douter que, s'il avoit connu les deſſeins de Nicanor, il n'eût préféré le ſalut de ſa patrie aux intérêts de ſon ami, mais il les ignora ; & de trahir & de livrer un ami en qui on a une entiere confiance, & dont on n'a aucun ſujet de ſe défier, c'eſt une extrêmité ſi violente & ſi effrayante pour un homme généreux, qu'il aime mieux mourir que de s'y porter. Caton ſe tua lui-même pour ne pas ſurvivre à ſa liberté & à celle de ſa patrie ; &

par cette mort généreuſe & libre il triomphe ſeul de ſon ennemi qui triomphoit de la terre entiere.

Les ſuites de la mort de Phocion furent plus honorables que celles de la mort de Caton. On donna à celui-ci de très-grands éloges, tout le peuple d'Utique l'appella d'une commune voix ſon bienfaicteur, ſon ſauveur, le ſeul libre, le ſeul invincible; la crainte même de Céſar qui arrivoit ne put refroidir en eux le reſpect & la vénération qu'ils avoient pour lui. Ils lui firent des funérailles honorables, & lui éleverent ſur le rivage de la mer un tombeau, avec une ſtatue qui tient une épée. Mais tout cela n'approche pas de la gloire qui ſuivit la mort de Phocion. Une dame de Mégare lui éleva un tombeau vuide, & emporta chez elle ſes os qu'elle enterra dans ſon foyer. Les Athéniens, accablés de maux, ſentirent bientôt la faute qu'ils avoient faite, & reconnurent quel vigilant magiſtrat & quel gardien de la tempérance & de la juſtice ils avoient fait mourir; & touchés de repentir, ils firent revenir ſes cendres, les enterrerent honorablement aux dépens du public, lui éleverent une ſtatue de bronze, & condamnerent à la mort ſes accuſateurs. Phocion, après avoir été mis à mort comme Socrate le plus ſage des hommes, fut vengé comme lui.

Le ſoin qu'ils eurent l'un & l'autre de leurs amis juſques dans le ſein de la mort, mérite de n'être pas oublié. Phocion ſe condamne

lui-même pour adoucir ſes juges, & n'oublie rien pour ſauver ſes amis accuſés avec lui. Il n'accorde qu'avec la derniere peine à Nicoclès la grace qu'il lui demande de boire le premier le poiſon, & il lui fait ſentir combien lui coûte cette triſte complaiſance. Et Caton ne s'épargne ni travaux, ni ſoucis, ni peines pour mettre ſes amis en sûreté; il les preſſe de ſe ſauver, il leur fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire; il va ſur le port pour les voir embarquer; il témoigne pour eux la derniere inquiétude; il envoie pluſieurs fois pour ſavoir de leurs nouvelles; & ſur ce qu'on lui rapporte que la mer eſt fort groſſe, il ſoupire en penſant au danger auquel ils ſont expoſés. Enfin dès qu'il ſait qu'ils ſont embarqués, il ſe tue. Les véritables gens de bien pouſſent les ſoins de l'amitié au-delà de la mort même, & ils s'oublient eux-mêmes pour ne penſer qu'à ſauver leurs amis.

Les ordres qu'ils donnerent l'un & l'autre à leurs fils en mourant font honneur à leur politique & à la philoſophie qu'ils profeſſoient. Phocion manda à ſon fils de ne chercher jamais à ſe venger des Athéniens, & d'oublier leur injuſtice; & Caton défend au ſien de ſe mêler jamais du gouvernement.

Enfin, pour donner en un mot une idée générale de l'un & de l'autre, il ſuffit de dire que Phocion périt & livra ſa patrie à de grands malheurs pour avoir ſuivi ſes propres conſeils, & pour ne s'être pas défié d'un ami

qu'il ménageoit pour elle, & que Scipion, Pompée & Rome, périrent pour n'avoir pas ſuivi les avis de Caton; différence bien glorieuſe pour ce dernier, & qui lui donne ſur Phocion un grand avantage.

Fin de la comparaiſon de Phocion & de Caton.



AGIS ET CLÉOMENE.

CE n'eſt ni mal-à-propos, ni ſans grande apparence de raiſon, que la plupart des hommes tiennent que la fable d'Ixion eſt faite ſur les ambitieux. Car comme Ixion, penſant embraſſer Junon, n'embraſſa qu'une nue, & que de cet embraſſement naquirent les Centaures moitié hommes & moitié chevaux, les ambitieux de même, en ſuivant la gloire, n'embraſſent qu'une vaine image de la vertu ; & emportés par les divers mouvemens de l'envie, de la colere & de toutes les autres paſſions, ils ne produiſent rien de pur, ni qui puiſſe être reconnu & avoué ; mais toutes leurs productions ſont bâtardes & mixtes, de maniere que ce que des bergers diſent de leurs troupeaux dans une piece de Sophocle, *quoique nous ſoyons leurs maîtres, nous ſommes forcés de les ſervir & de les entendre, quoiqu'ils ne parlent point*, c'eſt ce qui arrive véritablement à ceux qui dans le gouvernement ne ſuivent que les vues, les caprices & les mouvemens de la multitude ; ils ſervent & obéiſſent réellement pour avoir le vain titre de gouverneurs & de magiſtrats. Car, comme les matelots qui ſont à la proue voyent mieux ce qui eſt devant eux, que les

pilotes qui tiennent le timon, & cependant ils ſe tournent inceſſamment de leur côté, & ſont ce que ces pilotes leur ordonnent; de même ceux qui dans le gouvernement ne voyent que la gloire, ils ont bien le nom de magiſtrats, mais ils ſont effectivement les eſclaves du peuple pour exécuter ſes ordres. (*a*) Au lieu que le véritable & parfait homme de bien n'a aucun beſoin de gloire, qu'autant qu'elle lui ouvre un paſſage à faire de grandes actions par la confiance qu'on a en lui. Il n'y a que les jeunes gens convoiteux d'honneur à qui il faille permettre de s'enorgueillir en quelque ſorte, & de faire parade de la gloire qui leur revient de leurs belles actions; car les vertus qui germent & qui pouſſent dans cet âge-là, confirment & fortifient, comme dit Théophraſte, ces bonnes diſpoſitions par les louanges, & croiſſent elles-mêmes à meſure que croiſſent la fierté & le courage qu'elles inſpirent.

Mais ſi le trop eſt dangereux en tout, le trop d'amour pour la gloire eſt ſur-tout per-

(*a*) *Au lieu que le véritable & parfait homme de bien n'a aucun beſoin de gloire qu'autant, &c.*) C'eſt une vérité que Plutarque met encore dans un grand jour dans le traité, *Comment il faut qu'un philoſophe converſe avec les princes. L'HOMME de bon ſens*, dit-il, *qui ſe mêlera du gouvernement, ne deſirera qu'autant de gloire qu'il lui en faut pour exécuter de grandes actions, par la confiance qu'elle lui attire; car il n'eſt ni agréable ni facile de ſervir des gens qui ne le veulent pas, & c'eſt la confiance qui excite la volonté. Il en eſt de la gloire comme de la lumiere; la lumiere eſt un plus grand bien pour ceux qui voyent que pour ceux qui ſont vus, la gloire de même eſt plus utile à ceux qui en ſentent les effets, qu'à ceux qui en ſont revêtus.*

nicieux dans le gouvernement des états ; car il précipite dans une folie & dans une fureur déclarée ceux qui ſont revêtus d'une grande autorité, lorſque prenant malheureuſement le change, ils veulent que ce ne ſoit pas le beau & l'honnête qui ſoit glorieux, mais que ce ſoit le glorieux qui ſoit le beau & l'honnête. Mais ce que dit un jour Phocion à Antipater qui lui demandoit quelque choſe qui n'étoit pas honnête : *vous ne ſauriez avoir en même tems Phocion pour ami & pour flatteur ;* c'eſt cela même, ou quelque choſe d'approchant, qu'un homme d'état doit dire au peuple : *vous ne ſauriez avoir le même homme pour eſclave & pour magiſtrat.* Car il arrive alors ce qui arriva au ſerpent dont parle la fable : la queue s'étant révoltée un jour contre la tête, voulut commander & conduire à ſon tour, & n'être pas réduite continuellement à la ſuivre ; elle prit donc le commandement, & s'en trouva bientôt très-mal elle-même, allant comme une folle, & la tête en fut toute meurtrie & froiſſée en ſuivant contre ſa nature cette partie ſourde & aveugle qui ne ſavoit où elle alloit. C'eſt ce que nous avons vu arriver à la plupart de ceux qui, dans leur maniere de gouverner, n'ont eu en vue que de complaire au peuple ; car en dépendant toujours de cette multitude qui marche au hazard & qui n'a point de vues sûres & certaines, ils ſe ſont mis en état de ne pouvoir dans la ſuite ni corriger, ni arrêter le déſordre qu'ils avoient cauſé par leur complaiſance.

Ce qui m'a jetté dans ce diſcours contre l'ambition de plaire au peuple, c'eſt la conſidération de la grande puiſſance qu'elle a, & des terribles effets qu'elle cauſe, comme on le voit par les malheurs qui ſont arrivés aux deux Gracques, Tibérius & Caïus. Ils étoient tous deux heureuſement nés ; ils avoient été tous deux parfaitement bien élevés, & ils étoient entrés tous deux dans le gouvernement avec de grandes qualités & avec tout l'agrément poſſible ; cependant ils ſe perdirent tous deux, moins par le deſir immodéré de la gloire, que par la crainte exceſſive de la honte, crainte qui ne procédoit en eux que d'un fonds de nobleſſe & de généroſité ; car ayant reçu de grandes marques de la bienveillance de leurs citoyens, ils eurent honte de ne pas répondre à ces obligations qu'ils regardoient comme une dette. Tâchant donc toujours de ſurpaſſer par des decrets favorables au peuple les honneurs qu'ils en recevoient, & étant toujours d'autant plus honorés qu'ils témoignoient davantage leur reconnoiſſance, en lui complaiſant en tout ; par cette ambition qui ſe trouva égale & réciproque, ils allumerent dans leur cœur un ſi violent amour pour le peuple, & dans le cœur du peuple un ſi ardent amour pour eux, qu'enfin, ſans qu'ils s'en apperçuſſent, ils ſe trouverent tout d'un coup dans des affaires où ils ne pouvoient plus reculer ni dire : *puiſque la choſe n'eſt pas belle, il eſt tems d'en voir la turpitude & d'y renoncer*. Et c'eſt ce que vous verrez vous-

même (*a*) en liſant leur vie. Nous allons leur comparer deux autres hommes, tous deux portés pour le peuple, & tous deux rois de Lacédémone, Agis & Cléomene, qui, ayant voulu augmenter comme eux la puiſſance du peuple, & rétablir le beau & l'honnête gouvernement de la république Lacédémonienne, qui étoit aboli depuis long-tems, encoururent la haine des nobles & des puiſſans qui ne voulurent rien relâcher de leur ambition & de leur avarice. Il eſt vrai que ces deux Lacédémoniens n'étoient pas freres comme les deux Romains, mais ils ſuivirent tous deux dans le gouvernement la même route, comme auroient pu faire les deux freres les plus unis, ce qui commença de cette maniere.

Après que l'amour de l'or & de l'argent ſe fut gliſſé dans la ville de Sparte, qu'avec la poſſeſſion des richeſſes, ſe trouverent l'avarice & la chicheté, & qu'avec la jouiſſance s'introduiſirent le luxe, la molleſſe, la dépenſe & la volupté; (*b*) Sparte ſe vit d'abord déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la diſtinguoient, & ſe trouva indignement ravalée & réduite dans un état d'humiliation & de baſſeſſe, qui dura juſqu'au tems du regne d'Agis & de Léonidas.

(*a*) Il parle à Sénécion, à qui il a dédié ces vers.

(*b*) *Sparte ſe vit d'abord déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la diſtinguoient.*) Cela eſt inévitable, dès qu'un état devient riche, il déchoit de ſa grandeur. C'eſt une vérité prouvée par mille exemples; & une des plus grandes preuves, c'eſt ce qui eſt arrivé à l'empire Romain. La vertu & la richeſſe font la balance; quand l'une baiſſe, l'autre hauſſe.

Agis étoit de la maiſon des Eurytionides, fils d'Eudamidas, & le ſixiéme deſcendant d'Agéſilas qui paſſa en Aſie, & qui fut le premier des Grecs en puiſſance & en autorité; car Agéſilas eut un fils nommé Archidamus, qui fut défait & tué dans un combat par les Meſſapiens devant une ville d'Italie appellée *Mandonium* (*a*). D'Archidamus naquirent Agis & Eudamidas. Agis qui étoit l'ainé, ayant été tué par Antipater devant les murailles de Mégalopolis, ville d'Arcadie, & n'ayant point laiſſé d'enfans, ſon frere Eudamidas monta ſur le trône, & eut un fils nommé Archidamus, du nom de ſon grand-pere; à cet Archidamus naquit un fils qui fut nommé Eudamidas; & de cet Eudamidas vint cet Agis dont nous écrivons la vie.

Pour Léonidas, fils de Cléonyme, il étoit d'une autre maiſon, de la maiſon des Agides, & il fut le huitiéme qui regna à Sparte après Pauſanias qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platées; car Pauſanias eut un fils appellé Pliſtonax; celui-ci eut Pauſanias II, qui s'en étant fui de Sparte à Tégée, ſon fils ainé, appellé Agéſipolis, regna en ſa place; & étant mort ſans enfant, ſon frere Cléombrotus lui ſuccéda. Ce Cléombrotus eut deux fils, Agéſipolis II, & Cléomene. Agéſipolis ne regna pas long-tems, & ne laiſſa pas de poſtérité. Son frere Cléomene regna après lui & eut deux fils, Acrotatus &

(*a*) Il n'y a point de ville ce nom. Les géographes tiennent qu'il faut lire *Mandurium*, ville de la Japygie.

Cléonyme. Mais de ſon vivant il perdit ſon ainé Acrotatus, & laiſſa Cléonyme le plus jeune, qui ne regna point; la couronne paſſa à ſon neveu Aréus, fils d'Acrotatus.

Cet Aréus ayant été tué près de Corinthe, ſon fils Acrotatus monta ſur le trône; & ayant été défait & tué à une bataille près de la ville de Mégalopolis par le tyran Ariſtomede, il laiſſa ſa femme groſſe; elle eut un fils dont ce Léonidas, fils de Cléonyme, eut la tutele. Cet enfant étant en bas âge, le royaume tomba à ce tuteur dont les mœurs ne convenoient pas trop à celles de ſes citoyens. Car, quoique tous les Spartiates fuſſent déja abâtardis & corrompus par la corruption générale où étoit tombé le gouvernement, il y avoit cependant dans Léonidas une dépravation plus marquée & un éloignement plus ſenſible des mœurs & des uſages de ſon pays, comme dans un homme qui avoit roulé longtems dans les palais des ſatrapes, qui avoit fait pluſieurs années la cour à Séleucus, & qui enſuite, ſans garder ni meſures ni bornes, avoit voulu tranſporter tout cet orgueil & tout ce faſte dans les affaires des Grecs, & dans un gouvernement juſte & légitime.

Mais Agis, & en heureux naturel & en grandeur d'ame, ſurpaſſa ſi fort non-ſeulement Léonidas, mais encore preſque tous ceux qui avoient regné après Agéſilas le grand, que n'ayant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été nourri dans les richeſſes, dans le luxe & dans les délices de ſa

mere Agéſiſtrate & de ſon ayeule Archidamie, qui avoient plus d'or & d'argent que tous les autres Lacédémoniens enſemble, renonça d'abord à toutes les voluptés, n'eut plus aucune attention ni la moindre complaiſance pour la beauté de ſa perſonne, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, dépouilla & fuit toute ſorte de ſuperfluité & de magnificence, & fit gloire d'aller vêtu d'une ſimple cappe, & de rechercher les repas, les bains & toute l'ancienne maniere de vivre de Sparte, & dit hautement, *qu'il n'auroit que faire d'être roi, ſi par le moyen de la royauté il n'eſpéroit de faire revivre les loix, & de rétablir dans ſon ancienne vigueur la diſcipline Laconique.*

Cette diſcipline & les affaires des Lacédémoniens avoient commencé à être malades & à ſe corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athenes, ils eurent commencé à ſe remplir d'or & d'argent. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, & le nombre des héritages qu'il avoit établi, s'étant conſervés dans les ſucceſſions, chaque pere laiſſant à ſon fils ſa part telle qu'il l'avoit reçue, (a) cet ordre & cette égalité qui perſévérerent ſans

(a) *Cet ordre & cette égalité perſévérant ſans aucune atteinte, releverent en quelque ſorte la ville.*) Comme il n'y a rien de plus préjudiciable aux villes & aux états qu'une grande inégalité, cette égalité, que le partage des terres avoit introduite, continuant dans Sparte, ſervit à la relever. Ce qui ſubſiſte encore d'un bon établiſſement, peut ſervir à rétablir ce qui eſt ruiné & perdu. Voyez la vie de Lycurgue.

aucune atteinte, releverent en quelque ſorte la ville de toutes les autres fautes qu'elle avoit faites contre ſon ancien gouvernement, & la conſerverent encore entiere. Mais un des plus puiſſans citoyens, nommé Epitadès, homme ſuperbe, opiniâtre & entêté, ayant été nommé éphore, & ayant eu un différend avec ſon fils, (*a*) fit une loi par laquelle il étoit permis à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon héritage, & de le donner de ſon vivant, ou de le laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit. Cet éphore fit cette loi pour aſſouvir ſon reſſentiment particulier, & les autres citoyens la reçurent & la confirmerent par des motifs d'intérêt & d'avarice ; ce qui ruina un très-bel établiſſement, & acheva de ſapper le plus sûr fondement de leur police. Car les puiſſans acquéroient tous les jours ſans garder aucunes bornes, en chaſſant les héritiers des ſucceſſions qui leur appartenoient. Ainſi tous les biens ſe trouvant bientôt entre les mains d'un très-petit nombre, la pauvreté gagna & remplit toute la ville; & à la place des arts honnêtes & libéraux qu'elle en chaſſa, elle y introduiſit tous les arts mercenaires & méchaniques, & avec eux la haine & l'envie contre ceux

(*a*) *Fit une loi, par laquelle il étoit permis à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon héritage.*) Solon avoit fait à Athenes la même loi, mais plus reſtreinte ; car il permettoit aux peres qui n'avoient point d'enfans mâles, nés de légitime mariage, de donner leur bien à qui ils voudroient. Plutarque juge fort bien de ces loix, & fait fort bien voir combien elles étoient injuſtes & préjudiciables à l'état. Voyez la vie de Solon.

qui retenoient injuſtement ces poſſeſſions.

Il ne reſta dans la ville qu'environ ſept cens Spartiates naturels, & de ces ſept cens il n'y en avoit à-peu-près que cent qui euſſent conſervé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville ſans y avoir le moindre degré d'honneur, (*a*) ſoutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors, & épiant toujours l'occaſion de changer la ſituation préſente des affaires, & de ſe tirer d'un état ſi violent. C'eſt pourquoi Agis, perſuadé que c'étoit une très-belle choſe, comme ce l'étoit en effet, de repeupler la ville & de la ramener à ſon ancienne égalité, commença à ſonder les ſentimens de ſes citoyens.

Il trouva d'abord contre ſon attente les plus jeunes diſpoſés à lui obéir, & tout prêts à embraſſer la vertu, & à quitter pour la liberté leur maniere de vivre, comme on quitte un méchant habit pour un meilleur. Mais la plupart des vieux déja entiérement pénétrés par la corruption, enviſagerent d'abord comme une choſe très-redoutable la réforme de Lycurgue, & tremblerent au ſeul nom de ce

(*a*) *Soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors.*) Il eſt impoſſible que les pauvres ſoutiennent de bon cœur les guerres quand ils n'y travaillent que pour l'avantage des riches qu'ils agrandiſſent contre eux, & qu'ils ne ſe rebutent enfin, & ne cauſent des ſéditions & des guerres civiles. Cela n'eſt pas ſi ſenſible dans les états abſolument deſpotiques, & il n'eſt pas difficile d'en voir la raiſon. Encore cela ne laiſſe-t-il pas de s'y faire ſentir très-ſouvent juſqu'à certain point.

légiſlateur, comme des eſclaves fugitifs que l'on ramene à leurs maîtres. C'eſt pourquoi ils blâmoient extrêmement Agis quand il déploroit l'état préſent des choſes, & que regrettant l'ancienne dignité de Sparte, il cherchoit les moyens de la rétablir.

Il n'y eut que Lyſandre, fils de Libys, Mandroclidas, fils d'Ecphanes, & Agéſilas, qui approuverent ſes vues, & qui l'exciterent fortement à les ſuivre & à les exécuter. Lyſandre étoit celui des Spartiates qui avoit le plus de réputation, & qu'on honoroit le plus; Mandroclidas étoit le plus propre à conduire des pratiques ſecrettes, car ſa ruſe & ſon adreſſe étoient accompagnées d'audace & de fermeté; & Agéſilas étoit oncle du roi & homme très-éloquent, d'ailleurs mou & poſſédé de l'amour des richeſſes; mais il étoit excité & aiguillonné par ſon fils Hippomedon qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans pluſieurs guerres & dans pluſieurs combats, & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité à cauſe de l'affection que lui portoit toute la jeuneſſe. Mais la véritable raiſon qui l'obligea d'entrer dans les deſſeins d'Agis, ce fut la quantité de dettes immenſes dont il étoit accablé, & dont il eſpéroit de ſe décharger ſans bourſe délier en changeant le gouvernement. Agis ne l'eut pas plutôt gagné, qu'il travailla avec lui à gagner ſa mere, ſœur d'Agéſilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cauſe du grand nombre de ſes eſclaves, de ſes amis & de ſes débi-

teurs,

ſeurs, & qui influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes.

Dès qu'Agis ſe fut ouvert à elle de ſon deſſein, elle en fut d'abord étonnée, & voulut faire changer ce jeune homme, en lui repréſentant qu'il entreprenoit des choſes qui n'étoient ni poſſibles ni utiles. Mais Agéſilas lui fit voir que cette entrepriſe ſeroit auſſi utile que belle, & qu'elle réuſſiroit infailliblement; & le roi, étant revenu à la charge, la conjura de vouloir ſacrifier ſon or & ſon argent à l'honneur & à la gloire de ſon fils. Il lui repréſenta : *Que par ſes richeſſes il ne pourroit jamais s'égaler aux autres rois,* (a) *puiſque même les domeſtiques des ſatrapes & les eſclaves des tuteurs de Ptolemée & de Seleucus poſſédoient plus de biens que n'en avoient jamais poſſédé tous les rois de Sparte enſemble; au lieu que, ſi, par la tempérance, par une vie ſimple & frugale, & par la magnanimité, il pouvoit effacer le luxe de tous ces rois, & rétablir parmi ſes citoyens l'égalité & la communauté des biens, comme elles étoient du tems de Lycurgue, il acquerroit véritablement la réputation & la gloire d'un très-grand roi.*

(a) *Puiſque même les domeſtiques des ſatrapes & les eſclaves des tuteurs de Ptolemée.*) Cette raiſon eſt d'une très-grande force, & une démonſtration pour faire voir qu'un roi ne ſauroit être grand par ſes richeſſes, puiſqu'il y a eu des domeſtiques de ſatrapes & des eſclaves même de leurs favoris, qui ont poſſédé plus de richeſſes que les rois les plus riches, & qui cependant ont toujours été très-mépriſables & très-petits. Il n'y a donc que la vertu qui puiſſe rendre un prince véritablement grand.

Alors la reine & toutes ſes dames, animées & excitées par la noble ambition de ce jeune prince, changerent tout d'un coup de ſentiment; & comme par une inſpiration divine elles furent tellement frappées de la beauté de ce projet, qu'elles preſſerent Agis de mettre promptement la main à l'œuvre & de ſe hâter, & qu'envoyant chercher leurs amis, elles les exhorterent à ſe joindre à lui. Elles parlerent même aux autres femmes de la ville, comme ſachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes, & qu'ils leur laiſſoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans leurs affaires particulieres & dans l'intérieur de leurs maiſons. Or, la plus plus grande partie des richeſſes de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'eſt ce qui rendit l'entrepriſe d'Agis très-difficile & très-épineuſe; car toutes les femmes s'y oppoſerent d'abord, voyant bien qu'elles alloient perdre non-ſeulement leur luxe & leurs délices, par le moyen de cette vie ruſtique & groſſiere qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, mais encore tous leurs honneurs & toute la puiſſance qu'elles avoient à cauſe de leurs richeſſes; elles recoururent toutes à Léonidas, & le conjurerent, puiſqu'il étoit le plus âgé, de retenir Agis & de l'empêcher d'exécuter ſon projet.

Léonidas étoit très-porté à ſecourir les ri-

ches ; mais, comme il craignoit le peuple qui souhaitoit fort ce changement, il n'osa pas s'opposer à Agis en face & à visage découvert, mais sous main il cherchoit à le traverser & à faire échouer son dessein. Il parloit en secret aux magistrats, & calomnioit Agis en disant : *qu'il offroit aux pauvres les biens des riches, le partage des terres & l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit usurper ; & que par-là il cherchoit à faire non des citoyens pour Sparte, mais des satellites & des gardes pour sa personne.*

Cependant Agis, étant venu à bout de faire élire Lysandre éphore, porta d'abord au conseil une ordonnance qu'il avoit dressée, & dont les principaux articles étoient : que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes ; que, de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pellene jusqu'au mont Taygete, au promontoire de Mallée & à Sellasie, on en feroit quatre mille cinq cens lots ; que de celles qui étoient au-delà de ces limites, on en feroit quinze mille : que ces portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes, & que celles qui étoient au-dedans seroient pour les Spartiates naturels ; au nombre desquels on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble, & qui se trouveroient bien conformés de leur personne, & dans la fleur de l'âge : qu'ils seroient tous distribués en quinze tables, appellées phidities, dont la moindre seroit de

deux cens, & la plus forte de quatre cens; & qu'ils observeroient tous la même maniere de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette ordonnance ayant été écrite, & les sénateurs n'étant pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le peuple, & parla fortement à ses citoyens, pendant que de leur côté Mandroclidas & Agésilas les conjuroient que, pour complaire à un petit nombre qui même leur insultoit & les fouloit aux pieds, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entiérement avilie & perdue, mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient été rendus autrefois, & qui tous leur ordonnoient de se donner de garde de l'amour des richesses, comme d'une passion qui seroit certainement pernicieuse à Sparte & qui causeroit sa ruine totale, & encore de ceux qu'ils avoient tout fraîchement reçus de la déesse Pasiphaé; (*a*) car dans la ville de

(*a*) *Car dans la ville de Thalames il y avoit un temple & un oracle de cette déesse.*) On alloit coucher dans son temple, & la nuit la déesse faisoit voir en songe tout ce que l'on vouloit savoir. Cicéron a parlé de cet oracle de Pasiphaé dans le premier livre de la Divination : *Atque etiam qui præerant Lacedæmoniis non contenti vigilantibus curis, in Pasiphae fano, quod est in agro propter urbem, somniandi causa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant.* Mais je crois qu'il manque un mot à ce texte de Cicéron. Le temple de Pasiphaé n'étoit pas si près de Sparte, qu'il ait pu dire qu'il étoit *propter urbem*, près de la ville. Il étoit au fond de la Laconie dans la ville de Thalames sur le golfe Messénique, & par conséquent assez loin de Sparte. Apparemment après *urbem* il manque le nom de la ville la plus prochaine de ce temple, ou peut-être le nom même de la ville de Thalames; car Cicéron peut

Thalames il y avoit un temple & un oracle de cette déesse, qui étoit en grande vénération.

Quelques-uns prétendent que cette Pasiphaé (*a*) est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon. (*b*) D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre, fille de Priam, qui mourut dans Thalames; & que, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde, elle fut appellée (*c*) *Pasiphaé.* Mais Phylarchus écrit que la fille d'Amyclas, appellée Daphné, fuyant la vive poursuite d'Apollon qui vouloit avoir ses faveurs, & étant changé en la plante qui porte ce nom, fut fort honorée de ce dieu, & reçut de lui la vertu de prophétiser. On dit donc que ses oracles ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité ordon-

avoir voulu dire que ce temple étoit, non dans Thalames, mais aux portes de Thalames.

(*a*) *Est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon.*) Cet endroit me paroît corrompu. Peut-être vaudroit-il mieux traduire, *est une des Atlantides, celle de qui Jupiter eut Ammon.*

(*b*) *D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre.*) Pausanias pourroit faire croire que c'étoit la déesse Ino. *Sur le chemin d'Octyla à Thalames*, dit-il, *est le temple & l'oracle d'Ino. On le consulte en dormant, & tout ce que l'on veut savoir, la déesse le fait voir en songe. Dans la cour du temple il y a deux statues de bronze, l'une de Paphie*, on a corrigé avec raison *de Pasiphaé, & l'autre du Soleil. Celle qui est dans le temple ne peut être vue à cause de la quantité de couronnes & de bandelettes qui la cachent. On dit qu'elle est aussi de bronze.* Il y a bien de l'apparence que c'est Ino même qui fut appellée *Pasiphaé*, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde.

(*c*) Des deux mots Πᾶσι & Φαίνειν, *déclarer à tout le monde.*

née par la loi que Lycurgue avoit établie dès le commencement.

Par-dessus tout cela le roi Agis, s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours fort court, dit qu'il alloit beaucoup contribuer pour sa part au gouvernement qu'il vouloit établir, & qu'il mettoit d'abord en commun tous ses biens qui étoient très-considérables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en six cens talens d'argent comptant; que sa mere & sa grand-mere alloient faire la même chose, aussi-bien que tous ses parens & tous ses amis qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune prince, & en même tems ravi de joie de ce qu'après trois cens ans on revoyoit enfin un roi digne de Sparte. Mais alors Léonidas, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir; car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, & que ses citoyens ne lui en auroient pas la même obligation, mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis, *s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un habile homme & un homme de bien.* Agis ayant répondu, *qu'il le tenoit pour tel : où avez-vous donc vu*, reprit Léonidas, *que Lycurgue ait jamais ordonné une abolition des dettes, ou qu'il ait donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très-per-*

suadé que la ville ne pourroit être saine, si tous les étrangers n'en étoient chassés? Agis lui répondit: *qu'il ne s'étonnoit point que lui qui avoit été élevé dans les pays étrangers, & qui s'étoit marié dans une maison de satrape, ne connût pas Lycurgue, & qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes actives & passives. Que, pour ce qui étoit des étrangers qui venoient dans sa ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne pouvoient s'accommoder aux mœurs & à la discipline qu'il établissoit; que c'étoient-là les seuls qu'il chassoit, non qu'il fît la guerre à leurs personnes, mais c'est qu'il craignoit leur maniere de vivre & la corruption de leurs mœurs; il appréhendoit que, mêlés & confondus avec ses citoyens, ils n'engendrassent insensiblement dans leur ame l'amour du luxe & de la mollesse, & une envie demesurée de s'enrichir. Ignore-t-on que Terpandre, Thalès & Phérécide, étoient tous trois étrangers? cependant parce que dans leurs poëmes & dans leur philosophie ils débitoient les mêmes maximes que Lycurgue, ils sont honorés à Sparte avec grande distinction. Et vous-même,* continua-t-il, (*a*) *vous louez extrêmement Ecprepes*

(*a*) *Vous louez extrêmement Ecprepes qui, étant éphore, coupa les deux cordes.*) Tout ce qui alloit à rendre la musique plus molle & plus efféminée, étoit suspect à ces hommes sages, & l'expérience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste le grec dit qu'il les coupa σκεπάρνῳ, que l'on a traduit *avec une hache*. Mais il faut que ce mot signifie autre chose qu'une hache, & qu'il signifie une sorte de couteau, car il est ridicule de prendre une hache pour couper les cordes d'un instrument, à moins

qui, étant éphore, coupa les deux cordes que le musicien Phrynis avoit ajoutées aux sept dont la lyre étoit garnie; (a) vous louez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée; & cependant vous me blâmez, moi qui veux bannir de Sparte le luxe, les délices, la dépense & toute vaine superfluité. Comme si la vue de ces gens qui avoient coupé ces cordes de la lyre, n'avoit pas été d'empêcher que tout ce fracas & cette superfluité de musique ne se glissassent dans une ville dont tous les excès qui s'étoient introduits dans la vie & dans les mœurs, avoient déja ruiné toute l'harmonie & la bonne correspondance, qui regnoient auparavant dans toutes ses parties.

Après ce discours tout le peuple suivit le parti d'Agis, & tous les riches se rangerent du côté de Léonidas, & le prierent de ne pas les abandonner. Ils s'adresserent aussi aux sénateurs qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues & confirmées par le peuple; & ils firent tant par leurs prieres & par leurs instances, que ceux qui rejettoient l'ordonnance d'Agis l'emporterent enfin d'une voix.

qu'on ne veuille dire que cet éphore prit une hache pour faire craindre qu'il alloit mettre la lyre en pieces.

(a) *Vous louez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée.*) A Timothée de Milet, grand poëte dithyrambique & grand musicien. Il avoit pis fait encore que Phrynis, car il ajouta à la lyre une onziéme & une douziéme corde. Sparte fit un decret très-severe contre lui.

Mais Lyſandre, qui étoit encore en charge, ſe mit incontinent à pourſuivre Léonidas en vertu d'une ancienne loi qui défendoit, *qu'aucun deſcendant d'Hercule eût des enfans d'une femme étrangere, & qui ordonnoit la peine de mort contre celui qui, ſorti de Sparte, ſeroit allé s'établir chez les étrangers.* Après avoir apoſté beaucoup de gens pour tenir contre Léonidas le même langage, il ſe mit avec les autres éphores à obſerver le ſigne du ciel. Et voici quelle eſt cette coutume.

Tous les neuf ans les éphores choiſiſſent une nuit où le ciel eſt le plus pur & le plus ſerein, ſans aucune clarté de lune, ſe tiennent aſſis en raſe campagne dans un profond ſilence, les yeux attachés au ciel; *(a)* & s'ils voient une étoile traverſer d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en juſtice leurs rois, les accuſent d'avoir commis quelque faute énorme contre la divinité, & les dépoſent juſqu'à ce qu'il vienne de Delphes ou d'Olympie quelque oracle qui ordonne de les rétablir. Lyſandre, diſant donc qu'il avoit obſervé ce ſigne, appella Léonidas en jugement, & produiſit des témoins qui dépo-

(*a*) *Et s'ils voyent une étoile traverſer d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en juſtice leurs rois.*) Comment eſt-il poſſible que des gens ſi ſages d'ailleurs, euſſent une imagination ſi extravagante? Une étoile, c'eſt-à-dire, une exhalaiſon, paſſant d'un côté du ciel à l'autre, marquoit que leurs rois avoient commis quelque péché énorme contre la divinité, & méritoient d'être dépoſés. Il ne faut pas croire qu'ils donnaſſent à cela quelque fondement; c'étoit ſeulement un trait de politique pour avoir toujours quelque prétexte de chaſſer leurs rois.

ſoient qu'il avoit épouſé une femme d'Aſie qu'un des lieutenans de Seleucus, chez lequel il logeoit, lui avoit donnée; qu'il en avoit eu deux enfans; qu'enſuite venant à être haï de cette femme qui ne pouvoit le ſupporter, il étoit revenu contre ſon gré dans ſa patrie; & qu'ayant trouvé le trône ſans ſucceſſeur légitime, il s'en étoit emparé. En même tems il perſuada à Cléombrotus d'intervenir au procès, & de demander la couronne, comme étant de la race royale, & gendre de Léonidas.

Léonidas, effrayé de cette pourſuite dont il craignoit l'iſſue, (*a*) alla ſe refugier dans le temple de Minerve, appellée *Chalcioicos*; & la femme de Cléombrotus, quittant ſon mari, alla ſolliciter pour ſon pere en ſe rendant ſuppliante avec lui. Léonidas fut donc ſommé de ſe préſenter; & comme il ne comparut point, on lui ôta le royaume, & on le donna à ſon gendre Cléombrotus.

Dans ce tems-là Lyſandre ſortit de charge, ſon tems étant expiré. Les éphores qui lui ſuccéderent rétablirent Léonidas qui s'étoit jetté entre leurs mains, & intenterent un procès à Lyſandre & à Mandroclidas, ſur ce que contre la loi ils avoient décerné l'abolition des dettes & le nouveau partage des

(*a*) *Alla ſe réſugier dans le temple de Minerve appellée Chalcioicos.*) Il y avoit à Sparte un temple de Minerve qui étoit tout d'airain, c'eſt pourquoi la déeſſe fut appellée *Chalcioicos*, c'eſt-à-dire, *qui habite la maiſon d'airain*. Pauſanias écrit dans les Phociques que ce temple exiſtoit encore de ſon tems.

terres. Lyſandre & Mandroclidas, ſe voyant donc en danger d'être condamnés, perſuadent aux deux rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à ſe bien entendre enſemble, & à ſe moquer de toutes les ordonnances & de tous les decrets des éphores : *Car*, diſoient-ils, *toute la force de ces magiſtrats ne vient que de la méſintelligence des rois, parce qu'ils appuient par leurs ſuffrages celui des deux qui propoſe le meilleur avis, lorſque l'autre le combat & s'oppoſe à ce qui eſt expédient & utile; au lieu*, ajoutoient-ils, *que, quand les deux rois ſont d'accord & ne veulent que la même choſe, rien ne peut s'oppoſer à leur volonté ni à leur puiſſance; & c'eſt contrevenir aux loix que de leur réſiſter, les éphores n'ayant que le pouvoir d'arbitrer & de décider entre les deux rois quand ils ſont de différent avis, & nullement le droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils ſont d'accord.*

Les deux rois, perſuadés par ces diſcours, ſe rendirent à l'aſſemblée, firent ſortir les éphores de leurs ſieges, en établirent d'autres en leur place, du nombre deſquels fut Agéſilas; & ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les priſonniers, ils ſe rendirent très-redoutables à leurs ennemis qui crurent qu'ils alloient faire main-baſſe ſur eux.

Cependant on ne tua perſonne; au contraire, Agéſilas ayant voulu faire tuer Léonidas comme il s'enfuyoit à Tégée, & ayant envoyé après lui des gens pour exécuter ce

meurtre, Agis, qui en fut averti, dépêcha en même tems des gens fideles qui accompagnerent Léonidas, & le rendirent en sûreté à Tégée.

Leur entreprise allant donc ainsi son train, & n'y ayant personne qui y fît aucune opposition ni la moindre résistance, un seul homme, Agésilas, renversa & ruina tout, en corrompant la plus belle de toutes les loix & la plus digne de Sparte, par la maladie la plus honteuse, par son avarice; car, comme il possédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays, qu'il devoit de grosses sommes, & qu'il n'étoit ni en état de payer ses dettes, ni en volonté d'abandonner sa terre pour la mettre en commun, il persuada à Agis que le changement seroit trop grand, trop violent & même trop dangereux, s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes & le partage des terres; mais que, si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité.

Cet expédient fut goûté par Lysandre même trompé par Agésilas. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, que les Lacédémoniens appellent *claria*, ils les porterent à la place publique, les assemblerent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers qui avoient

prêté leur argent, s'en retournerent très-déſolés; & Agéſilas leur inſultant encore, dit *que de ſa vie il n'avoit vu un feu ſi beau, ni ſi clair.*

Incontinent après le peuple demanda qu'on fît auſſi le partage des terres, & les rois ordonnoient que cela s'exécutât; mais Agéſilas, faiſant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher, & alléguant prétextes ſur prétextes, gagna du tems juſqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée; car les Achéens, alliés de Lacédémone, leur avoient envoyé demander du ſecours contre les Etoliens qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponeſe.

Aratus, général des Achéens, avoit déja aſſemblé des troupes pour s'y oppoſer, & il avoit écrit aux éphores. Sur ſes lettres, les éphores envoyerent d'abord Agis dont le courage étoit fort élevé par ſon ambition naturelle, & encore par la bonne volonté que ſes troupes lui marquoient; car c'étoient pour la plupart de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui, ſe voyant déja déchargés de toutes dettes & libres, & eſpérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition, ſe montroient merveilleuſement affectionnés pour Agis. Et c'étoit un ſpectacle charmant pour les villes de voir ces troupes traverſer le Péloponeſe doucement, ſans faire le moindre dégât ni le moindre petit déſordre, & ſans que le bruit de leur marche fût preſque entendu; tellement

que les Grecs étoient émerveillés, & faisoient en eux-mêmes cette réflexion : que ne devoit point être autrefois la discipline & le bon ordre de l'armée de Lacédémone, quand elle avoit à sa tête Agésilas, ou Lysandre, ou l'ancien Léonidas, puisque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoignoit pour lui tant de respect & tant de crainte? Aussi ce jeune homme ne faisoit gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail & de n'être jamais ni vêtu, ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée. Et c'est ce qui le faisoit admirer & aimer du peuple. Mais cette nouveauté qu'il introduisoit déplaisoit infiniment aux riches qui craignoient que son exemple ne fût suivi par tous les peuples des environs.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibéroit dans un conseil de guerre s'il hazarderoit la bataille, & quelle disposition il donneroit à ses troupes. D'abord Agis lui marqua beaucoup de résolution & de bonne volonté, & fit paroître une audace qui n'étoit ni furieuse, ni téméraire. Il lui dit très-sérieusement, *qu'il étoit d'avis de combattre, & de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponese, mais qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos; car il étoit plus ancien que lui, & d'ailleurs capitaine général des Achéens. Au lieu qu'il n'étoit lui que général des troupes auxiliaires, & qu'il n'étoit pas venu ni pour leur rien*

commander, ni pour être à leur tête, mais seulement pour combattre avec eux & les secourir.

. Baton de Sinope (*a*) écrit pourtant qu'Agis ne fut pas d'avis de combattre, quoiqu'Aratus le voulût; mais Baton n'avoit pas lu ce qu'Aratus lui-même avoit écrit sur cela pour sa justification; (*b*) disant que les laboureurs ayant déja recueilli & serré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis, que de hazarder la bataille où il s'agissoit de tout. Dès qu'Aratus eut donc résolu de ne pas combattre, il congédia ses alliés, après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte où les affaires étoient déja brouillées, & où il trouva un grand changement. Car Agésilas, qui étoit éphore, se voyant délivré de la crainte qui le rendoit auparavant bas & timide, osa tout & ne s'abstint d'aucune injustice qui pouvoit lui apporter quelqu'argent; car il ajouta à l'année un treiziéme mois, quoique la période ne le demandât point, & que cela fût contre l'ordre des tems, & fit payer sur ce pied-là pour treize mois les impôts qu'on

(*a*) Historien qui avoit écrit l'histoire de Perse. Il étoit plus jeune qu'Aratus.

(*b*) *Disant que les laboureurs ayant déja recueilli & serré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis.*) Cette raison est fort bonne, car le dégât que les Etoliens feroient dans le pays, ne pouvoit pas être considérable, tous les biens étant renfermés dans les villes & dans les châteaux, qu'ils n'étoient en état ni d'assiéger ni de prendre d'emblée.

ne devoit que pour douze. Mais craignant ensuite ceux à qui il avoit fait un si grand tort, & se voyant haï de tout le monde, il prit & entretint des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au sénat; & quant aux deux rois, il témoignoit pour l'un (*a*) beaucoup de mépris, & vouloit qu'on crût que l'honneur qu'il portoit à l'autre (*b*), étoit un respect qu'il rendoit plutôt à la parenté dont il étoit lié avec lui, qu'à sa dignité de roi. Et il fit courir le bruit qu'il seroit encore éphore l'année suivante. C'est pourquoi ses ennemis se liguant promptement ensemble, & s'exposant au dernier péril pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonidas de Tégée, & le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même qui étoit très-irrité de voir qu'on l'avoit abusé par l'espérance d'un partage de terres qu'on n'avoit point exécuté.

Pour ce qui est d'Agésilas, son fils Hippomedon, qui étoit bien voulu de tout le monde à cause de sa valeur, fit tant par ses prieres auprès de ses citoyens, qu'il le tira d'affaires & le sauva. Et quant aux deux rois, Agis se refugia dans le temple de Minerve, appellé *Chalcioicos*, & Cléombrotus alla se rendre suppliant dans celui de Neptune; car c'étoit contre lui que Léonidas paroissoit le plus irrité. Aussi laissant-là Agis, il alla d'abord à Cléombrotus avec une troupe de sol-

(*a*) Pour Cléombrotus. (*b*) A Agis.

dats ; & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant ſon gendre, il s'étoit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté le royaume, & qu'il l'avoit chaſſé de ſa patrie.

Cléombrotus n'avoit rien à répondre à ces reproches ; mais il ſe tenoit là aſſis dans un profond ſilence & avec une contenance qui marquoit ſon embarras. Sa femme Chélonide, fille de Léonidas, avoit d'abord embraſſé le parti de ſon pere ſi injuſtement traité ; & après que ſon mari eut uſurpé le trône, elle le quitta ſans balancer, & ſe rendit la compagne de ſon pere dans ſes malheurs, le ſervant & ne l'abandonnant point pendant qu'il reſta dans Sparte, & ſe rendant ſuppliante avec lui ; & depuis qu'il fut ſorti, elle perſévéra dans ſon deuil toujours pleine de reſſentiment contre Cléombrotus. Mais alors changeant comme la fortune, on la vit aſſiſe auprès de ſon mari, ſuppliante comme lui, & le tenant tendrement embraſſé, avec ſes deux enfans à ſes pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Tous ceux qui étoient préſens fondoient en larmes & admiroient la vertu & la charité de cette femme & cet amour conjugal. Cette pauvre femme montrant ſes habits de deuil & ſes cheveux épars & négligés : *Mon pere*, s'écria-t-elle, *ces habits ſi lugubres, ce viſage abattu, & cette grande affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compaſſion que j'ai pour Cléombrotus, ce ſont les reſtes & les*

ſuites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous ſont arrivés, & pour votre ſuite de Sparte. Que faut-il donc que je faſſe préſentement? Faut-il que, pendant que vous regnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la déſolation où je me trouve? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & royales, lorſque le mari que vous m'avez donné dans ma jeuneſſe, je le vois ſur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut déſarmer votre colere, ni vous fléchir par les larmes de ſa femme & de ſes enfans, ſachez qu'il ſera plus puni de ſon mauvais conſeil, & qu'il ſouffrira un ſupplice plus cruel que celui que vous lui préparez, lorſqu'il verra ſa femme qui lui eſt ſi chere mourir avant lui. Car comment pourrois-je vivre, comment pourrois-je me trouver avec les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu par mes prieres toucher de compaſſion ni mon mari pour mon pere, ni mon pere pour mon mari, & qui, & femme & fille, me ſerai toujours vu également malheureuſe, & toujours un objet de mépris pour les miens? Quant à mon mari, s'il a pu avoir quelques raiſons apparentes pour excuſer ce qu'il a fait, je les lui ai ravies en le quittant, en prenant votre parti & en ſervant preſque de témoin contre lui-même. Et vous, vous lui fourniſſez des moyens bien plauſibles de juſtifier ſon injuſtice, en faiſant voir par votre conduite que la royauté eſt un ſi grand bien & un bien ſi deſirable, que pour l'obtenir on peut, avec juſtice, égorger ſes gen-

dres & ſacrifier tout le bonheur de ſes enfans. En faiſant ces lamentations, Chélonide appuya ſon viſage ſur la tête de Cléombrotus, & tourna ſur les aſſiſtans des yeux abattus par la triſteſſe, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonidas, après avoir parlé un moment avec ſes amis, ordonna à Cléombrotus de ſe lever & de ſortir promptement de Sparte. En même tems il pria inſtamment ſa fille de demeurer & de ne pas l'abandonner, après la marque de tendreſſe qu'il venoit de lui donner en lui accordant cette faveur inſigne, le ſalut de ſon mari; mais il ne put la perſuader. Et dès que ſon mari ſe fut levé, elle lui remit l'un de ſes enfans entre les bras, prit l'autre entre les ſiens; & après avoir fait ſa priere à la déeſſe & adoré ſon autel, elle alla en exil avec lui; de ſorte que, ſi Cléombrotus n'eût eu le cœur entiérement corrompu par la vaine gloire & par cette ambition demeſurée de regner, il auroit trouvé que l'exil avec une compagne ſi vertueuſe étoit pour lui un bonheur préférable à la royauté.

Après que Léonidas eut chaſſé Cléombrotus, & dépoſé les premiers archontes, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il ſe mit à tendre des embûches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui perſuader de quitter ſon aſyle & de venir regner avec lui, & lui faiſoit entendre que ſes citoyens lui pardonnoient tout le paſſé, parce qu'ils voyoient bien qu'étant encore jeune, deſireux d'honneur & ſans ex-

périence, il s'étoit laiſſé tromper par Agéſilas. Mais, comme Agis doutoit de la ſincérité de ſes paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonidas renonça au deſſein de l'abuſer par de faux ſemblans. Ampharès, Démocharès & Arcéſilas, qui avoient accoutumé de lui rendre ſouvent viſite, lui continuerent leurs ſoins, & quelquefois ils le menoient du temple juſqu'aux étuves ; & après qu'il s'étoit baigné, ils le ramenoient en ſûreté dans le temple, car ils étoient tous trois ſes amis particuliers.

Il arriva un jour qu'Ampharès avoit emprunté d'Agéſiſtrata, mere d'Agis, de riches tapiſſeries & de la vaiſſelle d'argent très-magnifique. Ces richeſſes lui firent naître l'envie de trahir le roi & les reines, dans l'eſpérance que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui qui, plus que les deux autres, prêta l'oreille pour ce deſſein aux ſuggeſtions de Léonidas, & qui excita le plus contre Agis les éphores, du nombre deſquels il étoit. Agis demeuroit donc tout le reſte du tems dans le temple; mais, comme il ſortoit quelquefois pour aller au bain, ils réſolurent de profiter d'un de ces momens pour le ſurprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allerent au-devant de lui, l'embraſſerent & ſe mirent à l'accompagner, en s'entretenant & en badinant avec lui comme avec un jeune homme, & un homme avec lequel il vivoit avec beaucoup de familiarité.

Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la priſon; quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de ſa dignité, ſaiſit Agis, & lui dit : *Agis, je vous mene aux éphores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même tems Démocharès, qui étoit grand & fort, lui jettant ſon manteau autour du cou, ſe mit à le traîner; & les autres le pouſſant par derriere, ſelon le complot fait entr'eux, perſonne ne paroiſſant pour le ſecourir, & la rue étant deſerte, ils le jetterent dans la priſon.

En même tems arrive Léonidas avec grand nombre de ſoldats étrangers, & il environne la priſon; les éphores arrivent auſſi; & après avoir fait venir ceux des autres ſénateurs qui étoient dans les mêmes ſentimens qu'eux, ils interrogerent Agis comme dans un jugement juridique, & lui ordonnerent de ſe juſtifier ſur ce qu'il avoit voulu innover dans la république. Le jeune roi ne fit que rire de leur diſſimulation. Ampharès, prenant la parole, lui dit, *qu'il n'étoit pas tems de rire, qu'il pleureroit tout-à-l'heure, & qu'il porteroit la peine de ſa folle témérité.* Un autre des éphores, faiſant ſemblant de le favoriſer & de lui ouvrir une voie pour ſe tirer de cette affaire criminelle, lui demanda, *s'il n'avoit pas été forcé par Lyſandre & par Agéſilas.* Il répondit : *qu'il n'avoit été forcé par perſonne, mais que, plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce légiſlateur*

l'avoit laissée. Le même éphore lui demanda, *s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait.* Le jeune prince répondit : *qu'il ne se repentiroit jamais d'une entreprise si belle, si noble & si vertueuse, quand même il verroit la mort devant les yeux.* Alors ils le condamnerent à mort, & sur le champ ils ordonnerent aux officiers publics (*a*) de le mener dans la chambre appellée *décade*, qui est l'endroit de la prison où l'on étrangle ceux qui sont condamnés.

Démocharès, voyant que ces officiers n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient & ne vouloient point prêter leur ministere à cette exécution, comme n'étant ni pieux, ni juste de porter ses mains sur la personne du roi, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot ; car déja le peuple avoit été informé qu'il étoit pris, déja on s'assembloit devant les portes de la prison où il y avoit un grand tumulte ; déja toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux, & la mere Agis & son aïeule étoient accourues remplissant tout de leurs cris, & priant que le roi des Spartiates eût

(*a*) *De le mener dans la chambre appellée Décade.*) On prétend que ce mot *Décade* est corrompu, qu'il n'y avoit point dans la prison de Sparte de chambre de ce nom, & qu'il faut lire, *appellée Cajade.* Mais je ne sais s'il n'y avoit point de différence entre *Décade* & *Cajade.* On appelloit *Cajade* le lieu où l'on jettoit les criminels après qu'ils avoient été exécutés, & la chambre où on les exécutoit pouvoit être appellée *Décade.* Il est vrai que ce mot ne se trouve point ailleurs. Et ce n'est peut-être pas une raison.

au moins le privilege de ſe défendre & d'être jugé devant ſes citoyens. Cela fut cauſe qu'on hâta encore ſon exécution, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, ſi on donnoit le tems au peuple de s'aſſembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des exécuteurs qui pleuroit & qui étoit touché de ſon infortune : *Mon ami*, lui dit-il, *ceſſe de me pleurer; car, périſſant ainſi contre les loix & la juſtice, je ſuis en meilleur état & plus digne d'envie, que ceux qui m'ont condamné.* En finiſſant ce peu de paroles, il donna volontairement ſon cou au cordon.

En même tems Ampharès ſortit à la porte, & Agéſiſtrata, s'étant d'abord jettée à ſes genoux, il la releva à cauſe de l'amitié & de la familiarité dont il avoit toujours vécu avec elle, & lui dit, *qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence ni aucun mauvais traitement*, & la preſſa d'entrer, ſi elle vouloit, dans la priſon pour voir ſon fils. Et comme elle demanda que ſa mere pût entrer auſſi avec elle; *rien n'empêche*, dit Ampharès; & les prenant l'une & l'autre, il les introduiſit dans la priſon; & ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur l'aïeule Archidamie la premiere, qui étoit une dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ſes citoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation & d'eſtime, qu'aucune dame de ſon tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agéſiſtrata d'entrer dans le cachot,

En entrant elle vit d'abord ſon fils étendu mort à terre, & ſa mere attachée encore au funeſte cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la dépendre, & l'ayant étendue auprès du corps de ſon fils, elle l'enſevelit & la couvrit d'un linge; ce pieux office rendu, elle ſe jetta ſur le corps de ſon fils; & le baiſant tendrement, elle lui dit : *Mon fils, c'eſt l'excès de ta piété, de ta douceur, de ton humanité, qui t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendoit & voyoit tout ce qui ſe diſoit & tout ce qui ſe paſſoit, entra; & adreſſant la parole à Agéſiſtrata, il dit avec emportement : *Puiſque vous avez ſu & approuvé les deſſeins de votre fils, vous ſouffrirez auſſi la même peine.* A ces mots, Agéſiſtrata ſe levant & courant au-devant du fatal cordon : (a) *Au moins*, dit-elle, *que ceci puiſſe être utile à Sparte!*

Dès que le bruit de ces exécutions ſe fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, il n'y eut point de crainte aſſez grande pour empêcher les citoyens de témoigner ouvertement la douleur qu'ils avoient de tout ce qu'on venoit de faire, & la haine dont ils étoient remplis contre Léonidas & Ampharès, bien perſuadés que, depuis que les Doriens étoient établis dans le

(a) *Au moins*, dit-elle, *que ceci puiſſe être utile à Sparte.*) Elle ſouhaite que les Spartiates, irrités d'une injuſtice ſi atroce, en puniſſent les auteurs, & que ces ſcélérats étant punis, le calme ſoit rétabli dans la ville.

Péloponeſe,

Péloponese, on n'avoit rien fait de si atroce ni de si impie que cette horrible exécution. Car les ennemis même dans les combats, venant à se trouver devant le rois de Sparte, ne mettoient pas facilement les mains sur eux, mais ils se détournoient, craignant & respectant ce caractere. C'est pourquoi, dans toutes les batailles des Lacédémoniens contre les Grecs, il n'y a eu que le seul Cléombrotus qui, avant le tems de Philippes, fut tué d'un coup de javeline à la bataille de Leuctres. Il est vrai que les Messéniens disent que Théopompe fut tué par Aristodeme, mais les Lacédémoniens le nient & assurent qu'il ne fut que blessé. Quant à cela il y a grand sujet de doute & d'incertitude. Il est toujours certain qu'à Lacédémone Agis fut le premier roi qui mourut par l'ordre des éphores, pour avoir entrepris des choses très-belles & très-dignes de la grandeur de Sparte, & qui mourut dans un âge où les hommes qui font des fautes trouvent ordinairement de l'indulgence, & obtiennent facilement leur pardon. Ce prince même mérita plus les reproches de ses amis, que ceux de ses ennemis, en ce qu'il laissa vivre Léonidas, & qu'il se confia aux autres par un effet de cette douceur & de cette bonté qu'il avoit au-dessus de tous les hommes.

Agis ayant été exécuté, Léonidas ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frere Archidamus qui se sauva d'abord; mais il prit sa femme qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'il avoit eu d'elle, &

la fit épouſer par force à ſon fils Cléomene qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, avoit hérité de ſon pere Gylippe de très-grands biens; d'ailleurs elle ſurpaſſoit en beauté & en bonne grace toutes les autres dames Grecques, & ſe diſtinguoit encore davantage par ſa ſageſſe & par ſa vertu. C'eſt pourquoi elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage; elle pria & conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléomene, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonidas, mais beaucoup de bonté, de douceur & de complaiſance pour ſon jeune mari qui dès le premier jour étoit devenu éperdument amoureux d'elle, & qui partageoit même en quelque ſorte la tendre amitié qu'elle conſervoit pour Agis, & le plaiſir qu'elle prenoit à s'en ſouvenir. Juſques-là que ſouvent il lui faiſoit raconter tout ce qui s'étoit paſſé, & qu'il l'écoutoit avec une grande attention quand elle lui expliquoit les grands deſſeins & les grandes vues qu'il avoit pour le gouvernement.

Cléomene étoit ambitieux d'honneur & très-magnanime, il n'étoit pas moins né à la tempérance & à la ſimplicité qu'Agis; mais il n'avoit pas cette grande bonté & cette grande douceur, la nature ayant mêlé dans ſon tempérament un aiguillon de colere & une véhémence qui le pouſſoit avec ardeur à tout ce

qui lui paroiſſoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de ſi beau que de commander à ſes citoyens de leur bon gré & de leur propre conſentement; mais il trouvoit beau auſſi de les réduire malgré eux & de les forcer à embraſſer ce qui leur étoit le meilleur & le plus utile. Il n'étoit point du tout content de l'état où il voyoit Sparte, où tous les citoyens étoient amollis & perdus par la fainéantiſe & par les voluptés; où le roi même laiſſoit aller toutes les affaires comme elles pouvoient ſans s'en mettre en peine, pourvu que perſonne ne l'empêchât de vivre dans l'oiſiveté, dans l'abondance & dans les délices; & où perſonne ne prenant ſoin du public, chaque particulier tâchoit d'attirer à lui tout le profit, & d'enrichir ſa maiſon aux dépens de la ville même. Car de faire exercer les jeunes gens, & de les former à la tempérance, à la patience & à l'égalité, il étoit très-dangereux ſeulement d'en parler, cela ſeul ayant été la cauſe de la mort d'Agis.

On dit auſſi que Cléomene encore jeune avoit entendu quelque diſcours de philoſophie (*a*) dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Boryſthene, paſſa à Lacédémone, &

(*a*) *Dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Boriſthene, paſſa à Lacédémone.*) Voici un philoſophe du Boſphore. On en avoit déja vu du fond de la Scythie : la ſageſſe a ſoufflé dans tous les pays, & il n'y a point de lieu ſi barbare où elle ne ſe ſoit fait entendre. Ce Sphérus vivoit ſur la fin du regne de Philadelphe, & floriſſoit ſous celui d'Evergetes. Diogene Laërce nous a conſervé la liſte de ſes ouvrages qui étoient très-conſidérables. Il fut diſciple de Zénon, & après lui de Cléanthe.

s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes garçons & les jeunes hommes. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples (*a*) de Zénon le Citien. Il semble qu'il fut d'abord charmé de la vigueur, de la force & de la générosité qui éclatoient dans le naturel de Cléomene, & qu'il s'en servit pour allumer davantage son ambition. On rapporte que l'ancien Léonidas, comme quelqu'un lui demandoit quel poëte lui paroissoit Tyrtée, répondit: *il me paroît très-propre à enflammer les ames des jeunes gens; car ses poésies les remplissent d'un tel enthousiasme & d'une telle fureur, que dans les batailles ils se jettent dans les plus grands périls sans ménager leur vie.* (*b*) La philosophie Stoïcienne a de même pour les grandes ames, pour les ames vigoureuses & fortes quelque chose de dangereux, & qui les porte au dernier excès de la témérité; mais, quand elle vient à se mêler avec un naturel grave, modéré, doux & sage, alors elle y produit les fruits qui lui sont propres.

Après la mort de Léonidas, son fils Cléo-

(*a*) *De Zénon le Citien.*) Pour le distinguer de Zénon d'Elée, ville de la Laconie, qui florissoit près de deux cens ans avant la mort de ce Zénon le Citien, ainsi appellé parce qu'il étoit de Citium, ville de Cypre.

(*b*) *La philosophie Stoïcienne a de même pour les grandes ames.*) C'est avec grande raison que Plutarque compare la philosophie des Stoïciens à la poésie de Tyrtée; car il n'y en a point qui inspire plus de courage, & un plus grand mépris pour la mort. Mais, comme il dit fort bien, elle est dangereuse pour les ames vigoureuses & fortes. Caton d'Utique en est une preuve.

mene lui ſuccéda au trône, & vit tous ſes citoyens entiérement relâchés & corrompus, les riches négligeant les affaires publiques pour s'abandonner à leurs voluptés & pour remplir leurs cupidités inſatiables, & le peuple accablé de miſeres ne ſe portant point volontiers à faire la guerre, & renonçant à l'honnête ambition de bien faire élever ſes enfans. Il vit encore qu'il n'avoit lui-même que le vain titre de roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des éphores. Il ſe mit d'abord dans l'eſprit de changer le gouvernement.

Il avoit un ami, nommé Xénarès, qui avoit été ſon amant; & cette belle paſſion, les Lacédémoniens l'appellent *une inſpiration divine*. (*a*) Il le ſonda d'abord en lui demandant quel roi avoit été Agis, & de quelle maniere & avec quelles gens il s'étoit jetté dans le chemin qu'il avoit ſuivi. Au commencement, Xénarès prit grand plaiſir à ſe reſſouvenir de toutes ces affaires dont il avoit été témoin, & à lui raconter en détail comment elles s'étoient paſſées. Mais Cléomene lui ayant paru ſe paſſionner avec excès, & s'échauffer outre meſure pour ce changement qu'Agis avoit voulu faire dans l'état, & qu'il ne ſe laſſoit point de l'entendre, il s'emporta contre lui & le tança fortement, le traitant d'homme peu ſage; & enfin il rompit avec lui tout commerce, & n'alla plus le voir. Il n'expliqua

(*a*) Les Lacédémoniens donnoient à l'amour des garçons ce beau nom, parce qu'il ne tendoit qu'à les porter à la vertu & à la ſageſſe.

à perſonne le ſujet de cette rupture, & ſe contenta de dire que le roi le ſavoit.

Xénarès ayant ainſi repouſſé cette tentative, Cléomene ſe douta bien qu'il trouveroit tous les autres dans les mêmes ſentimens; c'eſt pourquoi il réſolut d'exécuter ſon projet par lui-même: & perſuadé que la guerre ſeroit plus favorable à ſon deſſein que la paix, il commit ſa ville avec les Achéens qui heureuſement lui avoient donné quelques ſujets de plainte. Car Aratus, qui avoit parmi eux la principale autorité, avoit penſé dès le commencement à faire une ligue de tous les peuples du Péloponeſe. C'étoit-là le but où il tendoit dans toutes ſes guerres & dans toutes les vues politiques qu'il avoit pendant la paix, perſuadé que cette ligue étant faite ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors. Tous les autres peuples avoient déja donné leur conſentement, & il ne reſtoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens, & ceux des Arcadiens, qui marchoient ſous la banniere de Lacédémone. Incontinent donc après la mort de Léonidas, Aratus ſe mit à harceler les Arcadiens & à faire le dégât ſur-tout dans les terres de ceux qui confinoient aux Achéens pour tâter le courage des Lacédémoniens, & pour faire connoître en même tems qu'il mépriſoit Cléomene comme un homme fort jeune & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les éphores furent informés de cet acte d'hoſtilité, ils envoyerent Cléomene

s'emparer du temple de Minerve qui eſt près de la ville de Belbine (*a*) ; car ce lieu-là eſt l'entrée de la Laconie, & il étoit alors en conteſtation entre les Lacédémoniens & les Mégalopolitains. Cléomene s'en étant ſaiſi & l'ayant fortifié, Aratus n'en fit aucune plainte, mais il leva ſon camp la nuit, & s'approcha de Tégée & d'Orchomene. Les traîtres qui devoient lui livrer les portes de ces villes, ayant eu peur dans le moment qu'ils devoient exécuter leur trahiſon, Aratus s'en retourna ſans rien faire, croyant que ſa marche avoit été bien cachée. Mais le lendemain Cléomene, en ſe moquant, lui écrivit comme à ſon ami pour lui demander *où il menoit ſon armée la nuit derniere ;* Aratus lui fit réponſe, *qu'ayant eu avis qu'il alloit fortifier Belbine, il étoit ſorti avec ſes troupes pour l'en empêcher.* Cléomene lui récrivit & lui manda, *qu'il étoit bien perſuadé de ce qu'il lui diſoit ; mais,* ajouta-t-il, *je vous prie de m'expliquer, ſi cela ne vous importe pas beaucoup, pourquoi vous faiſiez ſuivre tant de flambeaux & tant d'échelles.* A ce trait de moquerie, Aratus ſe prit à rire, & demanda quel ſujet c'étoit que ce jeune homme. Democrate le Lacédémonien, qui étoit banni de ſon pays, lui répondit : *Si vous avez quelque choſe à entreprendre contre les Spartiates, il eſt tems de vous hâter avant que les ergots ſoient venus à ce poulet.*

Peu de tems après, Cléomene étant campé

(*a*) Sur la frontiere de l'Arcadie.

dans l'Arcadie avec très-peu de cavalerie & quelques trois cens hommes de pied, les éphores qui craignoient la guerre lui envoyerent ordre de revenir. Mais d'abord après son retour à Sparte, Aratus ayant pris la ville de Caphyes (*a*), les éphores firent repartir Cléomene tout aussi-tôt. Dans sa marche il prit la place de Méthydrie (*b*), d'où il fit des courses dans tout le pays d'Argos. Les Achéens se mirent d'abord en campagne & marcherent contre lui avec vingt mille hommes de pied & mille chevaux, sous la conduite d'Aristomaque. Cléomene les rencontra près de la ville de Pallantium (*c*), & leur présenta la bataille; mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut pas que le général hazardât le combat, & se retira chargé d'injures par les Achéens, & moqué & méprisé par les Lacédémoniens qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléomene, qu'il en étoit tout fier auprès de ses citoyens, & qu'il les faisoit ressouvenir d'un mot de leurs anciens rois, qui disoit, (*d*) *que les Lacédémo-*

(*a*) Ville d'Arcadie.

(*b*) Autre ville d'Arcadie.

(*c*) Ville d'Arcadie à l'orient de Méthydre.

(*d*) *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.*) Le mot de ce roi est fort beau. Un de nos officiers en a dit un tout semblable. Avec peu de gens il attaqua une grosse troupe, & fut battu & pris. Comme on lui demandoit comment avec une poignée d'hommes il avoit attaqué un corps si supérieur en nombre, il répondit : *Le roi mon maître nous a ordonné de vous combattre, & non pas de vous compter.*

niens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.

Quelque tems après ayant marché au secours des Eléens à qui les Achéens faisoient la guerre, il rencontra près du mont Lycée les Achéens qui revenoient déja de leur expédition, & tomba sur eux avec tant de furie, qu'il effraya & mit en déroute toute leur armée, leur tua beaucoup de monde & fit grand nombre de prisonniers. Le bruit courut même qu'Aratus y avoit été tué. Mais ce bruit étoit faux ; car, au contraire, Aratus, en habile capitaine, profitant de l'occasion & de sa déroute même, alla d'abord se jetter sur Mantinée ; & avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville & y mit garnison.

Les Lacédémoniens ayant donc le courage abattu, & résistant toujours à Cléomene qui vouloit les mener à la guerre, il se mit en état de faire revenir de Messene le frere d'Agis, Archidamus qui, étant de l'autre maison royale de Sparte, avoit un droit incontestable à la royauté. Car il se persuadoit que l'autorité des éphores seroit beaucoup plus foible, quand le trône de Sparte seroit rempli par ses deux rois qui, étant unis, pourroient la contre-balancer.

Mais ceux qui avoient fait mourir Agis, en ayant eu le vent, & craignant qu'ils ne fussent punis de leur injustice, si Archidamus revenoit, allerent secretement l'attendre à son retour, l'accompagnerent jusques dans la ville, & le tuerent dès qu'il y fut arrivé, ou

à l'inſu de Cléomene, comme l'écrit Phylarchus, ou même de ſon conſentement, que ſes amis lui arracherent en le forçant de leur abandonner ce prince qui leur étoit ſi ſuſpect. Car preſque tout le reproche de ce crime tomba ſur ſes amis qui parurent lui avoir fait violence.

Cependant, comme Cléomene continuoit toujours dans le deſſein de changer l'état de Sparte, il perſuada aux éphores, à force d'argent, de lui décerner le commandement d'une armée. Il gagna encore pluſieurs autres citoyens par le moyen de ſa mere Cratéſicléa qui lui fourniſſoit en abondance tout l'argent qui lui étoit néceſſaire, & qui étoit ravie de ſervir ſon ambition. Car on dit même que, quoiqu'elle ne ſe souciât point du tout de ſe remarier, elle épouſa uniquement pour l'amour de lui le premier homme (*a*) de Sparte en réputation & en crédit.

Cléomene, s'étant mis en marche avec ſon armée, alla occuper (*b*) un poſte appellé Leuctres, près de la ville de Mégalopolis. Les Achéens accoururent promptement au ſecours de cette place ſous le commandement d'Aratus. Cléomene donna la bataille ſous ſes murailles, & une partie de ſon armée y

(*a*) Mégiſtonus.

(*b*) *Un poſte, appellé Leuctres, près de la ville de Mégalopolis.*) Ce poſte eſt différent de la ville de Leuctres dans la Béotie, & de celle de la Laconie, ſur le rivage du ſinus Meſſéniacus. On a cru que ce poſte eſt le même que celui que Polybe appelle *Laodicii.* ἐν τοῖς Λαοδικέοις καλουμένοις τῆς Μεγαλοπολίτιδος. Liv. II.

fut battue ; & comme Aratus ne permit pas aux Achéens de paſſer un ravin qui étoit trop profond, & qu'il les empêcha de continuer leur pourſuite, Lyſiadas de Mégalopolis, fâché contre lui, ſe détacha avec la cavalerie qu'il commandoit; & pouſſant après les ennemis, il s'engagea imprudemment dans un lieu plein de vignes, de foſſés & de murs de clôture, où il fut obligé de ſéparer ſes gens, & encore avoit-il beaucoup de peine à s'en tirer. Ce que voyant Cléomene, il envoya contre lui ſes Tarentins & ſes Crétois. Lyſiadas combattit avec beaucoup de valeur, & fut tué à cette charge. Ce ſuccès ralluma le courage & l'audace des Lacédémoniens; ils ſe jetterent ſur les Achéens avec de grands cris, mirent toute leur armée en déroute, & en firent un grand meurtre. Cléomene accorda une trêve aux vaincus, & leur rendit les corps de ceux qui avoient été tués ; mais il fit enlever celui de Lyſiadas, & ordonna qu'on le lui apportât. Il le vêtit d'une robe de pourpre, lui mit une couronne ſur la tête, & l'envoya en cet état juſqu'aux portes de Mégalopolis. (*a*) C'eſt ce même Lyſiadas qui avoit dépoſé volontairement la tyrannie, rendu la liberté à ſes citoyens, & uni ſa ville à la communauté & à la ligue des Achéens.

Depuis cette victoire, Cléomene ne con-

(*a*) *C'eſt ce même Lyſiadas, qui avoit dépoſé volontairement la tyrannie.*) Il l'avoit fait avant que la crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à ſe démettre. Polybe raconte ce fait, liv. II.

çut plus que de grands desseins; & persuadé que, s'il pouvoit disposer les affaires comme il le prétendoit, il feroit plus facilement la guerre aux Achéens & les vaincroit avec moins de peine, il représenta à Megistonus, qui étoit le mari de sa mere, qu'il falloit secouer le joug des éphores, remettre tous les biens en commun, & par cette égalité relever la grandeur de Sparte, & redonner à leur ville la principauté de toute la Grece, telle que l'avoient eue leurs devanciers. Mégistonus ayant donné les mains à cette proposition, Cléomene prit encore avec lui deux ou trois de ses amis.

(a) Il arriva dans ces jours-là qu'un des éphores, couchant dans le temple de Pasiphaé, eut un songe admirable. Il lui sembla que, dans le lieu où les éphores tenoient l'audience, il n'y avoit qu'un siege, & que les quatre autres étoient ôtés; & que, comme il étoit étonné de ce changement, il entendit une voix qui, venant du fond du temple, lui dit, *que cela étoit plus expédient pour Sparte.*

L'éphore ayant rapporté le lendemain cette vision à Cléomene, il en fut d'abord tout troublé, dans la pensée que l'éphore, sur

(a) *Il arriva dans ces jours-là qu'un des éphores, couchant dans le temple de Pasiphaé, eut un songe admirable.*) Ce passage me persuade que cette Pasiphaé est la même qu'Ino; car pour la consulter on alloit coucher dans son temple, & tout ce que l'on vouloit savoir, la déesse le faisoit voir en songe. On peut voir ce qui a été remarqué ci-devant.

quelque ſoupçon qu'il avoit de ſon deſſein, venoit le ſonder par ce ſonge fait à plaiſir. Mais un moment après voyant que l'éphore lui diſoit la vérité, il ſe remit; & prenant avec lui tous ceux de ſes citoyens qui lui étoient les plus ſuſpects, comme les plus capables de s'oppoſer à ſon entrepriſe, il ſe ſaiſit des villes d'Héréa & d'Alſéa (*a*), qui obéiſſoient aux Achéens, ravitailla Orchomene, & alla planter ſon camp devant Mantinée où Aratus avoit laiſſé une garniſon. Enfin il laſſa tellement les Lacédémoniens par ſes longues marches, qu'ils le prierent de les laiſſer dans l'Arcadie prendre quelque repos, ce qu'il fit; & avec ſes ſoldats étrangers il s'en retourna droit à Sparte.

En chemin il communiqua ſon deſſein à ceux qui témoignoient le plus d'affection pour lui, & en qui il avoit le plus de confiance, & s'avança tout à ſon aiſe pour arriver juſtement dans le tems que les éphores ſeroient à table pour ſouper.

Quand il approcha de la ville, il envoya Euryclidas à la ſalle où ſoupoient les éphores, comme pour leur dire de ſa part quelques nouvelles du camp. Euryclidas étoit ſuivi de Théricion, de Phœbis & de deux autres jeunes hommes qui avoient été nourris avec Cléomene, (*b*) & que l'on appelle à Sparte

(*a*) Deux villes d'Arcadie.

(*b*) *Et que l'on appelle à Sparte Samothraciens.*) Voici un paſſage ſingulier qui nous apprend qu'à Sparte on appelloit *Samothraciens* les enfans qui étoient nourris enſemble. J'avoue que je n'ai vu ailleurs

Samothraciens ; & ils avoient avec eux un petit nombre de ſoldats. Pendant qu'Euryclidas parloit aux éphores, tous ces gens-là entrent dans la ſalle l'épée à la main, & ſe mettent à frapper ſur eux. Agéſilas fut le premier qui tomba ; & comme on le crut mort, profitant de cette erreur, il ramaſſa toutes ſes forces, & ſe gliſſant tout doucement hors de la ſalle, il ſe coula, ſans qu'on s'en apperçût, dans une petite chambre qui étoit une chapelle de la Peur. Cette chapelle étoit ordinairement fermée, mais par hazard elle ſe trouva ouverte ce jour-là. Agéſilas, s'y étant coulé, ferma la porte ſur lui. Les quatre autres furent tués, & avec eux plus de dix de ceux qui avoient pris les armes pour les ſecourir. On ne tua aucun de ceux qui ſe tinrent en repos, & on n'empêcha perſonne de ſortir de la ville. On fit quartier auſſi à Agéſilas qui ſortit le lendemain de ſa chapelle. Car les Lacédémoniens avoient des chapelles conſacrées non-ſeulement à la Peur,

aucun veſtige de cette appellation. D'ou pouvoit-elle venir ? Eſt-ce qu'on regardoit ces enfans élevés enſemble comme des freres initiés aux myſteres de Samothrace, pour rendre leur union plus forte ? Ce mot a été ſuſpect au ſavant Palmérius ; il a cru qu'au lieu de Σαμοθράκας, *Samothraciens*, il falloit lire Πυθίους, *Pythiens*, & il fonde ſa conjecture ſur ce qu'Hérodote nous apprend qu'à Sparte on appelloit *Pythiens*, deux citoyens que chacun des rois avoit droit de choiſir pour les envoyer à Delphes conſulter l'oracle, & qui avoient le privilege de manger avec eux en public. Mais comment de *Pythiens* auroit-on fait *Samothraciens* ? ces deux mots ſont ſi différens qu'on ne comprend pas comment un copiſte auroit pu mettre l'un pour l'autre. D'ailleurs ce qu'Hérodote dit eſt fort different de ce que dit Plutarque.

mais auſſi à la Mort, au Ris & à toutes les autres paſſions. Et ils honorent la Peur non comme ces démons que l'on abhorre & que l'on déteſte, ni comme la croyant nuiſible & pernicieuſe, mais au contraire perſuadés que la Peur eſt le lien de toute bonne police. C'eſt pourquoi les éphores entrant en charge, comme l'écrit Ariſtote, faiſoient proclamer à ſon de trompe que les citoyens euſſent à faire raſer leurs mouſtaches, & à obéir aux loix, afin qu'ils ne fuſſent pas obligés d'uſer de ſévérité contr'eux. Et je penſe qu'ils ne faiſoient mention de la mouſtache que pour faire entendre par-là aux jeunes gens qu'ils devoient s'accoutumer à obéir dans les moindres choſes & dans les plus indifférentes. Et il me paroît que ces anciens honoroient du nom de valeur non l'exemption de crainte, mais au contraire la crainte de tout reproche & la peur de l'infamie. Car ceux qui ſont les plus craintifs & les plus timides pour les loix ſont ordinairement les plus vaillans & les plus intrépides contre les ennemis; & ceux qui craignent le plus la mauvaiſe réputation, craignent le moins les douleurs, les peines & les bleſſures. C'eſt pourquoi celui-là a eu grande raiſon, qui a dit: (*a*) *là où eſt la peur*,

(*a*) *Là où eſt la peur, là eſt auſſi la honte.*) C'eſt un demi-vers de quelque ancien poëte. Et il eſt conſtant que la honte eſt inſéparable de la peur. Il eſt bien vrai qu'on n'a pas honte de tout ce dont on a peur, mais on a peur de tout ce dont on a honte. Car c'eſt ainſi que ce vers doit être expliqué, comme Socrate le fait voir dans l'Eutyphron.

là aussi est la honte. Et c'est ce qu'Homere avoit bien compris, quand il fait dire par Hélene à Priam son beau-pere : *Seigneur, je suis saisie de honte & de crainte.* Et quand dans un autre endroit il dit, en parlant des troupes Grecques : *elles suivoient leurs commandans avec crainte dans un profond silence.* Car pour l'ordinaire on a de la honte, c'est-à-dire, de la révérence, pour ceux que l'on craint. Voilà pourquoi, près de la salle où mangeoient les éphores, on avoit dédié une chapelle à la Peur, (*a*) en égalant par-là cette dignité à la monarchie même.

Dès le lendemain Cléomene fit afficher les noms de quatre-vingt citoyens qui devoient être bannis. Il ôta de sa salle d'audience tous les sieges des éphores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice ; & ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de ce qu'il avoit fait. Il dit : *Que Lycurgue avoit mêlé les sénateurs avec les rois, & que la ville avoit été gouvernée long-tems (b) de cette maniere sans avoir besoin d'aucun autre magistrat ; dans la suite les Lacédémoniens, s'étant trouvé engagés*

(*a*) *En égalant par-là cette dignité à la monarchie même.*) Ce passage a été mal expliqué par tous les interpretes. Plutarque dit qu'auprès de la salle où mangeoient les éphores, les Lacédémoniens avoient consacré une chapelle à la Peur, & que par-là ils avoient égalé cette dignité d'éphore à la royauté même. Comment cela ? c'est que par cette chapelle dédiée à la Peur près de leur salle, ils avoient fait voir que les éphores devoient être respectés & craints comme les rois.

(*b*) Cent trente ans jusqu'au roi Théopompe.

dans une longue guerre contre les Meſſéniens, les rois, obligés d'aller commander les armées, n'ayant pas le tems de rendre la juſtice à leurs ſujets, (a) *avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis qu'ils avoient laiſſés en leur place à leurs citoyens ſous le nom d'éphores. Que ces éphores ne furent d'abord que les miniſtres des rois; mais que dans les ſuites peu-à-peu ils attirerent à eux toute l'autorité; & par ce moyen, ſans qu'on y prît garde, ils ſe firent une juriſdiction particuliere & indépendante. Et une marque sûre que cela eſt,* ajouta-t-il, *c'eſt qu'encore aujourd'hui, quand les éphores mandent le roi,* (b) *il peut déſobéir à leur mandement une fois, deux fois; mais s'ils l'appellent une troiſiéme fois, il faut qu'il marche & qu'il aille les trouver. Une autre marque encore de cette vérité, c'eſt qu'Aſtéropus, qui fut le premier qui rendit les éphores ſi indépendans, & qui augmenta leur autorité & leur puiſſance, ne fut éphore que pluſieurs*

(a) *Avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis, qu'ils avoient laiſſés en leur place.*) Théopompe trouvant la puiſſance du ſénat & des rois encore trop abſolue & trop furieuſe, lui oppoſa l'autorité des éphores comme un frein. Cléomene favoriſe un peu ſa cauſe; car il n'eſt pas vrai que les éphores ne fuſſent d'abord que les miniſtres des rois.

(b) *Il peut déſobéir à leur mandement une fois, deux fois.*) Cette liberté de déſobéir deux fois étoit pour marquer une ſorte de ſupériorité des rois ſur les éphores; c'étoit une marque de la dignité de leur caractere. Mais la néceſſité de marcher au troiſiéme mandement, détruiſoit d'une maniere bien viſible cette ſupériorité qui n'étoit que chimérique, & marquoit bien l'autorité que les éphores avoient ſur les rois.

siecles après l'établissement des rois. Que, s'ils avoient usé de leur pouvoir avec modération, il eût été peut-être plus expédient de les supporter ; mais, puisqu'ils ne se servoient de cette puissance qu'ils avoient usurpée, que pour détruire & anéantir toute autorité légitime & reçue de tout tems dans leur pays pour chasser leurs rois, ou pour les faire mourir même sans aucune forme de justice, & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin de tous les gouvernemens ; cela n'étoit nullement supportable. Que, s'il avoit été possible d'exterminer sans aucun meurtre ces pestes qu'on avoit introduites dans Lacédémone, les délices, le luxe, la dépense, les dettes, les usures, & ces fléaux encore plus anciens, la pauvreté & les richesses, il se seroit trouvé le plus heureux de tous les rois, & se seroit regardé comme un médecin habile qui auroit guéri sa patrie sans en venir aux remedes douloureux. Que présentement, si la derniere nécessité l'avoit forcé à verser le sang, il avoit pour sa justification l'exemple de Lycurgue même qui, n'étant ni roi, ni magistrat, (a) mais simple particulier qui cherchoit à se faire roi, vint en armes dans la place, de

(a) *Mais simple particulier qui cherchoit à se faire roi.*) Cléomene a glissé cette particularité, *qui cherchoit à se faire roi*, pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue & lui, & pour se rendre par-là moins odieux. Mais il l'ajoute sans aucun fondement ; car il n'est pas vrai que Lycurgue cherchât à se faire roi. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée, comme on l'a vu dans sa vie.

ſorte que le roi Charilaüs effrayé chercha un aſyle au pied d'un autel. Mais, comme il étoit d'un bon naturel & qu'il aimoit ſa patrie, il ſe rangea bientôt du parti de Lycurgue, & reçut le changement qu'il vouloit établir. Qu'en cette occaſion Lycurgue avoit témoigné par effet qu'il eſt très-difficile de changer le gouvernement d'une ville ſans le ſecours de la force & de la crainte. Que ce légiſlateur s'étoit ſervi de ces remedes très-modérément, en ne faiſant que chaſſer ceux qui s'oppoſoient au ſalut de Lacédémone, & en diſant aux autres qu'il mettoit toutes les terres du pays en commun, qu'il annulloit toutes les dettes, & qu'il faiſoit un choix & un diſcernement des étrangers, afin que les plus gens de bien devenant Spartiates, défendiſſent la ville par leurs armes, & que nous n'euſſions plus la douleur de voir la Laconie la proie des Etoliens & des Illyriens, faute de défenſeurs.

Après avoir ainſi parlé, il fut le premier qui mit tout ſon bien en commun. Son beau-pere Mégiſtonus en fit de même, après lui tous ſes amis, enfin tous les autres citoyens ſuivirent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Il aſſigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, & promit qu'il les rappelleroit dès que les affaires ſeroient tranquilles; & après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoiſins, il fit quatre mille hommes de pied, & leur enſeigna à ſe ſervir de piques à deux mains au lieu de javelines,

(*a*) & à porter des boucliers avec de bonnes anſes à paſſer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Enſuite il tourna tous ſes ſoins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la diſcipline appellée Laconique, à quoi le philoſophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les tables reprirent leur ancien ordre & leur ancienne beauté, la plupart des citoyens embraſſant volontairement cette façon de vivre ſage, noble & réglée, & le reſte qui étoit en petit nombre s'y rangeant par néceſſité. Mais pour adoucir ce nom de monarque, & pour l'empêcher d'effaroucher ſes citoyens, il nomma ſon frere Euclidas roi avec lui; & ce fut la premiere fois que les Spartiates eurent deux rois enſemble de la même famille.

En même tems ſe doutant bien que les Achéens & Aratus, qui voyoient les affaires de Sparte encore mal aſſurées à cauſe de cette grande nouveauté qu'il venoit d'établir, croiroient indubitablement qu'il n'oſeroit ſortir de Lacédémone, ni quitter ſa ville dans l'agitation & le branle où l'avoient miſe tous ces grands mouvemens, il penſa que rien ne ſeroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ſes ennemis la bonne diſ-

(*a*) *Et à porter des boucliers avec de bonnes anſes à paſſer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.*) Car ces boucliers à anſes étoient bien plus fermes que ceux qui ne tenoient qu'à des courroies. D'ailleurs ces courroies pouvoient ſe rompre ou ſe détacher, & par-là les boucliers devenir inutiles.

position & la bonne volonté de son armée. Se jettant donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, il y fit un grand dégât & assembla un butin très-considérable. Enfin ayant pris quelque troupe de comédiens & autres artisans de Bacchus, qui venoient de Messene, il fit dresser un théatre dans les terres mêmes de l'ennemi, proposa un prix de quarante mines, & passa une journée entiere à voir ce spectacle ; non qu'il se souciât de ces jeux, ni qu'il y prît grand plaisir, mais il insultoit par-là à ses ennemis, & par ce trait de mépris & de moquerie il leur faisoit voir combien il se tenoit assuré de les vaincre. Car d'ailleurs de toutes les armées Grecques & royales, celle-là étoit la seule qui n'avoit pas à sa suite des troupes de mimes, de bateleurs, de danseuses & de chanteuses. Son camp étoit pur & net de toute sorte de dissolution, d'intempérance, de bouffonnerie, & d'assemblées de débauche ou de plaisir. Les jeunes gens passoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les instruire ; & ils ne faisoient consister leurs jeux & leurs divertissemens, quand ils étoient de loisir, qu'à faire des railleries sages & honnêtes, & qu'à lancer les uns contre les autres quelques traits agréables, vifs & piquans. Et quant à l'utilité qu'on retiroit de ces sortes de jeux, nous l'avons assez marquée dans la vie de Lycurgue.

Cléomene étoit lui-même le maître & le

précepteur de tous ſes citoyens, faiſant voir en tout une vie ſimple & frugale, & qui n'avoit rien au-deſſus du moindre de ſes ſujets, & l'expoſant ſimplement aux yeux comme un exemplaire de ſageſſe & de tempérance. Et c'eſt ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choſes qu'il fit en Grece; car ceux que leurs affaires attiroient à la cour des autres rois, n'admiroient pas tant leurs richeſſes & leur magnificence, qu'ils déteſtoient leurs manieres hautaines, leur vanité & la dureté inſupportable avec laquelle ils parloient à ceux qui les approchoient. (*a*) Au lieu que ceux qui alloient à la cour de Cléomene qui étoit roi & qu'on appelloit roi à juſte titre, n'y voyoient ni ameublemens de pourpre, ni robes magnifiques ſur ſa perſonne, ni lits ſuperbes, ni coches ſomptueux; ils n'y rencontroient point une foule d'officiers ni d'huiſſiers, ils n'y trouvoient point de ces princes (*b*) qui ne donnent leurs

(*a*) *Au lieu que ceux qui alloient à la cour de Cléomene.*) La comparaiſon que Plutarque fait ici d'une cour ſuperbe avec une cour ſimple, eſt bien remarquable. Voici un prince dont la cour n'a rien de ſuperbe, qui ne fait paroître en tout & par-tout que ſimplicité, modeſtie, affabilité, douceur, & qui par-là gagne l'affection de tous ceux qui l'approchent, & les force à reconnoître qu'il eſt le ſeul digne deſcendant d'Hercule, ſeul roi, & le ſeul à qui on donne juſtement ce titre. L'empereur Marc Antonin avoit bien reconnu cette vérité.

(*b*) *Qui ne donnent leurs audiences que par billets.*) C'eſt le ſens du texte tel qu'il eſt écrit, ἢ διὰ γραμματίων χρηματίζοντα; mais cette leçon m'eſt ſuſpecte, car j'avoue que je n'ai vu nulle part aucun exemple de ces audiences données par billets. Dans le manuſcrit de la bibliotheque de Saint-Germain on lit, ἢ διὰ γραμματείων, &c. Je crois

audiences que par billets, & qu'on n'obtient encore que difficilement & avec peine ; mais ils trouvoient Cléomene lui-même qui, en habit ſimple & très-commun, venoit au-devant d'eux, qui les recevoit agréablement, qui les careſſoit, qui parloit à eux auſſi long-tems qu'ils vouloient avec beaucoup d'humanité & de politeſſe ; & ces manieres obligeantes leur gagnoient tellement le cœur, & lui concilioient ſi fort leur affection & leur eſtime, qu'ils s'en retournoient diſant & penſant que Cléomene étoit le ſeul digne deſcendant d'Hercule.

Quant à ſa table ordinaire, elle étoit très-ſimple & très-frugale, & véritablement laconique, à trois lits ſeulement ; & s'il avoit à recevoir des ambaſſadeurs ou des étrangers, on ajoutoit deux autres lits, & alors elle étoit ſervie par ſes officiers un peu plus ſplendidement. Cette bonne chere ne conſiſtoit ni en ragoûts ni en pâtiſſerie ; mais en une plus grande quantité de viandes, & en un vin un peu meilleur ; car il reprit un jour un de ſes amis qui, traitant des étrangers, leur ſervit le brouet noir & le gâteau, comme on en ſervoit aux tables publiques, appellées *phidities* ; & il lui dit, *que dans ces occaſions*,

qu'il faut corriger ἢ διὰ γραμματέων χρηματίζοντα, qui ne donnent leurs audiences & ne répondent que par leurs ſecrétaires. Car c'étoit une choſe fort ordinaire à la plupart des princes ; & on voit encore en Orient des veſtiges de cette coutume, de ne donner des audiences que par leurs miniſtres, & de ne répondre que par leur bouche : γραμματεῖς ſont ici ceux que nous appellons *ſecrétaires d'état.*

& ſur-tout avec des étrangers, il ne falloit pas être ſi rigoureuſement attaché à la diſcipline Laconique.

Quand la table étoit levée, on apportoit une table à trois pieds ſur laquelle il y avoit une urne d'airain remplie de vin, deux petites buires qui tenoient chacune deux petites meſures (*a*), & quelques taſſes d'argent que l'on préſentoit à ceux qui vouloient boire, car perſonne n'étoit forcé de boire malgré lui.

(*b*) Il n'y avoit à ces repas aucun divertiſſement ni aucune muſique, & on n'en deſiroit point. Cléomene divertiſſoit & inſtruiſoit agréablement la compagnie, & égayoit la table par ſa converſation, ſoit en faiſant des queſtions, ſoit en racontant lui-même des hiſtoires plaiſantes & utiles. Ses diſcours les plus graves & les plus ſérieux étoient toujours mêlés d'enjouement; & ce qu'il y avoit de gracieux & d'agréable n'étoit jamais corrompu par aucun trait trop libre, ni par la moindre diſſolution. Car la maniere dont les autres rois chaſſoient aux hommes en les leurrant & en les corrompant par l'appât des richeſſes & des préſens, lui paroiſſoit groſſiere & injuſte; au lieu que de les gagner & de les

(*a*) Trois de nos demi-ſeptiers.

(*b*) *Il n'y avoit à ces repas aucun divertiſſement ni aucune muſique, & on n'en deſiroit point.*) La converſation de Cléomene leur paroiſſoit plus charmante que la plus belle muſique. Il me ſemble que Platon dit quelque part, qu'à table, quand on fait parler, on ſe paſſe fort bien d'entendre chanter.

attirer

attirer par la douceur de ſon commerce & par des propos, où la grace fût accompagnée de franchiſe & de bonne foi, cela lui paroiſſoit la plus belle de toutes les voies & la plus digne d'un grand roi, comme n'y ayant d'autre différence entre l'ami & le mercenaire, ſinon que le premier ſe prend par les mœurs & par les diſcours honnêtes, & l'autre ne ſe prend que par l'intérêt.

Les Mantinéens furent les premiers qui l'appellerent, & qui, étant tombés la nuit ſur la garniſon des Achéens, la chaſſerent & remirent leur place entre ſes mains. Et lui, après leur avoir rendu leurs loix & leur police, il partit le jour même & alla à Tégée. De-là, côtoyant l'Arcadie, il alla à Pherès dans l'Achaïe dans le deſſein de donner bataille aux Achéens, ou de décrier Aratus comme un lâche qui avoit fui le combat & livré tout leur plat-pays au pillage. Car il eſt bien vrai que l'armée des Achéens étoit alors commandée par Hyperbatas; mais c'étoit toujours Aratus qui y avoit la principale autorité.

Les Achéens étant donc ſortis en campagne avec toutes leurs troupes, (*a*) & s'étant campés dans les terres de Dymes près du temple d'Hécatombæon, Cléomene les y

(*a*) *Et s'étant campés dans les terres de Dymes, près du temple d'Hécatombæon.*) ἐν τῇ Δυμαίᾳ περὶ τὸ καλούμενον Ἑκατόμβαιον, dit Polybe liv. II, mais il n'explique point ce que c'eſt que ce lieu ou ce temple appellé *Hécatombæon*. Pauſanias, qui a décrit exactement tout ce qu'on voyoit autour de Dymes, n'en fait aucune mention.

ſuivit, & il parut avoir fait-là une grande faute de s'être placé entre la ville de Dymes, qui étoit ſon ennemie, & le camp des Achéens. Mais, en les harcelant & en les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin à en venir au combat, où il remporta ſur eux une grande victoire; car il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de gens & fit grand nombre de priſonniers. De-là il marcha contre Langon (*a*) d'où il chaſſa la garniſon d'Achaïe, & rendit la ville aux Eléens.

Les Achéens étant fort abattus par ces grandes pertes, Aratus, qui avoit accoutumé d'être capitaine général tous les deux ans, refuſa cette année-là cette charge, pria qu'on l'en diſpensât; & malgré les prieres & les inſtances de ſes citoyens, il laiſſa honteuſement le timon & abandonna le commandement entre les mains d'un autre, dans le tems qu'il voyoit ſon pays battu d'une tempête plus violente que jamais.

Les Achéens, réduits à cette grande extrémité, envoyerent des ambaſſadeurs à Cléomene, & Cléomene parut d'abord leur impoſer des conditions trop dures; mais il envoya lui-même des ambaſſadeurs de ſa part leur propoſer de lui céder ſeulement le commandement de la Grece; que pour le reſte il n'auroit aucun différend avec eux, & qu'il leur rendroit leurs priſonniers & leurs places. Les Achéens, très-diſpoſés à recevoir la paix à ces condi-

(*a*) Il n'y a point de ville de ce nom. Je crois que Plutarque avoit écrit *Loſion*, qui eſt une ville d'Elide.

tions, prierent Cléomene de ſe rendre à Lerne où ils devoient tenir une aſſemblée générale pour conclure ce traité; mais il arriva que Cléomene, s'étant échauffé en marchant avec trop de hâte, & ayant bu de l'eau froide mal-à-propos, fut attaqué d'une violente hémorrhagie accompagnée d'une extinction de voix. C'eſt pourquoi il renvoya aux Achéens les plus conſidérables de leurs priſonniers, remit l'aſſemblée à un autre tems, & s'en retourna à Lacédémone.

Ce contre-tems ruina entiérement les affaires de la Grece, qui ſans cela alloit ſe relever de l'état où elle étoit réduite, & s'affranchir de l'inſolence & de l'avarice des Macédoniens. Car Aratus, ſoit par défiance, ſoit par crainte de Cléomene, ſoit enfin qu'il portât envie à ces grands ſuccès qui lui étoient arrivés contre toute eſpérance, & qu'il pensât qu'ayant eu le commandement de la Grece pendant trente-trois ans, il lui étoit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter ſur lui & lui enlever toute ſa gloire & ſa puiſſance, & ſe mettre en poſſeſſion d'une principauté qu'il avoit acquiſe, augmentée & conſervée pendant ſi long-tems, il fit tous ſes efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur propoſoit. Mais, comme les Achéens n'adhéroient point à ſon ſentiment, parce qu'ils étoient effrayés de l'audace de Cléomene, & que d'ailleurs ils trouvoient très-juſte & très-raiſonnable le deſſein des Lacédémoniens de remettre le Péloponeſe dans l'état où il étoit

anciennement, il entreprit une action qui n'auroit été ni séante ni honnête à aucun des Grecs, qui étoit très-infame pour lui, & qui répondoit mal à tant de grandes choses qu'il avoit faites & dans la paix & dans la guerre; il appella Antigonus en Grece, & remplit le Péloponese des mêmes Macédoniens qu'il en avoit chassés dans sa jeunesse, leur ayant arraché la citadelle de Corinthe, & s'étant rendu suspect à tous les rois, & leur ennemi déclaré, sur-tout le mortel ennemi d'Antigonus dont il dit mille maux, comme cela paroît par les écrits qu'il a laissés. Dans ces écrits il déclare lui-même qu'il avoit beaucoup souffert, & qu'il s'étoit exposé à de grands dangers pour délivrer leur ville de la garnison des Macédoniens; & après cela il amene lui-même ces Macédoniens dans sa patrie, les fait entrer en armes jusques dans ses foyers, & les introduit dans les appartemens des dames mêmes; & cela pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un roi de Sparte, & un roi qui, ayant trouvé la police de sa ville dans un grand désordre, comme une harmonie entiérement détraquée & corrompue, vouloit la rétablir (*a*) & la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue, fût appellé dans ses titres capitaine général des Sicyoniens & des

(*a*) *Et la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue.*) C'est-à-dire, à cette simplicité, à cette frugalité & à cette égalité, qui font le même effet dans les états, que le ton Dorien dans la musique. Il a été parlé ailleurs de ce ton Dorien.

Tricéens. Pour fuir ceux qui mangeoient de gros pain, qui portoient la grosse cappe de Sparte, & ce qui lui paroissoit encore plus terrible, & dont il faisoit le plus grand reproche à Cléomene, qui vouloient retrancher les richesses & soulager la pauvreté, il suivit le diadême & la pourpre; & de peur de passer pour obéir à Cléomene, il se jetta & jetta avec lui toute l'Achaïe aux pieds des Macédoniens pour exécuter les ordres de leurs satrapes. Il faisoit des sacrifices à Antigonus, sacrifices qu'il nomma *Antigonées*; & lui-même couronné de fleurs à la tête d'une procession, il chantoit des hymnes en son honneur comme à un dieu, lorsque ce n'étoit qu'un homme, & un homme tout ulcéré & tout pourri. Ce que nous en écrivons, ce n'est point pour accuser Aratus & pour invectiver contre lui, car en plusieurs choses il s'est montré un grand personnage & très-digne de la Grece, mais seulement pour déplorer l'infirmité de la nature humaine qui, dans les mœurs même les plus respectables & les plus excellentes pour la vertu, ne sauroit former cette perfection de beauté qui est exempte de tout blâme.

Les Achéens s'étant rendus à Argos qu'ils avoient encore choisi pour le lieu de leur assemblée générale, & Cléomene s'y étant rendu de Tégée, on eut de grandes espérances que le traité de paix y seroit conclu & signé. Mais Aratus, qui étoit déja convenu des principaux articles avec Antigonus, &

qui craignoit que Cléomene ne ruinât & ne renversât tout, ſoit en gagnant le peuple par ſes belles paroles, ſoit en le forçant, lui manda : *Qu'il entendoit qu'il entrât ſeul dans Argos, & que, pour la sûreté de ſa perſonne, on lui donneroit trois cens ôtages, ou, s'il n'étoit pas content de cette offre, qu'il n'avoit qu'à s'approcher avec ſes troupes du Gymnaſe appellé Cyllarabium* (a), *qui étoit hors des portes de la ville ; & que là on lui donneroit audience, & on écouteroit ſes propoſitions.*

Ces paroles ouïes, Cléomene s'écria que c'étoit une très-grande injuſtice, & qu'on devoit lui faire cette déclaration avant ſon départ, & ne pas attendre qu'il fût arrivé aux portes de leur ville, pour lui ſignifier qu'ils ſe défioient de lui, & pour le renvoyer ſans rien faire. En même tems il écrivit aux Achéens une longue lettre dont la plus grande partie étoit une accuſation d'Aratus. De ſon côté, Aratus répondit à cette accuſation en vomiſſant contre lui quantité d'injures dans le diſcours qu'il fit au peuple.

Cléomene partit donc ſur le champ pour s'en retourner, & en même tems il envoya un héraut aux Achéens leur déclarer la guerre. Il ne l'envoya pas à Argos, (b) mais à

(a) Il l'appelle ailleurs Cyllarabis ; c'étoit un lieu d'exercice à trois cens pas d'Argos, ainſi appellé de Cyllarabus, fils de Sthénélus.

(b) *Mais à Ægion, comme l'écrit Aratus, pour avoir le tems de les prévenir.*) Car, comme Ægion étoit une ville maritime de l'Achaïe ſur le bord du golfe de Corinthe, tout au bout preſque du côté du couchant, & par conſéquent fort éloignée d'Argos,

Ægion, comme l'écrit Aratus pour avoir le tems de les prévenir & de les ſurprendre avant qu'ils euſſent fait leurs préparatifs.

Voilà donc toute la ligue des Achéens dans le mouvement & dans le trouble, & la plupart des villes prêtes à ſe révolter & à ſe ſéparer; parce que d'un côté le peuple eſpéroit le partage des terres & l'abolition des dettes, & que de l'autre, les nobles & les puiſſans étoient las de la domination d'Aratus; & que la plupart même étoient irrités contre lui de ce qu'il avoit appellé les Macédoniens dans le Péloponeſe. Tout cela augmentant la confiance & l'audace de Cléomene, il ſe jetta dans l'Achaïe, où d'abord il prit d'emblée la ville de Pellene, & en chaſſa la garniſon des Achéens. Enſuite il s'empara de Phénée & de Pentelée. Les Achéens, craignant une trahiſon qui ſe tramoit à Corinthe & à Sicyone, firent partir d'Argos leur cavalerie & l'infanterie étrangere, & les envoyerent dans ces places pour les garder, pendant qu'eux de leur côté s'étant tous rendus à Argos, ils célébroient les jeux Néméens avec beaucoup de magnificence.

Sur cela Cléomene eſpérant, comme cela étoit vrai, que, s'il ſurprenoit la ville pendant qu'elle étoit pleine de réjouiſſance, & remplie de ſpectateurs qui étoient accourus pour la fête, & qu'il l'attaquât ainſi à l'im-

Cléomene eſpéroit de ſurprendre cette place avant que la déclaration de cette guerre y pût être portée d'Ægion, & qu'ils euſſent fait leurs préparatifs.

provifte, il y jetteroit un plus grand trouble & un plus grand effroi, il s'approcha la nuit de fes murailles; & s'étant emparé d'abord du quartier appellé Afpis, qui eft au-deffus du théatre, lieu très-fort d'affiette & de difficile accès, il effraya tellement tout ce peuple, qu'il n'y eut pas un feul homme qui osât fe mettre en défenfe; mais ils reçurent garnifon, donnerent vingt de leurs principaux citoyens pour ôtages, firent un traité d'alliance avec les Lacédémoniens, & abandonnerent le commandement à Cléomene.

Ce fuccès ne fervit pas peu à augmenter fa réputation & à accroître fa puiffance; car les anciens rois de Sparte, quelques efforts qu'ils euffent faits, n'avoient jamais pu s'affurer de la ville d'Argos. Pyrrhus même qui étoit un très-grand capitaine, après l'avoir prife d'affaut, ne put la conferver, mais y fut tué & y perdit une grande partie de fon armée. C'eft pourquoi l'on admiroit d'autant plus la diligence & le grand fens de Cléomene; & ceux qui auparavant fe moquoient de lui, quand il fe vantoit qu'il imitoit Solon & Lycurgue en aboliffant les dettes & en rendant tous les citoyens égaux en biens, étoient alors entiérement perfuadés, & avouoient fincérement qu'il étoit feul la caufe du changement qui étoit arrivé au courage des Spartiates. Car avant ce jour ils étoient fi abattus & fi peu capables de fe défendre eux-mêmes, que les Etoliens étant entrés un jour en armes dans leur pays, en emmenerent en une feule fois

cinquante mille esclaves. Sur quoi un des plus vieux Spartiates dit, *que les ennemis leur avoient fait un très-grand bien en soulageant la Laconie d'une si pesante charge.* Au lieu que très-peu de tems après, dès qu'ils eurent seulement repris les anciens usages de leur patrie, & qu'ils se furent remis sur les voies de cette ancienne discipline, alors, comme si Lycurgue eut été présent, & qu'il les eût gouvernés encore, ils donnerent des preuves d'une très-grande valeur, rendirent une obéissance entiere à leurs supérieurs, remirent Lacédémone en possession de la principauté de la Grece, & recouvrerent le Péloponese entier.

Après la prise d'Argos, Cléone & Phlionte (*a*) se rendirent incontinent à Cléomene. Aratus, qui étoit à Corinthe où il s'amusoit à faire une recherche de ceux qui étoient soupçonnés de favoriser le parti des Lacédémoniens, n'eut pas plutôt appris ces nouvelles qu'il en fut extrêmement troublé; & sentant que la ville de Corinthe penchoit du côté de Cléomene, & que les Achéens vouloient se retirer, il appella les habitans au conseil; & cependant sans être apperçu, il se coula jusqu'à la porte de la ville, & là montant sur un cheval qu'on lui avoit amené, il s'enfuit à Sicyone.

D'abord parmi les Corinthiens, ce fut à qui feroit le plus de diligence pour arriver le premier à Argos, afin d'annoncer cette

(*a*) Villes entre Argos & Corinthe.

nouvelle à Cléomene. Aratus écrit lui-même que tous les chevaux en creverent. Cléomene gronda fort les Corinthiens de ce qu'ils n'avoient pas arrêté Aratus, & qu'ils l'avoient laissé échapper. Aratus écrit pourtant que Mégistonus le vint trouver de la part de Cléomene pour le prier de lui livrer la citadelle de Corinthe, où il y avoit une garnison d'Achéens, moyennant une bonne somme d'argent qu'il lui offroit, & qu'il fit réponse, *que les affaires ne dépendoient pas de lui, mais qu'il dépendoit lui-même des affaires*. Voilà ce qu'Aratus écrit.

Cléomene, étant parti d'Argos, & ayant gagné les Epidauriens, les Trezeniens & les Hermioniens, alla à Corinthe avec son armée, assiégea la citadelle d'où les Achéens refuserent de sortir; & ayant envoyé querir les amis d'Aratus, & ceux qui avoient soin de ses affaires, il leur ordonna de prendre sa maison & tous ses biens, & d'en avoir soin pour les lui conserver. En même tems il dépêcha encore vers lui Tritumalle le Messénien pour lui proposer de consentir au moins que la citadelle de Corinthe fût gardée par une garnison moitié d'Achéens & moitié de Lacédémoniens, & pour lui promettre à lui en particulier le double de la pension qu'il recevoit du roi Ptolemée. Mais, comme Aratus ne voulut pas écouter cette proposition, qu'au contraire il envoya son fils à Antigonus avec les autres ôtages, & persuada aux Achéens d'ordonner par un decret, que la

citadelle ſeroit remiſe entre les mains d'Antigonus, alors Cléomene ſe jetta ſur les terres de Sicyone, qu'il ravagea, & reçut en don tous les biens d'Aratus par un decret des Corinthiens.

Sur ces nouvelles, Antigonus ſe mit en campagne avec une groſſe armée, & paſſa le mont Gerania (*a*). Cléomene ne jugea pas à propos de défendre le paſſage de l'iſthme, & crut (*b*) qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes, & de faire des combats de poſte pour amuſer plus long-tems les Macédoniens, que de hazarder la bataille contre des troupes très-exercées & très-aguerries. Par cette conduite il réduiſit Antigonus à une grande extrêmité; car il n'avoit pas fait grande proviſion de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces paſſages que Cléomene défendoit. Il eſſaya pourtant une nuit de ſe couler dans le Péloponeſe par le port de Lechée (*c*), mais il fut repouſſé & perdit pluſieurs ſoldats.

Cela éleva encore le courage de Cléomene & celui de ſes troupes qui, enflées de cette victoire, ſe mirent à préparer leur ſouper.

(*a*) Montagne entre Mégare & Corinthe.

(*b*) *Qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes.*) C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides, ſur le chemin de l'Attique, juſqu'à la Béotie & au mont Cithéron. Strabon, liv. VIII. Elles étoient appellées ὄνεια ὄρη, c'eſt-à-dire, *les montagnes des ânes.*

(*c*) Port de la ville de Corinthe.

Mais Antigonus fut dans le dernier déſeſpoir de ce que la néceſſité ne lui laiſſoit que les partis les plus extrêmes & de la plus difficile & de la plus hazardeuſe exécution : car il étoit déja réſolu (*a*) de ſe rendre au promontoire d'Hérée, & de paſſer delà ſon armée par mer à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems & de grands préparatifs qui n'étoient pas aiſés à faire.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le ſoir auprès de lui des amis d'Aratus, qui venoient d'Argos par mer pour l'appeller & pour lui apprendre que les Argiens s'étoient révoltés contre Cléomene, & que celui qui avoit excité cette révolte, c'étoit Ariſtote qui n'avoit pas eu beaucoup de peine à perſuader le peuple déja irrité de ce que Cléomene n'avoit pas exécuté l'abolition des dettes qu'il leur avoit fait eſpérer. Aratus, prenant donc d'Antigonus quinze cens ſoldats, ſe rendit par mer à Epidaure; mais Ariſtote n'attendit pas ſon arrivée, & avec ſes

(*a*) *De ſe rendre au promontoire d'Hérée.*) C'eſt le promontoire de Junon appellée *Acræa* : le promontoire ayant donné le nom à la déeſſe, & la déeſſe au promontoire qui étoit appellé *Heræum*. Tite-Live en parle liv. XXXII, 23. *Promontorium eſt adverſus Sicyonem, Junonis quam vocant Acræam, in altum excurrens. Trajectus inde Corinthum, ſeptem millia ferme paſſuum.* Sur ce promontoire il y avoit un temple de Junon. Comme les géographes n'ont pas marqué la ſituation de ce promontoire, nous ne ſaurions bien juger du parti que vouloit prendre Antigonus. Ce temple de Junon eſt différent du temple de la même déeſſe appellé auſſi *Heræum*, qui étoit audeſſus d'Argos, & qui étoit commun à Argos & à Mycenes, comme nous l'apprenons de Strabon. C'eſt de ce dernier qu'il eſt parlé dans la vie d'Agéſilas.

ſeuls citoyens il aſſiégea la citadelle, & Timoxene marcha à ſon ſecours de Sicyone avec les Achéens.

Cléomene, informé de ces nouvelles vers la ſeconde veille de la nuit, manda incontinent Mégiſtonus, & transporté de colere, il lui ordonna d'aller ſur l'heure même à Argos ſoutenir ſes gens; car c'étoit lui qui lui avoit le plus répondu de la fidélité des Argiens, & qui l'avoit empêché de chaſſer de la ville ceux qui lui étoient ſuſpects. L'ayant donc détaché ſur le champ avec deux mille ſoldats, il s'appliqua à obſerver les démarches d'Antigonus, & à ſoutenir & fortifier le courage des Corinthiens, en leur faiſant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit rien de conſidérable, mais une légere émotion cauſée par un petit nombre de mutins que l'on réduiroit ſans peine.

Mais, après que Mégiſtonus, entré dans Argos, y eut été tué en combattant, & que la garniſon des Lacédémoniens fort preſſée, & ne pouvant preſque plus réſiſter, lui eut envoyé divers couriers pour lui demander un prompt ſecours; alors craignant que, ſi les ennemis venoient à ſe rendre maîtres d'Argos & à lui fermer les paſſages, ils ne pillaſſent la Laconie ſans aucun péril, & ne miſſent le ſiege devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & ſans défenſe, il leva ſon camp & partit de Corinthe avec toute ſon armée.

Il ne ſe fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigonus y entra & y mit une bonne

garniſon. Cléomene, s'étant approché des murailles d'Argos, & ayant raſſemblé ſes troupes qui s'étoient écartées çà & là dans leur marche, tâcha d'eſcalader la place; mais n'en ayant pu venir à bout, il enfonça les voûtes qui étoient ſous le lieu appellé Aſpis, entra par ce moyen & ſe joignit à ſes gens qui étoient-là en garniſon, & qui ſe ſoutenoient encore contre les Achéens. Delà s'étant ſaiſi de quelques autres quartiers avec des échelles, il nettoya toutes les rues d'ennemis par le ſecours des archers de Crete, qui tiroient continuellement. Mais, comme il apperçut Antigonus qui deſcendoit des côteaux dans la plaine avec ſon infanterie, & qu'il vit ſa cavalerie qui ſe jettoit déja en foule dans la ville, il déſeſpéra de la pouvoir garder; & rappellant tous ſes gens, il ſe retira le long des murailles, après avoir fait dans un eſpace de tems fort court de très-grands exploits, & s'être rendu maître de preſque tout le Péloponeſe en moins d'une campagne. Mais s'il fit ces grandes conquêtes en peu de tems, il les perdit en moins de tems encore; car de ſes alliés qui étoient dans ſon camp, les uns l'abandonnerent d'abord, & peu de tems après les autres livrerent à Antigonus toutes leurs places.

Les affaires de Cléomene étant dans cette triſte ſituation, comme il continuoit ſa marche, il reçut le ſoir même à Tégée des couriers de Lacédémone qui lui apporterent une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins ſenſible

qu'à tous ſes autres malheurs; ils lui annoncerent la mort de ſa femme Agiatis dont il n'avoit pas la force de ſe tenir éloigné une campagne entiere dans le tems même de ſes plus heureuſes expéditions; mais il faiſoit ſouvent des voyages à Sparte pour la voir à cauſe de l'amour & de l'eſtime qu'il avoit pour elle. Il fut donc vivement touché de cette mort, comme on peut le croire d'un jeune homme qui venoit de perdre une femme très-belle & très-ſage, & qu'il aimoit tendrement. Cependant il ne déshonora pas en cette occaſion ſa magnanimité, & ne permit pas à ce deuil d'abattre ſon courage; mais conſervant le même ton de voix, la même poſture & le même viſage qu'il avoit auparavant, il donna ſes ordres à ſes officiers & pourvut à la ſûreté des Tégéates. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte où il arriva de bonne heure; & après avoir donné quelques momens à ſa douleur dans ſa maiſon avec ſa mere & ſes enfans, il reprit incontinent le ſoin des affaires publiques.

En ce tems-là, Ptolémée, roi d'Egypte, qui lui promettoit du ſecours, lui envoya demander pour ôtages ſa mere & ſes enfans. Cléomene fut aſſez long-tems ſans oſer déclarer à ſa mere cette demande du roi d'Egypte; & étant allé ſouvent chez elle pour lui en parler, lorſqu'il étoit ſur le point d'en ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force, & ſe taiſoit. Sa mere voyant ſon embarras

entra dans quelque ſoupçon, & demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce, ſi ſon fils ne deſiroit pas quelque choſe d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cléomene s'étant enhardi, & lui ayant expliqué la choſe commme elle étoit, elle ſe prit à rire de toute ſa force : *quoi*, lui dit-elle, *c'eſt donc là ce que tu as ſouvent voulu me dire, & que tu n'as oſé me découvrir? Que ne nous jettes-tu promptement dans un navire, & que ne m'envoies-tu ſans différer par-tout où tu croiras que mon corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieilleſſe vienne le détruire & le conſumer dans l'inaction & dans la langueur?*

Quand tout fut prêt pour le voyage, ils ſe rendirent par terre au port du Ténare (*a*), accompagnés de toute l'armée. Quand Cratéſicléa fut ſur le point de monter dans le vaiſſeau, elle tira ſon fils à part, & le mena ſeul dans le temple de Neptune. Là elle le tint long-tems embraſſé ; & le baiſant tendrement, le viſage baigné de pleurs, comme elle ſentit qu'il étoit ſi ému & ſi attendri, qu'il fondoit auſſi en larmes, elle lui dit: *Allons, roi de Lacédémone, eſſuyons nos larmes, afin que, quand nous ſortirons de ce temple, perſonne ne nous voie pleurer ni rien faire d'indigne de Sparte, car cela ſeul eſt en notre puiſſance, & les événemens ſont entre les mains de Dieu.* Après avoir ainſi parlé, elle raſſit ſon viſage, s'en retourna au vaiſſeau, tenant

(*a*) Au bas de la Laconie.

ſon petit-petit-fils entre ſes bras, & commanda au pilote de partir ſans différer. En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolemée recevoit des ambaſſadeurs d'Antigonus, & qu'il écoutoit ſes propoſitions; & d'un autre côté, elle eut nouvelles que ſon fils Cléomene, ſollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'oſoit terminer cette guerre ſans le conſentement de Ptolemée, à cauſe d'elle, parce qu'elle étoit en ſon pouvoir. Mais elle lui manda *de faire hardiment & ſans balancer tout ce qui lui paroîtroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolemée pour une vieille & pour un enfant.* Voilà quelles étoient les diſpoſitions de cette reine contre tous les accidens de la fortune.

Antigonus s'étant rendu maître de Tégée, & ayant ſaccagé Mantinée & Orchomene, Cléomene, réduit à défendre la Laconie ſeule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines. De cette contribution il ramaſſa juſqu'à cinq cens talens, arma à la Macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les oppoſer aux corps des Leucaſpides d'Antigonus, & forma le deſſein d'une entrepriſe très-grande, & à laquelle perſonne ne ſe ſeroit attendu. La ville de Mégalopolis étoit en ce tems-là très-conſidérable, & elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur, ni en puiſſance; & elle avoit encore le ſecours des Achéens, & celui d'Antigonus campé dans ſon voiſinage, & qui paroiſſoit avoir été appellé par les Achéens, à la ſollicitation ſur-

tout des Mégalopolitains. Cléomene ſe mit en tête de bruſquer cette place, car c'eſt le terme qui convient le mieux pour exprimer un exploit ſi rapide & ſi imprévu. Il commanda donc à ſes troupes de prendre du pain pour cinq jours, & les mena d'abord à Sellaſie, comme pour aller faire le ravage dans le pays d'Argos. Mais s'étant rabattu tout-d'un-coup ſur les terres de Mégalopolis, (*a*) & ayant fait ſouper ſes gens près de Rœtium, il marcha droit à la ville (*b*) par le chemin d'Héliconte.

Quand il en fut aſſez près, il détacha Pantéus à la tête de deux compagnies de Lacédémoniens, avec ordre de ſe ſaiſir d'un endroit de la muraille qui étoit entre deux tours, & qu'il ſavoit être l'endroit le moins gardé; & avec le reſte de ſon armée il le ſuivit ſans ſe hâter. Pantéus ayant trouvé ſans aucune garde ni défenſe, non-ſeulement l'endroit que Cléomene lui avoit dit, mais encore toute la muraille qui étoit de ce côté là, il en occupa d'abord une partie & ſe mit à abattre l'autre, & paſſa au fil de l'épée tous les gardes qu'il rencontra; de ſorte que Cléomene arriva avec ſon armée, & ſe trouva au

(*a*) *Et ayant fait ſouper ſes gens près de Rœtium.*) Les géographes ne font aucune mention de Rœtium. Il paroît que c'étoit quelque poſte, quelque place près de Mégalopolis.

(*b*) *Par le chemin d'Héliconte.*) Le P. Lubin a cru que le texte étoit corrompu & qu'il falloit lire, *par le chemin d'Héliſſonte.* Car il n'y a point en Arcadie de place appellée *Héliconte;* mais il y en a une appellée *Héliſſon* & une riviere de même nom, mentionnées par Pauſanias.

milieu de la ville avant que les Mégalopolitains fussent seulement informés de ses approches. Le bruit de cette invasion ne se répandit même que fort tard dans la ville, & alors les habitans se trouverent si étonnés que la plupart, ramassant à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux, se retirerent sur l'heure. Les autres en petit nombre prirent les armes & allerent fondre sur l'ennemi qu'ils ne purent chasser; mais par cette défense ils donnerent le tems à ceux qui fuyoient de se mettre en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville, tous les autres s'étant retirés à Messene avec leurs femmes & leurs enfans, avant qu'on pût penser à les poursuivre. La plupart même de ceux qui s'étoient mis en défense & qui combattoient pour la ville, se sauverent aussi, & il n'y en eut que fort peu de pris, parmi lesquels se trouverent Lysandridas & Théoridas, les deux plus nobles & les plus puissans personnages qui fussent parmi les Mégalopolitains. C'est pourquoi ceux qui les avoient fait prisonniers les menerent d'abord à Cléomene.

D'aussi loin que Lysandridas l'apperçut, il lui cria: *Roi de Sparte, vous avez aujourd'hui entre vos mains une grande occasion de vous rendre le plus glorieux homme du monde, en faisant une action encore plus belle & plus royale que celle que vous venez d'exécuter.* Cléomene, qui se douta bien de la priere qu'il vouloit lui faire, lui répondit: *que voulez-vous donc me dire, Lysandridas, car ap-*

paremment vous ne me demanderez pas que je vous rende la ville? Au contraire, lui repartit Lysandridas, *c'est cela même que je vous demande, que vous ne ruiniez point cette ville, mais que vous la remplissiez d'amis & d'alliés sûrs & fideles, en rendant aux Mégalopolitains leur patrie, & en devenant le sauveur de tout ce peuple qui en est sorti.* Cléomene, après avoir gardé quelques momens le silence: *il est difficile*, dit-il, *de s'assurer de ce que vous me dites là; mais à Sparte ce qui est glorieux l'emporte toujours sur ce qui est utile.*

En finissant ces mots il les envoya tous deux à Messene avec un héraut, pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendoit leur ville, à condition qu'ils renonceroient à la ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. (*a*) Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaïe, se mit à calomnier Cléomene & à l'accuser *de chercher moins à leur rendre la ville, qu'à avoir avec la ville tous les habitans.* En même

(*a*) *Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaïe.*) Polybe donne de grands éloges à cette constance & à cette générosité des Mégalopolitains, qui aimerent mieux perdre leur pays, que de renoncer au parti & à l'alliance des Achéens, & qui, quoiqu'on leur donnât la permission de revenir dans leur ville, aimerent mieux être privés de leurs terres, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs biens, de leur ville, & de tout ce qu'ils avoient de plus cher, que de violer la foi qu'ils avoient donnée à leurs alliés. Y a-t-il rien de plus glorieux & de plus illustre? Polybe, liv. II.

tems il chaſſa Théoridas & Lyſandridas de Meſſene. C'eſt ce même Philopœmen qui fut enſuite le premier des Achéens, & qui acquit parmi les Grecs une très-grande gloire, comme nous l'avons écrit dans ſa vie.

Sur ces nouvelles, Cléomene, qui juſques-là non-ſeulement avoit épargné la ville, mais qui l'avoit conſervée avec tant de ſoin qu'aucun n'auroit oſé toucher à la moindre choſe, fut ſi irrité & entra dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les ſtatues & les tableaux; & après avoir détruit & raſé la plus grande partie de ſes murailles & de ſes quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte, & ramena ſes troupes de peur d'Antigonus & des Achéens. Ils ne firent pourtant rien, car ils étoient à Ægium où ils tenoient un conſeil général; mais Aratus, informé de ce qui venoit d'arriver, ſe rendit incontinent à l'aſſemblée, monta ſur ſon tribunal & pleura long-tems, tenant un pan de ſa robe devant ſon viſage. Tout le peuple émerveillé lui ordonna de déclarer le ſujet de ſes larmes; & il leur dit: *Mégalopolis a été priſe & détruite par Cléomene.*

A cette nouvelle l'aſſemblée ſe ſépara, les Achéens étant fort étonnés de ce malheur ſi ſoudain & de la grandeur de cette perte. Antigonus fit tous ſes efforts pour marcher au ſecours de cette place; mais, comme ſes troupes diſperſées dans leurs quartiers d'hiver ne s'aſſembloient que fort lentement, & que l'affaire preſſoit, il leur commanda de demeurer,

& il alla à Argos avec un petit nombre de ſoldats qui le ſuivirent. Voilà pourquoi la ſeconde tentative de Cléomene parut entrepriſe avec une audace pleine de témérité & de folie, (*a*) mais elle fut au contraire conçue avec beaucoup de prévoyance & de bon ſens, comme l'écrit Polybe. Car ſachant, dit-il, que les Macédoniens étoient diſperſés dans leurs quartiers, & qu'Antigonus paſſoit l'hiver à Argos avec ſes amis, & n'avoit avec lui qu'un très-petit nombre de ſoldats étrangers, il ſe jetta dans les terres d'Argos. Il faiſoit ce raiſonnement en lui-même; ou que, ſi Antigonus, piqué de honte, hazardoit le combat, il le battroit certainement; ou que, s'il refuſoit de combattre, il le décrieroit & le perdroit de réputation auprès des Achéens. Et cela arriva; car comme il ravageoit tout le pays, & qu'il emportoit & emmenoit tout ce qu'il trouvoit ſur ſon chemin, les Argiens, très-fâchés & perdant patience, s'aſſembloient à la porte du roi, criant après lui pour le preſſer de combattre ou de céder le commandement à de plus vaillans. Mais Antigonus, comme capitaine prudent & ſage, perſuadé que la honte conſiſtoit non à ſe voir injurié par ceux du dehors, mais à s'expoſer témé-

(*a*) *Mais elle fut au contraire conçue avec beaucoup de prévoyance.*) C'eſt le jugement qu'en fait Polybe après les plus ſages. *Au commencement du printems*, dit-il, *Cléomene ſe jetta dans les terres d'Argos avec une témérité déſeſpérée, comme le croyoit le vulgaire, à cauſe des lieux forts d'aſſiette qu'il trouvoit ſur ſon paſſage, mais avec beaucoup de prudence & de raiſon, ſelon les gens les plus ſenſés*, &c. Liv. II.

rairement & ſans raiſon, & à abandonner le parti le plus sûr pour ſe livrer à la fortune, refuſa de ſortir & demeura ferme dans ſa premiere réſolution de ne point combattre. Cléomene mena donc ſes troupes juſqu'au pied des murailles d'Argos; & après avoir impunément & ſans aucune crainte ſaccagé & ruiné tout le plat-pays, il reprit le chemin de Sparte.

Peu de tems après il eut avis qu'Antigonus s'étoit avancé juſqu'à Tégée pour entrer delà dans la Laconie; il aſſembla promptement ſon armée; & prenant un autre chemin, le lendemain à la pointe du jour, il parut encore aux portes d'Argos, faiſant le dégât dans la plaine, non en fourageant & coupant les bleds, comme font les autres, avec des faucilles ou avec leurs épées, mais en les abattant avec de grandes perches faites en forme d'épées courbées; de ſorte que ſes ſoldats, en ne faiſant que jouer & que badiner dans leur marche, renverſoient & détruiſoient tous les bleds. Quand ils furent près du Gymnaſe, appellé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu; mais Cléomene l'empêcha, diſant que ce qu'il avoit fait à Mégalopolis avoit été plutôt un emportement de colere, qu'une bonne & belle action.

Antigonus s'en étant retourné à Argos, & ayant occupé tous les côteaux & toutes les hauteurs des environs avec ſes troupes, Cléomene, pour faire ſemblant de n'en tenir aucun compte, & de le mépriſer,

(*a*) envoya des hérauts à la ville demander les clefs du temple de Junon, comme pour y faire un ſacrifice à la déeſſe avant que de s'en retourner. S'étant ainſi moqué des Argiens & d'Antigonus par cette plaiſanterie, (*b*) & ayant fait ſon ſacrifice au-deſſous du temple qui étoit fermé, il ramena ſon armée à Phlionte; delà il chaſſa les troupes qui gardoient Ologonte (*c*), & deſcendit le long d'Orchomene, ayant non-ſeulement relevé le courage & l'audace de ſes citoyens, mais tiré de ſes ennemis mêmes cette louange, qu'il étoit un excellent général, & très-digne & très-capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Car avec les forces d'une ſeule ville, d'avoir réſiſté à la fois à toute la puiſſance des Macédoniens, à tout le Péloponeſe, & aux fonds immenſes fournis par le roi, & de n'avoir pas ſeulement conſervé la Laconie entiere & hors d'inſulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir fourragées & de leur avoir pris de ſi groſſes villes, ce n'eſt pas un exploit d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune.

(*a*) *Envoya des hérauts à la ville demander les clefs du temple de Junon.*) En effet il ne pouvoit mieux faire voir qu'il mépriſoit Antigonus, que d'envoyer demander les clefs de ce temple en préſence de cet ennemi qui occupoit toutes les hauteurs des environs. Car d'envoyer demander ces clefs, c'étoit agir en vainqueur.

(*b*) *Et ayant fait ſon ſacrifice au-deſſous du temple.*) Cela me paroît remarquable. Cléomene fait un ſacrifice à Junon devant ſon temple, qui étoit fermé. La religion l'empêchoit d'en forcer les portes.

(*c*) Petite ville d'Arcadie: Polybe l'appelle *Ologyrtus*.

Mais

Mais celui qui a dit le premier que l'or & l'argent étoient les nerfs des affaires, semble l'avoir dit par rapport à la guerre principalement. Et l'orateur Demadès, comme les Athéniens ordonnoient un jour qu'on équipât des galeres & qu'on s'embarquât, quoiqu'ils n'eussent point d'argent, dit fort bien, *qu'avant que de penser à s'embarquer, il falloit penser à pétrir*. On dit aussi que l'ancien Archidamus, un peu avant le commencement de la guerre du Péloponese, les alliés le pressant de régler ce que chacun devoit contribuer pour sa part, répondit, *que la guerre ne se nourrissoit pas avec des fonds arrêtés & fixes*. Car, comme les athletes qui se sont longtems exercés terrassent à la longue & surmontent ceux qui n'ont en partage que l'adresse & l'agilité, de même Antigonus, se présentant à cette guerre avec tous les fonds nécessaires pour la soutenir, fatigua & défit enfin Cléomene qui ne payoit que bien petitement & avec peine la solde à ses soldats étrangers, & l'entretien à ses propres troupes. Car du reste le tems étoit entiérement pour Cléomene, les affaires d'Antigonus se trouvant en si mauvais termes dans son royaume, qu'elles le rappelloient chez lui.

En effet les Barbares, profitant de son absence, couroient & ravageoient toute la Macédoine; sur-tout les Illyriens y étoient descendus des hautes parties du nord avec une grosse armée, & inondoient tout le pays, de sorte que les Macédoniens, au désespoir de

ſe voir ſaccager, envoyerent preſſer Antigonus de venir les défendre. Et l'on peut preſque aſſurer que, ſi ces couriers fuſſent arrivés un moment avant le combat & lui euſſent rendu leurs lettres, il ſe ſeroit retiré ſur l'heure & auroit laiſſé là les Achéens. Mais la fortune, qui décide des plus grandes affaires, (*a*) & qui en décide ſouvent par un ſeul petit inſtant qui étant manqué produiroit des événemens tout contraires, marqua en cette occaſion quel eſt le poids & la force d'un ſeul moment. (*b*) Car d'abord après la bataille de Sellaſie, & ſur le moment que Cléomene venoit d'être défait & de perdre ſa ville, on vit arriver les couriers qui venoient rappeller Antigonus. Et c'eſt ce qui rendit encore plus pitoyable le malheur de Cléomene; car s'il eût attendu deux jours

(*a*) *Et qui en décide ſouvent par un ſeul petit inſtant, qui étant manqué.*) Cet endroit eſt aſſez difficile dans l'original; j'ai tâché d'en rendre le ſens. Plutarque enchérit ici ſur une réflexion que Polybe lui a fournie.

(*b*) *Car d'abord après la bataille de Sellaſie.*) Cette bataille eſt parfaitement décrite par Polybe, liv. II. Antigonus étoit entré dans la Laconie avec vingt-huit mille hommes de pied, & douze cens chevaux. Cléomene n'avoit que vingt mille hommes; mais il ſuppléa à cette grande infériorité par l'avantage des poſtes; il ſe poſta ſur deux montagnes preſque inacceſſibles, ſéparées ſeulement par un chemin fort étroit, qui alloit le long d'une riviere juſqu'à Sparte; & il avoit fortifié encore ces deux montagnes par un bon foſſé & de bons remparts, de ſorte qu'Antigonus après l'avoir reconnu, ne jugea pas à propos de l'attaquer, & ſe contenta de camper près de lui. Cléomene, qui apparemment manquoit de vivres & d'argent, fit enfin la faute de conſentir à la bataille, & il fut battu. Il y a beaucoup de profit à faire pour les gens de guerre dans le détail que Polybe a fait de ce combat.

ſeulement, & qu'il eût amuſé Antigonus en éludant le combat, il n'eût pas eu beſoin de tirer l'épée, & après la retraite des Macédoniens il auroit réduit les Achéens à traiter avec lui aux conditions qu'il auroit voulu. Mais, comme je l'ai déja dit, le manque d'argent l'ayant obligé de mettre toutes ſes eſpérances dans les armes, il fut forcé de combattre avec vingt mille hommes, comme Polybe l'écrit, contre trente mille.

Dans ce grand danger, Cléomene ſe montra un capitaine digne d'admiration. Il fut auſſi merveilleuſement ſecondé par ſes citoyens qui firent paroître un grand courage, & il n'eut pas ſujet de ſe plaindre de ſes troupes étrangeres qui combattirent très-vaillamment; mais il fut défait par l'armure des ennemis beaucoup meilleure que celle de ſes troupes, & par l'impétuoſité & le poids de la phalange des Macédoniens.

Phylarque ajoute qu'il y eut auſſi de la trahiſon, & que ce fut ce qui ruina le plus les affaires de Cléomene; car Antigonus avoit donné ordre à ſes Illyriens & à ſes Acarnaniens d'environner ſecrettement & d'envelopper une des ailes de Cléomene, qui étoit commandée par ſon frere Euclidas, pendant qu'il rangeroit en bataille ſes autres troupes. Cléomene, qui obſervoit tout de deſſus la montagne où il étoit, ne voyant nulle part les armes des Illyriens & des Acarnaniens, ſe douta qu'Antigonus s'en ſervoit pour quelque ſtratagême ſemblable; faiſant donc ap-

peller Damotelès qui commandoit un corps pour veiller à la garde du camp, & pour empêcher les embûches & les ſurpriſes, il lui commanda de bien voir & de bien examiner en quel état étoient les derrieres de l'armée, & de viſiter le tour du camp. Damotelès, qui, à ce que l'on dit, avoit déja été corrompu par argent, lui dit, *qu'il n'avoit que faire de ſe mettre en peine de ſes derrieres, que tout y alloit bien, & qu'il pensât ſeulement à ceux qu'il avoit en tête pour les bien repouſſer.*

Cléomene, raſſuré par ce rapport, marcha tête baiſſée contre Antigonus. Ses Spartiates firent une charge ſi vigoureuſe, que les Macédoniens furent forcés de reculer juſqu'à cinq ſtades (*a*), & qu'il les menoit battant & avec grand meurtre; mais en même tems il vit ſur l'autre montagne ſon frere enveloppé par les Acarnaniens & les Illyriens. A cette vue il s'arrête, & comprenant bien le danger où étoit cette aile, il s'écrie : (*b*) *tu es perdu*,

(*a*) Six cens vingt-cinq pas.

(*b*) *Tu es perdu, mon cher frere, tu es perdu; mais tu meurs en vaillant homme.*) Il mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de ſoldat, il ne fit pas celui de capitaine. Polybe nous apprend qu'il ne ſe ſervit pas de l'avantage de ſon poſte, car au lieu de tomber de ces lieux hauts ſur les ennemis, de mettre le déſordre dans leurs rangs, & de ſe retirer enſuite ſur ſes hauteurs quand la néceſſité l'y obligeroit, il fit tout le contraire, comme s'il eût dû remporter la victoire ſans rien faire; il ſe tint ferme ſur le ſommet de ſa montagne, dans la penſée qu'il y devoit attendre l'ennemi, afin qu'après ſa défaite il eût plus de peine à s'enfuir par ces lieux penchans & difficiles. Mais le contraire arriva, comme cela étoit bien vraiſemblable; car ne s'étant laiſſé derriere lui aucun eſpace libre pour ſe retirer quand les cohortes des Illyriens lui tomberent ſur les bras, il ne

mon cher frere, tu es perdu; mais tu meurs en vaillant homme, & ta vertu ſera éternellement l'exemple que nos jeunes gens ſe propoſeront, & le ſujet des éloges & des chants de nos femmes de Sparte.

Tout ce corps que commandoit Euclidas, ayant donc été paſſé au fil de l'épée avec lui, ceux qui les avoient défaits tournerent leurs armes contre Cléomene qui, voyant ſes gens dans un tel déſordre, & ſi effrayés, qu'ils n'avoient plus le courage de faire ferme, ſe ſauva par la fuite. On dit que la plupart des troupes étrangeres périrent à cette bataille, & que, de ſix mille Lacédémoniens, il ne s'en ſauva que deux cens.

Cléomene, arrivé à Sparte, conſeilla à ſes citoyens de recevoir Antigonus, & leur dit, *que, ſi en vivant ou en mourant il pouvoit faire quelque choſe qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très-grand plaiſir.* Et voyant que les femmes couroient au-devant de ceux qui s'étoient ſauvés avec lui, qu'elles prenoient leurs armes, & qu'elles leur préſentoient des coupes de vin, il entra dans ſa maiſon. Une jeune eſclave qu'il avoit priſe à Mégalopolis, qui étoit de condition libre, & qui le ſervoit depuis la mort de ſa femme, courut à lui ſelon ſa coutume, & voulut le rafraîchir & le délaſſer, le voyant encore tout échauffé & tout fatigué du combat. Mais il ne voulut ni boire, quoiqu'il eût grand ſoif, ni s'aſſeoir,

put ſoutenir leur effort, parce qu'il n'avoit pas de terrein pour ſe rallier.

quoiqu'il fût très-las ; & s'appuyant tout armé ſur une colonne, la tête ſur le coude, après qu'il ſe fut repoſé quelques momens, en repaſſant dans ſa tête tous les divers partis qu'il pouvoit prendre, tout-d'un-coup il ſortit & alla avec ſes amis au port de Gythium, & s'étant embarqué ſur des vaiſſeaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile.

Il étoit à peine parti, qu'Antigonus arriva dans Sparte dont il s'empara ; & après avoir traité les Spartiates avec toute ſorte de douceur & d'humanité, ſans fouler aux pieds la fierté & la dignité de Sparte, & ſans lui inſulter, mais au contraire en lui rendant ſes loix & ſon gouvernement ; & après avoir ſacrifié aux dieux de la ville, il s'en retourna le troiſiéme jour, ſur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faiſoient un dégât horrible dans tout le pays. Il étoit même déja attaqué d'une grande maladie qui dégénéra enfin en une phthiſie totale par un catarre général ſur tout ſon corps. Il ne ſe laiſſa pourtant point abattre au mal, mais il lui réſiſta & trouva encore en lui des forces pour ſubvenir à de nouveaux combats dans ſon propre royaume, & pour mourir plus glorieuſement après une grande victoire & un grand meurtre des Barbares. Phylarque écrit, & cela eſt bien vraiſemblable, que, dans la bataille qu'il gagna contre les Illyriens dans la Macédoine, il cria tant & avec ſi grand effort, qu'il ſe rompit une veine.

(*a*) Et dans les écoles on entendoit dire publiquement qu'après sa victoire, criant de joie, *ô la belle, ô l'heureuse journée!* il jetta une grande quantité de sang, & que ce symptome fut suivi d'une fievre continue très-violente dont il mourut. Et voilà pour ce qui regarde Antigonus.

Quant à Cléomene, étant parti de l'isle de Cythere (*b*), il aborda à une autre isle appellée Ægialie (*c*); & comme il étoit sur le point de passer delà à Cyrene, un de ses amis, appellé Thérycion, homme qui avoit témoigné beaucoup d'audace & de courage dans toutes les actions de la guerre, & marqué beaucoup de fierté & de hauteur dans tous ses discours, le tirant en particulier, lui dit: *Roi de Sparte, nous avons tous deux fui la plus belle de toutes les morts, qui est de mourir dans le combat. Cependant tout le monde nous a entendu dire que jamais Antigonus ne vaincroit le roi des Spartiates, qu'après l'avoir tué. Nous avons encore en notre pouvoir une autre mort qui, après celle-là, est la seconde en gloire & en vertu. Où est-ce que nous navigeons sans propos & sans dessein? Pourquoi fuir une mort qui est près de nous, pour en aller chercher une qui en est loin? Car, s'il n'est pas honteux à*

(*a*) *Et dans les écoles on entendoit dire publiquement.*) Car dans les écoles on faisoit publiquement des discours, des déclamations sur les actions des grands hommes. Dans un manuscrit, au lieu de σχολαῖς il y a λέσχαις, c'est-à-dire, dans les lieux où l'on s'assembloit pour discourir & pour parler de nouvelles.

(*b*) Isle au bas de la Laconie.

(*c*) Isle à l'orient de Cythere.

des descendans d'Hercule d'être soumis aux descendans de Philippe & d'Alexandre, épargnons-nous cette longue navigation, en nous remettant entre les mains d'Antigonus qui vraisemblablement est autant au-dessus de Ptolemée, que les Macédoniens sont au-dessus des Egyptiens. Que, si nous dédaignons d'obéir à ceux qui nous ont vaincus par la force des armes, pourquoi reconnoîtrions-nous pour maître celui qui ne nous a pas vaincus? Et pouvant ne nous montrer qu'inférieurs à un seul, pourquoi nous montrer inférieurs à deux; à Antigonus que nous fuyons, & à Ptolemée à qui nous allons faire la cour? Dirons-nous que nous allons en Egypte à cause de la reine votre mere qui y est en ôtage? Vraiment ce sera un spectacle bien beau pour elle, & qui lui fera grand plaisir, quand elle montrera aux femmes de Ptolemée son fils devenu fugitif & prisonnier, de roi qu'il étoit! Pendant que nous sommes donc encore maîtres de nos épées, & que nous avons encore le bonheur de voir la Laconie de nos propres yeux, délivrons-nous de cette infortune, & justifions-nous par-là auprès de ceux qui sont morts dans les champs de Sellasie pour la liberté de Sparte, à moins que nous n'aimions mieux nous tenir lâchement en Egypte pour y apprendre qui Antigonus aura laissé à Sparte pour son satrape & son lieutenant.

Thérycion ayant ainsi parlé, Cléomene lui répondit: *Méchant & lâche que tu es, tu crois donc que parce que tu poursuis la mort qui est*

la plus aisée de toutes les choses humaines, & celle qui est toujours en notre pouvoir, tu es magnanime & généreux, & tu ne vois pas que tu fuis d'une fuite encore plus honteuse que la premiere. On a déja souvent vu des gens qui valoient mieux que nous, céder à leurs ennemis, ou trompés par la fortune, ou accablés par le nombre. Mais celui qui cede aux travaux, aux fatigues, aux louanges ou aux blâmes des hommes, celui-là est vaincu par sa propre foiblesse & par sa seule lâcheté; (a) car il faut que la mort que l'on choisit ne soit pas la suite d'une action, mais une action, n'y ayant rien de plus honteux que de ne vivre & de ne mourir que pour soi-même. Et c'est pourtant à cela que tu nous exhortes, en nous pressant de nous délivrer de nos malheurs présens sans rien faire de beau ni d'utile. Je suis d'un avis bien différent, je crois que ni toi ni moi ne devons abandonner l'espérance d'être encore utiles à notre patrie. Quand cette espérance nous manquera, alors il nous sera aisé de mourir si nous en avons tant d'envie.

Thérycion ne repliqua point; mais à la premiere occasion favorable qu'il trouva pour s'éloigner de Cléomene, il s'écarta sur le rivage & se tua de sa propre main. Et Cléomene, partant de ce même rivage, aborda en Afrique, & escorté par les officiers du roi, il

(a) *Car il faut que la mort que l'on choisit, ne soit pas la suite d'une action.*) Voilà un précepte admirable, & qui est tiré de la plus profonde philosophie. C'est la seule pierre de touche dont on doit se servir pour juger des morts, qui sont ou glorieuses ou honteuses.

arriva à Alexandrie. Quand il salua le roi pour la premiere fois, il en reçut un accueil fort ordinaire & fort commun sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, qu'il se fut montré homme sage, qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique, assaisonnée d'une grace pleine d'une honnête liberté & d'une fierté noble qui l'empêchoit de déshonorer la grandeur de sa naissance, & de plier sous les coups de la fortune, & que par cette conduite il eut paru plus agréable que les courtisans qui ne cherchoient qu'à plaire par leurs flatteries & par leurs bassesses, alors Ptolemée fut saisi de honte & de repentir d'avoir négligé un si grand personnage, & de l'avoir abandonné à Antigonus qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cléomene par toutes sortes d'honneurs & de caresses, le rassura & l'encouragea en lui promettant qu'il le renverroit en Grece avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint & entretint ses amis très-simplement & très-sobrement, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Grece en Egypte.

Mais le vieux Ptolemée mourut (*a*) avant

(*a*) Il mourut la derniere année de l'olympiade CXI,

qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléomene de le renvoyer ; & la nouvelle cour étant tombée dans le dernier débordement, & s'étant livrée à tous les excès & du vin & des femmes, les affaires de Cléomene s'en allerent à l'abandon. Car le roi lui-même étoit si corrompu par ces infames débauches, que lorsqu'il étoit le plus sobre & du sens le plus rassis, il passoit son tems à célébrer des fêtes & des sacrifices, & à courir dans son palais en battant le tabourin pour assembler son monde, & laissoit gouverner ses affaires les plus importantes par une courtisanne, nommée Agathocléa, qui étoit sa maîtresse, par la mere de cette courtisanne, & par un infame, nommé Oenantes, qui étoit le ministre de ses plaisirs.

Cependant dans le commencement de son regne il ne laissa pas de se servir de Cléomene ; car, comme il craignoit son frere Magas qui, à cause de sa mere avoit beaucoup de crédit & de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléomene & l'admit dans ses conseils les plus secrets, où il cherchoit les moyens de se défaire de son frere. Mais, quoique tous les autres fussent d'avis qu'il devoit le faire mourir, Cléomene seul s'y opposa, disant : (*a*) *Qu'il vaudroit encore*

l'an 219 avant l'ere chrétienne.

(*a*) *Qu'il vaudroit encore mieux, s'il étoit possible, donner plusieurs autres freres au roi.*) Cléomene parle en homme vertueux, qui est persuadé qu'un roi ne sauroit avoir des ministres plus affectionnés à son service & plus obligés de l'aider à porter le pesant fardeau de la royauté,

mieux, s'il étoit possible, donner plusieurs autres freres au roi pour plus grande sûreté de sa personne, & pour partager entr'eux les affaires du gouvernement, qui en seroient mieux administrées. Sur cela, Sosibius, celui des amis du prince, qui avoit le plus de pouvoir, ayant dit, *qu'on ne pouvoit nullement s'assurer de la fidélité des soldats étrangers pendant que Magas seroit en vie*, Cléomene lui répondit : *Qu'à cet égard il n'avoit qu'à être en repos, parce que parmi cette milice étrangere il y avoit plus de trois mille soldats du Péloponese, qui dépendoient entiérement de lui, & qui, au premier signal qu'il leur donneroit, ne manqueroient pas d'accourir avec leurs armes, tout prêts à exécuter ce qu'il ordonneroit.*

Ce discours persuada sur l'heure de la sincérité de son affection pour le roi, & donna une grande idée de sa puissance. Mais bientôt après, la foiblesse de Ptolemée augmentant sa timidité & sa défiance, & comme il arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point de sens, que le parti le plus sûr leur paroît toujours de craindre tout & de se défier de tout, ce même discours le rendit redoutable à toute la

que ses propres freres. Cela devroit être, mais l'histoire de ces tems-là fait assez voir que l'expérience a démenti ce beau principe, & que les freres de presque tous ces rois ont été leurs ennemis les plus dangereux, & qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire dans les maisons royales que les meurtres des freres. Plutarque nous dit dans la vie de Démétrius, que ce meurtre des freres étoit dans la politique ce qu'est en géométrie un axiome que tout le monde reçoit, & que personne ne conteste.

cour, comme un homme qui avoit beaucoup de pouvoir & d'autorité ſur les ſoldats étrangers. Il y avoit même pluſieurs de ces courtiſans qui diſoient que Cléomene étoit un lion parmi ce troupeau de brebis. En effet il paroiſſoit tel dans toutes ſes manieres à tous ces courtiſans, car il les regardoit de travers avec un air ferme & intrépide, & épioit avec ſoin tout ce qui ſe paſſoit.

Enfin il ſe laſſa de demander des vaiſſeaux & des troupes; mais ayant eu nouvelles qu'Antigonus étoit mort, que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens, & que les affaires le demandoient & l'appelloient, tout le Péloponeſe étant en trouble & en combuſtion; alors il demanda qu'on le renvoyât ſeul avec ſes amis, & c'eſt ce qu'il ne put obtenir. Il ne put même avoir audience du roi qui paſſoit les jours & les nuits avec ſes femmes en débauches, en bacchanales & en maſcarades. Soſibius, qui étoit le principal miniſtre, & en qui le prince ſe repoſoit du ſoin de toutes ſes affaires, voyoit bien que Cléomene, retenu contre ſa volonté, ſeroit dangereux & redoutable, & que renvoyé il devoit être fort ſuſpect; car on devoit tout craindre de ſon audace & de ſon ambition qui le portoient à tout entreprendre, & de la connoiſſance qu'il avoit de la foibleſſe & de la maladie du gouvernement. Car il n'y avoit ni préſens ni largeſſes qui puſſent adoucir ce naturel; mais, comme on dit que le bœuf ſacré que

les Egyptiens adorent ſous le nom d'Apis, au milieu de la plus abondante pâture, & lorſqu'il ſemble le plus vivre dans les délices, n'oublie pourtant point la vie qui lui eſt naturelle, & deſire de courir & de bondir dans les campagnes, & fait viſiblement connoître qu'il eſt très-mécontent d'être retenu entre les mains du prêtre qui a le ſoin de le garder & de le ſervir; Cléomene de même ne prenoit aucun plaiſir à la vie molle & délicieuſe qu'il menoit; mais, comme Homere dit d'Achille, *il ſe laiſſoit dévorer à la triſteſſe, en demeurant dans ſon quartier ſans action, & ſoupiroit après les alarmes & les combats.*

Les affaires de Cléomene étant en cet état, Nicagoras le Meſſénien arrive à Alexandrie. C'étoit un homme qui haïſſoit mortellement Cléomene, mais il faiſoit ſemblant d'être de ſes amis. Il lui avoit autrefois vendu une jolie maiſon de campagne, & n'en avoit pas été payé, ſoit que Cléomene eût manqué d'argent, ſoit qu'il n'eût pas eu le tems d'acquitter cette dette, ou qu'enfin les guerres qui ſurvinrent l'en euſſent empêché. Cléomene le vit comme il débarquoit; car il ſe promenoit alors par hazard ſur le quai qui bordoit le rivage, & il le ſalua avec amitié & lui demanda *quelles affaires l'amenoient en Egypte.* Nicagoras, lui ayant rendu ſon ſalut avec de grandes marques d'affection, lui répondit, *qu'il amenoit au roi de très-beaux chevaux de guerre.* Cléomene, ſe prenant à rire, lui dit: *Il vaudroit mieux pour toi que tu lui*

euſſes amené des baladines, des chanteuſes & de beaux mignons, car voilà les choſes dont le roi eſt préſentement le plus curieux.

Nicagoras ſourit alors à ce mot de Cléomene; mais quelques jours après il le fit ſouvenir de la petite maiſon qu'il lui avoit vendue, & le pria de lui en donner le prix ſans autre délai, l'aſſurant, *qu'il ne l'importuneroit pas s'il n'avoit fait une perte conſidérable dans la vente de ſes marchandiſes.*

Cléomene lui répondit qu'il ne lui reſtoit pas la moindre choſe de la penſion que le roi lui donnoit. Nicagoras, affligé & fâché de ce refus, alla ſur l'heure rapporter à Soſibius le brocard de Cléomene. Soſibius le reçut avec grand plaiſir, mais cherchant un ſujet plus grave & plus capable d'irriter le roi, il perſuada à Nicagoras d'écrire en partant une lettre au roi contre Cléomene pour lui donner avis qu'il avoit réſolu, s'il lui donnoit des vaiſſeaux & des troupes, de ſe rendre maître de Cyrene. Nicagoras écrivit cette lettre & s'embarqua en même tems. Quatre jours après ſon départ, Soſibius porta au roi Ptolemée cette lettre, comme s'il ne venoit que de la recevoir; & ayant par-là mis ce jeune prince en fureur contre Cléomene, il lui conſeilla de l'enfermer dans une grande maiſon, & de lui fournir toujours le même entretien, mais de lui ôter tout moyen de ſortir & de s'échapper.

Ce traitement affligea extrêmement Cléomene, mais il conçut encore de plus mauvai-

ſes eſpérances pour l'avenir ſur une aventure qui lui arriva. Ptolemée, fils de Chryſermus, un des grands amis du roi, avoit toujours fort bien traité Cléomene ; ils avoient lié entr'eux un fort grand commerce, & ils vivoient enſemble avec beaucoup de familiarité. Cléomene l'ayant envoyé prier de le venir voir, il y alla, lui parla avec aſſez de modération & de douceur, tâchant de calmer ſes ſoupçons, & de juſtifier la conduite du roi à ſon égard. Quand il ſortit, il ne prit pas garde que Cléomene le ſuivoit juſqu'à la porte de la priſon ; & il gronda très-fortement les gardes, *de ce qu'ils gardoient avec beaucoup de négligence une bête féroce comme celle-là, & qu'on auroit bien de la peine à reprendre ſi elle échappoit.*

Cléomene, ayant entendu cela de ſes oreilles, ſe retira promptement avant que Ptolelemée pût s'appercevoir qu'il l'avoit ſuivi & alla conter à ſes amis ſon aventure. D'abord ils perdirent tous l'eſpérance qu'ils avoient conçue en arrivant ; & pleins de colere ils réſolurent de repouſſer par les armes l'injuſtice & l'inſolence de Ptolemée, de mourir d'une maniere digne de Sparte, & de ne pas attendre, comme des victimes engraiſſées, qu'on vînt les immoler ; car ils trouvoient très-indigne & très-honteux que Cléomene, qui avoit dédaigné de s'accommoder avec Antigonus, grand homme de guerre, & vaillant de ſa perſonne, ſe tînt là les bras croiſés, attendant le loiſir d'un roi bâteleur &

ſarceur, juſqu'à ce qu'il lui plût de quitter ſon tabourin, & de finir ſes débauches & ſes maſcarades pour venir ordonner ſa mort.

Cette réſolution priſe, & le roi étant allé ce jour-là à Canope, les amis de Cléomene firent courir le bruit par toute la ville que le prince avoit réſolu de le tirer de ſa priſon: en conſéquence de ce bruit, comme c'eſt la coutume des rois d'Egypte, quand ils veulent élargir un priſonnier, de lui envoyer la veille un bon ſouper & de grands préſens, les amis de Cléomene avoient eu ſoin de préparer un feſtin & des préſens qu'ils lui envoyerent en trompant les gardes & en leur faiſant accroire que c'étoit le roi qui les envoyoit. Cléomene, mettant donc des chapeaux de fleurs ſur ſa tête, fit un ſacrifice aux dieux, envoya à ſes gardes de bonnes portions de ce ſacrifice, & ſe mettant à table fit grande chere avec ſes amis.

On dit qu'il commença l'entrepriſe plutôt qu'il n'avoit réſolu, parce qu'il s'apperçut qu'un des domeſtiques, qui ſavoit tout le projet, étoit ſorti & étoit allé voir une femme dont il étoit amoureux. Craignant donc d'être découvert, & voyant qu'il étoit déja près de midi, & que les gardes étoient encore endormis de leur débauche de la nuit, il prit ſa cotte-d'armes dont il découſut la manche du bras droit, & ſortit l'épée à la main avec ſes amis équipés de même, au nombre de treize.

Hippotas, qui étoit boiteux, & un de ces treize, ſortit avec eux, & marcha d'abord aſſez délibérément; mais voyant qu'ils alloient moins vîte pour l'attendre, il les pria *de le tuer & de ne pas manquer leur entrepriſe pour un homme ſoible qui ne pouvoit être d'aucun ſecours*. Par bonne fortune ils rencontrerent près de la porte un homme d'Alexandrie qui menoit un cheval; ils le prirent, & ayant fait monter Hippotas, ils coururent dans toutes les rues, exhortant & encourageant le peuple à la liberté. Mais tout ce peuple n'avoit de force & de courage que pour louer & admirer l'audace de Cléomene, & pas un d'eux n'oſa le ſuivre ni lui donner le moindre ſecours. Ptolemée, fils de Chryſermus, ſortant du palais, fut attaqué par trois de la troupe qui le tuerent. Un autre Ptolemée, à qui la garde de la ville d'Alexandrie étoit commiſe, étant ſorti contre eux ſur ſon char, environné de ſes domeſtiques & de ſes gardes, ils allerent à ſa rencontre, écarterent d'abord la foule qui l'accompagnoit, & l'ayant tiré de ſon char, ils le tuerent ſur la place; enſuite ils prirent le chemin de la citadelle dans le deſſein d'enfoncer les portes de la priſon, & de ſe ſervir d'un grand nombre de priſonniers qui y étoient détenus. Mais les geoliers & les gardes les avoient prévenus, & avoient bien muni & barricadé les portes, de ſorte que Cléomene, déchu de cette eſpérance, alla errant çà & là par toute la ville, ſans que perſonne ſe préſentât pour le ſuivre ni pour le combattre;

mais ils prenoient tous la fuite, saisis de frayeur.

Alors Cléomene vit bien qu'il falloit renoncer à son entreprise; se tournant donc vers ses amis, il leur dit : *Mes amis, il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent ici à des hommes qui fuient la liberté*, & les exhorta tous à mourir généreusement & d'une maniere qui répondît à la grandeur des choses qu'ils avoient faites. Hippotas fut tué le premier à sa priere par un des plus jeunes de la compagnie; tous les autres ensuite se tuerent généreusement eux-mêmes, à l'exception de Pantéus qui le premier avoit pris la ville de Mégalopolis. C'étoit un jeune homme très-beau, très-bien fait, à la fleur de son âge, & plus heureusement né qu'aucun des autres jeunes gens pour la discipline Laconique, & ses grandes qualités avoient donné au roi Cléomene une grande passion pour lui. Ce prince lui ordonna que, quand il le verroit tombé mort, & tous les autres avec lui, alors il se tuât lui-même le dernier. Tous les autres s'étant donc passé l'épée au travers du corps, & étant étendus par terre, Pantéus les alla visiter l'un après l'autre, & les sondant avec la pointe de son épée, il voulut s'assurer s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût encore en vie. En piquant Cléomene au talon il apperçut quelque contorsion sur son visage, il le baisa, s'assit auprès de lui, attendit qu'il fût expiré, & après l'avoir embrassé il se tua sur son corps. Ainsi finit Cléomene, après avoir

regné ſeize années à Sparte, & être devenu auſſi grand homme que nous venons de le repréſenter.

Dès que le bruit de ſa mort fut répandu dans la ville, Cratéſicléa ſa mere, quoique femme d'un grand courage, ne conſerva pas ſa magnanimité contre ce grand coup de la fortune ennemie; & embraſſant les deux enfans de Cléomene, elle ſe mit à déplorer ſes malheurs. L'ainé s'étant débarraſſé de ſes mains, monta ſur le toît, & ſans que perſonne s'en doutât, il ſe jetta en bas la tête la premiere, dont il fut tout briſé; mais il n'en mourut pas, on le releva malgré ſes cris & malgré la fureur où il étoit de ce qu'on l'empêchoit de mourir.

Le roi Ptolemée, informé de cette aventure, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomene, après l'avoir enveloppé de peaux pour le garantir des bêtes, & qu'on fît mourir ſes enfans avec ſa mere, & toutes les femmes qui l'accompagnoient. La femme de Pantéus étoit de ce nombre; c'étoit une dame d'une excellente beauté & d'une taille majeſtueuſe. Son mari & elle étoient encore nouveaux mariés, & dans les premiers feux de leur amour, lorſqu'ils tomberent dans cette infortune.

Quand Pantéus partit de Sparte avec Cléomene, & qu'elle voulut s'embarquer avec lui, ſes parens l'en empêcherent, & l'ayant renfermée malgré elle, ils la gardoient ſoigneuſement. Mais peu de jours après ayant trouvé

le moyen d'avoir un cheval & quelque peu d'argent, elle s'enfuit une nuit, gagna à toute bride le port de Ténare, s'embarqua ſur le premier vaiſſeau, alla trouver ſon mari en Egypte, & là elle partagea tranquillement & gaiement avec lui la vie malheureuſe qu'il menoit dans cette terre étrangere.

Quand les ſoldats menerent Cratéſicléa au ſupplice, elle la ſoutenoit & lui portoit elle-même la robe pour l'aider à marcher; en l'exhortant à montrer en cette occaſion toute ſa fermeté & ſa conſtance, quoiqu'elle ne demandât d'autre grace, ſinon qu'on la fît mourir avant ſes enfans. Malgré ſes prieres, quand on fut arrivé au lieu où l'on avoit accoutumé de faire ces exécutions, les exécuteurs égorgerent d'abord ſes petits-fils à ſes yeux, & l'égorgerent enſuite, ſans que jamais dans cette affreuſe extrêmité elle prononçât d'autre parole que celle-ci: *ah mes enfans, où êtes-vous venus?*

La femme de Pantéus, qui étoit grande & forte, ceignant ſes robes ſans proférer une ſeule parole & ſans marquer le moindre trouble, prit ſoin avec les linges qu'elle avoit, d'accommoder & d'enſevelir toutes ces femmes à meſure qu'elles étoient exécutées. Et quand ſon tour vint de mourir après toutes les autres, elle s'ajuſta elle-même, baiſſa ſes robes ſans permettre qu'aucun autre l'approchât, ni la vît même que l'exécuteur, & mourut enſuite avec un courage héroïque, ſans avoir beſoin que perſonne lui rendît ce

dernier office d'envelopper & de couvrir ſon corps après ſa mort, tant elle fut ſoigneuſe de garder dans la mort même la pudeur & l'honnêteté, & de munir & de remparer ſon corps de la même décence qu'elle avoit conſervée toute ſa vie. Ainſi Lacédémone, dans cette ſanglante tragédie où les femmes entrerent en lice contre les hommes, & diſputerent avec eux à qui ſupporteroit plus courageuſement la mort, fit voir par cet exemple ſenſible & mémorable qu'il n'eſt jamais au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

(*a*) Quelques jours après, ceux qui gardoient le corps de Cléomene ſur la croix, (*b*) virent un grand ſerpent entortillé autour de ſa tête & qui lui couvroit tout le viſage, de ſorte qu'aucun oiſeau carnaſſier ne pouvoit

(*a*) *Quelques jours après, ceux qui gardoient le corps de Cléomene ſur la croix.*) Comme c'étoit la coutume, on mettoit des gardes pour garder les corps de ceux qu'on avoit exécutés, & pour empêcher qu'on ne les enlevât pour les enterrer. *Miles qui cruces aſſervabat ne quis ad ſepulturam corpora detraheret*, dit Pétrone dans ſa Matrone d'Epheſe. C'eſt dans cet eſprit que les princes des prêtres & des phariſiens dirent à Pilate, après qu'on eut crucifié Jeſus-Chriſt : *Ordonnez que le ſépulcre ſoit gardé juſqu'au troiſiéme jour, de peur que ſes diſciples ne viennent la nuit dérober ſon corps, &c.* Matth. XXVII, 64. Cette remarque eſt de M. de Thou, je l'ai trouvée écrite de ſa main à la marge de ſon exemplaire.

(*b*) *Virent un grand ſerpent entortillé autour de ſa tête, & qui lui couvroit tout le viſage.*) Le ſerpent étoit autour de ſa tête & lui couvroit tout le viſage, parce qu'il n'y avoit que cette partie qui fût découverte, le reſte étant tout couvert de peaux. C'eſt ce qui faiſoit le prodige, & c'eſt cela même qui devoit le détruire. Car il n'étoit pas mal aiſé de juger que c'étoit un ſerpent qui s'étoit gliſſé ſur la croix, & qui s'étoit attaché à la tête & au viſage, comme aux ſeules parties découvertes.

en approcher. Ce prodige jetta la ſuperſtition & la frayeur dans l'eſprit du roi, & donna occaſion aux femmes de la cour de faire des ſacrifices d'expiation & de purification, ne doutant point qu'on n'eût fait mourir un homme aimé des dieux, & un homme d'une nature ſupérieure à la nature humaine. Tout le peuple d'Alexandrie courut même en foule ſur le lieu; & pour appaiſer les mânes de Cléomene, il l'invoquoit en l'appellant héros & fils des dieux, juſqu'à ce que des gens plus éclairés dans les cauſes naturelles vinrent calmer leur ſuperſtition & leur crainte, en leur enſeignant (*a*) que, comme des bœufs, quand ils ſont corrompus, s'engendrent les abeilles, (*b*) des chevaux, les guêpes, & des ânes, quand ils ſont auſſi pourris, naiſſent les

(*a*) *Que comme des bœufs, quand ils ſont corrompus, s'engendrent les abeilles, &c.*) C'eſt ce que toute l'antiquité a cru. Varron l'enſeigne comme une choſe connue & éprouvée: *primum apes naſcuntur partim ex apibus, partim ex bubulo corpore putrefacto. Itaque Archelaus in epigrammate ait eas eſſe*, Βοὸς φθαμένος πεποιημένα τέκνα. *Idem* ἵππων μὲν σφῆκες γενεα, μόσχων δὲ μέλισσαι, *lib III. de re ruſt. cap. 16.* Virgile a ſuivi cette fable, & l'a détaillée admirablement dans ſon quatriéme livre des Géorgiques. Ovide a auſſi rapporté dans ſon quinziéme livre des Métamorphoſes ces générations miraculeuſes.

——— Delectos mactatos obrue tauros,
Cognita res uſu, de putri viſcere paſſim
Florigeræ naſcuntur apes.

(*b*) *Des chevaux, les guêpes.*) C'eſt ce qu'Archélaüs avoit dit, ἵππων μὲν σφῆκης γενεα, & d'après lui Ovide,

Preſſus homo bellator equus crabronis origo.

eſcargots ; (*a*) de même du corps des hommes, quand la liqueur qui compoſe la moëlle du dos eſt arrêtée & figée, il s'en engendre des ſerpens. Et c'eſt ſur cette expérience que les anciens ont choiſi ſur tous les animaux le ſerpent pour l'approprier à l'homme.

(*a*) *De même du corps des hommes.*) Nous apprenons des paradoxe d'Antigonus, qu'Archélaüs avoit écrit en vers ſur cette matiere au roi Ptolemée ; c'eſt dans une de ſes épigrammes qu'il dit :

Ἀνδρὸς γὰρ κοίλης ἐκ μυελοῦ ῥάχεως.
Δεινὸς γίνητ' ὄφις, νέκυος δειλοῖο σαπέντος.

De la moëlle d'un homme s'engendre un terrible ſerpent après que le corps eſt pourri.

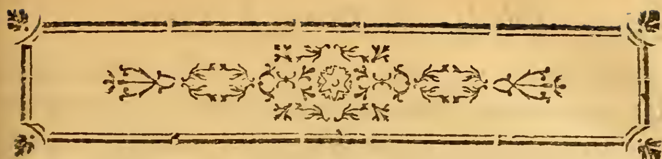
Et il y a bien de l'apparence que ce Ptolemée, à qui ces vers étoient adreſſés, étoit ce même Ptolemée Philopator, & que ces générations prodigieuſes furent imaginées par ce poëte pour conſoler ce prince, & pour calmer ſes frayeurs. Car il n'y a rien qu'on ne perſuade aux princes ſur les matieres qu'ils ignorent, ſur-tout quand ce qu'on leur dit va à les raſſurer & à les ſoulager du peſant fardeau d'une conſcience chargée de crimes. C'eſt après cet Archélaüs qu'Ovide a dit :

Sunt qui, cùm clauſo putrefacta eſt ſpina ſepulcro,
Mutari credant humanas angue medullas.

Fin de la vie d'Agis & de Cléomene.



TIBÉRIUS



TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

Après avoir donné la vie des Grecs Agis & Cléomene, nous ne trouvons pas de moins grandes calamités à exposer dans la vie des deux Romains, Tibérius & Caïus, que nous devons leur opposer. (*a*) Ils étoient fils de Tibérius Gracchus qui, ayant été censeur & deux fois consul, & ayant eu deux fois l'honneur du triomphe, tiroit encore plus de lustre & d'éclat de sa vertu seule, que de toutes ses dignités. C'est cette haute vertu qui, après la mort du grand Scipion, vainqueur d'Annibal, le rendit digne d'épouser sa fille Cornélie, quoiqu'il n'eût jamais été ami de son pere, & qu'au contraire il lui eût toujours été très-opposé.

On dit qu'un jour il trouva dans son lit deux serpens; (*b*) que les devins, après avoir

(*a*) *Ils étoient fils de Tibérius Gracchus, qui ayant été censeur & deux fois consul, &c.*) Tibérius Gracchus, petit-fils de Publius Sempronius, fut deux fois consul & censeur & grand-augure, homme très-sage & un des meilleurs citoyens. C'est l'éloge que lui donne Cicéron dans le premier livre de la Divination.

(*b*) *Que les devins, après avoir considéré ce prodige, ne lui permirent ni de les tuer tous deux, ni de les laisser échapper tous deux.*) Cicéron rapporte cette histoire dans

conſidéré ce prodige, ne lui permirent ni de les tuer tous deux, ni de les laiſſer échapper tous deux; qu'ayant fait leur pronoſtic ſur l'un & ſur l'autre, ils aſſurerent que la mort du mâle hâteroit la mort de Gracchus, & que celle de la femelle avanceroit la mort de Cornélie; que Gracchus qui aimoit éperduement ſa femme, & qui trouvoit qu'il étoit plus raiſonnable qu'il mourût le premier, parce qu'il étoit déja âgé, & que Cornélie étoit encore jeune, (*a*) tua le mâle ſans balancer, & laiſſa aller la femelle; & qu'il mourut peu de tems après, laiſſant douze enfans qu'il avoit eus de Cornélie.

Cette dame, après la mort de ſon mari, prit ſes douze enfans & la conduite de ſa maiſon, & ſe montra ſi ſage, ſi bonne & ſi tendre pour ſes enfans, & ſi pleine de magnanimité & de courage, qu'il parut que Gracchus n'avoit pas pris le mauvais parti de choiſir de mourir plutôt que de laiſſer mourir une telle femme. Le roi Ptolemée voulut lui faire part de ſon diadême, & envoya la demander en mariage, mais elle le refuſa. Dans ſon veuvage elle perdit preſque tous ſes enfans, il ne lui reſta qu'une ſeule fille qu'elle maria au jeune Scipion, & deux fils, Tibérius & Caïus,

ſon premier livre de la Divination, d'après les mémoires de Caïus Gracchus, fils de ce Publius, & ce qu'il y a de plaiſant, il ne la rapporte que pour prouver la certitude de cet art des augures, & pour faire voir la grande foi qu'il faut y ajouter.

(*a*) *Tua le mâle ſans balancer.*) Mais pourquoi le tuer? n'auroit-il pas mieux fait de le laiſſer vivre & de les garder tous deux pour vivre avec ſa femme Cornélie? Il ſemble que cela auroit été plus ſenſé.

qu'elle éleva avec tant de ſoin que, quoiqu'ils fuſſent généralement reconnus pour être nés avec le plus heureux naturel & les meilleures diſpoſitions du monde, ils paroiſſoient avoir été encore mieux élevés à la vertu, qu'ils n'y étoient nés, & avoir reçu plus de ſecours de l'éducation que de la nature. Mais, comme dans les portraits & dans les ſtatues des deux jumeaux Caſtor & Pollux, au travers de la reſſemblance de leurs traits on ne laiſſe pas de remarquer la différence qui ſe trouve naturellement entre un athlete né pour les combats du ceſte, & un autre athlete né pour combattre à cheval; de même au travers de la reſſemblance de ces deux jeunes hommes, pour tout ce qui regardoit la force, la tempérance, la libéralité, la magnanimité & l'éloquence, on ne laiſſoit pas de voir paroître & éclater certaines diſſemblances dans toutes leurs actions & dans leur maniere de gouverner la république. Et il me ſemble qu'il ne ſera pas mal fait de les expoſer ici avant que d'entrer dans le détail de leur vie.

Premiérement, pour ce qui eſt des traits du viſage, du regard, de la démarche & de tous les mouvemens, Tibérius étoit plus doux & plus poſé, & Caïus plus vif & plus véhément; de ſorte que, quand ils parloient en public, le premier ne bougeoit de la même place où il ſe tenoit avec une contenance ſage & raſſiſe; (*a*) & l'autre fut le premier

(*a*) *Et l'autre fut le premier des Romains qui commença à ſe promener dans la tribune aux harangues.*) Cicéron,

des Romains qui commença à ſe promener dans la tribune, à aller d'un bout à l'autre, & à rejetter ſa robe de deſſus ſes épaules, comme on dit de Cléon l'Athénien, qu'il fut le premier des orateurs qui en haranguant rejetta ſon manteau & frappa ſa cuiſſe. De plus la parole de Caïus étoit terrible & véhémente juſqu'à l'excès, & celle de Tibérius étoit douce & plus propre à émouvoir à compaſſion. La diction de celui-ci étoit pure & extrêmement travaillée, & celle de Caïus étoit perſuaſive, fleurie & riante. La même différence ſe remarquoit dans leur table & dans leur dépenſe ordinaire. Tibérius étoit ſimple & frugal, & Caïus, comparé aux autres Romains, étoit tempérant & ſobre; mais en comparaiſon de ſon frere, il étoit curieux & ſomptueux comme un jeune homme, & donnoit dans le ſuperflu, comme Druſus lui reprocha un jour (*a*) qu'il avoit acheté des

dans le troiſiéme livre de l'Orateur, rapporte un endroit d'une oraiſon de ce Caïus Gracchus après la mort de Tibérius, qui marque la force & la vivacité de ſon éloquence, & l'action avec laquelle il prononçoit. *Quid fuit in Graccho, quam tu, Catule, melius meminiſti, quod me puero tantopere ferretur? Quo me miſer conferam? quo vertam? In capitolium ne? At fratris ſanguine redundat. An domum? Matrem ne ut miſeram, lamentantemque videam & abjectam? Quæ ſic ab illo acta eſſe conſtabat, oculis, voce, geſtu inimici ut lacrymas tenere non poſſent.* Les geſtes véhémens & outrés, qui diſtinguent encore aujourd'hui les orateurs de ce pays-là d'avec ceux des autres pays, ont donc une origine bien ancienne.

(*a*) *Qu'il avoit acheté des tables de Delphes.*) Il y a dans le grec, δελφῖνας ἀργυροῦς, *des dauphins d'argent.* On appelloit ainſi certaines machines de guerre dont on ſe ſervoit ſur les vaiſſeaux, ce qui ne peut avoir lieu ici,

tables de Delphes toutes d'argent & d'un ouvrage si exquis (*a*) qu'il en avoit payé six cens vingt-cinq drachmes du marc.

Leurs mœurs n'étoient pas moins différentes que leur langage. Tibérius étoit doux, modéré & poli, & Caïus étoit rude, violent & emporté, jusques-là que souvent au milieu de ses harangues, tout-d'un-coup contre son dessein il s'abandonnoit à des mouvemens excessifs de colere, haussoit la voix, disoit des injures, & brouilloit & confondoit tout dans son discours; ces fréquentes rechûtes l'obligerent à chercher un remede à ces écarts. Il avoit un esclave, nommé Licinius, qui n'étoit pas dépourvu d'entendement, (*b*) &

Il faut lire Δελφικὰς, *des tables de Delphes*; on appelloit ainsi des tables rondes à trois pieds, & de la figure du trépied de Delphes.

(*a*) *Qu'il en avoit payé six cens vingt-cinq drachmes du marc.*) Il y a dans le texte, *douze cens cinquante drachmes par livres*, c'est-à-dire, six cens vingt-cinq livres, ce qui est un prix excessif. La livre n'étoit que de douze onces, & la livre d'argent ne valoit que cinquante francs. Il est inoui que le travail l'ait renchérie de cinq cens soixante-quinze livres. Aujourd'hui le travail le plus exquis n'approche pas de ce prix-là. Car c'est deux cens quatre-vingt-sept livres dix sols de façon par marc de six onces.

(*b*) *Et qui savoit se servir de cet instrument de musique.*) C'étoit une espece de flageolet d'ivoire, comme nous l'apprenons de Cicéron qui dit, dans son troisiéme livre de l'Orateur : *Itaque idem Gracchus, quod potes audire, Catule, ex Licinio, cliente tuo, litterato homine, quem servum sibi ille habuit ad manum, cum eburneola solitus est habere fistula, qui staret occulte post ipsum, cum concionaretur, peritum hominem, qui inflaret celeriter eum sonum, quo illum aut remissum excitaret, aut à contentione revocaret.* Cela étoit assez plaisant de voir dans une assemblée un joueur de flageolet marquer le ton à l'orateur, & l'obliger à le hausser ou à le baisser. Et Crassus dit fort bien dans la suite, *Sed fistulatorem domi*

qui ſavoit ſe ſervir de cet inſtrument de muſique avec lequel on régle la voix & on enſeigne à hauſſer & à baiſſer le ton. Toutes les fois que Caïus parloit en public, ce Licinius ſe tenoit derriere lui; & quand il ſentoit à l'éclat de ſa voix qu'il s'emportoit & qu'il étoit maîtriſé par la colere, il lui ſouffloit un ton doux (*a*) ſur lequel Caïus, relâchant tout auſſi-tôt la violence de ſa paſſion & la véhémence de ſa voix, s'adouciſſoit tout-à-coup & ſe laiſſoit ramener.

Voilà les différences qui étoient entr'eux; du reſte la valeur contre les ennemis, la juſtice envers ceux qui étoient ſoumis à leur conduite, l'application & l'exactitude à ſe bien acquitter de leur devoir dans les fonctions de leurs charges, & la tempérance dans les voluptés, étoient égales dans l'un & dans l'autre. Mais Tibérius étoit plus âgé de neuf ans que ſon frere. De-là vint que leur autorité fut ſéparée par des tems conſidérables, & c'eſt ce qui contribua le plus à ruiner toutes leurs entrepriſes & tous leurs deſſeins, parce qu'ils

relinquetis, ſenſum hujus conſuetudinis vobiſcum ad forum deferetis. « Mais vous laiſſerez » le flûteur à la maiſon, & » vous apporterez au barreau » le goût que vous aurez tiré » de l'habitude à force d'entendre ſes leçons ».

(*a*) *Sur lequel Caïus relâchant tout auſſi-tôt la violence de ſa paſſion.*) Il paroît par tout ce que Plutarque dit ici, que ce flageolet ne ſervoit pas ſeulement à régler la voix de l'orateur, mais encore, qu'en agiſſant ſur les paſſions, il le portoit à modérer ſes emportemens, & à adoucir ſes termes. Cela pouvoit être fort bon pour des orateurs qui parloient ſur le champ. Mais des diſcours préparés auroient-ils pu obéir au flageolet, & auroit-on pu en changer les termes?

ne fleurirent pas enſemble, & qu'ils ne purent unir leur puiſſance qui ſeroit devenue très-grande & peut-être même invincible par cette union. Il faut donc écrire ſéparément la vie de l'un & de l'autre, & commencer par celle de l'ainé.

Tibérius, au ſortir de l'enfance, ſe rendit ſi célebre & ſi recommandable, qu'on le jugea digne d'être aſſocié au college des augures, bien plus à cauſe de ſa vertu qu'à cauſe de ſa grande naiſſance. Une marque bien éclatante de ſa réputation, c'eſt le glorieux témoignage que lui rendit Appius Claudius qui avoit été conſul & cenſeur, qui à cauſe de ſa dignité avoit été déclaré prince du ſénat, & qui en grandeur d'ame & en prudence ſurpaſſoit tous les Romains de ſon tems. Ce grand perſonnage, un jour à un feſtin des augures, adreſſa toujours la parole au jeune Tibérius, lui fit toutes ſortes de careſſes, & lui offrit ſa fille en mariage. Tibérius ayant reçu avec grande joie cette propoſition, & les paroles étant données de part & d'autre, Appius s'en retourna chez lui. Dès qu'il fut ſur le ſeuil de la porte, il appella ſa femme & lui cria : *Antiſtia, je viens de promettre notre fille Claudia.* Antiſtia étonnée & ſurpriſe : *Pourquoi ce grand empreſſement & cette grande hâte*, lui dit-elle, *à moins que vous n'ayez trouvé à lui donner Tibérius Gracchus pour mari ?* (*a*) Je n'ignore pas que quelques

(*a*) *Je n'ignore pas que quelques auteurs appliquent cette hiſtoire à Tibérius, pere des Gracques, & à Scipion*

auteurs appliquent cette hiſtoire à Tibérius pere des Gracques, & à Scipion l'Africain, mais la plupart l'écrivent comme je la rapporte ici. Et Polybe lui-même écrit qu'après la mort de Scipion l'Africain, les parens aſſemblés choiſirent ſur tous les autres ce Tibérius, pere des Gracques, pour lui donner Cornélie que ſon pere avoit laiſſée ſans l'établir.

Ce jeune Tibérius, faiſant la guerre en Afrique ſous le jeune Scipion qui avoit épouſé ſa ſœur, vivoit dans la même tente avec ſon général dont il eut bientôt connu le naturel qui produiſoit tous les jours pluſieurs grandes & belles choſes, très-capables d'exciter dans l'ame le zele & l'amour de la vertu, & un violent deſir de l'imiter. D'abord il ſurpaſſa tous les autres jeunes gens en valeur, en obéiſſance & en attachement pour la diſcipline. Il monta le premier ſur la muraille d'une place des ennemis, comme le rapporte Fannius (*a*), qui aſſure même qu'il monta avec lui, & qu'il partagea avec lui la gloire de cette action. Pendant qu'il fut à l'armée il eut l'amitié de toutes les troupes, & quand il en partit, il laiſſa un très-grand regret dans tous les cœurs.

Cette guerre finie, il fut élu queſteur, & il

l'Africain.) Du nombre de ces auteurs eſt Tite-Live, livre XXXVIII, 57. Mais il fait entendre en même tems qu'il y avoit ſur cela différentes traditions. Et le témoignage de Polybe confirme ſuffiſamment celle que Plutarque a ſuivie.

(*a*) Fannius, gendre de Lælius. Il avoit compoſé une hiſtoire & des annales dont Brutus fit un abrégé.

lui échut par ſort d'aller contre les Numantins avec l'un des conſuls, Caïus Mancinus (*a*), qui ne manquoit pas de courage, mais qui fut le plus malheureux de tous les généraux ; & ce furent juſtement tous ces accidens imprévus & toutes ces affaires ſi malheureuſes qui firent la prudence & le courage de Tibérius ; mais ce qui eſt plus admirable, le reſpect & l'honneur qu'il portoit à ſon général, que ſes malheurs avoient tellement étonné qu'il ne ſe reconnoiſſoit plus lui-même, & qu'il ne ſavoit plus s'il étoit général ; car ayant été battu en pluſieurs grandes batailles, il tâcha de s'enfuir la nuit en abandonnant ſon camp. Les Numantins, avertis de ſa retraite, s'emparerent d'abord du camp ; & courant enſuite après les fuyards, ils donnerent ſur la queue, paſſerent au fil de l'épée tous les derniers ; & enveloppant l'armée, ils la pouſſerent dans des lieux difficiles d'où elle ne pouvoit ſe tirer.

Mancinus, déſeſpérant de s'ouvrir un chemin par la force, leur envoya un héraut pour demander quelque compoſition. Les Numantins répondirent qu'ils n'auroient créance qu'en Tibérius ſeul, & demanderent qu'on le leur envoyât. Cette grande affection qu'ils avoient pour lui venoit de la réputation de ce jeune homme ; car toute l'armée retentiſſoit du bruit de ſon nom & de ſes vertus. Mais elle venoit auſſi du ſouvenir qu'ils

(*a*) Qui étoit conſul avec M. Æmilius Lépidus. C'étoit l'an de Rome 616, 135 ans avant l'ere chrétienne.

conſervoient de ſon pere qui, ayant fait autrefois la guerre en Eſpagne, & ſubjugué pluſieurs nations, avoit accordé la paix à Numance, & l'avoit maintenue & conſervée depuis avec toute ſorte de juſtice & de religion, après l'avoir fait confirmer & ratifier par le peuple. Tibérius fut donc envoyé; il s'aboucha avec les principaux officiers des Numantins, & par ſon éloquence & par ſes douces perſuaſions, ayant fait ajouter des conditions plus favorables à celles qu'on lui accordoit d'abord, il conclut avec eux un traité, & ſauva viſiblement vingt mille citoyens Romains, outre les eſclaves & tous ceux qui ſuivoient l'armée. Toutes les richeſſes qui étoient dans le camp des Romains demeurerent aux Numantins qui les pillerent.

Parmi le butin ſe trouverent les regiſtres de Tibérius, où étoient tous les comptes de la recette & de la dépenſe de ſa charge de queſteur. Comme c'étoit pour lui une affaire très-importante de les recouvrer, il quitta l'armée qui étoit déja en marche, & alla à Numance, accompagné ſeulement de trois ou quatre de ſes amis. Quand il fut aux portes, il appella les commandans de la place, & les pria de lui rendre ſes papiers, afin qu'il ne donnât point à ſes ennemis un prétexte de le calomnier quand ils le verroient hors d'état de ſe défendre & de rendre compte de ſon adminiſtration. Les Numantins, ravis de cette aventure qui l'obligeoit à recourir à eux, le prierent d'entrer dans leur ville. Comme il ne

bougeoit, consultant en lui-même ce qu'il devoit faire, les Numantins s'approcherent, l'embrasserent & le conjurerent de ne plus les regarder comme ennemis, mais de se servir d'eux comme de ses amis très-fideles, & d'avoir une entiere confiance en eux. Tibérius crut qu'il devoit faire ce qu'ils vouloient, tant par l'envie de retirer ses registres, que de peur de les offenser & de les aigrir, s'il témoignoit quelque défiance. Dès qu'il fut entré, ils lui firent servir à dîner, & le prierent très-instamment de s'asseoir & de manger avec eux; après quoi ils lui rendirent ses registres & le presserent de prendre tout ce qu'il voudroit parmi tout le butin. Mais il ne prit que l'encens qu'il n'employa que pour les sacrifices publics, & reprit le chemin de l'armée, après avoir embrassé ces officiers & leur avoir fait toutes sortes d'amitiés & de caresses.

Quand il fut de retour à-Rome, la paix qu'il avoit faite fut regardée comme indigne & honteuse pour les Romains, & il en fut ouvertement repris & blâmé. Les parens & les amis de ceux qui avoient servi à cette guerre, faisant la plus grande partie du peuple, s'assemblerent autour de Tibérius, criant que c'étoit à lui seul qu'on avoit l'obligation de la vie de vingt mille citoyens, & rejettant sur le général seul tout ce qu'il y avoit de honteux dans ce traité.

D'un autre côté, ceux qui étoient indignés de ce qu'on avoit fait, vouloient à toute force

qu'on imitât leurs ancêtres. (*a*) Car autrefois en cas pareil ils renvoyerent tout nuds aux Samnites les généraux qui s'étoient trouvés très-heureux d'échapper de leurs mains par une composition ignominieuse. Et ils renvoyerent non-seulement les généraux, mais encore tous ceux qui avoient eu part à ce traité & qui y avoient consenti, comme les questeurs & les tribuns, faisant tomber ainsi sur leur tête toute la haine des sermens violés & de la paix rompue. Ce fut sur-tout en cette occasion que le peuple fit paroître l'affection & la faveur qu'il portoit à Tibérius; car ils ordonnerent que le consul Mancinus seroit livré aux Tarentins, nud & chargé de chaînes, & ils pardonnerent à tous les autres pour l'amour de Tibérius.

Il y a bien de l'apparence que Scipion, qui étoit en ce tems-là le plus grand des Romains, & qui avoit le plus d'autorité & de puissance, lui aida en cette rencontre. Mais il ne laissa pas d'être blâmé de ce qu'il n'avoit pas sauvé aussi le consul, & fait confirmer le traité conclu avec les Numantins, & dont Tibérius, son ami & son allié avoit été l'auteur. Mais il me paroît que ces plaintes venoient pour la plupart d'un côté de l'ambition même de

(*a*) *Car autrefois en cas pareil, ils renvoyerent tout nuds aux Samnites, &c.*) Il parle des Romains passés sous le joug aux Fourches Caudines cent quatre-vingt-deux ans auparavant, c'est-à-dire, l'an 317 avant l'ere chrétienne. Les Romains pour effacer la honte de ce traité, renvoyerent aux Samnites les généraux, c'est-à-dire, les consuls Vétu-rius Calvinus & Posthumius Albinus.

Tibérius, & de l'autre du zele de ſes amis, & de quelques philoſophes qui le vantoient & qui l'élevoient juſqu'au ciel. Elles n'aboutirent pourtant à rien de fâcheux, ne produiſirent aucun déſordre, & ne brouillerent pas Tibérius avec Scipion. On peut dire même que Tibérius auroit évité les malheurs où il tomba ſi Scipion avoit été à Rome quand il publia ſes édits; (*a*) mais il étoit déja devant Numance où il faiſoit la guerre, quand il entreprit de les faire paſſer. En voici l'occaſion.

Toutes les fois que les Romains avoient conquis des terres ſur leurs voiſins, ils avoient accoutumé d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la république, & de donner les dernieres aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeroient tous les ans une petite rente au tréſor public. Mais les riches ayant commencé à enchérir ſur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chaſſer par ce moyen les pauvres de leurs poſſeſſions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit poſſéder que juſqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi refréna pendant quelque tems l'avarice des riches, & ſecourut fort à propos les pauvres qui, en vertu de cette loi, demeurerent dans le pays ſur les terres qu'ils tenoient à ferme, & continuerent de cultiver chacun la portion qui lui étoit échue

(*a*) C'étoit l'an de Rome 620, 131 avant l'ere chrétienne.

dès le commencement. Mais dans les ſuites les voiſins riches ayant trouvé le moyen de ſe faire tranſporter la ferme de ces terres ſous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres qui en étoient dépoſſédés ne ſe préſentoient plus volontiers pour aller à la guerre, & ne ſe ſoucioient plus de nourrir des enfans, de ſorte que toute l'Italie étoit en danger de ſe voir au plutôt dépeuplée d'habitans libres, & toute remplie d'eſclaves & de Barbares dont les riches ſe ſervoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient chaſſé les citoyens.

Caïus Lælius, l'ami particulier de Scipion, tâcha de remédier à ce déſordre; mais les riches s'y étant oppoſés, il craignit une ſédition & renonça à ſon entrepriſe, (*a*) ce qui lui fit donner le ſurnom de *ſage* ou de *prudent;* car c'eſt ce que ſignifie proprement le mot Romain *ſapiens*. Mais Tibérius, plus hardi, n'eut pas été plutôt nommé tribun du peuple, qu'il ſe jetta à corps perdu dans le même deſſein. La plupart diſent que ce fut à l'inſtigation de Diophane le rhéteur, & de

(*a*) *Ce qui lui fit donner le ſurnom de* Sage.) Je crois que Plutarque a ſuivi ici de faux mémoires, ou qu'il n'a pas finement entendu ce qu'il liſoit; car Lælius ne fut pas appellé *Sage* pour avoir renoncé à l'entrepriſe de faire partager les terres, mais parce qu'il mépriſoit les délices & les voluptés. En voici un bon témoin. Cicéron, dans le ſecond livre *de fin. bon. & mal.* dit: *Nec ille qui Diogenem Stoïcum adoleſcens, poſt autem, Panatium audierat, Lælius, eo dictus eſt ſapiens, quod non intelligeret quid ſuaviſſimum eſſet, nec enim ſequitur, ut cui cor ſapiat, ei non ſapiat palatum, ſed quia parvi id duceret.*

Blossius le philosophe, dont le premier étoit un banni de Mitylene, & l'autre étoit de l'Italie même, natif de la ville de Cumes, ami particulier d'Antipater de Tarse, qu'il connut à Rome, & qui lui fit l'honneur de lui dédier quelques-uns de ses traités de philosophie.

Il y a quelques auteurs qui leur ajoutent pour complice & pour aide sa mere même Cornélie qui reprochoit tous les jours à ses deux fils, *que les Romains ne l'appelloient que la belle-mere de Scipion, & qu'ils ne l'appelloient pas encore la mere des Gracques.* D'autres assurent que celui qui donna le plus de lieu à cette entreprise, ce fut un certain Spurius Posthumius, camarade de Tibérius, & son rival en éloquence; car Tibérius, à son retour de l'armée, l'ayant trouvé fort avancé au-dessus de lui en réputation, en crédit & en puissance, admiré & respecté de tout le monde, il en conçut une telle jalousie qu'il résolut de le surpasser en entreprenant cette action très-hazardeuse, & qui excitoit une grande attente dans le public.

Son frere Caïus, dans un petit mémoire qu'il a laissé, écrit que Tibérius, allant à Numance, traversa la Toscane; que là il vit les terres désertes, & ne trouva d'autres laboureurs ni d'autres pâtres, que des esclaves venus des pays étrangers, & des Barbares; & que dès ce moment il conçut le dessein de cette entreprise qui leur causa tant de maux. Mais ce qui enflamma le plus en lui cette

ardeur & cette ambition, ce fut le peuple qui, par des écriteaux affichés ſur les portiques, ſur les murailles & ſur les tombeaux, l'exhortoit tous les jours à faire rendre aux pauvres les terres de la république.

Il ne fit pourtant pas cette loi de ſa tête ſeulement, mais il la communiqua aux premiers de Rome en réputation & en vertu, & prit leur conſeil. De ce nombre étoit Craſſus, ſouverain pontife, le juriſconſulte Mucius Scévola, alors conſul, & Appius Claudius même, le beau-pere de Tibérius. Et il ſemble que jamais loi plus douce ni plus humaine ne fut donnée contre une ſi grande injuſtice & contre une avarice ſi énorme; car, au lieu que ces avares poſſeſſeurs devoient être punis de leur déſobéiſſance, & être chaſſés avec amende des terres dont ils jouiſſoient contre les loix, il ſe contenta d'ordonner qu'ils en ſortiroient après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient ſi injuſtement; & que les citoyens qui avoient beſoin d'être ſoulagés y entreroient en leur place.

Cependant, quoique cette réforme fût ſi gracieuſe & ſi douce, le peuple oublia le paſſé, & ſe contenta qu'on ne lui fît à l'avenir aucune injuſtice; mais les riches & ceux qui poſſédoient les terres, haïſſant par avarice la loi, & par dépit & par opiniâtreté celui qui l'avoit rendue, tâchoient d'en dégoûter le peuple, & de lui perſuader que Tibérius ne propoſoit ce nouveau partage des terres, que pour ſuſciter de grands troubles dans la répu-

blique, & pour la mettre en combuſtion. Mais ils ne gagnerent rien par ces menées; car Tibérius, ſoutenant ſa cauſe qui d'elle-même étoit honnête & juſte, avec une éloquence qui auroit pu en faire paſſer une mauvaiſe, paroiſſoit terrible & invincible; & il n'y avoit perſonne qui pût lui réſiſter, lorſque tout le peuple étant aſſemblé autour de la tribune, il venoit à parler en faveur des pauvres, & à déduire ſes raiſons : *Les bêtes ſauvages qui ſont répandues dans les montagnes & dans les forêts de l'Italie*, diſoit-il, *ont chacune leurs forêts & leurs tanieres pour s'y retirer; mais ces braves Romains, qui combattent & qui s'expoſent à la mort pour la défenſe de l'Italie, ne jouiſſent que de la lumiere & de l'air qu'on ne peut leur ravir, & n'ont autre choſe au monde; ſans maiſons, ſans retraites, ils errent dans les campagnes avec leurs femmes & leurs enfans. Et leurs généraux mentent & les trompent, lorſque dans les combats ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux & pour leurs dieux domeſtiques, & à repouſſer l'ennemi. Car, parmi tout ce grand nombre de Romains, il n'y en a pas un ſeul qui ait ni un autel paternel, ni un tombeau de ſes ancêtres; & ils ne ſont la guerre & ne meurent que pour entretenir le luxe & pour augmenter les richeſſes des autres; & on a l'effronterie de les appeller les maîtres de l'univers, lorſqu'effectivement ils n'ont pas un ſeul pouce de terre qui leur appartienne.*

A ces paroles qu'il prononçoit avec un

enthoufiafme plein de courage & d'une véritable paffion, & qui frappoit extrêmement le peuple, il n'y avoit aucun de fes adverfaires qui osât rien oppofer. Abandonnant donc le parti de lui répondre, ils s'adreffent à Marcus Octavius, l'un des tribuns, jeune homme grave dans fes mœurs & plein de modération & de fageffe, & d'ailleurs collegue de Tibérius, & fon ami particulier. C'eft pourquoi, par confidération pour lui, il refufa d'abord de s'oppofer à fon ordonnance; mais la plupart des plus puiffans de Rome le preffant & le conjurant de les feconder, enfin, comme entraîné par cette violence, il s'éleva contre Tibérius & s'oppofa à fa loi.

Or parmi les tribuns l'oppofition eft toujours ce qui l'emporte; tous les autres ont beau être d'accord & confentir à un édit, s'il y en a un feul qui s'y oppofe, ils n'avancent rien, & l'oppofition a lieu. Tibérius, irrité de cet obftacle, retira fa loi qui étoit pleine d'humanité, & en propofa une autre qui étoit plus favorable aux pauvres, & plus févere contre les riches; car elle ordonnoit, *que tous ceux qui poffédoient plus de terres que les anciennes loix ne permettoient, les déguerpiroient fur l'heure.*

Il avoit donc tous les jours de nouveaux combats à foutenir contre Octavius dans la tribune; & dans tous ces combats, quoiqu'ils parlaffent avec la derniere véhémence & la plus opiniâtre contention, on affure cependant qu'ils ne dirent pas la moindre chofe

fâcheuſe l'un contre l'autre, & qu'il ne leur échappa pas un ſeul mot que la colere eût dicté; tant il eſt vrai que, d'être heureuſement né & d'avoir été bien élevé, cela modere l'eſprit, le retient dans des bornes honnêtes, le régle & l'adoucit (*a*) non-ſeulement dans les excès de la débauche, mais encore dans les plus grands emportemens de la colere, & dans la plus grande ardeur des diſputes qu'excitent l'ambition & la jalouſie d'honneur.

Tibérius voyant donc que ſa loi touchoit particuliérement Octavius, parce qu'il poſſédoit quantité de terres, il le pria de ſe relâcher de ſon oppoſition, & lui offrit de lui payer le prix de ſes terres de ſes propres deniers, quoiqu'il ne fût pas des plus riches. Mais Octavius n'ayant pas voulu écouter cette offre, alors il propoſa un édit par lequel il défendoit à tous les magiſtrats de faire aucun exercice de leurs charges, juſqu'à ce que par les ſuffrages on eût ou reçu ou rejetté ſa loi. Il ferma même les portes du temple de Saturne, & les cacheta de ſon cachet, afin que les queſteurs ne puſſent en rien ôter ni y rien porter, & condamna à de groſſes amendes

(*a*) *Non-ſeulement dans les excès de la débauche.*) Il y a dans le grec, ἐν βακχεύμασιν. Et Xylander a fort bien remarqué que par ce ſeul mot Plutarque fait alluſion à ce paſſage des Bacchantes d'Euripide, où Tiréſias dit à Penthée, *que la femme, qui eſt naturellement ſage, ne ſe corrompra point dans les excès des Bacchanales.*

——— καὶ γὰρ ἐν βακχεύμασιν,
οὖσ᾽ ἥγε σώφρων, οὐ διαφθαρήσεται.

ceux des préteurs qui ſeroient rebelles & déſobéiſſans; de ſorte que tous les magiſtrats, ſans exception, craignant d'encourir cette peine, abandonnerent leur miniſtere & ceſſerent toutes leurs fonctions.

Cette ceſſation de la juſtice & des affaires fit que les riches qui poſſédoient les terres, changerent de robe, & parurent ſur la place avec une contenance morne & dans un état d'abaiſſement & d'humiliation; mais en ſecret ils dreſſerent des embûches à Tibérius, & lui apoſterent des meurtriers pour l'aſſaſſiner. Il en eut le vent; & au vu & au ſu de tout le monde, il prit ſous ſa robe un poignard dont ſe ſervent les brigands (*a*) & que les Romains appellent *dolons*.

Quand le jour marqué pour l'aſſemblée fut venu, & que Tibérius eut appellé le peuple pour venir donner ſes ſuffrages, (*b*) les riches enleverent les urnes, ce qui cauſa une grande

(*a*) *Et que les Romains appellent* dolons.) Virgile a employé ce mot,

Pila manu ſævoſque gerunt in bella dolones.

Le dolon étoit un bâton dans lequel il y avoit une lame de poignard cachée, & on l'appelloit *dolon* du mot *dolus*, tromperie, parce qu'il trompoit; on le croyoit un bâton, & c'étoit une arme très-dangereuſe.

(*b*) *Les riches enleverent les urnes.*) Les urnes où le peuple devoit jetter ſes ſuffrages. Les Romains avoient deux ſortes d'urnes pour les ſuffrages. Les premieres étoient appellées *ciſtæ*, *ciſtellæ*, dont l'ouverture étoit large, où l'on mettoit les balotes & les tablettes pour les diſtribuer au peuple; afin qu'il donnât ſon ſuffrage, & les autres appellées *ſitellæ*, dont l'ouverture étoit étroite, & où le peuple jettoit ſon ſuffrage. C'étoient ces dernieres que les riches enleverent, afin que les ſuffrages ne puſſent être donnés.

confusion, & alloit être suivi d'un grand désordre; car les partisans de Tibérius, étant les plus forts en nombre, alloient l'emporter par la force, & pour cet effet ils s'assembloient déja autour de lui. Mais Mallius & Fulvius, hommes consulaires, se jetterent à ses pieds, & lui embrassant les genoux & lui prenant les mains, ils le conjuroient avec larmes de se déporter de son entreprise. Tibérius, qui comprenoit les affreux inconvéniens qui alloient arriver de ce désordre, & qui d'ailleurs étoit plein de respect pour ces deux personnages, leur demanda ce qu'ils vouloient donc qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils n'étoient pas suffisans pour lui donner conseil sur une affaire de si grande conséquence, & le presserent avec de grandes instances de s'en remettre au sénat, ce qu'il leur accorda sur l'heure. Mais quand il vit que le sénat assemblé ne déterminoit rien à cause des riches qui y avoient le plus de crédit & d'autorité, alors il prit un parti qui n'étoit ni honnête ni juste, c'est de déposer Octavius de sa charge de tribun, désespérant de pouvoir jamais faire autoriser sa loi par une autre voie.

Mais avant que de se porter à cette extrêmité, il eut recours à la douceur. Il le pria donc ouvertement, & employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser, lui serrant les mains & le conjurant *de se départir de son opposition, & d'accorder cette grace au peuple qui ne demandoit que des choses toutes pleines de justice, & qui en les obtenant ne recevroit*

même qu'une légere récompenſe de tant de peines, de travaux & de dangers qu'il eſſuyoit pour la république.

Octavius rejetta toutes ſes prieres. Alors Tibérius dit à haute voix : *Que, puiſqu'ils étoient tous deux tribuns du peuple & d'une égale autorité, & qu'ils ſe trouvoient en différend ſur des affaires de ſi grande importance, il n'étoit pas poſſible qu'on en vînt autrement que par les armes à une déciſion ; qu'il ne voyoit d'autre remede à ce grand malheur, que de les dépoſer l'un ou l'autre de leur charge ;* & ordonna en même tems à Octavius de faire opiner le peuple ſur lui-même tout le premier, ajoutant, *qu'il étoit prêt à ſe démettre & à devenir ſimple particulier ſi cela étoit agréable au peuple.* Comme Octavius refuſoit cet expédient, il lui déclara qu'il feroit opiner ſur lui, s'il ne ſe déſiſtoit, après avoir eu le tems de prendre conſeil, & ſur cela il congédia l'aſſemblée.

Le lendemain, le peuple étant aſſemblé, Tibérius monta ſur la tribune, & tâcha encore par belles paroles de gagner Octavius : mais voyant qu'il étoit d'une opiniâtreté invincible, il propoſa l'édit qui le deſtituoit de ſa charge, & appella le peuple à venir donner ſes ſuffrages. Il y avoit trente-cinq tribus. Dix-ſept avoient déja donné leurs voix contre Octavius, & il n'en falloit plus qu'une, après laquelle il étoit abſolument dépoſé, & n'étoit plus qu'un ſimple particulier, lorſque Tibérius ordonna qu'on s'arrêtât. En même tems il recommença

à le prier, l'embrassa devant tout le peuple, & lui fit toutes sortes de caresses, le suppliant & le conjurant de ne pas s'exposer lui-même à cet affront d'être démis de sa charge par la voix du peuple, & de ne pas lui attirer à lui le reproche d'avoir été l'auteur d'un édit si sévere & si cruel.

On dit qu'Octavius ne put entendre ces prieres sans en être ému & attendri, que ses yeux parurent baignés de larmes, & qu'il garda le silence pendant un assez long tems; mais enfin ayant jetté ses regards sur les riches & sur ceux qui possédoient les terres & qui étoient en grand nombre autour de lui, il y a de l'apparence qu'il eut honte, qu'il craignit d'en être méprisé & mal voulu, & qu'il aima mieux s'exposer à tout ce qu'il y avoit de plus terrible. C'est pourquoi il cria généreusement à Tibérius, *qu'il n'avoit qu'à passer outre & à faire tout ce qu'il voudroit.*

Sa déposition ayant donc passé, Tibérius ordonna sur le champ à un de ses affranchis de l'arracher de la tribune, car il se servoit de ses affranchis pour licteurs. Cela rendit ce spectacle encore plus pitoyable de voir Octavius traîné si indignement & avec tant d'outrages. Le peuple voulut encore se jetter sur lui. Les riches coururent à son secours, & s'opposerent à leurs efforts; ainsi Octavius se sauva à grande peine de la fureur du peuple; mais un de ses esclaves des plus fideles, qui s'étoit toujours tenu au-devant de lui pour le garantir & pour parer les coups, y eut les

deux yeux crevés. Cela caufa un grand déplaifir à Tibérius qui, ayant entendu le tumulte & appris ce qui venoit d'arriver, courut à grand hâte pour empêcher les fuites.

La loi du partage des terres fut donc confirmée, & on nomma trois commiffaires (*a*) pour en faire la recherche & la diftribution; Tibérius lui-même, fon beau-pere Claudius Appius, & fon frere Caïus qui étoit alors abfent; car il fervoit actuellement au fiege de Numance fous Scipion.

Tibérius étant venu à bout de cette grande affaire affez tranquillement, fans que perfonne osât s'oppofer à lui, il nomma un autre tribun à la place d'Octavius, & il ne le prit point parmi les nobles, mais il choifit un de fes cliens, nommé Mucius. Les nobles offenfés de ce choix, & redoutant l'accroiffement de fa puiffance, lui firent dans le fénat tous les affronts dont ils purent s'avifer; car fur ce qu'il demanda qu'on lui fournît aux dépens du public une tente, comme c'étoit la coutume, afin qu'il s'en fervît à camper pendant qu'il vaqueroit à ce partage, ils la lui refuferent, quoiqu'on l'eût toujours accordée à des gens même qui alloient pour de moindres commiffions.

Ils firent plus encore, ils ne lui ordonnerent pour fa dépenfe que neuf oboles par jour, à l'inftigation de Publius Nafica qui fe déclara fon ennemi fans aucun ménagement, car il poffédoit beaucoup de terres du public, & il

(*a*) Ils furent appellés *triumviri dividendis agris.*

fupportoit

ſupportoit avec peine d'être forcé à les abandonner. Tout cela ne faiſoit qu'irriter & enflammer davantage le peuple.

Sur ces entrefaites il arriva qu'un ami particulier de Tibérius mourut ſubitement, & qu'il parut ſur ſon corps des marques fâcheuſes. Le peuple ne manqua pas de crier d'abord qu'il avoit été empoiſonné, courut chez lui pour ſon convoi, chargea ſon lit & aſſiſta à ſon bûcher. (*a*) Là il ſe confirma dans le ſoupçon qu'il avoit eu ; car le cadavre creva tout-d'un-coup, & il en ſortit une ſi grande quantité d'humeurs corrompues, qu'elle éteignit le feu ; on en apporta d'autre qui ne prit pas non plus, juſqu'à ce qu'on l'eût tranſporté en un autre endroit ; & là après beaucoup de tentatives on eut encore bien de la peine à allumer le bûcher & à faire brûler le corps. Sur cela Tibérius, pour aigrir davantage le peuple, prit la robe noire, & menant ſes enfans ſur la place, il les recommanda au peuple, & le conjura *d'avoir ſoin de ces pauvres malheureux & de leur mere*, comme

(*a*) *Là il ſe confirma dans le ſoupçon qu'il avoit eu, car le cadavre creva tout-d'un-coup.*) Deux choſes confirment le peuple dans ce ſoupçon, que le mort avoit été empoiſonné. La premiere, que le cadavre creva tout-d'un-coup, & rendit quantité d'humeurs corrompues. Mais cela arrive tous les jours à des cadavres qui n'ont point été empoiſonnés. Et la ſeconde, que ces humeurs éteignirent le feu, & qu'on eut bien de la peine à le rallumer ; comme ſi le poiſon pouvoit jamais produire cet effet, & comme ſi un mort empoiſonné ne brûloit pas auſſi facilement & plus facilement même qu'un autre. Mais quand le peuple eſt une fois imbu d'une opinion, quelque folle qu'elle ſoit, tout l'y confirme.

déſeſpérant de pouvoir ſauver ſa vie, & n'attendant que la mort.

Dans ce tems-là (*a*) Attalus Philopator étant venu à décéder, Eudémus de Pergame apporta à Rome le teſtament de ce prince, qui avoit inſtitué le peuple Romain ſon héritier. La lecture de ce teſtament faite, Tibérius ſaiſit cette occaſion, & haranguant ſur le champ le peuple, il propoſa une loi qui portoit: *Que tout l'argent comptant de la ſucceſſion de ce prince ſeroit diſtribué aux pauvres citoyens, afin qu'ils euſſent de quoi s'emménager dans leurs nouvelles poſſeſſions, & ſe pourvoir des outils néceſſaires à l'agriculture.* Il ajouta *que, quant aux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attalus, il n'appartenoit pas au ſénat d'en ordonner, & qu'il en laiſſoit la diſpoſition au peuple.*

Par-là il offenſa encore davantage le ſénat; & un des ſénateurs, nommé Pompéius, s'étant levé, dit: *Qu'il étoit proche voiſin de Tibérius, que par le moyen de ce voiſinage il ſavoit de toute certitude qu'Eudamus de Pergame lui avoit apporté ſecrettement le diadême & la robe de pourpre, comme à celui qui devoit regner à Rome.* Quintus Métellus ſe leva après lui & reprocha à Tibérius que ſon pere étant cenſeur, toutes les fois qu'après avoir ſoupé en ville il ſe retiroit tard, tous

(*a*) *Attalus Philopator étant venu à décéder.*) C'eſt Attalus III, fils d'Eumenes II & de Stratonice, & le dernier roi de Pergame. Mais il n'étoit pas nommé Philopator; ſon ſurnom étoit Philométor. Et c'eſt ainſi qu'on lit dans le manuſcrit de Saint Germain.

les citoyens qui étoient avec lui éteignoient leurs torches, de peur qu'il ne parût qu'ils avoient été dans les compagnies & dans les feſtins plus long-tems qu'il ne convenoit, & que pour lui il n'avoit pas tant de pudeur & ne ſuivoit pas cet exemple; car toutes les nuits il ſe faiſoit éclairer par les plus ſéditieux & les plus néceſſiteux des citoyens. Et Titus Annius qui n'étoit d'ailleurs ni honnête homme ni homme ſage, mais qui paſſoit pour l'homme du monde le plus ſubtil & le plus fort dans la diſpute, ſoit à cauteleuſement interroger, ou à finement répondre, le défia un jour devant tout le monde, lui déféra même le ſerment, & lui ſoutint qu'il avoit déshonoré ſon collegue qui étoit ſaint & inviolable par les loix.

Sur cela le peuple s'émut, & Tibérius s'avançant l'appelle à ſon ſecours, & ordonne qu'on amene Annius qu'il veut accuſer & faire condamner ſur l'heure. Annius, qui ſe ſentoit inférieur en dignité & en éloquence, eut recours à ſon fort, & pria Tibérius qu'avant que de parler il voulût lui répondre ſeulement à une petite queſtion. Tibérius lui ayant permis de lui faire cette queſtion, voilà d'abord un grand ſilence qui regne dans l'aſſemblée; alors Annius lui demanda tout haut: *Si vous vouliez me faire un affront & me maltraiter devant tout le monde, que j'appellaſſe à mon ſecours un de vos collegues, que ce collegue accourût à mon aide, & que vous en fuſſiez fâché, trouveriez-vous que ce fût-là un juſte ſujet de le dépoſer de ſa charge?*

On dit qu'à cette demande Tibérius fut si confus & si déferré, que, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus prêt à parler sans préparation, & le harangueur le plus hardi & le plus déterminé, il demeura muet, ne répondit pas une seule parole, & congédia l'assemblée sur le champ. Mais sentant bien que, de tout ce qu'il avoit fait dans sa charge, la déposition d'Octavius étoit ce qui avoit le plus offensé non-seulement les nobles, mais le peuple même, parce qu'il sembloit avoir ravalé & avili la dignité des tribuns qui jusqu'à ce jour-là avoit été conservée dans toute la fleur de sa beauté & de ses honneurs, il fit un grand discours au peuple, & il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques endroits pour faire voir quelle étoit la force de son éloquence & la vive persuasion dont il l'animoit. Il dit donc : *Que le tribun étoit véritablement un magistrat saint & inviolable, parce qu'il étoit dévoué à la protection du peuple pour soutenir ses intérêts. Mais,* ajouta-t-il, *si venant à changer sa destination, il fait tort au peuple, au lieu de le protéger, qu'il affoiblisse sa puissance, & qu'il l'empêche de donner ses suffrages, alors il se prive lui-même des droits & des honneurs qui lui ont été accordés, parce qu'il ne fait pas les choses pour lesquelles seules il les a reçus; car autrement il faudroit souffrir qu'un tribun démolît le capitole, & qu'il brûlât nos arsenaux; encore même en ce faisant seroit-il tribun, mauvais sans doute, mais toujours*

tribun. Au lieu que, quand il détruit & renverse l'autorité & la puissance du peuple, il n'est plus tribun. Et n'est-ce pas une chose bien étrange & bien terrible qu'un tribun ait le droit, quand bon lui semble, de traîner en prison un consul, & que le peuple n'ait pas celui d'ôter à un tribun toute son autorité, quand il ne s'en sert que contre celui qui la lui a donnée? Car c'est le peuple qui choisit également & le consul & le tribun. La royauté même, outre qu'elle renferme en elle-même toute l'autorité & toute la puissance des autres magistrats qui émanent d'elle, elle a encore cet avantage qu'elle est consacrée par des cérémonies augustes & religieuses, qui l'approchent en quelque sorte de la divinité; cependant Rome ne laissa pas de chasser Tarquin à cause de son injustice. L'insolence d'un seul homme fut cause que cette puissance souveraine, non-seulement la plus ancienne de cet empire, mais celle qui donna la naissance à Rome, fut entiérement abolie. Qu'y a-t-il de plus sacré & de plus vénérable dans Rome, que ces saintes vierges qui veillent incessamment à conserver le feu sacré? Mais si quelqu'une d'elles vient à faire une faute, elle est enterrée toute vive sans miséricorde; car en péchant contre les dieux, elles ne conservent plus ce caractere inviolable qu'elles n'ont qu'à cause des dieux. De même, quand un tribun peche contre le peuple, il n'est plus juste qu'il conserve un caractere qu'il n'a reçu qu'à cause du peuple, car il détruit lui-même cette puissance qui fait toute

ſon autorité. En effet, s'il a été juſtement élu tribun, quand la plupart des tribus lui ont donné leurs ſuffrages, comment ne ſera-t-il pas encore plus juſtement privé de ſa charge quand toutes les tribus auront donné leurs ſuffrages pour le dépoſer? Il n'y a rien de ſi ſaint & de ſi inviolable que les choſes qui ont été conſacrées aux dieux; cependant jamais perſonne n'a empêché le peuple de s'en ſervir, de les changer de place, & de les tranſporter à ſon gré. Il lui eſt donc permis de regarder le tribunat comme une de ces choſes conſacrées, & de le transférer à qui il veut. Et une preuve certaine que cette charge n'eſt ni inviolable ni immuable, c'eſt que très-ſouvent ceux qui en ont été pourvus s'en ſont démis d'eux-mêmes, & ont prié qu'on les en déchargeât.

Voilà les principaux chefs de la juſtification de Tibérius. Mais ſes amis voyant les menées des nobles, & les menaces qu'ils faiſoient contre lui, crurent qu'il étoit néceſſaire pour la sûreté de ſa perſonne qu'il demandât d'être continué tribun pour l'année ſuivante; ce qu'ayant obtenu il recommença à ſe concilier de plus en plus la faveur du peuple par de nouvelles loix où il abrégeoit les années du ſervice qu'ils devoient rendre à la guerre, leur accordoit le droit d'appeller au peuple de tous les jugemens des autres magiſtrats, mêloit parmi tous les juges qui alors étoient tous pris dans le corps des ſénateurs, un pareil nombre de chevaliers, & rabaiſſoit & détruiſoit en toutes manieres la force & l'au-

torité du sénat, plutôt par un esprit de contention & de colere, que par aucun égard à la justice & au bien du gouvernement.

Mais, quand on vint à recueillir sur cela les suffrages, Tibérius & tout son parti, voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, parce que tout le peuple n'étoit pas présent, se mirent d'abord à s'emporter & à dire des injures aux autres tribuns pour gagner du tems, & enfin il congédia l'assemblée en ordonnant qu'on se rassemblât le lendemain. Tibérius s'étant donc rendu sur la place en robe de deuil & dans l'état de la plus grande humiliation, & le visage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre sous sa protection, lui disant ; *qu'il craignoit que ses ennemis ne vinssent la nuit abattre sa maison & le poignarder*. Par ce discours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut plusieurs qui allerent camper & passer la nuit autour de sa maison pour lui servir de gardes.

Le lendemain au point du jour, (*a*) l'officier qui avoit soin de garder les poulets dont les Romains se servent pour la divination, les porta sur la place, & leur jetta à manger devant eux. De tous ces poulets il n'y en eut

(*a*) *L'officier qui avoit le soin de garder les poulets dont les Romains se servent pour la divination.*) Les Romains gardoient dans des cages des poulets dont ils se servoient pour la divination. Ils jettoient de la pâture devant leur cage, & quand ces poulets mangeoient, ils observoient s'il tomboit quelque chose de leur bec, qui fît du bruit en tombant à terre. Ce qu'ils appelloient *tripudium solistimum*. Voyez Cicéron dans le second livre de la Divination, sect. 24.

qu'un ſeul qui ſortit de ſa cage, encore ne fut-ce qu'après que l'officier l'eut long-tems ſecouée ; mais il ne toucha point à la mangeaille, & ne fit que lever l'aile gauche & étendre la cuiſſe, après quoi il ſe retira dans ſa cage.

Cette aventure fit reſſouvenir Tibérius d'un autre préſage qui lui étoit arrivé. Il avoit un caſque dont il ſe ſervoit dans les combats, qui étoit orné magnifiquement, & remarquable ſur tous les autres ; deux ſerpens allerent faire leurs œufs dans ce caſque ſans qu'on s'en apperçût, & les firent éclore ; & ce ſouvenir fit qu'il fut encore plus troublé du préſage des poulets. Cependant il ne laiſſa pas de ſortir quand on l'eut averti que le peuple étoit aſſemblé au capitole.

En ſortant il ſe heurta le pied contre le ſeuil de la porte, & le coup fut ſi rude que l'ongle du gros doigt du pied en fut fendu, & que le ſang ſortit au travers du ſoulier. En marchant il apperçut à ſa gauche ſur les tuiles d'une maiſon des corbeaux qui ſe battoient ; & quoiqu'il fût accompagné d'une groſſe troupe de gens, comme cela eſt vraiſemblable, à cauſe de ſa dignité, une pierre pouſſée par un de ces corbeaux tomba juſtement auprès de ſon pied ; cela l'étonna & arrêta les plus hardis de ſes partiſans. Mais Bloſſius de Cumes, qui le ſuivoit, lui repréſenta : *Que ce ſeroit une grande honte & une lâcheté inſigne que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, & le protecteur du peuple,*

pour la crainte d'un corbeau, refusât d'obéir à ses citoyens qui l'appelloient à leur secours; que ses ennemis ne tourneroient pas cette indignité en risée, mais qu'ils iroient semant parmi le peuple que c'étoit-là le trait d'un tyran déja tout formé qui leur insultoit & les traitoit avec arrogance.

En même tems il reçut plusieurs messagers que ses amis qui étoient au capitole, envoyoient au-devant de lui pour le presser de se hâter, & pour l'assurer que tout alloit bien pour lui. En effet, tout parut très-favorable & très-honorable à son arrivée; car du plus loin qu'on le vit, le peuple jetta un grand cri de joie pour marque de son affection; & quand il fut monté, il le reçut avec de grands honneurs, prenant grand soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. Là Mucius ayant commencé à appeller les tribus pour venir donner leurs suffrages, on ne put rien faire de tout ce qui se pratiquoit dans ces occasions à cause du tumulte qu'exciterent les derniers qui étant poussés repoussoient ceux qu'on renversoit sur eux, & entroient pêle-mêle les uns dans les autres. Dans ce désordre, Fulvius (*a*) Flaccus, un des sénateurs, monta sur un lieu éminent d'où il pouvoit être vu de toute l'assemblée; & voyant qu'à cause du bruit il ne pourroit se faire entendre, il fit signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci

(*a*) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Flavius*, La famille des Flaccus n'étoit pas appellée *Flavia*, mais *Fulvia*.

ordonna en même tems au peuple de s'ouvrir pour lui donner paſſage ; & Fulvius s'étant approché avec peine, l'avertit que le ſénat étant aſſemblé, les nobles & les riches avoient fait tous leurs efforts pour attirer le conſul (*a*) dans leur parti ; & que n'ayant pu en venir à bout, ils avoient réſolu de le tuer eux-mêmes ſans le ſecours du conſul ; & que pour cet effet ils avoient déja aſſemblé grand nombre de leurs amis & de leurs eſclaves tous armés.

Tibérius ayant communiqué ſur le champ cet avis à ſes amis qui étoient autour de lui, ils ceignirent d'abord leurs robes ; & rompant les baguettes des licteurs avec leſquelles ils rangent la foule, ils en prirent les tronçons comme pour s'en ſervir à repouſſer ceux qui viendroient les attaquer. Ceux qui étoient les plus éloignés & qui n'avoient pas entendu ce que Tibérius avoit dit, étonnés de ces mouvemens dont ils ne comprenoient pas la cauſe, demandoient tous ce que c'étoit. Alors Tibérius porta ſa main à ſa tête pour leur faire connoître par ce geſte le danger dont il étoit menacé, puiſqu'il ne pouvoit faire entendre ſa voix. (*b*) Ses ennemis voyant ce geſte,

(*a*) Le conſul P. Mutius Scevola ; ſon collegue Calpurnius Piſo étoit en Sicile.

(*b*) *Ses ennemis voyant ce geſte, coururent promptement au ſénat lui annoncer que Tibérius demandoit ouvertement le diadême.*) *Indè cum in capitolium profugiſſet, plebemque ad defenſionem ſalutis ſuæ, manu caput tangens, hortaretur, præbuit ſpeciem regnum ſibi & diadema poſcentis.* Florus, liv. III, chap. 14. C'étoit donner une explication bien maligne à un geſte très-innocent. Mais cette calomnie fut d'autant mieux

coururent promptement au ſénat lui annoncer que Tibérius demandoit ouvertement le diadême, alléguant pour preuve qu'il avoit touché ſa tête avec la main. Voilà d'abord une grande rumeur & une grande émotion dans la compagnie. Naſica preſſa ſur le champ le conſul de ſecourir la ville & de détruire le tyran; mais le conſul répondit doucement: *Qu'il ne commenceroit point à uſer de violence, qu'il ne feroit mourir aucun citoyen qu'il n'eût été jugé dans les formes, & que, ſi le peuple perſuadé ou forcé par Tibérius, venoit à ordonner quelque choſe d'injuſte, il s'y oppoſeroit de tout ſon pouvoir, & l'empêcheroit de paſſer.*

Alors Naſica ſe levant avec colere: *Puiſque le ſouverain magiſtrat trahit & livre la ville,* s'écria-t-il, *que ceux qui ont le courage de ſecourir les loix me ſuivent.* Prononçant ces paroles, & ſe couvrant la tête du pan de ſa robe, il ſortit & marcha droit au capitole. Ceux qui le ſuivoient s'entortillerent leurs robes autour du bras pour repouſſer ceux qu'ils rencontroient ſur leur chemin. Peu de gens oſoient s'oppoſer à leur paſſage à cauſe de leur dignité; ils fuyoient tous & ſe renverſoient les uns ſur les autres, de maniere qu'ils étoient foulés aux pieds. Ceux qui ſuivoient ces ſénateurs avoient apporté de leurs maiſons de gros bâtons & des leviers; & eux

reçue, que le ſénateur Pompéius avoit déja répandu le bruit qu'Eudémus de Pergame avoit apporté à Tibérius le diadême & la robe bordée de pourpre. Il n'en falloit pas davantage pour accréditer l'explication que l'on donnoit à ſon geſte.

ſaiſiſſant les pieds & les débris des ſiéges que la foule du peuple avoit rompus en fuyant, ils ſe faiſoient jour pour joindre Tibérius, & frappoient à droite & à gauche tous ceux qui étoient devant lui. Tout prend la fuite, & il y en eut pluſieurs de tués. Comme Tibérius lui-même s'enfuyoit, quelqu'un le retint par ſa robe; il la laiſſa entre les mains de celui qui le retenoit, & ſe mit à fuir en tunique. Mais en courant il broncha & tomba ſur d'autres qui étoient tombés devant lui. Dans le moment qu'il ſe relevoit, Publius Saturéius, un de ſes collegues, le frappa le premier, & lui donna un grand coup ſur la tête avec le pied d'un banc; le ſecond coup lui fut donné par Lucius Rufus qui s'en glorifioit comme d'un grand exploit de guerre. De tous les autres il y en eut plus de trois cens qui furent aſſommés à coups de bâtons & à coups de pierres, & il n'y en eut pas un qui fût tué avec l'épée.

Les hiſtoriens aſſurent que ce fut à Rome la premiere ſédition qui, depuis qu'on en eut chaſſé les rois, fut terminée par le meurtre & par le ſang des citoyens; toutes les autres qui s'étoient élevées auparavant, & qui n'étoient ni petites ni pour des ſujets légers, avoient été calmées par les partis mêmes qui cédoient les uns aux autres, le ſénat par la crainte du peuple, & le peuple par le reſpect qu'il portoit au ſénat. Il ſemble même qu'en cette occaſion Tibérius ſe ſeroit auſſi relâché ſans beaucoup de peine, ſi on l'avoit pris par

la douceur, & qu'on lui eût fait des remontrances ; encore même auroit-il plutôt cédé si on fût venu l'attaquer sans meurtre & sans effusion de sang ; car il n'avoit autour de lui, qu'environ trois mille hommes. Mais il paroît que cette sanglante exécution fut plutôt l'effet de la colere des riches & de la haine personnelle qu'ils avoient pour lui, que des raisons qu'ils alléguoient pour prétexte. Et ce qui le prouve, c'est la cruauté & l'inhumanité qu'ils exercerent sur son corps ; car ils refuserent à son frere, malgré ses ardentes prieres, la permission de l'enlever & de l'enterrer la nuit, & ils le jetterent dans le Tibre avec tous les autres morts. Ce ne fut pas même encore là la fin, ils envelopperent tous ses amis dans son infortune ; car, sans aucune forme de procès, ils bannirent tous ceux qu'ils ne purent prendre, & firent mourir tous ceux qui tomberent entre leurs mains. Du nombre de ces derniers fut Diophanes le rhéteur. Un certain Caïus Billius fut enfermé dans un tonneau avec des serpens & des viperes. (*a*) Blossius de Cumes fut mené devant les

(*a*) *Blossius de Cumes fut mené devant les consuls, & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer.*) Lélius, dans le traité de Cicéron qui porte son nom, conte la chose autrement. Il dit *que ce Blossius,* après que Tibérius eut été tué, *l'alla trouver comme il étoit enfermé à délibérer sur l'état présent des choses avec les deux consuls Popilius Lænas & P. Rupilius, & qu'il le prioit instamment de lui pardonner, disant pour toute excuse qu'il avoit tant d'estime pour Tibérius, qu'il se croyoit obligé de faire tout ce qu'il vouloit. Eh quoi,* lui repliqua Lélius, *s'il avoit voulu que tu eusses brûlé le capitole, l'aurois-tu fait?*

consuls ; & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer, il avoua qu'il avoit fait tout ce que Tibérius lui avoit ordonné. *Mais*, lui dit Nasica, *s'il t'avoit ordonné de mettre le feu au capitole ?* A cela Blossius répondit d'abord en rejettant cette proposition, & en disant que Tibérius n'étoit pas capable de lui donner un tel ordre ; & tous les autres s'opiniâtrant à lui faire toujours la même question, il répondit enfin : *Si Tibérius me l'eût commandé, j'aurois cru ne pouvoir mieux faire que de lui obéir, car jamais il ne me l'auroit commandé s'il n'avoit été utile pour le peuple.* Il se sauva pourtant de ce grand danger, & peu de tems après (*a*) il se retira en Asie auprès d'Aristonicus ; mais les affaires de ce prince étant absolument ruinées, il se tua lui-même.

Le sénat, pour calmer & appaiser le peuple en lui donnant satisfaction, ne s'opposa plus

Oh, répondit Blossius, *c'est ce qu'il n'auroit jamais voulu. Mais s'il l'avoit voulu, je l'aurois fait. Vous voyez*, reprend Lélius, *quelle parole atroce. Et il a fait comme il le dit, ou plus même qu'il ne dit ; car il n'a pas obéi à la témérité de Tibérius Gracchus, & ne s'est pas rendu le complice de sa fureur, mais il l'a excité & s'est mis à la tête.* Dans ce passage de Lélius, cela n'a nullement l'air d'un interrogatoire juridique comme dans Plutarque.

(*a*) *Il se retira en Asie auprès d'Aristonicus.*) Aristonicus étoit frere bâtard d'Attalus. Indigné que son frere eût donné son royaume aux Romains, il voulut s'en mettre en possession par les armes, & s'empara de plusieurs villes. Les Romains envoyerent contre lui le consul P. Licinius Crassus, la seconde année après la mort de Tibérius. Crassus fut battu & pris par Aristonicus. L'année suivante on envoya contre lui le consul Perpenna, qui le battit & le fit prisonnier.

au partage des terres, (*a*) & lui ſuggéra de nommer un autre commiſſaire à la place de Tibérius. On en vint aux ſuffrages, & on élut Publius Craſſus, allié de Tibérius, car ſa fille Licinnia étoit mariée à ſon frere Caïus. Cependant Cornélius Népos écrit que ce n'étoit pas la fille de Craſſus que Caïus avoit épouſée, que c'étoit celle de Brutus qui avoit triomphé des Luſitaniens. Mais la plupart des hiſtoriens le rapportent comme nous.

Comme le peuple étoit fort aigri de la mort de Tibérius, & que l'on voyoit évidemment qu'il n'attendoit qu'une occaſion de la venger, & que même il menaçoit d'appeller en juſtice Naſica, le ſénat, allarmé pour ce perſonnage, réſolut, quoique ſans aucune néceſſité, de l'envoyer en Aſie, car dans toutes les occaſions le peuple ne cachoit point ſon reſſentiment; mais par-tout où il le rencontroit, il s'emportoit contre lui comme contre un maudit, un tyran & un ſcélérat, qui avoit ſouillé du ſang d'un magiſtrat ſacré & inviolable, le plus ſaint, le plus auguſte & le plus reſpectable des temples de Rome.

Naſica fut donc obligé de ſortir de l'Italie, quoiqu'il fût revêtu du plus grand de tous les ſacerdoces, car il étoit ſouverain pontife. Il fut quelque tems à errer çà & là hors de ſa

(*a*) *Et lui ſuggéra de nommer un autre commiſſaire.*) Il y a dans le texte, *& lui ſuggéra de nommer Titus commiſſaire.* Mais on a bien vu que ce mot Τίτον, *Titus*, eſt corrompu. J'ai ſuivi les manuſcrits qui ont ἕτερον, *un autre.*

patrie, accablé de chagrin & d'inquiétude, & au déſeſpoir de ſon état ; & bientôt après il mourut près de Pergame. Et il ne faut pas s'étonner que le peuple eût conçu une haine ſi violente contre lui, puiſque Scipion l'Africain même, qui étoit un des hommes du monde que les Romains paroiſſent avoir le plus aimé, & avec plus de juſtice, ſe vit ſur le point de perdre toute cette affection & cette bienveillance ; parce que, lorſque la nouvelle de la mort de Tibérius lui fut portée devant la ville de Numance, il prononça à haute voix ce vers d'Homere : (*a*) *Périſſe comme lui quiconque imitera ſes actions.* Enſuite Caïus & Fulvius lui ayant demandé en pleine aſſemblée ce qu'il penſoit de la mort de Tibérius, il fit une réponſe qui donnoit à entendre qu'il n'approuvoit pas ce que ce tribun avoit fait. Cette réponſe offenſa tellement le peuple, que depuis ce tems-là il lui rompoit toujours en viſiere, & l'interrompoit quand il vouloit haranguer, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant ; & que lui de ſon côté il s'emporta juſqu'à dire des injures au peuple : mais c'eſt de quoi nous avons écrit en détail dans la vie de Scipion.

Quant à Caïus Gracchus, d'abord après la mort de ſon frere, ſoit qu'il craignît encore ſes ennemis, ou qu'il voulût attirer ſur eux la haine publique, il commença à ſe retirer des

(*a*) *Périſſe comme lui quiconque imitera ſes actions.*) C'eſt ce que Minerve dit dans le premier livre de l'Odyſſée à Jupiter, qui venoit de parler des crimes d'Egiſte, v. 47.

aſſemblées & à vivre en repos dans ſon particulier, comme un homme qui ſe trouvoit dans un état d'humiliation & de baſſeſſe, & qui ne penſoit déſormais qu'à paſſer ſa vie ſans ſe mêler du gouvernement. De ſorte que par-là il donna lieu à quelques-uns de ſemer de lui des diſcours déſavantageux, & de le décrier comme un homme qui abhorroit & déteſtoit la conduite de ſon frere. Il étoit encore fort jeune, car il avoit neuf ans entiers moins que Tibérius, & celui-ci n'en avoit pas encore trente quand il fut tué. Mais après que, par la ſuite du tems, il eut fait connoître peu-à-peu que ſes mœurs étoient très-éloignées de la pareſſe, de la molleſſe, des débauches & de l'amour du gain, & qu'il travailloit à ſe former à l'éloquence, & à ſe faire par-là comme des ailes pour s'élever au gouvernement, on vit évidemment qu'il ne meneroit pas une vie retirée & oiſive. En effet il défendit en jugement un de ſes amis, nommé Vettius, qui avoit été appellé en juſtice; & le peuple fut ſi ravi & ſi tranſporté d'aiſe & de plaiſir de l'entendre, qu'il en paroiſſoit forcené. Auſſi Caïus fit-il voir en cette occaſion que les autres orateurs n'étoient que des enfans auprès de lui. Ce grand ſuccès le rendit ſuſpect & redoutable aux nobles qui dirent entr'eux qu'il falloit prendre toutes ſortes de meſures pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Sur ces entrefaites, il arriva par hazard qu'il fut élu queſteur, (*a*) & qu'il lui échut

(*a*) *Et qu'il lui échut par ſort d'aller en Sardaigne en*

par ſort d'aller en Sardaigne en cette qualité avec le conſul Oreſte. Cela fit un très-grand plaiſir à ſes ennemis, & ne lui fut pas déſagréable; car aimant naturellement la guerre, & ne s'étant pas moins exercé aux armes qu'à l'éloquence; d'ailleurs ayant quelque ſorte d'horreur pour la tribune & pour les affaires, & ne ſe ſentant pas aſſez de force pour réſiſter au peuple & à ſes amis qui l'y appelloient, il fut ravi de ce voyage. Cependant c'eſt preſque l'opinion générale qu'il étoit entiérement livré au peuple, & plus déterminé encore que ſon frere à tout ſacrifier pour lui plaire & pour parvenir par ſon moyen. Mais cela eſt faux, & il paroît au contraire que ce fut plutôt la néceſſité que le choix qui l'obligea à ſe jetter dans le gouvernement. Cicéron lui-même écrit que, comme il fuyoit les charges avec grand ſoin, & qu'il étoit réſolu de paſſer ſa vie en repos ſans ſe mêler d'aucune affaire, ſon frere lui apparut une nuit en ſonge, & lui dit: *Caïus, pourquoi differes-tu ſi long-tems? il t'eſt impoſſible d'échapper. Une même vie & une même mort nous ont été marquées par le Deſtin. Il a dit que nous nous ſacrifierions pour le peuple.*

Caïus, étant arrivé en Sardaigne, y donna toutes ſortes de preuves de ſon courage. Il ſe diſtingua au-deſſus de tous les jeunes gens en

cette qualité avec le conſul Oreſte.) L. Aurélius Oreſte fut conſul avec Æmilius Lépidus, l'an de Rome 627, cent vingt-quatre ans avant l'ere chrétienne, & ſix ans après la mort de Tibérius Gracchus. Caïus alla donc queſteur en Sardaigne à l'âge de vingt-ſept ans.

valeur contre les ennemis, en équité & en justice envers ceux qui dépendoient de lui, & en affection, obéïssance & respect pour son général; mais en tempérance, en simplicité, sobriété & amour pour le travail, il surpassa même tous ceux qui étoient au-dessus de son âge.

Il arriva cette année-là que l'hiver fut très-rude & très-mal sain en Sardaigne. Le général envoya demander aux villes des habits pour ses soldats. Les villes députerent en même tems au sénat pour le prier de les décharger de cette imposition trop onéreuse. Le sénat reçut leur requête, & ordonna au général de chercher ailleurs de quoi habiller ses troupes. Comme le général ne trouvoit aucun moyen de fournir à cette dépense, & que cependant les troupes souffroient beaucoup, Caïus s'avisa d'aller de ville en ville, (*a*) & il fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits, & de secourir les Romains dans une extrêmité si grande.

Cette nouvelle étant portée à Rome, (*b*) ce

(*a*) *Et il fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits.*) Voilà un effet bien surprenant de l'éloquence. Des villes refusent une imposition, elles s'en font décharger par le sénat, & l'éloquence les force à faire de leur pur mouvement ce qu'elles avoient refusé à l'autorité, & dont elles avoient été déchargées.

(*b*) *Ce grand service parut un essai & un prélude de Caïus pour gagner l'affection du peuple.*) Rien ne marque mieux combien le sénat & les nobles étoient jaloux & soupçonneux, que les deux exemples que Plutaque rapporte ici, l'un de la maniere

grand ſervice parut un eſſai & un prélude de Caïus pour gagner l'affection du peuple, & troubla fort le ſénat. Cela alla même ſi loin que des ambaſſadeurs, arrivés en même tems à Rome de la part du roi Micipſa, ayant déclaré au ſénat que le roi leur maître, pour l'amour de Caïus, envoyoit en Sardaigne au général Romain une grande proviſion de bled, ils s'emporterent contr'eux & les chaſſerent. (*a*) Ils ordonnerent enſuite par un decret qu'on enverroit relever les ſoldats de cette armée, & que leur général ſeroit continué, ne doutant point que Caïus ne reſtât auprès de lui à cauſe de ſa charge. Mais il n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que plein de colere il s'embarqua; & ayant paru à Rome contre l'attente de tout le monde, il fut blâmé non-ſeulement de ſes ennemis, mais auſſi du peuple même qui trouva fort étrange qu'un queſteur fût revenu avant ſon général. Il fut accuſé & cité devant les cenſeurs. Là il

dont ils expliquerent le grand ſervice que Caïus venoit de rendre au public en ſauvant les troupes, & l'autre de la maniere dont ils reçurent la libéralité de Micipſa dans un preſſant beſoin.

(*a*) *Ils ordonnerent enſuite par un decret qu'on enverroit relever les ſoldats de cette armée.*) Le ſénat perſuadé que les ſoldats de l'armée d'Oreſte étoient entiérement à la dévotion de Caïus, parce qu'il les avoit ſauvés en les faiſant habiller, crut qu'il ſe vengeroit de lui en les retirant & en envoyant au conſul de nouveaux ſoldats qui, n'ayant pas la même obligation à Caïus, ne lui ſeroient pas ſi dévoués. Mais ces ſoldats, qu'on faiſoit revenir, ne pouvoient-ils pas être auſſi utiles à Caïus dans Rome, qu'à l'armée? Il ſemble que cette politique du ſénat n'eſt pas bien entendue. Apparemment le ſénat voyoit un mal préſent, au lieu que l'autre paroiſſoit encore éloigné. Et en cela ſa prudence fut trompée.

demanda audience pour se défendre, & parla si bien qu'il changea l'esprit de tous ses auditeurs, qu'il fut absous à pur & à plein, & déclara qu'on lui avoit fait une grande injustice. Il dit : (a) *Qu'il avoit fait la guerre douze ans, quoique les loix n'en exigeassent que dix ; (b) qu'il avoit servi trois ans de questeur à son géneral, quoique la loi permît au questeur de se retirer après un an de service ; qu'il étoit le seul de cette armée qui avoit emporté sa bourse pleine d'argent, & qui la rapportoit vuide ; & que tous les autres avoient bu le vin qu'ils avoient emporté dans des cruches, & qu'ils rapportoient ces mêmes cruches pleines d'or & d'argent.*

Après cette affaire on lui en fit encore d'autres, & on intenta contre lui divers chefs d'accusation encore plus graves ; car on l'accusa d'avoir sollicité les alliés de quitter le parti des Romains & d'avoir eu part au soulevement qui étoit arrivé à Fregelles (c). Mais il répondit si bien à toutes ces charges,

(a) Il parla ainsi l'an de Rome 629. Il étoit donc allé à la guerre à dix-sept ans.

(b) *Qu'il avoit servi trois ans de questeur à son général.*) Aulugelle nous a conservé la plus grande partie du discours de Caïus dans le douziéme chapitre de son quinziéme livre, & là Caïus dit lui-même, *Biennium enim fui in provincia*, J'ai été deux ans en Sardaigne. Il est question de savoir quel texte doit être corrigé, ou celui de Plutarque, ou celui d'Aulugelle. A mon avis il faut lire, comme dans Plutarque, *trois ans*, & non pas *deux*, comme dans Aulugelle, car Caïus avoit été questeur les années 627, 628 & 629, puisqu'il n'étoit revenu à Rome que sur la fin de 629.

(c) Qui s'étoit révoltée : L. Opimius, préteur, la réduisit & la rasa l'an de Rome 629.

qu'il détruisit tous ces soupçons ; & après s'en être lavé, il se mit à poursuivre le tribunat. Tous les nobles & les riches généralement s'opposerent à lui dans cette poursuite ; mais le peuple le favorisa tellement, (*a*) que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection, & que la foule y fut si grande, qu'une infinité ne purent trouver de logement, & que le champ de Mars s'étant trouvé trop petit pour contenir toute cette multitude, ils donnerent leur suffrage à haute voix de dessus les toits & les tuiles des maisons.

Tout ce que les nobles purent obtenir du peuple, & rabâttre de l'ambition & des grandes espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être le premier des tribuns, comme il s'en flattoit, il ne seroit que le quatriéme. Mais ils ne gagnerent pas beaucoup par-là ; car il ne fut pas plutôt installé dans cette charge, qu'il fut le premier. Outre qu'il avoit une éloquence à laquelle toute autre cédoit, l'accident qui étoit arrivé à sa maison lui donnoit une grande liberté de parler, & un moyen sûr de toucher en déplorant la mort de son frere ; car quelque matiere qu'il traitât, il en revenoit toujours là, & ramenoit le peuple sur cette idée, les faisant ressouvenir

(*a*) *Que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection.*) Peut-on douter que les soldats qu'on avoit retirés de Sardaigne, ne fissent le plus grand nombre, & qu'ils ne se hâtassent de marquer leur reconnoissance à leur questeur, auquel ils avoient tant d'obligation ?

de tout ce qui s'étoit paſſé, & leur repréſentant la conduite bien différente de leurs ancêtres : *Vos ancêtres*, leur diſoit-il, *déclarerent autrefois la guerre aux Faliſques pour venger Génucius, tribun du peuple, qu'ils avoient maltraité en paroles ſeulement; & ils condamnerent à la mort un Caïus Veturius, parce qu'un des tribuns paſſant par la place, il avoit été le ſeul qui eût refuſé de ſe retirer pour le laiſſer paſſer. Au lieu*, continua-t-il, *que ces gens*, en montrant les nobles, *ont aſſommé devant vos yeux à coups de bâtons mon frere Tibérius; que ſon corps a été traîné au travers de la ville depuis le capitole juſqu'au Tibre où on l'a jetté; & que tous ſes amis qui ſont tombés entre leurs mains, ont été mis à mort ſans aucune forme de juſtice. Cependant c'eſt une coutume de tout tems obſervée à Rome, lorſqu'un homme avoit un procès criminel qui alloit à la mort, s'il refuſoit d'obéir aux ſommations qui lui étoient faites le jour qu'on devoit le juger, on envoyoit dès le matin à la porte de ſa maiſon un officier l'appeller à ſon de trompe; & jamais avant que cette cérémonie eût été faite, les juges ne donnoient leur voix contre lui, tant ces hommes ſages avoient de retenue & de précaution dans leurs jugemens quand il s'agiſſoit de la vie d'un citoyen.*

Après qu'il eut bien ému & excité le peuple par ces diſcours, car il avoit la voix ſi grande & ſi forte qu'il pouvoit ſe faire entendre aiſément de toute une multitude,

il propoſa deux édits, l'un qui portoit, *que tout magiſtrat que le peuple auroit dépoſé ne pourroit plus être reçu à aucune charge.* Et l'autre qui ordonnoit *que le magiſtrat qui auroit banni un citoyen ſans lui avoir fait ſon procès dans les formes, ſeroit jugé par le peuple en dernier reſſort.*

La premiere de ces loix notoit & dégradoit nommément le tribun Marcus Octavius que Tibérius avoit dépoſé; & l'autre tomboit ſur Popilius qui, étant préteur, avoit banni les amis de Tibérius ſans aucune forme de juſtice. Pour Popilius, il ne voulut pas s'expoſes à ce jugement du peuple, & abandonna l'Italie. Et Caïus caſſa de lui-même ſon premier édit, & déclara publiquement qu'il donnoit Octavius aux prieres de ſa mere Cornélie qui lui avoit demandé cette grace. Le peuple en fut ravi & conſentit volontiers à cette révocation; car il honoroit Cornélie autant en conſidération de ſes deux fils, que pour l'amour de ſon pere, comme cela parut bientôt après par une ſtatue de bronze qu'on lui éleva, (*a*) & ſur laquelle on mit cette inſcription, *Cornélie, mere des Gracques.*

On rapporte pluſieurs bons mots de Caïus qui les dit publiquement au ſujet de ſa mere à un de ſes ennemis: *Quoi*, lui dit-il, *tu oſes médire de Cornélie qui a mis au monde*

(*a*) *Et ſur laquelle on mit cette inſcription, Cornélie, mere des Gracques.*) Quelle grandeur dans cette ſimplicité! quel éloge pour Cornélie, & quel éloge pour les Gracques! & tout cela en trois mots.

Tibérius?

Tibérius? Et comme ce médiſant étoit extrêmement décrié pour un vice infame : *Sur quoi fondé*, lui dit-il, *as-tu l'audace de te comparer à Cornélie? as-tu enfanté comme elle? Tous les Romains ſavent pourtant qu'elle a couché plus ſouvent ſans mari*, (*a*) *que toi ſans homme.* Tel étoit le ſel de ſes diſcours ; & l'on pourroit raſſembler beaucoup de traits ſemblables de tous ſes écrits.

Parmi les édits qu'il propoſa pour relever la puiſſance du peuple, & pour rabaiſſer celle du ſénat, il y en eut un qui regardoit les colonies, & qui donnoit aux pauvres les terres des villes où on les envoyoit pour les repeupler ; un autre en faveur des troupes, qui ordonnoit qu'on leur fourniroit les habits ſans rien retrancher pour cela de leur ſolde, & qu'on n'enrôleroit point de ſoldat qui n'eût dix-ſept ans accomplis ; un troiſiéme en faveur des alliés, qui donnoit à tous les peuples d'Italie le droit de ſuffrage tel que l'avoient les propres citoyens ; un quatriéme pour diminuer aux pauvres le prix du bled ; & un cinquiéme enfin qui concernoit la juſtice, par lequel il retranchoit la plus grande partie de l'autorité du ſénat ; car les ſénateurs étoient les ſeuls juges de tous les procès, ce qui les rendoit très-redoutables aux chevaliers & au peuple. (*b*) Il mêla donc aux trois cens

(*a*) *Que toi ſans homme.*) Le grec dit, *que toi qui es un homme.* Mais il m'a paru qu'il y avoit plus de ſel dans la maniere dont je l'ai mis, quoique ce ſoit le même ſens.

(*b*) *Il mêla donc aux trois cens ſénateurs qu'il y avoit*

ſénateurs qu'il y avoit alors, un pareil nombre de chevaliers, & fit que les jugemens de toutes les cauſes appartinrent également à ces ſix cens juges.

En propoſant cette loi, il n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit faire paſſer, mais il s'aviſa ſur-tout d'une choſe très-bien penſée: juſques-là tous ceux qui haranguoient le peuple ſe tournoient toujours vers le ſénat, & vers le lieu qu'on appelloit le comice; & lui en haranguant il affecta de ſe tourner vers l'autre bout qui étoit la place publique, & en uſa toujours de même depuis ce moment-là; (*a*) de ſorte que par un léger changement

alors, un pareil nombre de chevaliers.) Dans l'Epitome de Tite-Live, LX, il eſt porté qu'il mêla ſix cens chevaliers aux trois cens ſénateurs. Mais peut-être que le paſſage doit être expliqué de cette maniere, que Caïus allia au ſénat les ſix cens chevaliers qui étoient à Rome; mais tantôt les uns, & tantôt les autres, de ſorte qu'il y avoit toujours autant de chevaliers que de ſénateurs, & jamais davantage. Ce ſens ſemble même déterminé par ce que Plutarque dit enſuite, que le peuple donna à Caïus le droit de choiſir les chevaliers qu'il vouloit établir pour juges. Mais le ſavant Paul Manuce dans ſon excellent traité des loix, a fait voir que Plutarque s'eſt trompé en cet endroit, & que Caïus n'aſſocia pas les chevaliers au ſénat pour le jugement des procès, mais qu'il l'ôta entiérement au ſénat, & le donna aux chevaliers qui jouirent de ce droit pendant ſeize ou dix-ſept ans juſqu'au conſulat de Servilius Cæpio qui aſſocia le ſénat. Les chevaliers furent enſuite rétablis dans ce droit, enſuite il fut encore partagé entre les chevaliers & les ſénateurs juſqu'au tems de Sylla, qui en priva les chevaliers; ce qu'il prouve par l'autorité de Velléius, d'Aſconius, d'Appian, de Tite-Live, & de Cicéron même. Ruauld a auſſi traité cette matiere dans ſon *animadv.* XXVI.

(*a*) *De ſorte que par un léger changement de ſituation & de vue.*) Ce changement de ſituation & de vue paroît en effet très-léger & très-peu

de ſituation & de vue, il introduiſit un changement très-conſidérable dans l'état, & fit que le gouvernement devint en quelque ſorte démocratique d'ariſtocratique qu'il étoit auparavant, en faiſant voir aux orateurs qu'ils devoient adreſſer leurs diſcours, non au ſénat, mais au peuple. Et comme le peuple ne reçut pas ſeulement cette loi, mais lui donna encore à lui-même le droit de choiſir les chevaliers qu'il voulut établir pour juges, il ſe trouva tout-d'un-coup revêtu d'une puiſſance ſouveraine & monarchique. Le ſénat même ſouffrit qu'il aſſiſtât à ſes délibérations, & qu'il lui donnât ſes conſeils, & il ne lui conſeilloit jamais que ce qui lui étoit ſéant & utile. Tel fut, par exemple, l'avis qu'il ouvrit ſur quelques bleds que Fabius, qui commandoit en Eſpagne à la place du préteur, avoit envoyés, avis très-modéré, très-beau & très-juſte; car il perſuada au ſénat de faire vendre ces bleds, d'en envoyer l'argent aux villes qui les avoient fournis, & de faire à Fabius une ſévere réprimande de ce qu'il rendoit la puiſſance Romaine odieuſe & inſupportable aux Eſpagnols.

Cela lui acquit dans les provinces une très-

important; mais il étoit très-conſidérable, & ne pouvoit pas manquer d'avoir l'effet qu'il eut. Un orateur qui en parlant ſe tournoit du côté du ſénat, reconnoiſſoit l'autorité du ſénat, au lieu qu'en ſe tournant du côté du peuple, il reconnoiſſoit l'autorité du peuple, & rien n'eſt plus conforme à la nature & à la raiſon, & tel a toujours été l'uſage de tous les pays. Encore aujourd'hui, parmi nous, celui du côté duquel on ſe tourne en parlant en public, ou à qui on adreſſe la parole, eſt reconnu pour le maître & le plus puiſſant.

grande réputation avec la bienveillance de tous les peuples. Il fit aussi des ordonnances pour envoyer des colonies dans les villes désertes pour faire des grands chemins, pour bâtir des greniers publics, & il se chargea lui-même de l'intendance & de la conduite de ces grands ouvrages, sans jamais succomber sous le travail, & sans paroître ni accablé ni embarrassé de tant & de si grandes entreprises, mais au contraire les exécutant toutes avec une aussi admirable célérité, & avec autant de soin, que si chacune eût été la seule dont il fût chargé; de sorte que ceux qui le haïssoient, ou qui le craignoient, étoient surpris de son activité & de sa diligence. Le peuple étoit ravi de le rencontrer & de le voir toujours suivi d'une foule d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'ambassadeurs, d'officiers, de soldats, de gens de lettres, avec lesquels il s'entretenoit familiérement avec beaucoup de douceur, conservant toujours sa gravité & sa dignité au milieu de cette humanité & de cette politesse, s'accommodant au génie des uns & des autres, & disant à chacun ce qui leur convenoit. En quoi faisant il décréditoit & faisoit paroître fâcheux & injustes les calomniateurs qui vouloient le faire passer pour un homme incommode, terrible & emporté. Car il se montroit encore plus populaire dans le commerce, & dans toutes les actions de la vie civile, que dans les fonctions de son ministere & dans ses discours publics.

L'ouvrage qu'il prit le plus à cœur, & auquel il s'appliqua avec le plus de ſoin, c'eſt à faire & à dreſſer les grands chemins publics qu'il avoit ordonnés; & en s'attachant particuliérement à la commodité, il ne négligea ni la beauté ni la grace. Il pouſſa ces chemins en droite ligne au travers des terres, les pava de belles pierres de taille par-tout où il en étoit beſoin, les aſſurant & les affermiſſant ailleurs par des monceaux de ſable qu'il faiſoit battre & lier comme du ciment. Toutes les fondrieres & tous les ravins que les torrens ou les eaux croupies avoient creuſés, il les faiſoit combler, ou il en joignoit les bords par des ponts ſolides, de ſorte que les deux côtés étant d'une hauteur égale & parallele, tout l'ouvrage étoit également uni & très-agréable à la vue. De plus il partagea tous ces chemins par eſpaces égaux qu'ils appellent milles, & le mille eſt à-peu-près de huit ſtades; & pour marquer ces milles, il fit planter de grands piliers de pierre. Il y ajouta une choſe d'une grande commodité, c'eſt qu'aux deux côtés des chemins il fit planter de belles pierres debout à une moindre diſtance l'une de l'autre, (*a*) afin qu'elles aidaſſent les voyageurs à monter à cheval ſans le ſecours de perſonne.

(*a*) *Afin qu'elles aidaſſent les voyageurs à monter à cheval ſans le ſecours de perſonne.*) C'eſt ce que ſignifie ἀναβολέως μὴ δεομένοις. Ἀναβολεὺς étoit un homme, un valet qui aidoit ſon maître à monter à cheval. Ceux qui ont expliqué *ſans étriers* ſe ſont trompés; car en ce tems-là les étriers n'étoient point encore connus.

Pour toutes ces choſes le peuple l'élevoit juſqu'au ciel par ſes louanges, & témoignoit qu'il étoit prêt à lui donner toutes les marques les plus eſſentielles de ſon affection. Caïus, pour profiter de cette bienveillance, lui dit un jour en le haraguant, *qu'il lui demandoit une ſeule grace qui lui tiendroit lieu de toutes les récompenſes, s'il l'obtenoit, & du refus de laquelle il ne ſe plaindroit jamais.* A ces mots il n'y eut perſonne qui ne crût (*a*) qu'il alloit demander le conſulat & le tribunat enſemble. Mais le jour de l'élection des conſuls étant venu, & tous les eſprits étant dans l'attente de ce qu'il alloit faire, on le vit arriver ſur la place, menant par la main, Caïus Fannius, briguant & ſollicitant pour lui avec tous ſes amis. Cette ſollicitation fut d'un grand poids pour Fannius, car il fut élu conſul; & lui il fut nommé pour la ſeconde fois tribun, ſans qu'il briguât ni qu'il demandât, par la ſeule faveur du peuple. Mais, comme il vit que le ſénat étoit ſon ennemi déclaré, & que le conſul Fannius, malgré le grand ſervice qu'il venoit de lui rendre, étoit extrêmement refroidi, il recommença à s'attacher de plus en plus le peuple par de nouveaux édits; car il ordonna qu'on meneroit des colonies à Tarente & à Capoue, & que le droit de citoyen ſeroit étendu ſur tous les

(*a*) *Qu'il alloit demander le conſulat & le tribunat enſemble.*) Mais ces charges n'étoient pas compatibles & ne pouvoient être poſſédées enſemble par le même magiſtrat. Il faut donc entendre qu'on croyoit qu'il les demanderoit pour deux années différentes.

peuples Latins. Sur cela le ſénat, craignant que ſon autorité ne vînt à tel point qu'il ſeroit invincible, réſolut de tenter un moyen très-nouveau & très-inouï de détourner cette faveur exceſſive, en flattant & en careſſant le peuple à l'envi, & en cherchant à lui complaire en tout, contre toute ſorte de raiſon, d'honnêteté & de juſtice.

Parmi les collegues de Caïus au tribunat, il y en avoit un, nommé Livius Druſus, qui étoit auſſi heureuſement né, & avoit été auſſi bien élevé qu'aucun autre des Romains, & qui, en éloquence & en richeſſes, pouvoit le diſputer à ceux qui étoient les plus puiſſans & qui avoient le plus de réputation. Les premiers de Rome s'adreſſent à lui & le preſſent de s'oppoſer à Caïus & de ſe liguer avec eux contre lui, non en violentant le peuple, ni en réſiſtant à ſes volontés, mais au contraire, en faiſant tout ce qui pouvoit lui être agréable, & en lui accordant des choſes par le refus deſquelles il auroit été bien plus honnête d'encourir ſa haine, & de s'expoſer à toute ſa fureur. Livius Druſus ſe livre donc au ſénat; & proſtituant ſon miniſtere à ne ſervir que ſes deſirs, il rend des édits qui n'avoient rien de beau ni d'utile, mais dont le ſeul but étoit de ſurpaſſer Caïus, & d'entrer en lice avec lui à qui feroit plus de plaiſir au peuple, (*a*) ni plus

(*a*) *Ni plus ni moins que ceux qui font jouer devant lui des comédies pour le divertir.*) Car en Italie comme en Grece, les poëtes, qui faiſoient jouer leurs pieces, tâchoient de ſe ſurpaſſer les uns & les autres pour attirer

ni moins que ceux qui font jouer devant lui des comédies pour le divertir.

Par-là le ſénat fit connoître bien évidemment qu'il n'étoit point du tout fâché des ordonnances de Caïus, mais que dans tout ce qu'il faiſoit il n'avoit en vue que de le ruiner & de l'abattre. En effet, lorſque Caïus ordonna d'envoyer ſeulement deux colonies, & de choiſir les plus honnêtes gens des citoyens, le ſénat ne manqua pas de s'élever & de crier qu'il accabloit & fouloit le peuple; & quand Livius Druſus ordonna d'en envoyer douze, & de choiſir pour chacune trois mille des plus pauvres citoyens, il le favoriſa de tout ſon pouvoir. Si Caïus diſtribuoit aux pauvres des terres, en les chargeant chacun de payer une rente annuelle au tréſor public, le ſénat le déteſtoit comme un homme qui flattoit & gâtoit le peuple ; & quand Livius déchargeoit les pauvres de cette rente, & qu'il leur laiſſoit ces terres franches & quittes, le ſénat le louoit & en étoit ravi. Bien plus, Caïus ayant fait accorder le droit de ſuffrage aux peuples Latins, le ſénat en murmura & en fut affligé; & lorſque Livius ordonna que les généraux n'auroient pas la liberté de faire fouetter de verges un ſoldat Latin, le ſénat applaudit & lui aida à faire paſſer ſa loi. Auſſi Livius dans les harangues qu'il faiſoit en propoſant ſes édits, ne manquoit jamais de dire, *qu'il les propoſoit de l'avis même du ſénat qui*

la faveur du peuple ; & les magiſtrats qui les achetoient entroient dans cette ſorte d'ambition.

avoit soin du peuple. Et c'étoit la seule chose qu'il y avoit d'utile dans ses édits & dans ses discours. Car le peuple en devint plus doux envers le sénat; & au lieu qu'auparavant il haïssoit tous les principaux de cette compagnie, & les avoit pour suspects, Livius adoucit & éteignit entiérement cette ancienne animosité & ces défiances, en lui persuadant que c'étoit du consentement, & à la suscitation même des sénateurs, qu'il se portoit à lui complaire & à lui faire toutes sortes de plaisirs.

Mais ce qui assuroit le plus le peuple de l'affection de Livius & de sa grande droiture, c'est que, dans tout ce qu'il proposoit, il n'y avoit jamais rien qui le regardât personnellement, ni qui favorisât le moins du monde ses intérêts; car tous ces emplois d'aller rebâtir des villes & mener des colonies, il les faisoit tomber à d'autres, & ne voulut jamais avoir le maniement de l'argent; au lieu que Caïus retenoit toujours pour lui la plupart de ces commissions, & toujours les plus importantes. Rubrius, un de ses collegues, ayant ordonné par un édit qu'on iroit rebâtir Carthage qui avoit été détruite par Scipion, & le sort ayant nommé Caïus à cet emploi, il s'embarqua pour aller mener cette colonie en Afrique. Alors Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus hautement contre lui, & travailla de plus en plus à gagner le peuple & à se concilier sa faveur, sur-tout en accusant ouvertement Fulvius.

Ce Fulvius étoit l'ami particulier de Caïus, & il avoit été élu avec lui commiſſaire pour le partage des terres. C'étoit un eſprit ſéditieux, ouvertement haï de tout le ſénat, & ſuſpect à tous les Romains, comme un homme qui ne cherchoit qu'à allumer une guerre civile, & qui excitoit ſecrettement les peuples d'Italie à ſe révolter. Ces bruits couroient ſourdement ſans aucun indice & ſans aucune preuve certaine, mais il les rendoit vraiſemblables par ſa conduite, en ne prenant jamais aucun parti ſage, & en ſe déclarant toujours contre celui de la paix.

C'eſt ce qui contribua le plus à la ruine de Caïus; car toute la haine qu'on avoit pour Fulvius retomba ſur lui. Mais après que Scipion l'Africain eut été trouvé ſans vie dans ſon lit, ſans qu'il eût paru aucune cauſe de mort, & qu'on eût cru appercevoir ſur ſon corps quelques marques de coups & de violence, comme nous l'avons écrit dans ſa vie, alors la plupart des gens accuſerent ouvertement Fulvius qui étoit ſon ennemi déclaré, & qui ce jour-là même s'étoit emporté contre lui dans la tribune, & en termes très-offenſans. On eut auſſi quelque ſoupçon contre Caïus; cependant cet horrible attentat commis contre le premier & le plus grand homme de la république, ne fut ni puni ni recherché; car le peuple s'y oppoſa & empécha le jugement, de crainte qu'il n'y eût des indices contre Caïus, & qu'il ne fût trouvé coupable de ce crime, ſi on l'approfondiſſoit;

mais cela arriva quelque tems auparavant (*a*).

Pendant que Caïus étoit en Afrique, occupé à rebâtir & à repeupler Carthage (*b*) dont il changea le nom, qu'il appella *Junonia*, c'est-à-dire, *la ville de Junon*, on dit que les dieux lui envoyerent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. Car le bâton de la premiere enseigne fut rompu par la violence d'un vent impétueux qui se leva tout-à-coup, & qui faisoit de grands efforts pour l'enlever, & par la résistance du porte-enseigne qui s'efforçoit de son côté de la retenir; les entrailles des victimes qui étoient déja sur l'autel furent emportées & dispersées par ce tourbillon, & jettées bien loin au-delà des palissades dont on avoit marqué l'enceinte de la nouvelle ville; des loups survenant arracherent ces palissades & les emporterent fort loin.

Malgré tous ces présages sinistres, Caïus ayant réglé & ordonné toutes choses dans l'espace de soixante-dix jours en tout, se

(*a*) Cela étoit arrivé l'an de Rome 624, sept ans avant l'année dont il parle ici: Caïus n'avoit alors que vingt-quatre ans.

(*b*) *Dont il changea le nom, & qu'il appella Junonia.*) Voici Carthage nommée *Junonia, la ville de Junon*, par Caïus, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son Enéide; & par conséquent ce n'est pas par une fiction poétique que Virgile a dit de cette ville-là,

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo. Æn. I. 20.

On voit qu'il a suivi une tradition reçue, & la même qui avoit porté Caïus à changer l'ancien nom de Carthage en celui de *la ville de Junon.*

rembarqua & revint à Rome, parce qu'il apprit que Fulvius y étoit extrêmement preſſé par Druſus, & que les affaires avoient grand beſoin de ſa préſence; (*a*) car Lucius Hoſtilius qui étoit fort porté pour l'oligarchie, & qui avoit beaucoup de crédit dans le ſénat, ayant brigué l'année précédente le conſulat, avoit été refuſé par la protection que Caïus avoit donnée à Fannius, & par les brigues qu'il avoit faites en ſa faveur. Mais il y avoit toute apparence qu'à la premiere élection il feroit reçu à cauſe de la quantité de gens qui le favoriſoient; & on ne doutoit point que, dès qu'il ſeroit en charge, il ne vînt à bout de détruire Caïus dont la puiſſance commençoit à baiſſer & à ſe flétrir, le peuple étant déja ſaoul de ſes ordonnances flatteuſes, parce que tout étoit plein de gens qui ne cherchoient qu'à lui complaire, & que le ſénat même les laiſſoit faire très-volontiers.

Dès que Caïus fut de retour à Rome, la premiere choſe qu'il fit ce fut de changer d'habitation; car, au lieu qu'il logeoit au mont Palatin, il alla loger au-deſſous de la place, ce qui étoit beaucoup plus populaire, parce que c'étoit-là le quartier de la plus vile populace & des plus pauvres des citoyens. Enſuite il propoſa le reſte de ſes loix comme

(*a*) *Car Lucius Hoſtilius.*) Il n'y a point de Lucius Hoſtilius qui ait brigué le conſulat cette année-là; Arétinus & Sigonius ont fort bien vu qu'il falloit lire *Lucius Opimius*. Car c'eſt Opimius qui, ayant brigué inutilement le conſulat pour l'an 631, fut nommé conſul pour l'année ſuivante avec Q. Fabius Maximus.

pour les faire autoriſer par les ſuffrages du peuple. Comme une grande foule accouroit de tous les environs, & ſe rangeoit autour de lui, le ſénat perſuada au conſul Fannius de chaſſer tout ce peuple qui n'étoit point habitant de Rome, & de ne laiſſer que les Romains naturels. On publia donc à ſon de trompe cette défenſe juſqu'alors inouïe & très-étrange, qu'aucun des alliés & des amis de Rome ne ſe trouvât dans la ville pendant les jours de l'élection. Mais en même tems Caïus fit mettre par-tout des affiches pour ſe plaindre de cette proclamation ſi injuſte du conſul, & pour promettre main-forte à tous les alliés qui reſteroient dans Rome. Il ne tint pourtant pas ſa parole ; car voyant un de ſes amis & de ſes hôtes même traîné en priſon par les officiers du conſul, il paſſa outre, & ne lui donna aucun ſecours, ſoit qu'il craignît de faire voir que ſon pouvoir étoit déja fort diminué, ſoit, comme il le dit lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ſes ennemis un prétexte de prendre les armes, prétexte qu'ils auroient embraſſé avec joie pour faire éclater leurs mauvais deſſeins.

Il arriva en même tems qu'il ſe brouilla extrêmement avec ſes collegues ; & en voici le ſujet. Le peuple devoit aſſiſter à un combat de gladiateurs qu'on lui préparoit dans la place publique. La plupart des magiſtrats firent dreſſer tout autour de la place des échafauds pour les louer. Caïus leur fit commandement de les abattre, afin que les pauvres

eussent ces places pour voir ce spectacle sans payer. Comme personne n'obéissoit à son commandement, il attendit la nuit qui précéda ces jeux ; & prenant avec lui tous les charpentiers & tous les ouvriers qu'il avoit en sa disposition, il fit abattre lui-même tous ces échafauds, & le lendemain matin il montra aux pauvres la place vuide pour les recevoir. Cette action le fit regarder du peuple comme un homme de résolution & de courage ; mais ses collegues en furent très-mécontens, & le regarderent comme un homme violent & d'une témérité outrée. Il sembla même que cela fit qu'on lui refusa le troisiéme tribunat qu'il poursuivoit. Ce n'est pas qu'il n'eût la pluralité des suffrages ; mais on prétend que ses collegues, par un esprit de vengeance, prévariquerent très-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Il est vrai que cela ne fut pas bien avéré dans le tems, & demeura douteux.

Caïus supporta fort impatiemment ce refus, & l'on assure que, voyant ses ennemis rire de son malheur, il leur dit, avec une insolence trop outrée, *qu'ils rioient d'un ris Sardonien, ne voyant point dans quelles ténebres il les précipitoit par ses ordonnances.*

Lucius Opimius ayant été élu consul, il commença à casser plusieurs de ses loix & à rechercher le nouvel établissement qu'il avoit fait à Carthage, le tout à dessein de l'irriter, afin que par ses emportemens, il mît en colere quelqu'un des citoyens, & donnât lieu de le tuer. Caïus supporta d'abord tous ces affronts

avec patience ; mais ſes amis, & ſur-tout Fulvius l'aiguillonnerent ſi fort qu'il aſſembla de nouveau des gens pour s'oppoſer au conſul. On prétend que ſa mere même entra dans cette eſpece de conjuration, & le ſeconda dans cette entrepriſe, ayant ſecrettement loué des étrangers, & les ayant envoyés à Rome déguiſés en moiſſonneurs; car c'eſt ainſi qu'on le trouve écrit en paroles couvertes dans les lettres qu'elle écrivoit à ſon fils. D'autres aſſurent que cela ſe paſſa non-ſeulement ſans la participation de Cornélie, mais contre ſon gré, & qu'elle en fut très-fâchée.

Le jour donc que le conſul Opimius devoit caſſer les loix de Caïus, ils s'emparerent tous deux du capitole dès le matin ; & le conſul Opimius ayant fait ſon ſacrifice, un de ſes officiers, nommé Quintus Antyllius, qui emportoit les entrailles des victimes, dit à Fulvius & à ceux qui étoient en grand nombre autour de lui : *méchans citoyens que vous êtes, faites place & laiſſez paſſer les gens de bien.* Quelques-uns ajoutent qu'en prononçant ces paroles (*a*) il leur montra le bras nud avec une poſture fort déshonnête pour leur faire affront ; ce qui les irrita tellement, qu'Antyllius fut tué ſur la place à coups de poinçons

(*a*) *Il leur montra le bras nud avec une poſture fort déshonnéte, pour leur faire affront.*) C'eſt ce que ſignifient, à mon avis, ces mots εἶον, ἐφ' ὕβρει σχηματίζοντα, ce qui ſemble marquer toute autre choſe qu'une menace. Mais il n'eſt pas néceſſaire de rechercher ce qu'il vouloit marquer par cette poſture très-indécente.

de tablettes qu'on dit qu'ils avoient fait faire exprès.

Tout le peuple fut fort troublé de ce meurtre, mais les deux chefs se trouverent dans des sentimens bien opposés; car Caïus fut très-fâché de cette aventure, & s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avoient donné prise sur eux à leurs ennemis qui ne cherchoient depuis long-tems qu'un prétexte. Opimius, au contraire, regardant cette occasion comme un prélude favorable, s'éleva & excita le peuple à la vengeance; mais il survint une grosse pluie qui les obligea de se séparer.

Le lendemain dès le matin, le consul assembla le sénat, & pendant qu'il expédia les affaires au-dedans, d'autres, selon que cela avoit été concerté entr'eux, ayant mis le corps d'Antyllius tout nud sur un lit, le porterent au travers de la place jusqu'au sénat avec de grands cris & des lamentations, d'autant plus grandes qu'elles étoient affectées. Opimius savoit fort bien ce que c'étoit, mais il faisoit semblant de l'ignorer, & contrefaisoit l'étonné; de sorte que tous les sénateurs sortirent pour voir ce que ce pouvoit être. Le lit posé au milieu de la place, les uns se mirent à pousser des regrets infinis & à mener un grand deuil comme sur un malheur épouvantable; mais cette vue fit un effet tout contraire sur l'esprit du peuple, & ne servit qu'à lui faire haïr & détester davantage cette faction des nobles qui avoient massacré dans le capitole

Tibérius Gracchus, tribun du peuple; & avoient jetté ſon corps dans le Tibre, & lorſqu'un malheureux ſergent, comme Antyllius, qui peut-être n'avoit pas mérité ſon malheur, mais qui ſe l'étoit attiré du moins par ſon imprudence, étoit expoſé ſur la place, non-ſeulement ils environnoient ſon lit & l'arroſoient de leurs larmes, mais ils conduiſoient en pompe le convoi de cet homme mercenaire, pour exciter par-là les Romains à ſe défaire encore du ſeul perſonnage qui reſtoit de tous ceux qui protégeoient & défendoient le peuple.

Le ſénat étant entré enſuite, fit un decret par lequel il ordonna au conſul Opimius de ſe ſervir de tout ſon pouvoir pour empêcher la république de recevoir aucun dommage & pour détruire les tyrans. Sur cela le conſul ordonna à tous les ſénateurs de prendre les armes, & à tous les chevaliers de venir le lendemain matin chacun avec deux domeſtiques bien armés. Fulvius ſe prépara de ſon côté à s'oppoſer à leurs efforts, & aſſembla une grande foule de peuple.

Caïus, en s'en retournant de la place, s'arrêta près de la ſtatue de ſon pere, la regarda long-tems ſans dire une ſeule parole; & après avoir verſé quelques larmes & pouſſé quelques ſoupirs, il continua ſon chemin. Cela toucha de compaſſion le peuple qui le vit; & tous enſemble ſe reprochant leur lâcheté de ce qu'ils abandonnoient & trahiſſoient un tel perſonnage, ils le ſuivent chez lui & paſſent

la nuit devant la porte de sa maison dans un état bien différent de celui où étoient ceux qui gardoient la maison de Fulvius; car ceux-ci la passerent à se réjouir, à boire, à ivrogner, à mener grand bruit & à faire des rodomontades, Fulvius lui-même leur donnant l'exemple, s'enivrant tout le premier, & disant & faisant beaucoup de choses très-indécentes & peu convenables à son âge & à sa dignité; au lieu que ceux qui gardoient Caïus la passerent dans un grand silence, comme dans une calamité publique, s'entretenant de ce qui pouvoit arriver de ce désordre, & se relevant tour à tour pour se reposer.

Le lendemain au point du jour, les gens de Fulvius l'éveillent avec beaucoup de peine, l'ivresse rendant son sommeil plus profond, & s'arment des dépouilles qui étoient dans sa maison, & qu'il avoit prises sur les Gaulois qu'il avoit défaits dans son consulat, & se mettent en marche avec de grands cris & de grandes menaces pour aller se saisir du mont Aventin. Pour Caïus il refusa de prendre ses armes, & sortit en robe, comme il alloit sur la place, s'étant muni seulement d'un petit poignard. Comme il sortoit, sa femme l'arrêta & se jetta à ses genoux sur le seuil de la porte; & le prenant d'une main & tenant son fils de l'autre, elle lui dit: *Mon mari, je ne vous vois point partir de votre maison à votre ordinaire pour aller à la tribune proposer des édits comme législateur & comme tribun, ni pour aller à la guerre, environné d'honneur,*

& en état, si le sort des armes me privoit de votre chere vie, de me laisser un deuil horrible & sans consolation, mais au moins plein de gloire. Vous allez vous exposer aux meurtriers de votre frere Tibérius ; & vous y allez sans armes, plus prêt à tout souffrir qu'à rien attenter vous-même. En quoi je loue votre générosité ; mais vous allez mourir, sans que votre mort puisse être utile à votre patrie. Déja le mauvais parti triomphe, la violence & le fer décident dans tous les jugemens. Si votre frere avoit été tué devant Numance, les loix de la guerre par une treve nous auroient fait rendre son corps ; au lieu que présentement je vais peut-être moi-même être réduite à courir toute éplorée les rivieres & les mers pour les supplier de me montrer enfin votre corps qu'elles auront long-tems gardé dans leur sein. Car désormais que peut-on attendre des loix & des dieux mêmes, après qu'à leur vue Tibérius a été si cruellement massacré?

Licinnia ayant fait ces tristes regrets le visage couvert de larmes, Caïus se débarrassa doucement d'entre ses bras, & marcha dans un profond silence environné de ses amis. Sa femme voulant s'avancer & le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé où elle demeura long-tems sans voix & sans sentiment, jusqu'à ce que ses domestiques, la voyant évanouie, l'enleverent & l'emporterent chez son frere Crassus.

Quand les gens de Caïus & de Fulvius furent assemblés sur l'Aventin, Fulvius, à la

ſollicitation de Caïus, envoya à la place le plus jeune de ſes enfans avec un caducée à la main. C'étoit un jeune garçon d'une beauté ſinguliere. Dès qu'il fut arrivé à la place, ſe tenant dans une poſture pleine de pudeur & de modeſtie, & le viſage baigné de pleurs, il fit au conſul & au ſénat des propoſitions d'accommodement. La plupart des ſénateurs écoutoient aſſez volontiers ces propoſitions; mais le conſul Opimius, prenant la parole, dit, *que ce n'étoit point par des hérauts que ces rebelles devoient perſuader le ſénat; qu'ils devoient deſcendre de leur aſyle comme des prévenus, venir ſubir le jugement, & ſe livrant eux-mêmes, demander grace en cet état, & déſarmer la colere du ſénat irrité de leur révolte.* En même tems il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner & de revenir avec l'acceptation de ces articles qu'il leur marquoit, ou de ne plus revenir.

Le jeune homme ayant fait ſon rapport, Caïus, dit-on, voulut deſcendre & aller faire ſes efforts pour perſuader & ramener le ſénat; mais tous les autres s'y étant oppoſés, Fulvius renvoya encore ſon fils à la charge pour faire les mêmes propoſitions. Mais Opimius, qui ne demandoit qu'à décider l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius; & l'ayant donné en garde à des gens ſûrs, il marcha contre la troupe de Fulvius avec une bonne infanterie & des archers Crétois, qui, tirant ſur eux & en bleſſant pluſieurs, les mirent

bientôt en déſordre. Dans un moment la déroute fut générale. Fulvius ſe retira dans un bain public qui étoit abandonné, où il fut trouvé peu de momens après, & égorgé avec l'ainé de ſes enfans.

Pour Caïus, perſonne ne le vit còmbattre ni tirer l'épée, mais très-affligé de tout ce qui ſe paſſoit, il ſe retira dans le temple de Diane. Là il voulut ſe ſervir de ſon poignard pour ſe tuer lui-même; mais il en fut empêché par les plus fideles de ſes amis Pomponius & Licinnius, qui, l'ayant ſuivi, lui ôterent ſon poignard, & le porterent à prendre la fuite. On dit qu'avant que de ſortir il ſe jetta à genoux; & levant les mains vers la déeſſe, il pria que le peuple Romain, en punition de ſon ingratitude & de ſa noire trahiſon, ne ſortît jamais de la dure néceſſité à laquelle il couroit volontairement, car la plupart l'avoient abandonné ſur la premiere publication de l'amniſtie qu'on leur promit.

Comme Caïus s'enfuyoit, ſes ennemis qui le ſuivoient de près l'atteignirent près du pont de bois. Ses deux amis qui ne l'avoient point abandonné le forcerent de gagner les devans pendant qu'ils s'oppoſeroient ſeuls à ceux qui le pourſuivoient; & ſe jettant en même tems l'épée à la main au-devant du pont, ils combattirent avec tant de courage qu'aucun d'eux ne put paſſer jusqu'à ce qu'ils euſſent été tués ſur la place. Caïus n'avoit avec lui qu'un eſclave nommé Philocrate. Tous les autres l'exhortoient & l'encourageoient comme on

fait dans les combats de lice, mais personne ne le secouroit; & il avoit beau demander un cheval à tous ceux qu'il trouvoit sur son passage, tout le monde le lui refusoit, car les ennemis étoient à leurs trousses. Il les devança pourtant d'un moment, (*a*) & gagna un bois qui étoit consacré aux Furies. Là il fut tué de la main de son esclave qui, après lui avoir rendu ce service, se tua lui-même. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux en vie par leurs ennemis, & que Philocrate embrassa si étroitement Caïus, & le couvrit si bien de son corps, qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fût percé auparavant de tous les coups qu'on portoit à son maître, & tombé mort à ses pieds. On dit qu'un soldat coupa la tête de Caïus, & qu'il la portoit au consul, mais qu'un des amis d'Opimius, nommé Septimuléius, la lui en-

(*a*) *Et gagna un bois qui étoit consacré aux Furies.*) C'est ainsi que Plutarque explique fort bien ce que les Romains appelloient *lucum Furinæ*, le bois de la déesse Furine. Car cette déesse étoit Ερινὶς, *Furina*. Son bois étoit près du pont Sublicius. Aurélius Victor, dans son traité *des Homme illustres*, éclaircit tout cet endroit, & nomme les deux amis de Caïus, qui, pour lui donner le tems de se sauver, s'opposerent généreusement à ceux qui le poursuivoient. *Pomponio amico apud portam Trigeminam, P. Lætorio in ponte Sublicio persequentibus resistente in lucum Furinæ pervenit.* Cette déesse Furina avoit un grand-prêtre appellé *Flamen Furinalis*, & une fête appellée *Furinalia.* Varron, dans le cinquiéme livre de la langue latine, *Furinalia & Furina, quod ei deæ feriæ publicæ dies is, cujus deæ honos apud antiquos, nam ei sacra instituta annua & Flamen attributus, nunc vix nomen notum paucis.* Festus en fait aussi mention, *Furinalia, sacra Furinæ quam deam dicebant.* Et dans le calendrier sa fête est marquée le 25 de Juillet. *Fur. N.P. Ludi.*

leva en chemin ; car avant le combat on avoit fait publier à ſon de trompe que ceux qui apporteroient les têtes de Caïus & de Fulvius auroient pour récompenſe autant d'or peſant. Septimuléius porta au conſul Optimius cette tête traverſée au bout d'une pique. On fit apporter des balances, & il ſe trouva qu'elle peſoit dix-ſept livres huit onces ; Septimuléius ayant ajouté la fraude au crime, car il ôta toute la cervelle de cette tête, & mit à la place du plomb fondu. Ceux qui apporterent la tête de Fulvius n'eurent rien, parce que c'étoient des gens peu conſidérables.

Les corps de Caïus & de Fulvius, & ceux de tous les autres qui avoient été tués furent jettés dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confiſqués ; on fit défenſes à leurs femmes de les pleurer & d'en porter le deuil, & Licinnia fut privée de ſa dot. Le plus jeune des enfans de Fulvius fut traité très-inhumainement, quoiqu'il n'eût fait aucune réſiſtance & qu'il ne ſe fût pas trouvé au combat ; car ayant été envoyé auparavant pour propoſer un traité, il fut retenu priſonnier, & après le combat on le fit mourir contre toute ſorte de juſtice. Mais le peuple ne fut ni ſi offenſé ni ſi affligé de toutes ces indignités, que de l'inſolence qu'eut Opimius de bâtir le temple de la Concorde. Car il paroiſſoit par-là qu'il ſe glorifioit, qu'il s'enorgueilliſſoit de ce qu'il venoit de faire, & qu'il regardoit en quelque ſorte comme un grand ſujet de triomphe, le meurtre de tant

de citoyens. C'eſt pourquoi la nuit qui ſuivit la dédicace de ce temple, quelqu'un écrivit au-deſſous de l'inſcription : *ce temple de la Concorde eſt l'ouvrage de la Fureur.*

Cet Opimius fut le premier qui dans le conſulat uſurpa toute l'autorité du dictateur, & qui, ſans aucune forme de juſtice, fit mourir trois mille citoyens, outre Caïus Gracchus & Fulvius Flaccus, dont celui-ci avoit été conſul & avoit eu les honneurs du triomphe, & l'autre ſurpaſſoit tous ceux de ſon âge en vertu & en réputation. Mais cet Opimius ſi fier (*a*) ne put s'empêcher de commettre un vol public; car envoyé en ambaſſade à la cour de Jugurtha, roi de Numidie, il ſe laiſſa corrompre par argent; & ayant été condamné juridiquement pour une action ſi infame, il vieillit dans le mépris, il fut haï & baffoué du peuple qui véritablement d'abord après les actions cruelles de ce conſul étoit tombé dans l'humiliation & dans l'abattement, mais qui ſe releva & reprit courage bientôt après, & fit voir tout le regret qu'il avoit de la mort des Gracques; car ayant fait faire leurs ſtatues, il eut l'audace de les expoſer en public, il conſacra les lieux où ils avoient été tués, & il y alloit offrir les prémices des fruits de toutes les ſaiſons. Pluſieurs même y faiſoient tous les jours des ſacrifices, y ado-

(*a*) *Ne put s'empêcher de commettre un vol public.*) Cela eſt aſſez remarquable. Plutarque appelle *vol public*, de s'être laiſſé corrompre par argent pour trahir les intérêts de ſa patrie. Et en effet il n'y a pas de plus grand vol que celui-là.

roient & y faiſoient leurs prieres à genoux tout comme dans les véritables temples.

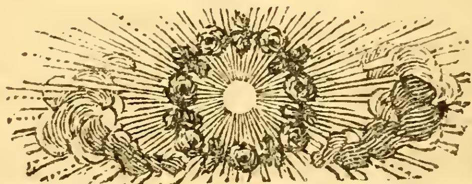
Leur mere Cornélie ſupporta ſon malheur avec beaucoup de conſtance & de magnanimité ; & l'on écrit qu'en parlant des chapelles qu'on avoit bâties ſur les lieux où ſes enfans avoient été tués, elle dit ſeulement, *ils ont les tombeaux qu'ils méritent.* Elle paſſa le reſte de ſes jours dans une maiſon de campagne près du mont de Miſene, ſans rien changer à ſa maniere de vivre. Comme elle avoit beaucoup d'amis & qu'elle aimoit à recevoir les étrangers, elle avoit toujours une bonne table ; ſa maiſon étoit toujours pleine de Grecs & de gens de lettres ; les rois mêmes ſe faiſoient un honneur de recevoir d'elle des préſens & de lui en envoyer. Tous ceux qui étoient reçus chez elle prenoient un ſingulier plaiſir à lui entendre raconter les particularités de la vie de ſon pere Scipion l'Africain, & ſa maniere de vivre. Mais on l'admiroit ſurtout quand, ſans donner aucune marque de douleur & ſans verſer une ſeule larme, elle faiſoit l'hiſtoire de tout ce que ſes enfans avoient fait & ſouffert, comme ſi elle eût parlé de quelques anciens perſonnages qui lui auroient été entiérement étrangers.

Cela paroiſſoit ſi extraordinaire que la plupart croyoient que la vieilleſſe lui avoit affoibli l'eſprit, ou que la grandeur de ſes maux & de ſes malheurs lui avoit ôté le ſentiment. Mais c'étoit eux-mêmes qu'on pouvoit accuſer d'être privés & de ſentiment & d'eſprit, de

ne pas reconnoître quels grands remedes fourniſſent aux hommes contre la douleur & la triſteſſe l'heureuſe naiſſance & la bonne éducation ; & d'ignorer (*a*) que, ſi dans la proſpérité la fortune triomphe ſouvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevés, & qui ſont le plus attachés à tout ce qui eſt beau & honnête, dans l'adverſité elle ne leur ôte pas la force de ſupporter conſtamment leurs malheurs.

(*a*) *Que ſi dans la proſpérité la fortune triomphe ſouvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevés.*) C'eſt ce que l'expérience fait voir aſſez ſouvent. Un homme vertueux qui dans la proſpérité n'a pu ſe défendre contre la fortune, réſiſte ſouvent à tous ſes coups les plus rudes dans l'adverſité. Et il n'eſt pas mal-aiſé d'en trouver la raiſon ; la proſpérité amollit & relâche, au lieu que l'adverſité reſſerre & endurcit.

Fin de la vie de Tibérius & Caïus Gracchus.



COMPARAISON

D'AGIS ET DE CLÉOMENE

AVEC

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

APRÈS avoir fini le récit des actions de ces perſonnages, nous n'avons qu'à contempler leurs vies enſemble en les comparant. Pour ce qui eſt des deux Gracques, tous ceux qui en ont le plus mal parlé & qui ont eu pour eux la haine la plus outrée, n'ont jamais oſé dire qu'ils n'euſſent pas été plus heureuſement nés à la vertu, que tous les Romains de leur tems, & que cette heureuſe naiſſance n'eût pas été ſecondée & fortifiée par la plus excellente éducation & par les inſtructions les plus ſolides. Mais dans Agis & dans Cléomene, la nature paroît avoir été encore plus forte que dans ces deux Romains, en ce que n'ayant pas eu le bonheur d'être bien élevés, & ayant été nourris dans des coutumes & dans des manieres de vivre qui avoient corrompu ceux qui avoient été avant eux, ils ſe rendirent pourtant des modeles de vertu, de ſimplicité & de tempérance.

D'ailleurs les Gracques ayant vécu dans le tems où Rome étoit la plus floriſſante, & où l'éclat des vertus relevoit davantage ſa gloire

& ſa dignité, ils auroient eu honte d'abandonner la ſucceſſion de cette vertu paternelle qui leur étoit tranſmiſe par leurs ancêtres; au lieu qu'Agis & Cléomene, nés de peres qui avoient des ſentimens bien différens, & ayant trouvé leur patrie toute corrompue & toute malade, ne ralentirent pourtant en rien l'ardeur qu'ils avoient naturellement pour tout ce qui eſt beau & honnête.

Il eſt vrai qu'une très-grande marque du déſintéreſſement des Gracques, & du mépris qu'ils avoient pour l'argent, c'eſt qu'ayant été dans les plus grandes charges & dans les emplois les plus conſidérables, ils ont toujours conſervé leurs mains pures, & n'ont jamais eſſuyé aucun reproche d'avoir pris la moindre choſe injuſtement. Mais Agis ſe ſeroit mis dans une véritable colere, ſi quelqu'un l'avoit loué de n'avoir rien pris du bien des autres, lui qui donna à ſes citoyens ſon propre bien qui conſiſtoit en ſix cens talens d'argent comptant ſans les meubles & autres biens très-conſidérables. Quel grand mal n'auroit donc point paru un gain injuſte à celui qui regardoit comme une avarice horrible de poſſéder plus que les autres, quoique juſtement?

Que ſi l'on conſidere la hardieſſe & l'audace de leurs entrepriſes & des innovations qu'ils firent dans l'état, celles d'Agis l'emportent de beaucoup par leur grandeur & par leur importance. Car, des deux Romains, Caïus ne s'appliqua principalement qu'à faire de

grands chemins & à repeupler des villes par des colonies ; & le trait le plus hardi & le plus éclatant de leur politique, ce fut pour Tibérius le partage des terres ; & pour Caïus le changement qu'il fit dans les tribunaux de la juſtice, (*a*) en mêlant parmi les ſénateurs un pareil nombre de chevaliers. Au lieu que le changement qu'Agis & Cléomene firent dans leur état, fut tout autre choſe ; car voyant bien que de vouloir corriger par le menu les petites fautes, & retrancher peu-à-peu ce qu'il y avoit de défectueux, (*b*) c'étoit, comme dit Platon, couper les têtes de l'hydre : ils introduiſirent dans les affaires un changement qui pouvoit chaſſer tout-d'un-coup tous les maux & y rétablir l'ordre. Peut-être même eſt-ce parler plus véritablement de dire qu'ils proſcrivirent & caſſerent le changement qu'on avoit introduit avant eux, & qui avoit cauſé tous ces maux ; & que par-là ils ramenerent & rétablirent

(*a*) *En mêlant parmi les ſénateurs un pareil nombre de chevaliers.*) Il devoit plutôt dire, *en ôtant aux ſénateurs les jugemens des procès, & en les tranſportant aux chevaliers.*

(*b*) *C'étoit, comme dit Platon, couper les têtes de l'hydre.*) Le paſſage de Platon eſt du quatriéme livre de la République, tom. II, pag. 426, & il convient parfaitement ici, car Platon parle des légiſlateurs qui croyent par de petites loix en détail déraciner les vices de leur république. Voici comme il s'en moque : *Ce ſont de merveilleux perſonnages, ces légiſlateurs qui font les loix dont je viens de parler, & qui ſont toujours après à réformer l'état, croyant avoir trouvé par là le moyen de mettre fin à toutes les fraudes & malverſations qui ſe commettent dans le commerce, & ſur les choſes dont je viens de parler, ne s'appercevant pas qu'ils ne font autre choſe que couper la tête de l'hydre.*

leur ville dans l'état qui lui étoit propre, & qui étoit celui de ſa fondation.

On peut dire auſſi qu'à tout ce que les Gracques voulurent exécuter dans le gouvernement, tous les plus grands des Romains s'y oppoſerent : au lieu que tout ce qu'Agis entreprit & que Cléomene acheva, étoit fondé ſur l'autorité la plus grande, la plus authentique & la plus reſpectable, qui leur ſervit de modele, je veux dire ſur les rhetres ou anciennes loix de leur patrie touchant la tempérance & l'égalité, dont les unes avoient été établies par Lycurgue, & les autres avoient Apollon même pour auteur & pour fondateur.

Mais ce qui eſt encore plus conſidérable, c'eſt que par toutes les nouveautés que les Gracques introduiſirent, Rome ne s'agrandit jamais & n'acquit pas un pouce de terrein; au lieu que, par celles de Cléomene, la Grece vit en peu de tems Sparte devenir maîtreſſe du Péloponeſe, & combattre contre les peuples les plus puiſſans; ce grand & glorieux combat pour la principauté, combat dont l'unique but étoit de délivrer la Grece entiere des armes des Illyriens & des Gaulois, & de la remettre ſous le juſte & honorable gouvernement des deſcendans d'Hercule.

Je trouve auſſi que la mort de tous ces perſonnages marque quelque différence dans leur vertu; car les Gracques combattirent contre leurs citoyens, & enſuite ayant pris la fuite, ils périrent malheureuſement. Au lieu

que, des deux Grecs, Agis mourut presque volontairement pour ne faire mourir aucun citoyen; & Cléomene, forcé par les mépris & par les outrages qu'il essuya, prit enfin les armes pour se venger; mais l'occasion n'ayant pas favorisé son courage, il se tua généreusement.

Que, si on les regarde les uns & les autres par un autre côté, on trouvera qu'Agis n'a jamais fait aucune action de grand capitaine; car il fut tué avant que d'avoir pu donner des marques de son habileté & de son courage, & qu'à toutes les grandes & belles victoires de Cléomene, qui sont en grand nombre, on peut opposer l'éclatante action de Tibérius, lorsqu'à la prise de Carthage il monta le premier sur la breche, ce qui ne fut pas un médiocre exploit; & le sage traité qu'il fit à Numance, par lequel il sauva vingt mille Romains qui n'avoient aucune autre espérance de salut. Pour Caïus, & dans cette guerre de Numance & dans la Sardaigne, il donna de grandes marques de valeur: de sorte que ces deux freres auroient été comparables aux plus grands capitaines Romains, s'ils n'avoient pas été tués si jeunes.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, il semble qu'Agis se conduisit avec trop de lenteur & de mollesse; car il se laissa surprendre par Agésilas, il trompa ses citoyens en n'exécutant pas le partage des terres qu'il leur avoit promis; & pour tout dire, en un mot, par une timidité qui procédoit de sa

grande jeunesse, il laissa inutiles & imparfaites toutes les grandes entreprises qu'il avoit faites, & qui avoient excité l'attente du public. Cléomene, au contraire, se porta avec trop de violence & d'emportement à changer le gouvernement de la république, en tuant, contre toute sorte de raison & de justice, les éphores qu'il lui auroit été très-facile d'attirer dans son parti, puisqu'il étoit le plus fort ; ou de les chasser de la ville, comme on en chassa quantité d'autres que l'on bannit. Car, d'avoir recours au fer sans la derniere nécessité, cela n'est ni du grand médecin ni du grand politique, & fait voir au contraire dans l'un & dans l'autre une grande ignorance de l'art. Et il y a de plus dans le politique, que cette ignorance est accompagnée d'injustice & de cruauté. Mais aucun des deux Gracques ne commença le premier à verser le sang de ses citoyens ; & on rapporte que Caïus attaqué de tous côtés & en butte à tous les traits de ses ennemis, ne prit pas le parti de se défendre, & qu'autant qu'il étoit brave & déterminé dans les batailles, autant il fut froid & lent dans la sédition. Car premiérement il sortit de sa maison & sans armes ; ensuite, pendant que l'on combattoit, il se tint toujours à l'écart, & on le vit toujours plus occupé à se retenir & à ne rien faire, qu'à s'empêcher de rien souffrir. C'est pourquoi il est plus juste de regarder leur fuite comme un effet de leur précaution, que comme une marque de leur lâcheté ; car il n'y avoit point de milieu, ou il falloit céder

par la fuite à ceux qui les pourſuivoient, ou en les attendant, ſe mettre en défenſe & repouſſer la force par la force.

Quant aux reproches qu'on peut faire aux uns & aux autres, le plus grand dont on puiſſe noircir la mémoire de Tibérius, c'eſt d'avoir dépoſé ſon collegue & d'avoir brigué un ſecond tribunat. Mais c'eſt injuſtement qu'on a imputé à Caïus la mort d'Antyllius, car il fut tué contre ſa volonté & à ſon grand regret. Au lieu que Cléomene, ſans rapporter ici le meurtre des éphores, affranchit tous les eſclaves, & regna en effet tout ſeul pendant qu'il faiſoit ſemblant de regner en ſecond, ayant appellé au trône, pour ſauver les apparences, ſon frere Euclidas qui n'étoit pas d'autre maiſon que lui. Il écrivit bien à Archidamus, à qui ſeul il appartenoit de regner conjointement avec lui, parce qu'il étoit de l'autre maiſon, & lui perſuada de quitter Meſſene & de venir à Sparte. Mais Archidamus ayant été tué d'abord après ſon arrivée, Cléomene ne fit aucune recherche pour venger ſa mort, & confirma par-là le ſoupçon que l'on en avoit que c'étoit lui-même qui l'avoit fait tuer, en cela bien différent de Lycurgue qu'il faiſoit ſemblant d'imiter; car Lycurgue rendit librement & volontairement au jeune Charilaüs, fils de ſon frere, le royaume qui lui avoit été confié; & dans la crainte où il étoit que ſi cet enfant venoit à mourir de maladie ou autrement, on ne l'accusât d'y avoir contribué, il ſe bannit lui-

même de ſon pays, & n'y retourna qu'après que ſon neveu Charilaüs eut un fils pour ſuccéder à la couronne. Mais parmi tous les Grecs en trouvera-t-on un ſeul qu'on puiſſe comparer à Lycurgue ?

Nous avons montré que le gouvernement de Cléomene a été marqué par de plus grandes nouveautés & par de plus grandes injuſtices. Auſſi ceux qui blâment les mœurs des uns & des autres, reprochent à Agis & à Cléomene qu'ils ont eu dès le commencement un eſprit tyrannique & porté à la guerre. Au lieu que les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'un excès d'ambition ; & ils avouent tous qu'emportés par la chaleur des conteſtations & par la colere, contre leur propre naturel, comme par des vents impétueux, ils avoient paſſé les bornes & porté le gouvernement à ces excès qu'on ne peut excuſer.

En effet, qu'y avoit-il de plus beau & de plus juſte que leur premier deſſein, ſi les riches & les nobles, en oppoſant la force & la puiſſance pour les empêcher de faire paſſer leur loi, ne les euſſent jettés tous deux dans la néceſſité de prendre les armes, l'un pour défendre ſa vie, & l'autre pour venger ſon frere qui avoit été mis à mort ſans aucune forme de jugement & ſans aucun arrêt préalable ?

Vous voyez (*a*) donc aſſez vous-même la différence qui eſt entr'eux. Que, s'il faut les

(*a*) Il parle à Sénécion, à qui il adreſſe ces vies.

caractériſer chacun en particulier, je trouve que Tibérius eſt au-deſſus des trois autres par la vertu; que le jeune Agis a fait moins de fautes; & que Caïus eſt fort au-deſſous de Cléomene, ſoit en courage pour entreprendre, ſoit en audace pour exécuter.

Fin de la comparaiſon d'Agis & de Cléomene avec Tibérius & Caïus Gracchus.



DÉMOSTHENE.

(*a*) Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques, que ce soit Euripide, comme c'est la plus commune opinion, ou que ce soit un autre, dit *que la premiere chose nécessaire au bonheur d'un homme, c'est*, mon cher Sossius Sénécion, *d'être né dans une ville célebre.* Pour moi je pense tout autrement, & je suis persuadé que pour celui qui doit jouir d'un bonheur véritable & solide, qui consiste principalement dans les mœurs & dans la disposition de l'esprit, il n'y a nulle différence qu'il soit né dans une ville obscure & pauvre, ou d'une mere laide & petite. Car il est ridicule de s'imaginer que la petite ville de Julis, qui n'est qu'une très-petite partie de l'isle de Céos, qui n'est pas elle-même fort grande, & que l'isle d'Egine, dont un Athénien disoit autrefois *qu'il la falloit ôter comme une paille de l'œil du Pirée*, peuvent porter de bons comédiens & de grands poëtes, & qu'elles

(*a*) *Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques.*) Ces victoires des jeux Olympiques étoient regardées comme si glorieuses, que les poëtes les célébroient par leurs vers, comme nous le voyons par les odes de Pindare.

ne ſauroient porter un homme juſte, ferme, content de ſon état, & plein de magnanimité & de ſageſſe. Car, au contraire, il eſt très-vraiſemblable que tous les autres arts qui n'ont été inventés que pour le gain, pour la réputation, ou pour le plaiſir, ſe flétriſſent & dépériſſent entiérement dans les petites villes inconnues & peu fréquentées; (*a*) mais que la vertu, comme une plante forte & généreuſe, prend racine dans toute ſorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature & une ame ferme & qui aime le travail. C'eſt pourquoi auſſi nous-mêmes, quand nous manquons de ſageſſe, & qu'il nous arrive de ne pas vivre comme il faut, nous n'en rejettons pas la faute ſur la petiteſſe & ſur l'obſcurité de notre patrie, nous nous en accuſons juſtement nous-mêmes comme ſeuls coupables de nos fautes & de nos excès.

(*b*) Mais ce qui eſt très-véritable, c'eſt

(*a*) *Mais que la vertu, comme une plante forte & généreuſe, prend racine dans toute ſorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature.*) Cela ne peut être conteſté. Mais il n'eſt pas moins vrai qu'une ville célebre peut être d'un grand ſecours; car une nature foible ou corrompue ne ſe corrigera pas facilement dans une ville obſcure, au lieu que dans une grande ville elle trouvera de grands modeles qui pourront ſervir à la redreſſer.

(*b*) *Mais ce qui eſt très-véritable, c'eſt que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits & d'écrire une hiſtoire.*) Cela eſt vrai en tout point pour un homme qui écrit, en quelque genre qu'il écrive, il a beſoin d'être dans une grande ville. Là il trouve le ſecours des bibliotheques, des gens ſavans, & des gens de bon goût. Et les deux derniers manquent plus ordinairement dans les petites villes, que le premier; car dans le plus méchant bourg on peut avoir des livres.

que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire une hiſtoire compoſée de choſes & d'aventures qui ne ſont ni ſous ſa main, ni arrivées dans ſon pays, mais étrangeres, diverſes & diſperſées çà & là dans pluſieurs différens écrits, la premiere choſe dont il a effectivement beſoin, c'eſt d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui eſt beau & honnête. Il en a beſoin, afin qu'ayant quantité de livres en ſa diſpoſition, & que s'inſtruiſant par la converſation de toutes les particularités qui ont échappé aux écrivains, & qui s'étant conſervées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraiſemblables & plus croyables par cette eſpece de tradition, il ne faſſe pas un ouvrage imparfait & qui manque de ſes principales parties. (*a*) Pour moi qui ſuis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaiſir à m'y tenir, & qui, pendant mon ſéjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, n'ayant pas eu le tems d'apprendre la langue Latine, à cauſe des affaires publiques dont

(*a*) *Pour moi qui ſuis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaiſir à m'y tenir.*) Car il étoit de Chéronée, petite ville de Béotie. Plutarque, après les voyages qu'il avoit faits en Italie depuis le commencement du regne de Veſpaſien juſques vers la fin de celui de Domitien, ſe retira enfin & renonça à toute l'ambition qu'il auroit pu ſatisfaire ailleurs, pour ſe tenir à Chéronée, & pour empêcher cette ville de devenir plus petite qu'elle n'étoit, car un ſeul homme ſage, un ſeul homme de réputation, empêche une ville de dépérir, & la rend toujours conſidérable.

j'étois chargé, & de la quantité de gens qui venoient tous les jours chez moi pour s'entretenir de la philoſophie, n'ai commencé que fort tard & déja fort avancé en âge, à lire les écrits des Romains, il m'eſt arrivé une choſe aſſez étonnante, & pourtant très-vraie; c'eſt (*a*) que les termes de cette langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la légere connoiſſance que j'avois déja des faits m'a conduit à entendre les termes. Pour ce qui eſt de ſentir la beauté de l'expreſſion latine, ſa préciſion, ſes métaphores, ſes autres figures, ſon harmonie, & toutes ſes autres qualités, qui font la force, l'énergie & l'agrément de la diction, je ſuis très-perſuadé que cela eſt très-agréable, & fait un très-grand plaiſir; mais cela demande une étude & un exercice qui ne ſont pas fort aiſés, & qui ne peuvent étre entrepris que par ceux qui ont plus de loiſir, & à qui l'âge permet cette application ſi ambitieuſe. C'eſt pourquoi ayant réſolu d'écrire dans ce traité, qui eſt le cinquiéme de mes paralleles, la vie de Démoſthene & celle de Cicéron, nous examinerons leur naturel, leurs mœurs & la diſpoſition de leur eſprit, par leurs actions &

(*a*) *Que les termes de cette langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la légere connoiſſance que j'avois déja des faits, m'a conduit à entendre les termes.*) Cela arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont pas étudié les langues à fond & par principes. Les faits dont ils ſont inſtruits, leur font entendre les termes. Mais cela eſt ſouvent ſujet à caution. Et Plutarque lui-même en eſt une preuve, car il s'eſt quelquefois trompé, comme je l'ai déja remarqué en quelques endroits de cet ouvrage.

par leur conduite dans le gouvernement; (*a*) & nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'orateur le plus éloquent & le plus agréable ; car, comme dit le poëte Ion, (*b*) *la ſorce du dauphin eſt ſur ſon rivage.* (*c*) Cécilius, écrivain très-préſomptueux en toutes choſes, ayant ignoré cette maxime, a eu la témérité de donner une comparaiſon de Démoſthene & de Cicéron. Mais peut-être faut-il dire ſur cela, que ſi ce précepte, *Connois-toi toi-même*, étoit d'un uſage fort commun, & qu'il dépendît de tous les hommes de le pratiquer, ce ne ſeroit pas

(*a*) *Et nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'orateur le plus éloquent.*) Plutarque ſavoit aſſez de latin pour lire Cicéron, & pour l'entendre paſſablement. Cependant il ſe garde bien de juger de ſon éloquence pour la comparer à celle de Démoſthene. Voilà une grande ſageſſe qui n'a pas toujours été imitée.

(*b*) *La force du dauphin eſt ſur ſon rivage.*) C'eſt comme nous diſons aujourd'hui par forme de proverbe, *le coq ſur ſon pailler.* Le Grec eſt fort dans ſon grec, le Latin dans ſon latin. Ni l'un ni l'autre ne doivent paſſer leurs bornes, à moins que par une longue étude ils ne ſe ſoient fait naturaliſer dans le pays qui n'eſt pas le leur. Le dauphin qui quitte ſon rivage pour s'écarter dans les terres, eſt perdu.

(*c*) *Cécilius, écrivain très-préſomptueux en toutes choſes, ayant ignoré cette maxime, a eu la témérité de donner une comparaiſon de Démoſthene & de Cicéron.*) Cécilius étoit un célebre rhéteur Sicilien, qui vivoit ſous Auguſte. Il avoit fait un traité du Sublime dont parle Longin. Il a été loué par les plus célebres rhéteurs. Un des plus ſavans, nommé Lyſimachides, lui avoit dédié ſon ouvrage des dix rhéteurs Attiques. Il ſavoit ſa langue latine, il vivoit du tems qu'elle étoit la plus floriſſante ; cependant Plutarque l'accuſe de témérité d'avoir voulu juger de l'éloquence de Cicéron. Notre ſiecle nous a fourni des écrivains plus préſomptueux & plus téméraires. Il n'y a d'autre réponſe à leur faire que celle que Plutarque fait ici.

un précepte ſi divin, & il n'auroit pas fallu qu'un Dieu vînt nous le donner. Pour moi il me ſemble que Dieu voulant fondre, pour ainſi dire, ces deux orateurs dans le même moule, a jetté d'abord dans leur naturel des reſſemblances très-parfaites, comme la même ambition & le même amour de la liberté dans toute leur conduite, le même défaut de courage dans les guerres & dans les dangers, & qu'il y a mêlé encore beaucoup de choſes qu'on attribue à la fortune. Car je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de trouver ailleurs deux autres orateurs qui, de petits & obſcurs qu'ils étoient, ſoient devenus ſi grands & ſi illuſtres, qui aient heurté des rois & des tyrans, qui aient perdu leurs filles, qui aient été bannis de leur patrie, qui y aient été rappellés avec gloire, qui s'en ſoient enfuis encore, qui aient été repris par leurs ennemis, & qui en expirant aient vu expirer avec eux la liberté de leur patrie. De ſorte que s'il étoit poſſible que la Nature & la Fortune entraſſent en diſpute ſur leur ſujet, comme deux ouvriers qui conteſtent ſur leur ouvrage, il ſeroit difficile de juger laquelle des deux les a rendus plus ſemblables, ou la Nature dans leurs mœurs, ou la Fortune dans leurs aventures & dans tous les accidens de leur vie. Mais il faut commencer par le plus ancien.

(*a*) Démoſthene, pere de l'orateur Démoſ-

(*a*) *Démoſthene, pere de l'orateur Démoſthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens de la ville.*) C'eſt ce que ſignifie, ἦν μὲν τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν

thene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens de la ville. Théopompe écrit qu'on l'appelloit le *Fourbisseur*, parce qu'il avoit un attelier où il faisoit travailler plusieurs esclaves à faire des épées & d'autres armes. (*a*) Et l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison, & d'une mere barbare. Mais nous ne saurions dire si c'est une vérité, ou une satyre, & une calomnie.

Démosthene perdit son pere à l'âge de sept ans (*b*), & demeura avec un bien fort considérable, car son pere lui laissa près de quinze talens; mais il fut ruiné par l'injustice de ses tuteurs qui lui en volerent une partie, & laisserent dépérir l'autre, jusques-là qu'ils ne payerent pas à ses maîtres le salaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cause qu'il ne fut pas élevé dans les sciences qui conviennent à un enfant de bonne maison. Outre

ἀνδρῶν. Ce qui va non-seulement aux mœurs, mais à la naissance. Car Eschine même lui rend ce témoignage, *Démosthene le pere, du bourg de Pœane, étoit d'une naissance libre, car il ne faut pas mentir.*

(*a*) *Et l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison.*) Ce Gylon fut accusé d'avoir livré aux ennemis une ville de Pont, appellée Nymphée, qui appartenoit aux Athéniens. Ce reproche l'obligea à s'exiler. Il alla en Scythie où il épousa une femme du pays, dont il eut deux filles; l'une fut mariée à Philocharès, & l'autre appellée Cléobule, à Démosthene à qui elle porta en dot cinquante mines, c'est-à-dire, deux mille cinq cens livres. Démosthene l'orateur naquit de ce mariage.

(*b*) La seconde année de l'olympiade CI, l'an 337 avant l'ere chrétienne.

que la foibleſſe & la délicateſſe de ſon tempérament empêcherent ſa mere de le porter au travail, & ſes maîtres de le preſſer & de le contraindre; car dans ſon enfance il étoit fort maigre & fort infirme, (*a*) & l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par moquerie le ſurnom de *Batalus*, qui étoit un ſurnom fort décrié. Car, ſelon les uns, Batalus étoit un joueur de flûte, fort efféminé, contre lequel le poëte Antiphane fit une petite comédie; ſelon d'autres, c'étoit un poëte qui ne faiſoit des vers que pour la molleſſe & la débauche. Il paroît auſſi que dans ce tems-là *Batalus* étoit dans l'Attique le nom d'une partie du corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Pour ce qui eſt d'*Argas*, autre ſurnom qu'on donna auſſi à Démoſthene, on prétend qu'il lui fut donné à cauſe de la férocité & de la rudeſſe de ſes mœurs, (*b*) car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un

(*a*) *Et l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par moquerie le ſurnom de* Batalus.) Mais ce ſurnom ne convient nullement à un homme qui eſt foible & infirme, mais à un homme mou & efféminé; car on dit que Démoſthene dans ſa jeuneſſe étoit un peu débauché, qu'il alloit en maſque déguiſé en femme, & qu'il aimoit les feſtins. C'eſt ce qui lui attira le ſurnom de *Batalus*, qui ſignifioit *un infame, un débauché*, comme Heſychius l'explique: Βάταλος, dit-il, καταπύγων καὶ ἀνδρόγυνος, κίναιδος, ἔκλυτος.

(*b*) *Car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un ſerpent.*) Non-ſeulement les poëtes, mais Hippocrate lui-même parle d'un ſerpent nommé Argas, ou Argès. C'eſt dans le cinquiéme livre des Epidem. *Un jeune homme, dit-il, après avoir beaucoup bu dormoit ſur le dos dans une tente. Un ſerpent, nommé Argès, lui entra dans la bouche, &c.*

ſerpent ; ou à cauſe du fiel & de l'amertume de ſes diſcours, qui affligeoient toujours ceux qui les entendoient, car *Argas* étoit le nom d'un poëte qui faiſoit des chanſons pleines de malignité & de médiſance. Mais en voilà aſſez ſur cet article.

Quant à ſon application à l'étude de l'éloquence, voici l'occaſion qui y donna lieu : (*a*) l'orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Oropus. Cette cauſe avoit excité une grande attente dans le public, qui attendoit avec impatience le jour de cette plaidoierie, tant pour l'excellence de l'orateur, dont la réputation étoit alors très-floriſſante, que pour l'importance de l'affaire dont il s'agiſſoit, & qui faiſoit le ſujet de l'entretien de tout le monde. Démoſthene ayant oui dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeuneſſe ſe préparoient à aller à ce jugement, pria ſon précepteur de le mener auſſi avec lui ; ce précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les huiſſiers qui ouvroient la ſalle de l'audience, obtint d'eux une place où ſon jeune

(*a*) *L'orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Oropus.*) Oropus étoit une ville entre l'Attique & Tanagre ſur l'Euripe. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au ſecours des Thébains qui étoient fort preſſés, ils y coururent & les délivrerent. Les Thébains, oubliant ce grand ſervice, enleverent aux Athéniens la ville d'Oropus, qui étoit ſur leurs frontieres, & Chabrias même fut ſoupçonné d'être complice & accuſé de trahiſon, & l'orateur Calliſtrate plaida contre lui. Cette cauſe étoit grande & bien digne d'exciter la curioſité. Démoſthene en parle dans ſon oraiſon contre Midias. Il étoit dans ſa ſeiziéme année quand cette cauſe fut plaidée.

disciple pût entendre les avocats sans être vu. Callistrate eut un succès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démosthene, frappé de cette gloire si éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'assujettir toutes choses & les manier à son gré. Dès ce moment il quitta toutes les autres sciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à composer des harangues pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le rhéteur Isée, quoique Isocrate tînt alors publiquement son école, soit, comme quelques-uns disent, qu'étant un orphelin ruiné (*a*) il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, (*b*) ou

(*a*) *Il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines.*) Car ces rhéteurs avoient chacun un prix fait, qu'ils prenoient de leurs disciples, comme cela paroît par Platon. Mais la raison que Plutarque donne ici de ce que Démosthene ne put pas aller à l'école d'Isocrate, n'est pas recevable; si ce qu'il dit dans la vie du rhéteur Isée est vrai, qu'Isée quitta son école pour aller instruire Démosthene pour le prix de dix mille drachmes, c'est-à-dire, de cinq mille livres, qui étoit dix fois le prix d'Isocrate.

(*b*) *Ou plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée, comme plus subtile & plus propre à l'action.*) Cette raison est la seule véritable. La maniere d'Isocrate étoit trop douce & trop fleurie, & celle d'Isée étoit plus animée & plus forte, & il fut le premier qui tourna son style au maniement des affaires; ce qui parut plus propre à Démos-

plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée comme plus subtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique.

Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques mémoires, sans nom d'auteur, (*a*) que Démosthene étudia aussi sous Platon, & que le commerce de ce philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence ; & il rapporte que Ctésibius disoit que, par le moyen de Callias de Syracuse & de quelques autres,

thene pour le dessein qu'il se proposoit. Le rhéteur Isée forma son style sur celui de Lysias.

(*a*) *Que Démosthene étudia aussi sous Platon.*) C'est ce que Cicéron confirme dans son Brutus. « On dit que » Démosthene lut assidûment Platon, & qu'il fut » même son disciple, & cela » paroît par la grandeur & par » la majesté de son style ». *Lectitavisse Platonem studiose, audivisse etiam, Demosthenes dicitur, idque apparet ex genere & granditate verborum.* Il dit encore dans l'orateur. *Quod idem de Demosthene existimari potest, cujus ex epistolis intelligi licet quàm frequens fuerit Platonis auditor.* « On peut penser la même » chose de Démosthene par » les lettres duquel il paroît » avec quelle assiduité il alla » entendre Platon ». Cicéron a égard ici sur-tout à cette lettre que Démosthene écrivit à Héracléodore : *Mais voyant que vous aviez beaucoup de crédit & d'autorité & une grande érudition, & que vous aviez embrassé sur-tout la doctrine de Platon, qui est véritablement très-éloignée de toute avarice, de toute violence, & de toutes ces sortes de tours & de finesses, qu'on employe dans ces occasions, & qui porte en tout à ce qui est très-beau & très-juste. Celui qui a été une fois imbu de cette doctrine, grands dieux ! comment pourroit-il ne pas suivre la vérité, & ne pas avoir un cœur généreux & bienfaisant pour tous les hommes.* Voilà un assez bel éloge de la philosophie de Platon, & qui marque assez que Démosthene l'avoit étudiée. Il y a encore une autre raison, c'est que Démosthene s'étant attaché à Isée, & Isée étant parfaitement semblable à Lysias, qui étoit très-inférieur à Platon, il est très-vraisemblable qu'il alla chercher dans ce dernier ce qui manquoit aux deux autres.

Démosthene avoit eu en secret les traités de rhétorique d'Isocrate & ceux du rhéteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

(*a*) Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses tuteurs, & à les poursuivre en justice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toujours de nouvelles remises, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Démosthene, qui fut obligé de parler souvent; de sorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de son affaire, non sans beaucoup de peine & de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ses biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette poursuite, c'est qu'il acquit la hardiesse & l'habitude de parler en public, & qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité & du crédit que donne le talent de la parole, il essaya de se pousser ou de se mêler des affaires publiques. Et comme on dit de Laomédon d'Orchomene, que par les conseils de ses médecins il s'exerça à de longues courses pour remédier à de grands maux de rate dont il étoit travaillé; & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats où l'on gagne des couronnes, & se rendit un des plus

(*a*) *Dès qu'il fut en âge il commença à faire un procès à ses tuteurs.*) Il perdit son pere à sept ans; il fut dix ans sous ses tuteurs: il commença donc à les plaider à l'âge de dix-huit ans; mais ce ne fut que pour ses affaires particulieres, ce que la loi ne défendoit point.

forts athletes dans la courſe du double ſtade. La même choſe arriva à Démoſthene. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ſes propres affaires; après quoi, ayant acquis par ce travail continuel beaucoup d'habileté & de force dans l'art de parler, il ſe jetta dans les affaires publiques comme dans les jeux où l'on ſe propoſe des prix, & ſurpaſſa bientôt tous les orateurs qui tenoient le premier rang.

Cependant la premiere fois qu'il parla devant le peuple, on fit un ſi grand bruit qu'il eut de la peine à ſe faire écouter, & on ſe moquoit ouvertement de ſon ſtyle qui paroiſſoit fort étrange, étant très-confus & très-embrouillé par la longueur de ſes périodes, & ſi forcé (*a*) par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entaſſoit, qu'on ne pouvoit le ſuivre. D'ailleurs il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine ſi courte, qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il diſoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper ſouvent ſes périodes avant que le ſens fût achevé. Cela le rebuta tellement, qu'il renonça aux aſſemblées du peuple & ſe retira au port du Pirée. Un jour qu'il ſe promenoit tout réveur & fort découragé,

(*a*) *Par la quantité d'enthymemes.*) L'enthymeme eſt un ſyllogiſme parfait dans l'eſprit & dans le ſens, mais imparfait dans l'expreſſion, parce que l'on y ſupprime une des propoſitions comme trop claire & trop connue, & comme naturellement ſuppléée par l'eſprit de ceux à qui on parle. Ce ſyllogiſme a plus de grace & plaît davantage qu'un ſyllogiſme parfait, mais il ne doit pas être trop fréquent, car l'eſprit de l'auditeur ſe laſſe d'avoir toujours à ſuppléer ce que l'on ſupprime.

Eunomus de Thriaſie, qui étoit déja vieux, le rencontra en cet état, & le gronda très-ſérieuſement de ce qu'ayant une maniere de parler entiérement ſemblable à celle de Périclès, il s'abandonnoit & ſe trahiſſoit pourtant lui-même par lâcheté & par foibleſſe, & qu'il n'avoit ni le courage de ſoutenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir ſon corps à ces combats de la tribune; & que par une molleſſe inexcuſable il ſe laiſſoit abâtardir & flétrir ſans s'en mettre en peine. Une autre fois ayant mal réuſſi & ayant été ſifflé, comme il s'en retournoit chez lui la tête couverte pour cacher ſa honte, & au déſeſpoir de ce mauvais ſuccès, il fut ſuivi par un comédien nommé Satyrus, qui étoit de ſes amis, & qui entra avec lui. Démoſthene commença à faire en ſa préſence des lamentations de *ce qu'étant celui de tous les orateurs qui prenoit le plus de peine & qui travailloit le plus, juſques-là qu'il avoit preſque ruiné ſa ſanté à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple;* (a) *que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toujours dans la crapule, étoient écoutés & occupoient la tribune, & que lui il étoit mépriſé; & on ne daignoit pas l'entendre. Vous*

(a) *Que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toujours dans la crapule, étoient écoutés, & occupoient la tribune.*) Car à Athenes, comme dans toute démocratie, les artiſans étoient écoutés tout comme les orateurs les plus habiles. Et cela étoit très-bon. Quand il s'agiſſoit d'une affaire de marine, ou de la conſtruction des vaiſſeaux, qui auroit-on plutôt dû écouter que des matelots, des charpentiers, &c.

dites vrai, Démosthene, lui répondit Satyrus; *mais moi je guérirai bientôt ce qui cause tout ce mal, si vous voulez seulement me reciter par cœur quelques scenes d'Euripide ou de Sophocle.* Démosthene le fit sur l'heure; & Satyrus répétant après lui les mêmes endroits, les prononça si bien & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il représentoit, que Démosthene même les trouva tout autres; & que convaincu de l'ornement, de la grace & de la force que la prononciation & l'action donnent au discours, il regarda comme très-peu de chose, ou comme presque rien de s'exercer à bien parler, si on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choses que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à se faire sous terre un cabinet, qui étoit conservé encore de notre tems, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former sa voix, & où il passoit souvent des deux & trois mois entiers en se faisant raser la moitié de la tête, afin que si la tentation le prenoit de sortir, il en fût empêché par la honte de paroître en cet état.

Quand il sortoit pour aller voir ses amis, ou que ses amis le venoient voir, tout ce qui se passoit dans ces conversations, tout ce qu'il entendoit & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de sujets de s'exercer, & il ne les avoit pas plutôt quittés, qu'il se retiroit dans ce cabinet souterrein, où il répétoit tout de suite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour &

contre ; & s'il avoit aſſiſté à quelque diſcours public, il tâchoit de le retenir, (*a*) & le réduiſoit enſuite en certains lieux communs & en périodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir dans l'occaſion. Souvent il s'occupoit à corriger, & à expliquer & étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit paſſer pour un homme d'un eſprit peſant, qui n'avoit pas la conception vive, & dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet du travail, ſans aucun naturel, & on alléguoit comme une grande preuve, que jamais perſonne n'avoit entendu Démoſthene parler ſur le champ, que même il étoit ſouvent arrivé qu'étant aſſis dans l'aſſemblée, le peuple l'appellant par ſon nom, & le preſſant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne fût préparé. La plupart des autres orateurs en faiſoient des railleries ; & Pythéas lui dit un jour en ſe moquant, *que ſon travail ſentoit la lampe. Oui, vraiment, Pythéas*, lui repartit Démoſthene en repouſſant cette raillerie par une raillerie plus aigre & plus piquante, *mais c'eſt que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes*

(*a*) *Et le réduiſoit en certains lieux communs, & en périodes bien travaillées.*) Il faiſoit ce que Cicéron appelle *Theſes politicas*, & que Cicéron faiſoit lui-même, comme il nous l'apprend dans ſa quatriéme lettre du neuviéme livre à Atticus, & ſur ces ſujets il compoſoit des exordes, pour les avoir tout prêts dans l'occaſion.

travaux. Il ne répondoit rien aux autres ; & bien loin de se défendre, il avouoit *que véritablement il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il disoit, mais qu'il ne parloit jamais sans avoir écrit.* Il soutenoit même que celui qui prépare ses discours, est homme populaire, car cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple & qu'il veut lui plaire, au lieu que de ne pas se soucier ni se mettre en peine de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait, c'est le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie, & qui employeroit plus volontiers la force, que la persuasion.

Pour ce qui est de sa timidité à parler sur le champ, on en rapporte une preuve qui n'est pas équivoque ; c'est qu'un jour étant troublé & désorienté par le bruit du peuple, Demadès se leva & parla sur le champ pour appuyer ses raisons, & que jamais Démosthene ne fit la même chose pour Demadès. Mais, dira quelqu'un, d'où vient donc qu'Eschine vante si fort l'audace de Démosthene dans ses discours, & qu'il l'appelle un homme très-étonnant & très-admirable ? (*a*) Comment

(*a*) *Comment se peut-il que sur le champ Démosthene se soit opposé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Athéniens.*) Ceci ne se passa pas à Athenes, mais dans le conseil des Béotiens. Après la prise d'Elatée, Philippe menaçant de marcher contre Athenes, les Athéniens envoyerent demander du secours aux Béotiens. L'alliance faite & leurs troupes assemblées à Chéronée, Philippe envoya à la communauté des Béotiens des ambassadeurs, dont ce Python, qui passoit pour l'orateur le plus éloquent, étoit le principal. Ce Python fit un très-beau discours, où il s'emporta furieusement contre

ſe peut-il que ſur le champ Démoſthene ſe ſoit oppoſé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Athéniens, & qui marchoit contre eux comme un torrent capable de tout entraîner? Comment ſe peut-il que Lamachus, du bourg de Myrrhene, ayant compoſé un panégyrique des rois Alexandre & Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thébains & les Olynthiens, & l'ayant lu dans l'aſſemblée des jeux olympiques, Démoſthene ſe ſoit élevé contre lui; & qu'en déduiſant ſur le champ, & prouvant par des faits hiſtoriques, & par les démonſtrations les plus fortes, les grands biens que les Thébains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macédoniens lui avoient cauſés, il ait tellement ramené tous les aſſiſtans, déja ſéduits par l'éloquence de Lamachus, que ce ſophiſte, craignant l'émeute du peuple, ait été obligé de ſe dérober ſecrettement de l'aſſemblée?

Mais il n'eſt peut-être pas difficile d'accorder ces choſes qui paroiſſent des contradictions. Pour moi il me ſemble que Démoſthene, qui avoit pris Périclès pour ſon modele, ne

les Athéniens. Démoſthene lui répondit ſur le champ, & le ſurpaſſa; & il s'applaudit ſi fort de cette victoire, qu'il en parle & s'en glorifie dans une de ſes harangues. Et voici ſes termes, auxquels Plutarque a fait alluſion: Τότ᾽ ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένα καὶ πολλῷ ῥέοντι καθ᾽ ἡμῶν οὐχ ὑπεχώρησα. *Alors je ne cédai point à Python de Byzance, qui s'emportoit furieuſement contre nous, & qui rouloit les flots de ſon éloquence, comme un torrent qui menaçoit de tout entraîner.*

s'attacha pas tant à l'imiter dans ses autres parties, que dans sa prononciation & dans son geste, & sur-tout dans la sage résolution de ne parler ni promptement, ni sur le champ, sur toutes sortes de sujets, persuadé que c'étoit par cette prudente conduite qu'il étoit devenu si grand. Cependant il ne se refusoit pas toujours à la gloire qui revient quelquefois de parler sans préparation, quand la nécessité le demandoit, mais il vouloit que l'on ne commît pas souvent à la fortune son éloquence & toute sa réputation.

(*a*) Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace dans les discours que Périclès avoit prononcés sans préparation, que dans ceux qu'il avoit écrits, s'il en faut croire Eratosthene, Démétrius de Phalere, & les poëtes comiques. Car Eratosthene écrit que dans ses discours faits sur le champ, il étoit quelquefois comme un possédé; & Démétrius nous apprend qu'un jour, dans une de ses harangues, il fit ce serment en vers, comme transporté par une espece d'enthou-

(*a*) *Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace*) Plutarque va prouver les deux choses qu'il vient d'avancer. La premiere, que Périclès parloit quelquefois sur le champ; & la seconde, que cette maniere est quelquefois glorieuse, mais qu'elle est aussi dangereuse assez souvent, & il le prouve par les discours mêmes que Périclès avoit faits sans préparation. On y remarquoit plus d'audace que dans les autres; car la préparation rend plus sage & plus retenu, & l'impromptu rend plus hardi; il se sent de l'effort que fait l'imagination, & qui l'empêche de se tenir dans les bornes. La hardiesse & l'audace de Périclès ne réussissoient pas toujours, comme on le voit par les railleries qu'elles lui attirerent.

ſiaſme : *J'en jure la terre, les fontaines, les fleuves & les mers.* Et des poëtes comiques, (*a*) l'un l'appelle *Ropoperperethras*, & l'autre, pour ſe moquer du fréquent uſage qu'il faiſoit de ce qu'on appelle en rhétorique *les contraires* ou *oppoſés*, dit de lui, *il a repris comme il a pris.* (*b*) Car Périclès a aimé à employer ce mot. A moins qu'on ne veuille dire que le poëte Antiphane dans ce mot a plaiſanté ſur ce que Démoſthene dit dans ſa harangue ſur l'iſle d'Haloneſe, où il conſeille aux Athéniens (*c*) *de ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.* Tout le monde tomboit pourtant d'accord que Démadès, lorſqu'il s'abandonnoit à ſon naturel ſans aucune préparation, étoit invincible, & que ſes diſcours faits ſur le champ ſurpaſſoient infiniment les diſcours de Démoſthene les plus médités &

(*a*) *L'un l'appelle* Ropoperpéréthras.) C'eſt-à-dire, *vendeur de vieille ferraille.* Ce ſurnom ne convient guère à l'idée que Plutarque veut donner de l'éloquence de Périclès comme d'un homme poſſédé & emporté par ſon enthouſiaſme. Mais le poëte qui lui donne ce ſurnom, a voulu ſe moquer par-là de ce ferment emphatique, & des tours de l'éloquence de Périclès, comme de tours déja uſés & frivoles, & qu'il compare fort bien par cet endroit à la vieille ferraille.

(*b*) *Car Périclès a aimé à employer ce mot.*) J'ai mis *Périclès* au lieu de *Démoſthene*, qui eſt dans le texte, & qui s'y eſt gliſſé, à mon avis, par une négligence de copiſte. Il eſt queſtion là de Périclès, & non pas de Démoſthene. Il me ſemble que cela eſt évident, à moins qu'on ne diſe qu'il s'agit d'un mot que Démoſthene avoit imité de lui. Mais cela ſeroit déplacé.

(*c*) *De ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.*) C'eſt-à-dire, de ne pas la prendre, la recevoir de Philippe comme une conceſſion, mais de la reprendre comme une choſe qui leur appartenoit.

les plus travaillés. Ariſton de Chio rapporte un jugement de Théophraſte ſur les orateurs. Il dit qu'étant interrogé quel orateur lui paroiſſoit Démoſthene, il répondit, *un orateur digne de ſa ville*. Et comme on lui demanda enſuite ce qu'il penſoit de Démadès, il dit que *c'étoit un orateur bien au-deſſus de ſa ville*. Le même philoſophe raconte que Polyeuctus le Sphettien, un de ceux qui gouvernoient alors Athenes, diſoit *que Démoſthene étoit un très-grand orateur*, mais que Phocion étoit un orateur *très-éloquent, parce qu'il renfermoit beaucoup de ſens en très-peu de paroles*. Et ſur cela on rapporte que Démoſthene même, toutes les fois que Phocion ſe levoit pour plaider contre lui, avoit accoutumé de dire, (*a*) *Voici la hache de mes diſcours qui ſe leve*. Mais il ſeroit difficile de dire ſi Démoſthene parloit ainſi par rapport à la force de l'éloquence de Phocion, ou par rapport à la grande réputation qu'il avoit acquiſe par ſa grande ſageſſe, comme étant convaincu de cette vérité, qu'une ſeule parole, un ſeul clin-d'œil, un ſeul ſigne de tête.

(*a*) *Voici la hache de mes diſcours qui ſe leve.*) Pour dire que l'éloquence de Phocion étoit ſi forte, qu'elle alloit mettre en pieces la ſienne, & la rendre entiérement inutile. Voilà un grand éloge pour Phocion. On pourroit peut-être croire auſſi que Démoſthene appelloit Phocion la hache de ſes diſcours, pour faire entendre que cet orateur par ſa briéveté & par ſa préciſion, lui enſeignoit à retrancher toute parole inutile ou ſuperflue, & à ſe reſſerrer en n'employant que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour donner de la force & de l'énergie au diſcours, & en rejettant tout le reſte. Le ſecond ſens que Plutarque donne paroît forcé.

d'un homme accrédité par la grande idée qu'il a donnée de ſa vertu, font plus que les grandes périodes d'un autre.

Quant à ſes défauts corporels, qui étoient un grand obſtacle à l'éloquence, voici les remedes qu'il y apporta, comme l'écrit Démétrius de Phalere, qui diſoit l'avoir ouï dire à Démoſthene lui-même déja vieux. Premiérement, pour ſon bégaiement & ſa difficulté de langue, il les corrigea en rempliſſant ſa bouche de petits cailloux, & en prononçant ainſi la bouche pleine pluſieurs tirades de vers ou de proſe. Et ſa voix qui étoit petite & foible, il l'exerça & la forma en fourniſſant de grandes courſes, & en montant des lieux fort hauts & fort eſcarpés, pendant qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues, ou de quelques poéſies qu'il ſavoit par cœur. Il avoit chez lui un grand miroir, devant lequel il prononçoit ce qu'il avoit compoſé. On dit qu'un homme l'étant allé trouver un jour pour lui demander ſon ſecours, lui raconta comment il avoit été inſulté & chargé de coups. Démoſthene lui répondit : *mon ami, il n'eſt pas vrai que tu aies été battu.* Alors cet homme hauſſant la voix : *Quoi, Démoſthene*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu? Oh préſentement*, repliqua Démoſthene, *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement inſulté & battu* ; tant il étoit perſuadé que le ton & le geſte de celui qui parle, ſont néceſſaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Sa prononciation & ſon action plaiſoient infiniment au peuple; mais les fins connoiſſeurs les trouvoient baſſes, ignobles, & pleines de molleſſe, & de ce nombre étoit Démétrius de Phalere. Hermippus rapporte qu'Eſion, interrogé ſur les anciens orateurs & ſur ceux qui étoient alors, répondit *qu'il n'y avoit perſonne qui entendant les anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration; mais que quand on liſoit les oraiſons de Démoſthene, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.*

Et l'on voit aſſez, ſans qu'on le diſe, que ſes harangues qu'il a écrites ont beaucoup d'auſtere & de piquant. Mais dans les rencontres qui lui venoient quelquefois ſur le champ, il ne laiſſoit pas de chercher le plaiſant & le ridicule. Par exemple Démadès lui ayant dit un jour, *Démoſthene veut m'enſeigner; c'eſt, comme dit le proverbe, la truie qui enſeigne Minerve. Oui,* répondit Démoſthene, (*a*) *mais l'autre jour cette Minerve fut ſurpriſe en adultere dans le bourg de Colytte.* Et une autre fois à un voleur qui avoit le ſurnom de *Chalcus* (*b*), & qui ſe mêloit de railler ſur ſes veilles, & ſur ce

(*a*) *Mais l'autre jour cette Minerve fut ſurpriſe en adultere dans le bourg de Colytte.*) Si tous les bons mots de Démoſthene avoient été de ce caractere & de cette vivacité, Longin n'auroit pas porté de lui ce jugement, *que quand il s'efforce d'être plaiſant, il ſe rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, & qu'il s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher.* Chap. XXVIII.

(*b*) C'eſt-à-dire, *airain.*

qu'il compoſoit la nuit : *Je ſais bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais pour vous, hommes Athéniens, ne ſoyez pas ſurpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.* Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres exemples ſemblables, mais nous en demeurerons-là ; auſſi eſt-il juſte d'examiner ſa conduite & ſes mœurs, ſur ſes actions & ſur ſa maniere de gouverner.

(*a*) Démoſthene commença à ſe jetter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre ſacrée, autrement appellée la guerre Phocique, comme il le dit lui-même, & comme il eſt aiſé de le recueillir de ſes oraiſons contre Philippe, dont les dernieres furent prononcées après cette guerre finie, & les premieres touchent beaucoup de particularités qui ſe paſſerent dans cette guerre même. (*b*) On voit auſſi très-clairement qu'il pro-

(*a*) *Démoſthene commença à ſe jetter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre ſacrée.*) Cette guerre commença la ſeconde année de l'olympiade CVI, 533 ans avant l'ere chrétienne. Démoſthene étoit alors dans ſa vingt-ſeptiéme année, & alors il n'avoit pas encore commencé à ſe mêler du gouvernement & des affaires publiques, comme il le dit lui-même dans ſon oraiſon pour la couronne : οὐ γὰρ δὲ ἔγωγε ἐπολιτευόμην πώποτε, *car alors je ne m'étois pas encore mêlé du gouvernement.* Il faut avertir que quelques auteurs avancent de deux années le commencement de cette guerre ſacrée ou Phocique, & qu'ils le rapportent à la derniere année de l'olympiade CV.

(*b*) *On voit auſſi très-clairement qu'il prononça ſon oraiſon contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorſqu'il n'avoit encore aucun crédit.*) Comment Plutarque peut-il dire cela après ce qu'il vient de dire, que Démoſthene ſe

nonça ſon oraiſon contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorſqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la république, ni aucune réputation. Et ce fut, à mon avis, la principale raiſon qui l'obligea à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité; car *de ſon naturel il n'étoit ni doux ni facile à appaiſer*, (*a*) comme Homere le dit d'Achille, mais implacable dans ſon reſſentiment, & âpre & ardent à repouſſer l'injure. Mais voyant que ce n'étoit pas une petite entrepriſe, ni l'entrepriſe d'un homme d'auſſi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un perſonnage comme Midias, appuyé par d'immenſes richeſſes, protégé par des amis puiſſans, & redoutable même par ſon éloquence, il donna ſon reſſentiment aux amis qui intercéderent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes euſſent été capables d'appaiſer Démoſthene, & de calmer ſon reſſentiment, s'il eût pu ſe flatter de l'eſpérance

jetta dans les affaires du gouvernement pendant la guerre ſacrée? D'ailleurs il eſt certain qu'à l'âge de vingt-ſept ans, il avoit déja fait les oraiſons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Ariſtocrate. Il eſt vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais n'avoit-il pas fait & prononcé l'oraiſon contre Eſchine? Il étoit donc connu & avoit du crédit & de la réputation avant ſon oraiſon contre Midias. Le ſavant Pere Scot, qui a fait la vie de Démoſthene, année par année, avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction qui paroît ſenſible. Mais peut-être que Plutarque a voulu dire ſeulement que Démoſthene n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la ſuite.

(*a*) C'eſt un paſſage d'Homere du vingtiéme livre de l'Iliade.

de remporter la victoire ſur ſon ennemi.

Il trouva une occaſion bien glorieuſe de ſe mêler du gouvernement, ce fut la néceſſité de défendre contre le roi Philippe les intérêts & la liberté de la Grece ; & il s'en acquitta ſi dignement, & combattit ſi bien pour elle par ſon éloquence, qu'il acquit bientôt un grand renom, & qu'il ſe rendit très-célebre par la force de ſon art, & par cette audace de parler franchement & librement ſans rien ménager & ſans rien craindre. De ſorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le grand roi, que Philippe lui-même faiſoit plus de cas de lui que de tous les autres orateurs enſemble, & que ſes ennemis avouoient (*a*) qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation, & un athlete très-redoutable ; car c'eſt ce que diſoient ſes plus grands adverſaires Eſchine & Hypéride, dans les accuſations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne ſaurois comprendre comment

(*a*) *Qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation, & un athlete très-redoutable.*) C'eſt à quoi s'accorde parfaitement le jugement qu'en porte Longin, qui dit que Démoſthene avoit raſſemblé en lui toutes les qualités d'un orateur véritablement né au ſublime, qu'il avoit une force & une véhémence dont jamais perſonne n'a ſu approcher, & que par ces qualités divines (car il n'eſt pas permis de les appeller humaines) il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célebres dans tous les ſiecles, les laiſſant comme abattus & éblouis de ſes tonnerres & de ſes éclairs ; & il ajoute qu'il eſt plus aiſé d'enviſager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point ému des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

Théopompe s'eſt aviſé d'écrire que Démoſthene étoit inconſtant de ſon naturel, & incapable de ſe tenir long-tems aux mêmes gens & aux mêmes affaires; car au contraire il paroît qu'il perſévéra juſqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embraſſé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entrepriſes dès ſa premiere entrée dans l'adminiſtration de la république; & que non-ſeulement il ne changea point en toute ſa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Démadès, qui, pour juſtifier ſon changement de parti dans le gouvernement, dit, *qu'il lui étoit ſouvent arrivé, dans les diverſes conjonctures, de dire des choſes contraires à ſes premiers ſentimens, mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fuſſent contraires au bien de la république.* Et Ménalopus, qui étoit ordinairement oppoſé à Calliſtrate dans le gouvernement, & qui pluſieurs fois s'étoit laiſſé gagner par lui à force d'argent, avoit accoutumé de dire au peuple: *Calliſtrate eſt toujours mon ennemi, mais pour cette fois je ſuis de ſon avis; il faut que le bien de la république l'emporte.* Et Nicodeme de Meſſene, qui d'abord s'étoit déclaré pour Antipater & qui embraſſa enſuite le parti de Démétrius, dit publiquement, *qu'il ne ſe démentoit point en cette rencontre, parce qu'il étoit toujours utile de ſe ſoumettre à ceux qui étoient les plus puiſſans.* Nous ne pouvons pas dire la même choſe de Démoſthene, ni lui reprocher qu'il ait jamais

biaisé ni gauchi dans ses discours ni dans ses actions, car au contraire il alla toujours le même train dans les affaires, & persévéra toute sa vie dans ses mêmes maximes sans jamais s'en écarter, non plus que d'un formulaire invariable de gouvernement.

Le philosophe Panétius dit que la plupart de ses oraisons sont écrites sur ce grand principe, que le beau est seul éligible & préférable par lui-même, comme son oraison de la Couronne, celle des Immunités, & ses Philippiques, dans toutes lesquelles il ne mene pas ses citoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par-tout qu'il faut toujours préférer le beau & l'honnête à ce qui est le plus salutaire & le plus sûr. Si à cette noble ambition & à cette jalousie d'honneur qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerriere & le désintéressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands orateurs, avec Myroclès, Polyeucte & Hypéride, mais il auroit mérité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Périclès. (*a*) Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoi-

(*a*) *Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion.*) Phocion étoit contemporain de Démosthene. Plutarque veut donc marquer seulement par-là qu'il étoit plus jeune, & qu'il ne commença à se mêler du gouvernement qu'après lui. Autrement il faudroit lire comme Wolfius, *κατ' αὐτὸν*, *de son tems*, au lieu de *μετ' αὐτὸν*, *après lui.*

qu'il fût à la tête du parti le moins loué, & qu'il parût favoriser les Macédoniens, cependant à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toujours regardé comme un personnage qui n'étoit inférieur ni à Aristide, ni à Ephialte, ni à Cimon : au lieu que Démosthene, pour n'être pas homme bien franc du collier à la guerre, comme dit Démétrius, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & qui dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macédoine, se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane (*a*), étoit bien propre à louer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-peu propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres orateurs de son tems; j'excepte toujours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchise & de liberté que tous les autres, qu'il s'opposoit avec plus d'audace à ses cupidités, & qu'il reprenoit plus fortement ses fautes, comme on peut le recueillir de ses oraisons. Et sur cela Théopompe rapporte que les Athéniens voulant l'obliger d'accuser quelqu'un qu'ils vouloient perdre, il le refusa; & comme ils faisoient beaucoup de bruit sur ce refus, il se leva & leur dit : *Hommes Athéniens, je vous donnerai toujours fidélement mes avis dans tout ce qui sera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas ; mais jamais je n'accuserai personne & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

(*a*) C'est-à-dire, par celui du roi Artaxerxe & de ses satrapes.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'ariſtocratie; (*a*) car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave, qui avoit été intentée contre lui, il l'entreprit, le mena au tribunal de l'Aréopage, & ſe ſouciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir ſon indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'arſenal d'Athenes, & le fit condamner à mort. Il ſe rendit auſſi accuſateur contre la religieuſe Théoris, qui commettoit beaucoup de malverſations dans les fonctions de ſon miniſtere, & qui enſeignoit aux eſclaves à tromper leurs maîtres; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

(*a*) *Car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave.*) Démoſthene raconte cette hiſtoire dans ſon Oraiſon de la Couronne. *Mais je m'en vais vous rafraîchir la mémoire de ce qu'Eſchine a fait pour les ennemis, au vu & au ſu de tout le monde. Qui eſt-ce de vous qui ignore qu'Antiphon chaſſé de la ville avoit promis à Philippe de mettre le feu à votre arſenal? qu'il vint à ce deſſein dans la ville? que moi-même l'ayant trouvé caché dans le Pirée, je le traînai à l'aſſemblée? que cet envieux ſe mit à crier que je faiſois des choſes terribles pour un état populaire, que j'inſultois aux malheureux citoyens, & que j'entrois par force dans les maiſons, & fit tant par ſes criailleries, que ce traître fut relâché ſans aucun decret? Que ſi le ſénat de l'aréopage, informé de ce qui venoit de ſe paſſer & de la grande faute que vous aviez faite dans une conjoncture ſi délicate, n'eût fait rechercher ce malheureux, & que l'ayant fait prendre il ne l'eût ramené devant vous, il auroit échappé à la juſtice par l'aide & par le ſupport de ce grave orateur, & auroit évité le ſupplice dû à ſon crime. Au lieu qu'après lui avoir fait donner la queſtion, vous l'avez condamné à mort & fait exécuter comme il le méritoit.*

On prétend auſſi qu'il compoſa l'oraiſon qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, par laquelle il le fit déclarer redevable au tréſor de grandes ſommes qu'il avoit détournées ; & encore les deux oraiſons pour Phormion & pour Stéphanus, ce qui fut une grande tache à ſa réputation, & avec juſtice; car ce Phormion ſe ſervit de cette oraiſon de Démoſthene contre Apollodore. Ainſi Démoſthene fit le pour & le contre, ce qui eſt la même choſe que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, (*a*) & qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entre-tuer.

Quant à ſes oraiſons publiques, celles qui ſont contre Androtion, contre Timocrate & contre Ariſtocrate, il les compoſa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-ſept ou ving-huit ans. Mais il prononça lui-même celle qui eſt contre Ariſtogiton, & celle qui eſt pour les immunités, & qu'il fit en faveur de Ctéſippe, fils de Chabrias, comme il le dit lui-même; d'autres prétendent qu'il la fit parce qu'il pourſuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant il ne l'épouſa point, mais il épouſa une fille de Samos, comme l'écrit Démétrius dans ſon traité des ſynonymes. (*b*) Pour

(*a*) Plutarque fait alluſion au métier du pere de Démoſthene, qui étoit Fourbiſſeur.

(*b*) *Pour ce qui eſt de ſon oraiſon contre Eſchine.*) C'eſt l'oraiſon appellée περὶ παραπρεσβείας, *de falſa legatione*, comme Cicéron a traduit ce titre. Démoſthene y accuſe Eſchine de pluſieurs malverſations capitales qu'il avoit

ce qui eſt de ſon oraiſon contre Eſchine, où il l'accuſe de malverſation dans ſon ambaſſade, on ne ſait pas certainement ſi elle fut prononcée, quoique Idomenée aſſure que l'abſolution d'Eſchine ne paſſa que de trente voix ſeulement. Mais il paroît que cela n'eſt nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux orateurs diſent dans leurs oraiſons de la couronne; car aucun des deux ne dit clairement & expreſſément que cette affaire eût été plaidée & pouſſée juſqu'à un jugement définitif. Mais quant à ce point nous le laiſſons décider à d'autres.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aiſé de voir quelle ſeroit la conduite que Démoſthene tiendroit dans le gouvernement de la république; car de tout ce que faiſoit ce Macédonien, il ne laiſſoit rien paſſer ſans le contrôler; il s'élevoit contre toutes ſes

commiſes dans cette ambaſſade où il avoit été envoyé pour faire jurer la paix à Philippe. La premiere, d'avoir été de l'avis de Philocrate, qui vouloit qu'on fît la paix ſans y comprendre les peuples de la Phocide; la ſeconde, de n'avoir pas exigé le ferment des Theſſaliens, alliés de Philippe; la troiſiéme, de s'être amuſé exprès en chemin pour donner le tems à Philippe de faire ſon expédition contre la Phocide; la quatriéme d'avoir leurré les Athéniens de ces deux fauſſes eſpérances, que les Thébains ſeroient perdus, & les Phociens conſervés. Nous avons cette oraiſon de Démoſthene, & la réponſe d'Eſchine. Puiſque du tems de Plutarque il étoit encore incertain ſi ces deux oraiſons furent prononcées, il nous ſiéroit mal de vouloir décider cette queſtion. Il ſuffit de ſavoir que ſi cette cauſe fut plaidée, elle ne le fut que la ſeconde année de l'olympiade CIX. Démoſthene avoit alors trente-neuf ans.

actions, il allarmoit les Athéniens ſur ſes moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'eſt pourquoi dans la cour de Philippe on ne parloit que de Démoſthene; & lorſqu'il alla lui dixiéme en ambaſſade en Macédoine, ce prince écouta tous ſes collégues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de ſoin & d'attention au diſcours de Démoſthene. Mais dans la ſuite il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes careſſes qu'aux autres; car il ſe familiariſa davantage avec Eſchine & avec Philocrate, & les mit de tous ſes plaiſirs. C'eſt pourquoi ces deux ambaſſadeurs ne ceſſant de vanter Philippe, & de dire, *que c'étoit un prince très-éloquent, très-beau & très-grand buveur*, l'envie le porta à tourner ces louanges en brocards; car il dit, *que la premiere qualité étoit d'un ſophiſte, la ſeconde d'une femme, & la troiſieme d'une éponge, & que ce n'étoit pas là l'éloge d'un roi.*

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant ſe tenir en repos, & les Athéniens étant excités par Démoſthene, cet orateur porta le peuple à marcher au ſecours de l'Eubée, que les tyrans qui s'étoient ſaiſis de villes avoient aſſujettie à Philippe. Et les Athéniens étant paſſés en Eubée ſur le decret qu'il en dreſſa lui-même, ils en chaſſerent les Macédoniens. Enſuite il envoya du ſecours aux Byzantins & aux Périnthiens à qui Philippe faiſoit la guerre; car ayant perſuadé au peuple de renoncer au

reſſentiment qu'il avoit contr'eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commiſes dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cauſe de leur ſalut. Après cela il alla en qualité d'ambaſſadeur dans toutes les villes de Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ſes paroles, il les ſouleva tous excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe; de ſorte qu'on aſſembla une armée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, ſans compter les troupes des villes qui faiſoient la guerre à leurs dépens; & qu'on fit ſans peine les fonds néceſſaires pour l'entretien & la ſolde des étrangers, chacun contribuant très-volontiers & avec joie. Théophraſte écrit que ce fut en cette occaſion que les alliés demandant avec inſtance que l'on réglât les contributions, l'orateur Crobylus dit tout haut, (*a*) *que la guerre ne ſe nourriſſoit point avec une meſure fixe.*

La Grece étant donc toute ſoulevée & dans une grande attente de ce qui arriveroit, & les peuples & les villes ayant fait enſemble une ligue, les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégaréens, ceux de Leucade & ceux de Corcyre, le plus fort reſtoit encore à faire pour Démoſthene, c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thébains qui étoient

(*a*) *Que la guerre ne ſe nourriſſoit point avec une meſure fixe.*) La guerre eſt un tyran. On ne peut donc pas la nourrir comme une eſclave. Car, comme Wolfius l'a fort bien remarqué, Crobylus fait alluſion à la nourriture des eſclaves, qui étoit une meſure réglée.

voisins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'étoit pas aisé de faire changer les Thébains, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, & qui les avoient entiérement apprivoisés & gagnés, qu'à cause des différens & des petites guerres que le voisinage d'Athenes & de Thebes faisoit élever continuellement entre ces deux villes. Cependant, après que Philippe, enflé du grand succès qu'il avoit eu près de la ville d'Amphisse, se fut jetté tout-d'un-coup sur Elatée, qu'il se fut emparé de la Phocide, & que les Athéniens étant tout troublés de cette entreprise si soudaine, personne n'osoit plus monter à la tribune, & ne savoit quel conseil donner, & que l'abattement, l'incertitude & le silence regnoient dans l'assemblée, Démosthene eut seul le courage de s'avancer. Il conseilla aux Athéniens de ne rien négliger pour attirer les Thébains dans leur alliance; & encourageant d'ailleurs le peuple par son discours, & le repaissant de grandes espérances, selon sa coutume, il fut lui-même envoyé en ambassade aux Thébanis, avec quelques autres. Philippe, de son côté, comme dit Marsyas, y envoya aussi Amyntas & Cléarque, tous deux Macédoniens, (*a*) & il leur joignit Daochus, Thessalus

(*a*) *Et il leur joignit Daochus, Thessalus & Thrasydée.*) On a cru ce passage inutile, mutilé ou corrompu. Plutar-

& Thrafydée, pour s'oppofer & pour répondre à tout ce que les ambaſſadeurs d'Athenes propoſeroient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile, chacun avoit encore devant les yeux les maux de la guerre, car les plaies qu'ils avoient reçues à la guerre de la Phocide ſaignoient encore. Mais la forte éloquence de Démoſthene, comme dit Théopompe, ſoufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, y ralluma l'ambition & chaſſa toutes les conſidérations contraires; de ſorte que banniſſant de leur cœur la crainte, la prudence & la reconnoiſſance, ils furent tranſportés & ravis par ſon diſcours comme par une eſpece d'enthouſiaſme, & uniquement enflammés de l'amour du beau.

Cette action de Démoſthene parut ſi grande & ſi éclatante, que Philippe envoya d'abord des ambaſſadeurs à Athenes pour demander la paix; que toute la Grece, pour ainſi dire, ſe leva en pied, attentive à ce qui arriveroit; que non-ſeulement tous les capitaines Athéniens obéiſſoient à Démoſthene, mais encore tous les commandans des Béotiens; & qu'il régloit tout à ſon gré dans les aſſemblées de Thebes comme dans celles d'Athenes, également aimé, reſpecté & autoriſé dans ces deux villes, non ſans cauſe, comme dit Théopompe, au contraire avec très-grande raiſon. (*a*) Mais

que ne parle point de Pyrhon de Byzance, qui étoit à la tête des ambaſſadeurs que Philippe envoya.

(*a*) *Mais la Fortune, comme il ſemble.*) Le texte dit,

la Fortune, comme il semble, ayant, par une certaine révolution d'affaires, marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'opposa à ses glorieux desseins, & donna plusieurs signes de ce qui devoit arriver. Parmi ces signes se trouverent de terribles prophéties de la Pythie, & cet ancien oracle des Sibylles dont tout le monde s'entretenoit : *Que je me trouve loin du combat qui va se donner dans la terre qu'arrose le Thermodon ; que je devienne un aigle pour contempler du haut des nues ce sanglant carnage où le vaincu pleurera ses pertes, & où le vainqueur périra.* (*a*) Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau qui se jette dans le Céphise. Mais pour nous présentement nous ne connoissons dans notre voisinage aucune riviere ni aucun ruisseau de ce nom. Nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle *Æmon* étoit appellé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du temple d'Hercule, qui est justement l'endroit où les

quelque divine Fortune. Les anciens entendoient par *divine Fortune*, la Providence ou la manifestation des jugemens des dieux sur les hommes. On peut voir ce qui a été remarqué sur Hiéroclès, qui a parfaitement expliqué ce mot.

(*a*) *Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau.*) Pausanias en marque précisément la situation dans ses Béotiques. *Au-dessus de Glisante*, dit-il, *est une montagne, que les gens du pays appellent Hypate, c'est-à-dire, la haute. Sur cette montagne est le temple de Jupiter Hypate, c'est-à-dire, suprême, avec sa statue, & le ruisseau ou torrent qui passe au pied est appellé Thermodon.*

Grecs camperent; (*a*) & il y a bien de l'apparence que le ſang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom. L'hiſtorien Duris aſſure pourtant que *Thermodon* n'eſt pas le nom d'un ruiſſeau, mais que quelques ſoldats dreſſant une tente & creuſant la terre tout autour trouverent une petite ſtatue de marbre avec une petite inſcription qui marquoit que c'étoit un officier nommé Thermodon, qui tenoit entre ſes bras une Amazone bleſſée, & il rapporte un autre oracle qui courut alors & qui diſoit: (*b*) *Oiſeau noir, attends la bataille de Thermodon où les cadavres entaſſés te fourniront une ample pâture.* Mais ſur cela il eſt bien difficile d'établir la vérité.

Pour Démoſthene, on dit que, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleuſement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuſer à tous ces oracles, & de prêter l'oreille à ces prophéties. (*c*) Mais leur

(*a*) *Et il y a bien de l'apparence que le ſang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom.*) Plutarque croit que le Thermodon fut appellé *Æmon*, du mot αιμα, ſang, à cauſe du ſang dont il fut rempli à la bataille de Cheronée. Et cela peut fort bien être, car il arrive ſouvent que les événemens changent les noms des lieux & des rivieres où ils ſe paſſent.

(*b*) *Oiſeau noir, attends la bataille de Thermodon.*) Mais cet oracle ne prouve nullement que Thermodon ne fût pas un ruiſſeau, il prouve même le contraire. Cet oracle s'adreſſe aux corbeaux.

(*c*) *Mais leur donnant à*

donnant à entendre qu'il ſoupçonnoit la Pythie de *Philippiſer*, il faiſoit ſouvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, & leur repréſentoit que ces grands hommes prenant ces oracles & ces prophéties pour des couleurs & pour des prétextes dont on couvroit la crainte & la lâcheté, ſe ſervoient toujours de leur raiſon pour exécuter ce qu'il falloit faire.

Juſques-là Démoſthene ſe montra très-homme de bien; mais à la bataille il ne fit rien de beau, ni qui répondît à ces belles paroles; car abandonnant ſon poſte, il prit honteuſement la fuite, & jetta ſes armes ſans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir ſi lâchement la belle deviſe qu'il avoit fait graver en lettres d'or ſur ſon bouclier, *à la bonne Fortune*.

D'abord après la bataille, Philippe fut ſi tranſporté de joie pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'inſolences; & qu'après s'être enivré avec ſes amis, il ſe tranſporta ſur le champ de bataille; & là inſultant à tous ces morts dont il étoit couvert, il mit en chant le commencement du decret que Démoſthene avoit dreſſé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la meſure, *Démoſthene Pœanien, fils de Démoſthene, a dit.* (*a*) Mais bientôt

entendre qu'il ſoupçonnoit la Pythie de philippiſer.) Démoſthene avoit trop d'expérience pour ne pas ſavoir que tous ces oracles étoient d'ordinaire ſuggérés par la paſſion ou par l'intérêt.

(*a*) *Mais bientôt après, re-*

après, revenu de ſon ivreſſe, & conſidérant dans ſon eſprit le grand danger qu'il avoit couru & qui l'environnoit encore, il friſſonna, & les cheveux lui dreſſerent à la tête au ſeul ſouvenir de la force & de la véhémence de cet orateur qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un ſeul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée & ſa vie & ſes états.

La gloire de cette grande action de Démoſthene alla juſqu'au roi de Perſe qui écrivit à ſes lieutenans & à ſes ſatrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le diſtinguer ſur tous les autres, comme le ſeul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, & de le tenir embarraſſé & garroté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la ſuite par Alexandre qui trouva à Sardis quelques lettres de Démoſthene, & les regiſtres des lieutenans du roi, où étoient marquées les ſommes qu'ils lui avoient fournies. Mais alors, après ce grand échec arrivé à la Grece, les orateurs qui étoient oppoſés à Démoſthene commencerent à s'élever contre lui & à l'appeller en juſtice pour lui faire ſon procès. Le peuple ne ſe contenta pas de le renvoyer abſous de toutes leurs charges & accuſations, il le

venu de ſon ivreſſe.) Et averti par l'orateur Démadès qui étoit du nombre des priſonniers, & qui lui dit avec une liberté héroïque : *Seigneur, la Fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon, & vous ne rougiſſez pas de faire les actions d'un Therſite.*

combla encore de plus d'honneurs, & le rappella au maniement des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zélé pour le bien public. Jusques-là que les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Cheronée ayant été rapportés à Athenes pour y être inhumés, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillans hommes; montrant par-là, comme l'écrit Théopompe, (*a*) qui releve cet acte en termes très-magnifiques, que non-seulement il ne supportoit pas ce malheur avec bassesse & avec pusillanimité, mais que même, puisqu'il honoroit & distinguoit si fort celui qui avoit conseillé cette guerre, il ne se repentoit en aucune maniere d'avoir suivi ses conseils.

Démosthene prononça donc l'oraison funebre; mais dans les décrets qu'il proposa dans la suite, il ne mit point son nom à la tête, il les mit tous sous le nom de ses amis qu'il prit l'un après l'autre pour éluder par-là son propre Démon & sa mauvaise Fortune, qui s'opiniâtroient à le persécuter, jusqu'à ce qu'il reprit courage par la mort de Philippe qui mourut peu de tems après (*b*) qu'il eut remporté cette grande victoire à Cheronée. Et c'est ce qui paroît avoir été manifestement

(*a*) *Qui releve cet acte en termes très-magnifiques.*) Et avec grande raison, car voilà la plus grande marque de la magnanimité d'un peuple, de ne pas se repentir d'avoir suivi un conseil qui lui avoit été si funeste, & d'honorer même celui qui l'avoit donné. Il y a bien des ressources dans un peuple qui pense si noblement.

(*b*) Deux ans après.

prédit à la fin de l'oracle des Sibylles, où il eſt dit, *que le vaincu pleurera ſes pertes, & le vainqueur périra.*

Démoſthene fut ſecrettement averti de cette mort de Philippe; & pour diſpoſer par avance les Athéniens à reprendre courage & à bien eſpérer de l'avenir, il alla au conſeil avec un viſage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un ſonge qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens; & peu de tems après on vit arriver les couriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens ſe mirent d'abord à faire des ſacrifices pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle, & par un decret ils décernerent une couronne à Pauſanias qui l'avoit tué.

En même tems Démoſthene parut en public avec une couronne de fleurs ſur la tête, & vêtu très-magnifiquement, quoique ce ne fût que le ſeptiéme jour de la mort de ſa fille, comme le rapporte Eſchine qui le maltraite fort ſur cela, & qui lui reproche qu'il eſt un pere dénaturé. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut reprocher ſa lâcheté & ſa molleſſe, ſi prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ſes enfans, il condamne le courage qui fait ſupporter conſtamment & doucement ces accidens de la Fortune. (*a*) Pour moi je ne

(*a*) *Pour moi je ne ſaurois jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes, & encore moins qu'ils aient offert des ſacrifices.*) Ce paſſage eſt corrompu dans toutes

ſaurois jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes, & encore moins qu'ils aient offert des ſacrifices pour la mort d'un prince qui avoit uſé de ſa victoire avec tant de douceur, d'humanité & de clémence, & qui les avoit ſi bien traités dans leur malheur. Car avec la dureté qui attire ordinairement la vengeance du ciel, il y avoit encore de la baſſeſſe à avoir honoré ainſi un prince pendant ſa vie, juſqu'à l'avoir fait même leur citoyen; & après qu'il eut été défait & tué par un autre, à n'avoir pu contenir ni modérer leur joie; à avoir, pour ainſi dire, foulé aux pieds ſon cadavre, & fait ſur ſa mort des hymnes & des chants de victoire, comme ſi c'étoient eux-mêmes qui l'euſſent vaincu. Mais je ne ſaurois m'empêcher de louer Démoſthene qui laiſſant aux femmes de ſa maiſon à pleurer & à lamenter ſon malheur domeſtique, continua de faire ce qu'il jugeoit utile à la république. Je regarde comme l'acte

les éditions, & dit le contraire de ce que Plutarque a dû dire, & qu'il a dit. Au lieu de καλῶς ἔι δὲ καὶ θύειν, &c. il faut lire comme dans un manuſcrit, καλῶν εἶχε, καί θύειν. Car Plutarque ne ſe contente pas de blâmer ces ſacrifices, il blâme auſſi ces couronnes. Et ce ſentiment doit lui faire grand honneur. Mais il auroit pu le pouſſer plus loin. Il y a de la dureté & de la baſſeſſe à ſe réjouir de la mort d'un ennemi, & non-ſeulement d'un ennemi humain & clément, mais d'un ennemi cruel & injuſte. Je m'étonne que Plutarque n'ait pas profité en cette occaſion de ce beau paſſage du vingt-deuxiéme livre de l'Odyſſée: *Après qu'Ulyſſe eut tué tous les pourſuivans, Euryclée ſe mit à jetter de grands cris de joie. Mais Ulyſſe la retint, & lui dit: Euryclée, renfermez votre joie dans votre cœur, & ne la faites pas éclater davantage. Il y a de l'impiété à ſe réjouir du malheur des hommes, & à les inſulter après leur mort.*

d'une ame généreuſe & née pour le gouvernement, de ne ſe laiſſer jamais abattre, d'être toujours debout pour l'intérêt du public ; & en ſoumettant toujours ſes afflictions & ſes affaires particulieres aux affaires publiques, de conſerver toujours ſa dignité & le caractere dont on eſt revêtu avec autant & plus de ſoin encore que les comédiens qui jouent les rôles des rois & des tyrans dans les tragédies ; car nous voyons tous les jours que ces acteurs ne pleurent ni ne rient jamais ſelon leurs affections particulieres, mais ſelon que le demandent les paſſions & les mouvemens des perſonnages qu'ils repréſentent, & ſelon ce qui convient au ſujet.

Mais ſans toutes ces raiſons, ſi l'on ne doit pas abandonner le malheureux dans ſon affliction ſans lui donner les conſolations qui lui ſont néceſſaires, mais qu'on doive lui tenir les diſcours les plus capables d'alléger ſa douleur & de faire diverſion en portant ſes penſées à des ſujets plus agréables, comme on en uſe avec ceux qui ont mal aux yeux, en leur ordonnant de détourner leur vue des couleurs trop éclatantes qui leur ſont contraires, & de la porter ſur les couleurs vertes & douces qui leur ſont amies ; d'où peut-on tirer une plus grande conſolation dans ſes malheurs domeſtiques, (*a*) que des bonheurs

(*a*) *Que des bonheurs même de ſa patrie.*) Il y a une faute groſſiere dans le texte, ἢ πατρίδος ἀτυχέσης, *que des malheurs de ſa patrie.* Cela fait un ſens très-faux. Il faut lire comme dans un manuſcrit, ἢ πατρίδος εὐτυχέσης.

même de ſa patrie, en faiſant de ſa calamité particuliere avec la félicité publique un mélange qui cache ce qu'il y a de mauvais ſous ce qu'il y a de bon? Nous nous ſommes laiſſé entraîner à faire ces réflexions, parce que nous avons vu qu'Eſchine attendrit & amollit l'ame de la plupart des gens par ce diſcours en les portant à s'abandonner à une affliction & à des lamentations lâches & efféminées.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Démoſthene, ſe liguerent de nouveau; & les Thébains, ſe jettant ſur la garniſon que les Lacédémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Démoſthene trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Athéniens ſe préparoient à ſoutenir avec eux cette guerre, Démoſthene étoit tous les jours à la tribune haranguant le peuple, & écrivoit lettres ſur lettres aux lieutenans du roi en Aſie pour ſuſciter dans ce pays-là une guerre à Alexandre, (*a*) qu'il appelloit un *enfant* & un *autre Margitès*.

(*a*) *Qu'il appelloit* un enfant *& un* autre Margitès.) Margitès étoit un homme qui ſavoit beaucoup & qui ſavoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un poëme, où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette ſageſſe qui met à profit toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le ſecond Alcibiade de Platon. Démoſthene ne pouvoit pas employer une comparaiſon plus propre que celle-là pour faire mépriſer Alexandre. Mais ces lieutenans du roi en Aſie ſavoient-ils ce que c'étoit que Margitès? Oui, car Homere étoit auſſi connu en Aſie qu'en Grece.

Mais après qu'Alexandre, ayant réglé les affaires de ſon royaume, fut venu en perſonne avec toutes ſes forces au milieu de la Béotie, alors la fierté des Athéniens diminua extrêmement, & cette véhémence de Démoſthene s'amortit tout-à-coup. Les Thébains abandonnés furent forcés à ſe défendre ſeuls, & perdirent leur ville. Voilà un grand trouble & un grand effroi parmi les Athéniens. Démoſthene eſt d'abord élu pour aller ambaſſadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais Démoſthene ne fut pas plutôt arrivé au mont Cytheron, que redoutant la colere de ce prince, il s'en retourna & abandonna l'ambaſſade. Incontinent Alexandre envoie à Athenes demander qu'on lui livre dix des orateurs, comme le rapporte Idomenée & Duris. Mais la plupart des hiſtoriens & les plus dignes de foi n'en mettent que huit, que voici ; Démoſthene, Polyeucte, Ephialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Calliſthene & Charideme. Ce fut en cette occaſion que Démoſthene conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit, *que les loups demanderent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livraſſent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Démoſthene ſe comparoit, & comparoit avec lui les autres orateurs aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus : *Comme nous voyons dans les marchés les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled,*

& par le moyen de cette montre vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas qu'en nous livrant nous comme la montre, vous vous livrez tous sans réserve à votre ennemi. C'est ainsi que l'écrit Aristobule de Cassandrie.

Les Athéniens étant donc assemblés au conseil, & ne sachant quelle résolution prendre, Démadès prit cinq talens de tous les ambassadeurs qui avoient été nommés, & se chargea seul de l'ambassade & de la commission d'aller intercéder pour eux auprès du roi ; soit qu'il se confiât en l'amitié dont ce prince l'honoroit, soit qu'il s'attendît à le trouver déja saoul de vengeance, comme un lion déja rassasié de meurtre & de sang. Quoi qu'il en soit, il persuada aux Athéniens de l'envoyer ; & il réussit si bien, qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces orateurs, & reconcilia avec lui leur ville.

Dès qu'Alexandre s'en fut retourné, la réputation & le crédit de Démadès & des autres orateurs augmenterent infiniment, & Démosthene fut fort ravalé. Il commença pourtant à se relever un peu sur ce qu'Agis, roi de Lacédémone, se mit en campagne avec une grosse armée ; mais il retomba tout aussitôt, les Athéniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacédémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

(*a*) En ce tems-là fut renouvellée l'affaire

(*a*) *En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la couronne.*

de la eouronne contre Ctéſiphon. (*a*) Elle avoit été commencée ſous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Cheronée, mais elle ne fut jugée que dix ans après ſous l'archonte Ariſtophon. Ce fut la cauſe la plus célebre qui ait jamais été plaidée, tant à cauſe de la grande réputation des orateurs qui parlerent, qu'à cauſe de la magnanimité des juges qui, quoique les accuſateurs de Démoſthene fuſſent très-puiſſans & appuyés du crédit des Macédoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & ſe déclarerent ſi hautement en ſa faveur, (*b*) qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais ſuccès, que ſur l'heure même il ſortit de la ville & ſe retira à Rhodes dans l'Ionie où il paſſa le reſte de ſes jours à enſeigner la rhétorique.

Démoſthene ayant rebâti à ſes frais les murailles d'Athenes, le peuple, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, l'honora d'une couronne d'or ſur le decret qu'en dreſſa Ctéſiphon. Eſchine, jaloux de cette gloire de ſon rival, attaqua ce decret de Ctéſiphon. L'affaire fut plaidée avec grand apparat. Démoſthene l'emporta par ſon éloquence. Nous avons ſon oraiſon intitulée de la *Couronne*, qui eſt le chef-d'œuvre le plus parfait.

(*a*) *Elle avoit été commencée ſous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Cheronée.*) Avant la bataille, mais la même année qui étoit la troiſiéme de l'olympiade CX, & la quarante-quatriéme de l'âge de Démoſthene : elle fut jugée la troiſiéme année de l'olympiade CXII, huit années entieres après qu'elle eut été commencée. Ainſi il faut corriger le texte de Plutarque, & lire *huit ans* au lieu de *dix*.

(*b*) *Qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages.*) Ce qui étoit très-ignominieux; il falloit que l'accuſateur eût la moitié des voix & un cinquiéme de l'autre moitié, autrement il étoit condamné à l'amende de mille drachmes, c'eſt-à-dire, de cinq cens livres.

(a) Peu de tems après, Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre, car il se sentoit coupable de plusieurs malversations où l'avoient précipité son luxe & son immense prodigalité ; & il vouloit se mettre à couvert de la fureur de ce prince qui par sa cruauté s'étoit déja rendu redoutable à ses meilleurs amis & à ses plus fideles serviteurs. Il se refugia donc auprès du peuple & se livra à lui avec toutes ses richesses & ses vaisseaux. D'abord tous les autres orateurs, éblouis de l'éclat de son or, commencerent à parler pour lui, & à conseiller aux Athéniens de recevoir ce suppliant & de le prendre sous leur protection ; mais Démosthene leur conseilla sans balancer de le renvoyer & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste & sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant apperçu que Démosthene prenoit plaisir à

(a) *Peu de tems après, Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre, car il se sentoit coupable de plusieurs malversations.*) Alexandre avoit confié la garde de ses trésors & des revenus de Babylone à cet Harpalus, qui se flattant que ce prince ne reviendroit jamais, se mit à mener une vie très-débordée, & à faire une dépense excessive, souillant de ses impudicités les meilleures familles de la ville, & se plongeant dans toutes sortes de dissolutions. Après qu'il eut consumé à ses infames débauches la plus grande partie des richesses qui lui avoient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de son voyage des Indes, châtioit sévérement ses lieutenans qui avoient abusé de leurs charges. Pour se mettre donc à couvert, il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire, quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, & se retira dans l'Attique.

confidérer une coupe du roi, & qu'il en admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, il le pria de la prendre & de la ſoupeſer pour juger lui-même du poids de l'or. Démoſthene, l'ayant priſe, fut étonné du poids qui étoit conſidérable, (*a*) & demanda *de combien elle pouvoit être?* Harpalus lui répondit en ſouriant, *elle eſt bien de vingt talens.* Et dès que la nuit fut venue, il lui envoya vingt talens avec la coupe; car Harpalus étoit d'une habileté & d'une ſagacité admirable pour connoître à la mine un homme épris de l'amour de l'or, & pour juger de ſes mœurs par la gaieté & par la vivacité des regards qu'il jettoit deſſus. En effet, Démoſthene ne réſiſta point; mais frappé de ce préſent, (*b*) comme s'il avoit reçu garniſon chez lui, il paſſa tout-d'un-coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laine & de

(*a*) *Et demanda* de combien elle pouvoit être? *Harpalus lui répondit en ſouriant*, elle eſt bien de vingt talens.) Cet endroit a dans le grec une grace qu'il eſt bien difficile de conſerver dans le françois. Cette grace conſiſte dans le mot ἄγειν, qui eſt le terme propre des balances, & qui ſignifie *peſer*. *Cela peſe tant.* Et en même tems ἄγειν eſt un terme ordinaire qui ſignifie *contenir*. J'ai tâché de conſerver cette équivoque par le mot *être*, car en notre langue *cette coupe eſt de vingt talens* peut ſignifier, *elle eſt du poids de vingt talens*, & *elle peut contenir vingt talens*, comme on dit, qu'*un tonneau eſt de tant de pintes*, & qu'*un vaiſſeau eſt de tant de tonneaux*.

(*b*) *Comme s'il avoit reçu garniſon chez lui.*) Ce mot eſt fort beau. Avant Plutarque, Epictete avoit dit que nos deſirs ſont une garniſon que nos maîtres entretiennent dans notre cœur comme dans une citadelle pour nous aſſujettir. Ce qui eſt dit de nos deſirs, Plutarque l'a pu fort bien dire de l'objet de nos deſirs, quand nous l'avons une fois reçu chez nous.

bandelettes, il ſe rendit à l'aſſemblée. Le peuple lui ordonna de ſe lever & de parler; mais il le refuſa, faiſant ſigne qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'eſprit qui ſe trouverent préſens, le brocardant ſur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur orateur avoit été ſurpris la nuit, non d'une eſquinancie, (*a*) mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple ayant été informé du préſent qu'il avoit reçu, lorſqu'il voulut ſe défendre & ſe juſtifier, refuſa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit & à ſe mettre véritablement en colere; ſur quoi quelque plaiſant s'étant levé dit: (*b*) *Quoi, hommes Athéniens, quoi, vous refuſerez d'entendre celui qui a en main la coupe?* Alors le peuple chaſſa Harpalus de la ville; mais craignant qu'on ne leur demandât compte des richeſſes que les orateurs avoient pillées, ils en firent une recherche fort vive & fort exacte,

(*a*) *Mais d'une* argyrancie.) Comme ces plaiſans d'Athenes forgerent ce mot ἀργυράγχη ſur le mot συνάγχη, il a fallu auſſi forger le mot *argyrancie* ſur celui d'*eſquinancie*.

(*b*) *Quoi, hommes Athéniens, vous refuſerez d'entendre celui qui a en main la coupe?*) Cela eſt pris de la coutume qu'on avoit dans les feſtins; la coupe paſſoit à la ronde de l'un à l'autre, & celui qui l'avoit chantoit les chanſons qu'on appelloit *ſcolies*. C'étoient des chanſons d'amour, & ſouvent des préceptes de morale. Celui qui avoit la coupe en main devoit être écouté avec un grand ſilence ſans être interrompu. Cette coutume étoit marquée à la marge de quelques manuſcrits en ces termes: ἐν γὰρ τοῖς συμποσίοις τὴν κύλικα ἔχοντες ᾖδον τὰ λεγόμενα σκόλια. *Dans les feſtins ceux qui avoient la coupe en main chantoient les chanſons appellées ſcolies.*

envoyant fouiller dans toutes les maiſons, excepté dans celle de Calliclès, fils d'Arrhénidas; car, comme il venoit de ſe marier, ſa maiſon fut la ſeule qu'ils exempterent de cette recherche par reſpect pour la nouvelle mariée qui y étoit, comme l'écrit Théopompe.

Démoſthene, allant de même pied, & voulant prouver ſon innocence, propoſa un decret qui ordonnoit que le ſénat de l'aréopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption ſeroient punis. Et en conſéquence il ſe préſenta en jugement; mais il fut le premier que l'aréopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens pour le payement deſquels il fut conſtitué priſonnier. Mais la honte de cette condamnation & la foibleſſe de ſon corps, qui ne pouvoit ſupporter la priſon, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper; il s'enfuit donc trompant la moitié de ſes gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville, qu'il appérçut quelques-uns de ſes ennemis qui le pourſuivoient. D'abord il voulut chercher un lieu pour ſe cacher; mais eux l'appellant par ſon nom & le joignant bientôt, ils le prierent de recevoir quelque ſecours pour ſon voyage, lui préſenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès, & lui dirent que la ſeule raiſon qui les avoit portés à le ſuivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems ils l'exhorterent à avoir bon

courage, & à ne pas ſupporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. (*a*) Mais ſur cela Démoſthene ſe mit à faire de plus grands regrets & de plus grandes lamentations, & dit: *Comment ſeroit-il poſſible que je ne ſupportaſſe pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis ſi généreux & ſi charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* Il ſupporta donc ſon exil avec beaucoup de foibleſſe, paſſant la plupart du tems à Egine & à Trezene; & toutes les fois qu'il jettoit ſes regards ſur l'Attique, ſon viſage étoit baigné de larmes, & il laiſſoit

(*a*) *Mais ſur cela Démoſthene ſe mit à faire de plus grands regrets.*) Ceci a été attribué à Eſchine, & d'une maniere qui feroit encore plus d'honneur à Démoſthene; car on raconte qu'après qu'Eſchine eut ſuccombé dans l'affaire de la Couronne, qu'il eut perdu ſa cauſe, n'ayant pas même eu la cinquiéme partie des ſuffrages pour lui, & qu'il ſortit d'Athenes pour aller à Rhodes, Démoſthene le ſuivit à cheval; qu'Eſchine le voyant ſe crut perdu, mais que Démoſthene l'ayant joint, lui parla en ami généreux, & lui donna un talent pour l'aider dans ſa retraite, & qu'alors Eſchine lui dit ces belles paroles, *Comment ſeroit-il poſſible*, &c. Je voudrois pour l'amour de Démoſthene que cela fût vrai, car il eſt bien plus glorieux de faire une belle action, que de dire un beau mot. Mais ſi cela étoit, Plutarque ne l'auroit pas oublié. Cette particularité n'eſt fondée ſur aucune autorité digne de foi. On ne la trouve que dans le recueil de Photius: or ces faiſeurs de recueils ſont ſujets à caution; & faute de mémoire ou autrement, ils joignent des choſes qui ſont ſéparées. Il eſt vrai que dans les vies des dix orateurs, qui ſont dans les opuſcules, Plutarque écrit que Démoſthene ſuivit Eſchine lorſqu'il ſe retiroit, qu'il le conſola, & qu'il lui donna un talent; mais il n'en dit pas davantage. Et comme Plutarque n'en fait ici aucune mention, cela me perſuade que ces vies des dix orateurs ſont d'une autre main.

échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme conſtant & ferme, & qui répondoient peu aux choſes hardies & généreuſes qu'il avoit faites dans ſon adminiſtration. Car on dit qu'en abandonnant la ville il tendit les mains vers la citadelle, & dit : *Déeſſe Minerve, patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaiſir à ces trois bêtes ſi méchantes & ſi dangereuſes, à la chouette, au dragon & au peuple* (*a*)? Et tous les jeunes gens qui venoient le voir & converſer avec lui, il les détournoit toujours de s'entremettre des affaires de la république, leur diſant : *Que, ſi dès le commencement on lui eût propoſé deux chemins, celui des aſſemblées & de la tribune, & celui de la mort, & qu'il eût ſu par avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé d'un ſeul moment, & ſe ſeroit jetté tête baiſſée dans celui de la mort.*

Mais pendant qu'il étoit dans cet exil, Alexandre vint à mourir (*b*). A cette nouvelle la Grece ſe ſouleva encore, Léoſthene faiſant de grands exploits d'armes, & ayant environné de bons retranchemens Antipater dans la ville de Lamia où il le tenoit aſſiégé. L'orateur Pythéas, & Callimedon ſurnommé

(*a*) La chouette & le dragon étoient conſacrés à Minerve, & elle étoit la patrone des Athéniens.

(*b*) La premiere année de l'olympiade CXIV. Démoſthene avoit alors cinquante-huit ans.

Carabus, tous deux bannis d'Athenes, se déclarerent pour Antipater; & allant par toutes les villes avec ses amis & ses ambassadeurs, ils empêchoient les Grecs de quitter son parti & de se joindre aux Athéniens. Mais Démosthene, s'étant joint aux ambassadeurs d'Athenes, les seconda merveilleusement, & les aida de tout son pouvoir à faire en sorte que les villes prissent les armes pour courir sus aux Macédoniens & pour les chasser de la Grece. Phylarchus assure même que dans une ville d'Arcadie, Pythéas & lui se prirent de paroles en plein conseil, l'un parlant pour les Macédoniens, & l'autre pour les Grecs; & l'on rapporte que Pythéas dit: *Comme nous sommes persuadés qu'une maison est malade quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infaillible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens*; & que Démosthene tourna la comparaison à son avantage, en disant: *Que, comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

(a) Le peuple d'Athenes ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur

(a) *Le peuple d'Athenes ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ un decret pour le rappeller de son exil.*) Voilà comme étoit ce peuple: un bon mot dit à propos & qui le flattoit, avoit plus de pouvoir sur lui que les meilleures actions & les plus grands services.

le champ un decret pour le rappeller de ſon exil, & ce fut Damon le Pæanien, couſin germain de Démoſthene, qui le dreſſa. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magiſtrats ni prêtres qui reſtaſſent dans la ville; tous les citoyens ſortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonſtrations d'affection & de joie. Démétrius de Magnéſie écrit qu'il fut ſi ravi des honneurs qu'on lui faiſoit, que, levant les mains vers le ciel, il ſe félicita d'une journée ſi glorieuſe, comme revenant de ſon exil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du ſien; car ſes citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais l'amende à laquelle il avoit été condamné ſubſiſtoit encore; car il n'étoit pas permis de la remettre par faveur, ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéiſſant; & voici l'expédient qu'ils trouverent: ils avoient accoutumé toutes les années, à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine ſomme à celui qui étoit chargé du ſoin de préparer & d'orner l'autel de ce dieu pour le ſacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Démoſthene, & lui firent compter pour ces frais cinquante talens qui étoient juſtement la ſomme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais à ſon retour il ne jouit pas long-tems de ſa patrie; car les affaires des

Grecs furent entiérement ruinées bientôt après. En effet, ils perdirent la bataille du Cranon (*a*) au mois de Septembre; au mois d'Octobre (*b*) de la même année, la garnison de Macédoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de Démosthene arriva au mois de Novembre (*c*). Et voici de quelle maniere il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratere s'avançoient vers Athenes, Démosthene & ceux de son parti se hâterent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivés, & le peuple les condamna à la mort sur le decret que Démadès en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersés de côté & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras* (*d*). On dit qu'il étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des tragédies, & que le comédien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassoit infiniment tous les autres dans son art, avoit été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du rhéteur Lacritus, & Démétrius assure qu'il avoit été à l'école d'Anaximene. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himerée, frere

(*a*) Où ils furent battus par Cratere & par Antipater, au mois Métagitnion.

(*b*) Au mois Boedromion.

(*c*) Au mois Pyanepsion, la troisiéme année de l'olympiade CXIV. Il avoit soixante ans accomplis.

(*d*) C'est-à-dire, *le limier des fuyards.*

de Démétrius de Phalere, qui tous trois s'étoient refugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur aſyle, & les envoya à Antipater qui étoit alors à Cléones où il les fit mourir; on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Ayant appris que Démoſthene, retiré dans l'iſle de Calaurie, s'étoit rendu ſuppliant dans le temple de Neptune, il y paſſa ſur des eſquifs; & étant deſcendu à terre avec quelques ſoldats de Thrace, il alla dans le temple; & là il conſeilloit à Démoſthene de ſe lever & de venir avec lui vers Antipater, l'aſſurant qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Mais il étoit arrivé par hazard que Démoſthene avoit eu la nuit précédente un ſonge aſſez étrange. Il lui ſembla qu'il étoit entré en lice contre Archias à qui joueroit le mieux une tragédie, qu'il réuſſiſſoit admirablement, qu'il avoit pour lui le théatre & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action, mais qu'il étoit vaincu par la ſomptuoſité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi, comme Archias lui parloit avec beaucoup de douceur & d'humanité, il leva les yeux ſur lui; & aſſis comme il étoit & ſans ſe lever, il lui dit: *O Archias! comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promeſſes*. Sur cela Archias ſe mit à le menacer avec de grands emportemens: *Oh préſentement*, lui dit Démoſthene, *tu parles comme véritablement inſpiré par le trépied de Macédoine. Auparavant tu parlois un langage de*

comédien ; mais attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres.

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple ; & prenant ses tablettes comme pour y écrire, il mit le poinçon à sa bouche, & le mordant, comme il avoit accoutumé de faire quand il méditoit & qu'il composoit, il l'y tint assez long-tems ; après quoi se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte, le voyant, se moquoient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans ces transes, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui répétant les mêmes discours qu'il lui avoit déja tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Démosthene, qui sentoit que le venin s'étoit déja incorporé & rendu le maître, se découvrit ; & regardant Archias entre deux yeux, il lui dit : (*a*) *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, & jetter dehors ce cadavre sans lui rendre les honneurs de la sépulture. Pour moi*, continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel, *Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple sans l'avoir profané ; mais Antipater & les Macé-*

(*a*) *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie.*) Démosthene fait allusion ici à ce que Créon dit dans l'Antigone de Sophocle, où il défend qu'on enterre Polynice, & ordonne qu'on le jette dehors & qu'on l'expose aux chiens & aux oiseaux.

doniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire, ils l'ont souillé par ma mort.

En finissant ces mots, il demanda qu'on le soutînt, parce qu'il trembloit & chanceloit; & comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'autel il tomba & rendit l'ame en poussant un profond soupir. Arisson dit qu'il avoit sucé ce venin du poinçon qu'il avoit mis dans sa bouche & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, sur les mémoires duquel Hermippus a composé son histoire, rapporte que, quand il fut tombé on trouva sur ses tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la suscription, *Démosthene à Antipater.*

Comme on étoit fort étonné & fort surpris d'une mort si soudaine, les soldats qui étoient à la porte dirent qu'ils avoient vu qu'ayant tiré quelque chose d'un petit linge, il l'avoit porté à sa bouche, que c'étoit sans doute du poison, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le sauver de leurs mains. Une petite esclave qui le servoit, interrogée par Archias, déposa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit sur lui ce petit nouet de linge comme un préservatif. Eratosthene écrit qu'il avoit toujours du poison dans une petite boîte d'or qu'il portoit à son bras comme une plaque de bracelet.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les différentes manieres dont les autres historiens, qui sont en très-grand nombre, racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas

oublier ce qu'a écrit Démocharis, ami particulier de Démosthene; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut nullement de poison, mais que ce fut une providence & une faveur particuliere des dieux qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macédoniens, en lui envoyant une mort si prompte & si douce.

Il mourut (*a*) le seiziéme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes célebrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores, & qu'assises à terre dans le temple de Cérès autour de la statue de la déesse, elles jeûnent depuis le matin jusqu'au soir. Mais peu de tems après les Athéniens lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une statue de bronze, & ordonnerent par un decret que d'âge en âge l'ainé de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public; & au bas de la statue ils firent graver cette inscription qui étoit conçue en deux vers élégiaques: *Démosthene, si tu eusses eu autant de courage que de force de sens, jamais Mars le Macédonien, n'auroit triomphé de la Grece.*

(*a*) *Le seiziéme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes célebrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores.*) Les femmes Athéniennes célébroient tous les ans en l'honneur de Cérès une fête appellée *les Thesmophores*, qui duroit cinq jours. Elle commençoit le 14 Novembre, *Pyanepsion*, & finissoit le 18. Le jour du milieu, qui étoit le trois de la fête, & par conséquent le seize du mois étoit le jour le plus triste, les femmes le passoient dans le jeûne depuis le matin jusqu'au soir. Et c'est de ce troisiéme jour que Plutarque parle.

Ceux qui aſſurent que ce fut Démoſthene lui-même qui fit ces deux vers dans l'iſle de Calaurie avant que d'avaler le poiſon, ne diſent que des folies indignes de notre attention.

Mais voici une aventure qui arriva de mon tems. Quelques jours avant que j'allaſſe à Athenes, un ſoldat appellé devant le juge par ſon capitaine, en paſſant devant la ſtatue de Démoſthene, avoit pris quelque argent qu'il avoit ſur lui, & l'avoit mis entre les mains de la ſtatue, qui étoient jointes, & les doigts entrelacés. Tout auprès il étoit né un petit platane dont les feuilles, ſoit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le ſoldat lui-même les y eût miſes pour couvrir ſon or, étoient ſi heureuſement placées ſur ces mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le ſoldat en repaſſant eut retrouvé ſon or, & que le bruit de cette aventure ſe fut répandu, pluſieurs des beaux eſprits d'Athenes, profitant de cette occaſion, firent des vers à qui mieux mieux ſur ce ſujet, pour exalter la fidélité & le déſintéreſſement de Démoſthene. Pour ce qui eſt de Démadès, il ne jouit pas long-tems de la gloire qu'il avoit nouvellement acquiſe; car la Juſtice divine qui vouloit venger la mort de Démoſthene le mena en Macédoine, afin qu'il y fût puni juſtement par ceux qu'il avoit flattés avec tant de honte & de baſſeſſe. Il leur étoit déja ſuſpect & odieux, mais alors il tomba dans une faute

horrible qui le perdit. On ſurprit des lettres par leſquelles il ſollicitoit Perdiccas de ſe jetter ſur la Macédoine, & de délivrer la Grece *qui ne tenoit plus*, diſoit-il, *qu'à un filet, & à un filet déja pourri*, déſignant par-là Antipater. Dinarchus lui ſoutint que ces lettres étoient véritablement de lui; & Caſſandre en fut ſi irrité, qu'il poignarda ſon fils entre ſes bras, & qu'il ordonna enſuite qu'on le tuât lui-même. Ainſi Démadès apprit par ſes propres malheurs qui furent des plus grands qui puiſſent arriver à l'homme, que les traîtres ſe vendent toujours les premiers, ce qu'il n'avoit jamais voulu croire de la bouche de Démoſthene qui l'en avoit ſouvent averti. Voilà, mon cher Soſſius, la vie de Démoſthene telle que je l'ai recueillie de tout ce que j'ai lu dans les livres, ou appris dans la converſation.

Fin de la vie de Démoſthene.



CICÉRON.

ON dit que la mere de Cicéron s'appelloit Helvia (*a*), qu'elle étoit issue d'une maison noble, & que la sagesse de sa vie répondit à la noblesse de son extraction. Mais pour son pere on en parle fort diversement ; & en bien & en mal, on ne garde aucunes bornes. (*b*) Les uns disent qu'il naquit & qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon, & les autres rapportent son origine (*c*) à Tullus Attius qui

(*a*) La famille des Helviens étoit une maison noble. Les Cinna en étoient.

(*b*) *Les uns disent qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon.*) C'étoit une calomnie de Q. Calénus. Dion, liv. XLVI. Cicéron, dans le II[e] liv. des loix, écrit que son pere, M. Tullius, étant d'une santé fort infirme, passa sa vie à sa maison de campagne d'Arpinum dans l'étude des lettres. Cicéron avoit quarante-trois ans quand il le perdit. Il naquit du vivant encore de son ayeul M. Tullius Cicero, dont il dit dans le troisiéme livre des loix, que c'étoit un homme d'une singuliere vertu, & qu'il s'opposa toujours à M. Gratidius dont il avoit épousé la sœur. C'est lui qui dit ce bon mot que Cicéron rapporte dans le second livre de l'Orateur : *Nos gens*, dit-il, *sont semblables aux Syriens qu'on expose en vente : celui qui sait le plus de grec est le plus méchant.* Comment peut-on s'imaginer que le fils d'un tel homme eût été élevé dans la boutique d'un foulon ?

(*c*) *Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat sur les Volsques.*) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Tullius Aprius*, comme les critiques l'ont bien vu. Ce Tullus Attius est le même roi des Volsques, auprès duquel Coriolan s'étoit retiré près de quatre cens ans avant la naissance de Cicéron. Cette derniere ligne, *& qui* [illegible] *la guerre aux*

regna avec beaucoup d'éclat ſur les Volſques, & qui fit la guerre aux Romains avec d'aſſez grandes forces. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le premier de cette race qui porta le ſurnom de Cicéron, paroît avoir été un perſonnage conſidérable. C'eſt pourquoi ſes deſcendans ne rejetterent pas ce ſurnom & le porterent avec plaiſir, quoique la plupart des gens s'en moquaſſent, parce que *cicer* en latin ſignifie un pois chiche, & que celui qui le porta le premier avoit au bout du nez une petite excreſcence de chair comme une verrue qui reſſembloit à un pois, ce qui lui fit donner ce ſurnom.

Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la premiere fois qu'il brigua une charge, & qu'il commença à vouloir s'entremettre du gouvernement, comme tous ſes amis étoient d'avis qu'il devoit quitter ce ſurnom & le changer, il n'en voulut rien faire, & leur dit, avec une hardieſſe pleine de fierté, *qu'il feroit tous ſes efforts pour rendre ce nom de Cicéron plus glorieux & plus celebre que celui des Scaurus & des Catulus.* Etant queſteur en Sicile, il offrit aux dieux une offrande qui étoit un vaſe, ou une ſtatue d'argent, où il fit graver tout du long ſes deux premiers noms, *Marcus Tullius*; mais pour le troiſiéme, il ordonna par plaiſanterie au graveur de mettre, au lieu de *Cicero*, un pois chiche. Voilà ce qu'on rapporte ſur ſon nom.

Romains, &c. ie l'ai ſuppléée ſur un manuſcrit, qui ajoute au texte, καὶ πολεμήσαντα Ῥωμαίοις οὐκ ἀδυνάτως.

On dit que ſa mere accoucha de lui ſans aucune peine & ſans la moindre douleur, (*a*) le troiſiéme jour de Janvier, (*b*) auquel jour les magiſtrats de Rome font aujourd'hui des prieres ſolemnelles & des ſacrifices pour le ſalut de l'empereur. On aſſure qu'un eſprit s'apparut à ſa nourrice, & lui dit qu'elle nourriſſoit un enfant qui ſeroit un jour le ſalut de Rome. Ces ſortes de prédictions paſſent ordinairement pour des ſottiſes & pour des rêveries; mais dès qu'il fut en âge de s'appliquer aux lettres, il fit voir très-promptement que c'étoit une prédiction très-véritable, tant il brilla d'abord par ſon excellent naturel, & tant il acquit de réputation parmi ſes camarades; de ſorte que les peres de tous ces jeunes enfans alloient aux écoles pour le voir & pour être eux-mêmes témoins de la vivacité de ſon eſprit & de ſa grande force de ſens, qui étoient ſi fort vantées; & que les plus groſſiers d'entr'eux s'emportoient

(*a*) *Le troiſiéme jour de Janvier.*) C'eſt ainſi qu'il faut expliquer, ἡμέρᾳ τρίτῃ τῶν νέων Καλανδῶν. *Le troiſiéme jour des nouvelles calendes*, c'eſt-à-dire, *le troiſiéme jour de Janvier.* Plutarque compte à ſa maniere, & non pas à la maniere des Romains. Cicéron dit lui-même qu'il étoit né *ante diem III nonas Januarii*, *Le trois des nones de Janvier*, c'eſt-à-dire, le 3 de Janvier: car les nones étoient le 5. Cicéron naquit l'an DCXLVII de Rome, 104 avant l'ere chrétienne. Pompée naquit la même année.

(*b*) *Auquel jour les magiſtrats de Rome font aujourd'hui des prieres ſolemnelles & des ſacrifices pour le ſalut de l'empereur.*) C'eſt pourquoi ce jour fut appellé *vota*, les vœux. Capitolin, dans la vie de Pertinax, *Denique ante tertium nonarum diem votis ipſis, milites Maternum Laſtivium, Senacorem nobilem, ducere in caſtra voluerunt.*

tous les jours contre leurs enfans en voyant que dans les rues ils mettoient toujours Cicéron au milieu de leur troupe pour lui faire honneur. (*a*) Il étoit né tel que Platon demande un naturel philosophe & amoureux des sciences, car il étoit très-capable d'embrasser toutes les bonnes disciplines, & il ne dédaignoit aucun genre de littérature & d'érudition ; mais il se porta d'abord plus ardemment à la poésie, (*b*) & l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tétrametres, qui a pour titre *Pontius Glaucus*. En croissant il cultiva encore davantage cette sorte d'étude, (*c*) & fit des ouvrages de differente espece, avec tant de succès, qu'il passa non-seulement pour le premier des orateurs de son

(*a*(*Il étoit né tel que Platon demande un naturel philosophe & amoureux des sciences.*) Le passage de Platon, que Plutarque a en vue, est du cinquiéme livre de la république, où Socrate conclud, οὐκοῦν καὶ τὸν φιλόσοφον σοφίας φήσομεν ἐπιθυμητὴν εἶναι, οὐ τῆς μέν, τῆς δ' οὔ, ἀλλὰ πάσης. *Nous dirons donc que le philosophe est desireux de la science, non d'une seule, de celle-ci & non de celle-là, mais de toute science.*

(*b*) *Et l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tétrametres, qui a pour titre* Pontius Glaucus.) Eschyle avoit fait une tragédie sur le même Glaucus qui étoit un célebre pêcheur, & qui, un jour ayant mangé d'une certaine herbe, se jetta dans la mer, & devint un dieu marin. Cicéron avoit traité le même sujet en vers tétrametres. Cet ouvrage, qui existoit encore du tems de Plutarque, est perdu.

(*c*) *Et fit des ouvrages de différente espece.*) Il traduisit Aratus en vers à l'âge de dix-sept ans. Il fit un poëme pour célébrer les actions de Marius ; & ce poëme étoit si estimé, que Scevola disoit qu'il vivroit une infinité de siecles, *canescet sæclis innumerabilibus*, en quoi il s'est trompé ; car il y a plusieurs siecles que ce poëme est perdu. Il fit aussi un autre poëme en trois livres sur son consulat, & ce poëme est encore perdu.

tems, (*a*) mais auſſi pour le plus excellent des poëtes. (*b*) Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore aujourd'hui malgré les grands changemens qui ſont arrivés dans ſa langue ; mais celle de ſa poéſie eſt entiérement tombée, (*c*) car elle a été effacée & éclipſée par l'éclat des grands poëtes qui ſont venus après lui.

Au ſortir de ſes études, il s'attacha à Philon, philoſophe académique, & celui de tous les diſciples de Clitomachus, que les Romains admiroient le plus pour ſon éloquence, & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la ſageſſe de ſes mœurs. En même tems il alla écouter Mucius Scevola, grand juriſconſulte & le premier du ſénat, &

(*a*) *Mais auſſi pour le plus excellent des poëtes.*) Cet éloge eſt renfermé dans les bornes du tems de Cicéron même ; & il ne faut pas l'étendre au-delà, car jamais Cicéron n'a été préféré ni même égalé à Plaute, à Térence, à Afranius, ni à d'autres encore. Pour ce qui eſt des poëtes ſes contemporains, il faudroit avoir vu ſes poëmes pour juger s'il a mérité d'être préféré à Catulle, à Varron, à Lucrece. Il ne nous reſte qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de ſon poëme de Marius, un autre de ſoixante ou quatre-vingt vers du poëme ſur ſon conſulat. Celui dont il nous reſte le plus, c'eſt ſon poëme d'Aratus. Mais cela ne ſuffit pas pour nous mettre en état de prononcer ſûrement ſur la préférence. Il ſuffit que ceux de ſon tems la lui donnoient.

(*b*) *Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore, malgré les grands changemens qui ſont arrivés dans ſa langue.*) Mais ces changemens étant de bien en mal, loin d'empêcher que ſon éloquence ne fût toujours eſtimée, ils devoient au contraire la faire briller davantage par l'oppoſition de celle qui lui ſuccéda.

(*c*) *Car elle a été effacée.*) La poéſie de Cicéron ne pouvoit pas tenir contre celle de Virgile, d'Horace, de Gallus, de Varius, d'Ovide.

il profita beaucoup avec lui dans l'étude des loix. (*a*) Il porta auſſi quelque tems les armes ſous Sylla dans la guerre des Marſes. Enſuite voyant que Rome étoit tombée dans des ſéditions & dans des guerres civiles, & que ces guerres civiles l'avoient jettée dans une véritable monarchie abſolue & ſans bornes, il quitta les affaires, s'attacha entiérement à la vie philoſophique & contemplative, fréquenta les Grecs les plus ſavans, & s'adonna auſſi aux mathématiques, juſqu'à ce que Sylla étant devenu le maître, la ville parût reprendre quelque état de conſiſtance.

(*b*) En ce tems-là Sylla faiſant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proſcrit, (*c*) & l'ayant fait adjuger à

(*a*) *Il porta auſſi quelque tems les armes ſous Sylla dans la guerre des Marſes.*) Cette guerre commença l'an de Rome 663. Cicéron y ſervit l'année ſuivante à l'âge de dix-huit ans, ſous le conſulat de C. Pompéius Strabo & L. Porcius Cato. *C. Pompeius Sex. F. conſul me præſente*, dit il dans la douziéme Philipp. *cum eſſem tiro in ejus exercitu, cum Pub. Vettio Catone duce Marſorum inter bina caſtra collocutus eſt.*

(*b*) *En ce tems-là Sylla faiſant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proſcrit.*) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit. Ceci ſe paſſa l'an de Rome 673. Cicéron étant entré dans ſa vingt-ſeptiéme année ſous le conſulat de Corn. Sylla II, & de Q. Cæcilius Métellus Pius. Le tems de la proſcription étoit paſſé, ceux qui lui avoient échappé revenoient, & ce fut alors que Sylla fit tuer Roſcius le pere, & mettre ſon bien à l'encan. Voilà pourquoi Plutarque dit fort bien, *qu'il avoit été tué comme proſcrit.*

(*c*) *Et l'ayant fait adjuger à Chryſogonus ſon affranchi pour la ſomme de deux mille drachmes.*) Voilà une injuſtice bien atroce, un bien qui valoit deux cens cinquante talens, c'eſt-à-dire, deux cens cinquante mille écus, Sylla le fit adjuger à ſon affranchi pour deux mille drachmes, c'eſt-à-dire, pour mille livres. C'eſt ainſi que Cicéron lui-

Chryſogonus, ſon affranchi, pour la ſomme de deux mille drachmes, Roſcius, fils & héritier du mort, en fut très-affligé, & fit voir que ce bien valoit au moins deux cens cinquante talens. Sylla, qui ſe voyoit par-là convaincu d'une injuſtice affreuſe, s'emporta exceſſivement; & à la ſollicitation & ſuggeſtion de Chryſogonus, il fit à Roſcius une affaire criminelle, l'accuſant d'avoir tué ſon pere de ſes propres mains.

Perſonne ne ſe préſentoit pour ſecourir ce pauvre malheureux, chacun évitant de ſe charger de cette affaire par la crainte qu'on avoit de la cruauté de Sylla. Ce jeune homme, ſe voyant abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron. Les amis de cet orateur le preſſerent vivement d'entreprendre cette affaire, lui repréſentant qu'il ne trouveroit jamais une ouverture plus belle ni plus brillante pour ſe faire une grande réputation. Cicéron, s'étant donc chargé de cette défenſe, & ayant eu un ſuccès très-éclatant, fut admiré de tout le monde; mais pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de Sylla, il s'éloigna,

même l'écrit dans ſon oraiſon pour Sextus Roſcius Amérinus, fils de ce Roſcius: *Bona patris hujuſce Sexti Roſcii, quæ ſunt ſexagies, quæ de L. Sylla duobus millibus nummûm ſeſe dicit emiſſe L. Cornelius Chryſogonus.* Plutarque a fort bien rendu ces deux ſommes. *Sexagies*, c'eſt deux cens cinquante mille écus; *& duobus millibus nummûm*, c'eſt deux mille drachmes: car *nummus* chez les Latins eſt ſouvent la même choſe que *drachma* chez les Grecs. Et c'eſt inutilement que Scaliger a voulu corriger ce paſſage qui n'eſt nullement corrompu. On peut voir Ruauld, *animad.* XXVII.

alla voyager en Grece, & fit courir le bruit que c'étoit pour rétablir sa santé qui étoit fort infirme. En effet, il étoit maigre & décharné, la débilité de son estomac l'obligeant à manger peu & à ne manger que fort tard. Il avoit pourtant la voix bonne & forte, mais dure & peu formée encore; & comme il parloit avec beaucoup de véhémence & de passion, s'élevant toujours jusqu'aux tons les plus hauts, cela faisoit craindre que son corps n'en souffrît quelque incommodité considérable.

Dès qu'il fut arrivé à Athenes, il entendit Antiochus d'Ascalon, & fut enchanté de sa maniere de parler, qui étoit douce, coulante & pleine de grace; mais il n'approuvoit pas les nouvelles opinions qu'il avoit introduites dans la philosophie; (*a*) Car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade, (*b*) soit qu'il eût été

(*a*) *Car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade.*) Antiochus s'étoit rejetté dans les sentimens de la vieille académie, & avoit abandonné Carnéade qui étoit attaché à la nouvelle, & grand ennemi des Stoïciens, qu'il combattoit en toute rencontre. Ce passage de Plutarque est éclairci par un endroit de Cicéron, dans le premier livre des questions académiques. Brutus lui dit, *Mais qu'est-ce que j'entends dire de vous? Sur quoi, dis-je? Que vous avez déja quitté la vieille académie, & que vous suivez la nouvelle. Comment donc! repliquai-je; Pourquoi aura-t-il été plutôt permis à Antiochus notre ami de quitter son nouveau domicile pour retourner à son ancien gîte, qu'à moi de quitter la vieille secte pour me jetter dans la nouvelle?*

(*b*) *Soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens.*) Car cette nouvelle académie dont Arcésilas étoit le premier auteur, rejettoit tout rapport des sens, & soutenoit qu'il n'y avoit rien de certain, *nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit*

désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens, soit, comme quelques-uns le prétendent, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomachus & de Philon l'eussent porté à quitter les sentimens de la nouvelle académie (*a*) pour embrasser la plupart de ceux du portique. Or Cicéron aimoit cette nouvelle académie, & s'attachoit de plus en plus à ses sentimens, faisant déja son plan que, si jamais il quittoit entiérement les affaires, il abandonneroit le barreau & les assemblées du peuple, & viendroit s'établir à Athenes pour y passer sa vie tranquillement dans le sein de la philosophie.

Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de Sylla, & voyant que son corps fortifié par les exercices étoit devenu d'une complexion assez vigoureuse, que sa voix entiérement formée avoit joint à la force l'agrément & la douceur, & répondoit suffisamment à la complexion de son corps, & d'ailleurs ses amis de Rome lui écrivant & le pressant vivement d'un côté, & Apollonius l'exhortant fortement de l'autre à s'entremettre des affaires publiques, il recommença à travailler sérieusement à former son éloquence comme un instrument dont il avoit besoin, & réveilla toutes les

Cicéron dans le troisiéme livre de l'Orateur. Or il ajoute de lui, *aspernatumque omne animi sensusque judicium.*

(*a*) *Pour embrasser la plupart de ceux du portique.*) Car les sentimens des Stoïciens étoient pour la plupart conformes à ceux de la vieille académie. Voilà pourquoi quelques-uns prétendoient qu'Antiochus les avoit embrassés par envie & par jalousie contre Clitomachus & Philon qui les combattoient.

grandes qualités qu'il avoit pour la politique. Il s'exerça tous les jours à composer & à haranguer, & hanta les orateurs les plus célebres.

Ce fut cela même qui l'obligea de passer en Asie & à Rhodes. En Asie il conversa avec les rhéteurs Xénoclès d'Adramyte, Dionysius de Magnésie & Ménippe le Carien; & à Rhodes il étudia sous le rhéteur Apollonius, fils de Molon (*a*), & sous le philosophe Posidonius. On dit qu'Apollonius, n'entendant pas la langue latine, pria Cicéron de composer & de haranguer en grec, ce que Cicéron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux corrigées. Un jour, après qu'il eut harangué, tous ses auditeurs furent ravis en admiration & se mirent à l'envi à le combler de louanges, mais Apollonius ne donna aucune marque de satisfaction & de joie pendant qu'il parla; & quand il eut fini il demeura long-tems tout pensif sans dire une seule parole; & comme Cicéron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faisoit, Apollonius lui dit tout haut: *Cicéron, je vous loue & je vous admire; mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que les seuls avantages qui nous restoient, l'érudition & l'éloquence, vont par votre moyen être transportés aux Romains.*

Cicéron étoit donc rempli d'espérances, & alloit sur les ailes de l'ambition se jetter tête baissée dans les affaires du gouvernement;

(*a*) Il devoit dire Apollonius Molon.

mais il fut un peu refroidi par un oracle qu'il reçut à Delphes ; car ayant demandé au dieu par quelle voie il pourroit se rendre très-glorieux, la Pythie lui répondit, (*a*) *que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.* C'est pourquoi, quand il fut arrivé à Rome (*b*), il se conduisit d'abord avec beaucoup de réserve, ne faisoit que rarement sa cour aux magistrats ; & lorsqu'il alloit les voir il n'en étoit pas fort considéré, & (*c*) il avoit le déplaisir de s'entendre appeller *Grec* & *écolier*, (*d*) qui sont des termes injurieux que la populace de Rome & les plus vils artisans ont ordinairement dans la bouche. Mais, comme il étoit ambitieux, & d'ailleurs aiguillonné par son pere & par ses amis, il s'adonna entiérement à plaider pour les uns & pour les autres, & il ne s'éleva pas insen-

(*a*) *Que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.*) Cet avis de la Pythie étoit fort sage. L'opinion du peuple ne peut qu'égarer. On va voir plus bas l'explication de cet oracle.

(*b*) Il y arriva l'an de Rome 676, dans sa trentiéme année.

(*c*) *Il avoit le déplaisir de s'entendre appeller* Grec & écolier.) Le peuple disoit cela sur ce qu'il haranguoit en grec, & qu'il étudioit encore sous les philosophes Grecs à l'âge de trente ans. Le peuple croit qu'il n'y a que les enfans qui doivent étudier. J'ai cru que ce σχολαστικὸς étoit mieux rendu par écolier que par *fainéant*, quoique Cicéron même ait mis *otiosus* pour *scholasticus*.

(*d*) *Qui sont des termes injurieux.*) Et c'est par-là qu'il faut expliquer le prétendu oracle qu'il avoit reçu de la Pythie, qui lui ordonnoit de suivre son propre naturel, & nullement l'opinion du peuple. Car s'il avoit suivi l'opinion du peuple, qui lui marquoit son mépris par ses injures, il se seroit rebuté & n'auroit rien fait. Cela méritoit d'être expliqué.

ſiblement & par degrés au premier rang; mais il parvint tout-d'un-coup à une réputation très-brillante, & ſe diſtingua par-deſſus tous les autres orateurs. On dit pourtant qu'il avoit naturellement les mêmes défauts que Démoſthene pour la prononciation & pour l'action; mais il les corrigea (*a*) en prenant avec grand ſoin des leçons de Roſcius, excellent acteur pour le comique, & d'Eſopus, acteur auſſi merveilleux pour le tragique.

A propos d'Eſopus, on raconte de lui que, jouant un jour le rôle d'Atrée, lorſqu'il fut à la ſcene où ce prince délibere quelle vengeance il prendra de ſon frere Thyeſte, un de ſes domeſtiques étant venu à paſſer inconſidérément devant lui dans le moment que la violence de ſa paſſion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un ſi grand coup de ſon ſceptre, qu'il l'étendit mort à ſes pieds. Il eſt certain que la grace de la prononciation & du geſte de Cicéron ne contribuoit pas peu à donner à ſes paroles la force de perſuader. Auſſi pour ſe moquer de ces orateurs qui n'ont d'autre ſecret pour toucher que de crier beaucoup, il diſoit, *que la foibleſſe les obli-*

(*a*) *En prenant avec grand ſoin des leçons de Roſcius, excellent acteur pour le comique, & d'Eſopus, acteur auſſi merveilleux pour le tragique.*) C'eſt cette différence de caractere qu'Horace a marquée par deux épithetes différentes,

Quæ gravis Æſopus, quæ doctus Roſcius egit.

Jamais comédien n'a eu tant de réputation que Roſcius. Cicéron lui donne les plus grands éloges; il parle auſſi honorablement d'Eſopus.

geoit à crier, parce qu'ils ne pouvoient parler, comme les boiteux vont à cheval, parce qu'ils ne ſauroient aller à pied. Quant à ces brocards & à ces plaiſanteries qui conſiſtent en des rencontres fines & agréables, ils paroiſſent convenir parfaitement à la plaidoierie, & y jetter de la vivacité & de la gaieté; mais l'uſage trop fréquent que Cicéron en faiſoit laſſoit & attriſtoit ſes auditeurs, & il en acquit la réputation d'homme médiſant & malin.

Il fut élu queſteur (*a*) pendant une grande cherté, & la Sicile lui étant échue en partage, dans le commencement il parut fort dur & fort incommode aux Siciliens, parce qu'il étoit forcé d'envoyer des bleds à Rome; mais dans la ſuite, apres qu'ils eurent connu par expérience ſes ſoins, ſon application, ſa douceur & ſa juſtice, (*b*) ils l'honorerent & l'aimererent plus qu'aucun préteur qu'ils euſſent jamais eu. Dans ce tems-là il y eut

(*a*) L'an de Rome 678. Il avoit trente-deux ans.

(*b*) *Ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun préteur qu'ils euſſent jamais eu.*) C'eſt le témoignage qu'il ſe rend à lui-même dans ſon oraiſon pour Plancius, où il dit qu'il ne craint point que perſonne oſe avancer qu'en Sicile la queſture d'aucun autre préteur ait été ni plus agréable, ni plus éclatante que la ſienne; que dans une grande cherté il avoit envoyé à Rome une grande quantité de bled; que tout le monde généralement avoit été ſi charmé de ſa douceur, de ſa juſtice, de ſa libéralité & de ſon déſintéreſſement, & l'avoit toujours trouvé ſi diſpoſé à faire plaiſir en toute occaſion, que les Siciliens avoient inventé en ſa faveur des honneurs inouis, ſi bien qu'il étoit perſuadé qu'on ne s'entretenoit à Rome que de ſa queſture. Il en parle encore dans ſa ſeconde & dans ſa troiſiéme Verrine.

plusieurs jeunes Romains des plus nobles maisons, & des mieux faits, qui, ayant été accusés de ne s'être pas acquittés de leur devoir à la guerre, & d'avoir violé la discipline, furent envoyés en Sicile au préteur. Cicéron les reçut avec bonté, entreprit hautement leur défense, & parla si bien pour eux, qu'il les justifia & les sauva. Enflé de tous ses succès, il s'en retourna à Rome; & ce fut à ce retour qu'il lui arriva une aventure assez plaisante, qu'il nous apprend lui-même. (*a*) Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin un des plus considérables citoyens de Rome, & qu'il croyoit de ses amis; il lui demanda *ce que l'on disoit à Rome de tout ce qu'il avoit fait, & ce qu'on y pensoit de de lui*, comme ne doutant point que la ville ne fût pleine du bruit de son nom & de sa réputation. L'autre lui répondit: *Eh! où*

(*a*) *Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin.*) C'est dans l'oraison pour Plancius que Cicéron fait ce conte immédiatement après le passage dont je viens de parler. Mais il est un peu différent, & il paroît plus plaisant encore. *Etant parti dans ce tems-là de Sicile, après ma questure*, dit-il, *& continuant ma route, j'arrivai à Putéoli, où quantité de nos meilleurs citoyens & des plus magnifiques ont accoutumé de passer quelque tems. Je vous avoue, Messieurs, que je fus très-mortifié & découragé quand un de ces hommes importans me demanda*, quel jour j'étois sorti de Rome, & s'il n'y avoit rien de nouveau? *Je lui répondis*, que je revenois de ma province. Ah, oui, *repartit-il*, & je pense que c'est d'Afrique. Eh non, c'est de Sicile, *lui repliquai-je brusquement avec un ton de colere mêlé de dédain. Alors un autre, comme sachant tout ce qui se passoit*, Quoi, *lui dit-il*, est-ce que vous ne savez pas qu'il étoit questeur à Syracuse? *A ces mots je cessai de me mettre en colere, & fis comme si j'étois du nombre de ceux qui étoient venus pour les eaux.*

avez-vous donc été, Cicéron, pendant tout ce tems-ci.

Ce mot lui abattit extrêmement le courage, en lui faiſant voir que le bruit de ſon nom étoit tombé dans ſa ville comme dans une mer immenſe où il s'étoit perdu ſans avoir rien produit de ſolide & de réel pour ſa gloire. Mais depuis, s'étant fait ſur cela une ſorte de raiſon, il retrancha beaucoup de cette avidité de gloire, car il vit qu'il travailloit pour une réputation qui eſt une choſe infinie, ſans bornes, & dont on ne peut atteindre le bout. Cependant il ne put jamais ſe guérir ſi bien, que toute ſa vie il ne fût ſenſible au plaiſir de s'entendre louer, & très-paſſionné pour la réputation & pour la gloire. Et ce fut même cette paſſion qui dérangea & troubla ſouvent en lui beaucoup de bons & ſages raiſonnemens.

Comme il ſe jetta dans les affaires publiques avec beaucoup d'ardeur & d'envie de ſe pouſſer, il trouva d'abord qu'il étoit honteux que les plus vils artiſans qui ne ſe ſervent pour leur métier que d'inſtrumens & d'outils inanimés, ſachent pourtant le nom de chacun, ſes propriétés, ſes uſages & les lieux où on les fait, & qu'un homme d'état dont les fonctions publiques ne peuvent ſe faire que par le moyen des hommes, ſes ſeuls inſtrumens, ſoit négligent & pareſſeux à connoître ſes citoyens. C'eſt pourquoi il s'accoutuma non-ſeulement à retenir les noms des plus conſidérables, mais encore à ſavoir leur de-

meure, les terres qu'ils poſſédoient, les amis & les voiſins qu'ils avoient. De ſorte qu'en quelque endroit de l'Italie que Cicéron paſsât, il pouvoit ſans héſiter nommer & montrer les terres & les maiſons de ſes amis.

Il avoit un petit bien, mais un bien honnête, & qui ſuffiſoit à ſa dépenſe; & c'eſt ce qui le faiſoit encore plus admirer, de ce que n'étant pas riche, il ne prenoit pourtant aucun ſalaire de ſes plaidoieries, & ne recevoit pas le moindre préſent. Ce déſintéreſſement parut ſur-tout avec éclat quand il ſe chargea de l'accuſation de Verrès. Ce Verrès avoit été préteur en Sicile où il avoit commis des crimes & des exactions horribles. Les Siciliens étant venus à Rome pour le pourſuivre, Cicéron le fit condamner non en plaidant contre lui, mais, pour ainſi dire, en ne plaidant point; car la plupart des préteurs favoriſant ce ſcélérat, (*a*) & par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences, Cicéron qui vit que ce jour-là ne ſuffiroit pas pour la plaidoierie, & que par ce moyen la cauſe ne ſeroit jamais jugée, ſe leva

(*a*) *Et par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences.*) Ceci ſe paſſa l'an de Rome 683. Cicéron étant entré dans ſa trente-huitiéme année. Ceux qui favoriſoient Verrès vouloient gagner du tems par tous ces délais, afin que la cauſe ne fût plaidée que ſous les conſuls de l'année ſuivante. G. Hortenſius & G. Cæcilius Métellus Creticus. Cicéron éluda tout cela, & fit condamner Verrès, non en plaidant contre lui, mais en ne plaidant point, car c'eſt le ſens de ces paroles, εἷλεν οὐκ εἰπὼν, ἀλλ' ἐξ αὐτοῦ τρόπων τινὰ τοῦ μὴ εἰπεῖν, que de ſavans hommes ont voulu corriger ſans néceſſité.

& dit qu'il n'étoit pas beſoin de plaider; & produiſant en même tems les témoins ſur chaque article, il conclut, & obligea les juges à donner leurs ſuffrages. Cependant on rapporte pluſieurs bons mots qu'il dit dans cette cauſe. Les Romains appellent *verrès* un pourceau qui n'eſt point châtré; (*a*) comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accuſé d'être de la religion des Juifs, ſe préſenta pour faire ôter aux Siciliens la commiſſion d'accuſer Verrès, & pour ſe la faire donner, comme une commiſſion qui lui appartenoit de droit par les raiſons qu'il expliquoit, Cicéron lui dit, *que peut avoir à démêler un Juif* (*b*) *avec un verrat?* Verrès avoit un fils qui étoit entré dans l'âge de puberté, & qui avoit la réputation de ne pas uſer fort ſagement de la fleur de ſa beauté & de ſa jeuneſſe. Un jour donc que Verrès voulut railler Cicéron, & lui reprocher qu'il étoit mou & efféminé: *Ce ſont*, lui répondit Cicéron, *des reproches qu'il faut faire à ſes enfans, les portes bien fermées.*

L'orateur Hortenſius n'oſa pas prendre ouvertement la défenſe de Verrès; mais il ſe laiſſa perſuader de ſe trouver au jugement quand il s'agiroit de l'amende à laquelle il devoit être condamné; & pour prix de cette

(*a*) *Comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accuſé d'être de la religion des Juifs.*) Quintus Cæcilius Niger, Sicilien, qui avoit été queſteur de Verrès en Sicile. Il prétendoit que c'étoit lui qui devoit accuſer Verrès. Mais Cicéron le réfuta très-fortement.

(*b*) On ſait que les Juifs ont en abomination le pourceau.

démarche il eut un petit ſphinx d'ivoire qui étoit une figure d'une grande réputation. Cicéron lui en jetta en paſſant quelque mot à double entente. Sur quoi Hortenſius lui ayant dit, *qu'il n'entendoit pas les énigmes*; (a) *Tu as pourtant chez toi le ſphinx*, lui repartit vivement Cicéron.

(b) Verrès ayant été condamné, & Cicéron

(a) *Tu a pourtant chez toi le ſphinx.*) On pourroit dire que ce mot n'eſt pas entiérement juſte, ſur ce que le ſphinx propoſoit des énigmes, & ne les expliquoit point. Mais ce ſeroit une chicane. Le ſphinx qui propoſoit des énigmes, devoit être fort habile à les expliquer.

(b) *Verrès ayant été condamné, & Cicéron lui-même ayant conclu à une amende de ſept cens cinquante mille drachmes, il fut accuſé d'avoir pris de l'argent.*) L'accuſation auroit été très-bien fondée, car Verrès en auroit été quitte à bon marché, s'il n'avoit été condamné qu'à cette amende, qui n'eſt que de trois cens ſoixante-quinze mille livres. Il auroit donné plus de deux cens mille écus à Ciceron, pour l'obliger à donner des concluſions ſi douces & ſi modérées. Verrès étoit accuſé d'avoir emporté de Sicile plus de cinq millions de livres, comme Cicéron le dit dans la ſeconde Verr. *tum præterea quadragenties HS. ex Sicilia abſtuliſſe.* Or ceux qui étoient condamnés pour ces ſortes de concuſſions, devoient payer le double & ſouvent le double & demi. Et c'eſt pourquoi Cicéron, dans la premiere oraiſon contre Verrès, qui eſt appellée *la Divination*, lui demande, non le double, qui ſeroit *octingenties HS.* dix millions, mais le double & demi, c'eſt-à-dire, *millies HS.* qui font douze millions cinq cens mille livres. *Sicilia tota*, dit-il, *ſi una voce loqueretur, hoc diceret, quod argenti, quod auri, quod ornamentorum in meis urbibus, ſedibus, delubris fuit, quod in unaquaque re beneficio ſenatus populique Romani juris habui, id mihi tu, C. Verres, eripuiſti atque abſtuliſti; quo nomine abs te HS. millies ex lege repeto.* Quelle apparence donc qu'après avoir ſi publiquement déclaré que la Sicile redemandoit à Verrès douze millions cinq cens mille livres, il eût conclu enſuite à cette amende ſi modique de cent vingt mille écus? Mais ce n'eſt pas une raiſon de corriger le texte de Plutarque; car en le corrigeant il faudroit retrancher ce qu'il

lui-même ayant conclu à une amende de sept cens cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent pour ne conclure qu'à une somme si modique. Cependant les Siciliens, pour lui marquer leur reconnoissance quand il fut fait édile, lui amenerent de leur isle plusieurs choses pour ses jeux, & lui apporterent quantité de magnifiques présens dont il ne voulut nullement profiter; & il ne se servit de la générosité de ce peuple que pour faire diminuer à Rome le prix des denrées qui étoit excessif.

Il avoit une belle maison de campagne dans le territoire d'Arpi; une terre au voisinage de Naples, & une autre près de la ville de Pompéia, qui n'étoient pas fort considérables. Sa femme Térentia lui avoit apporté en dot six vingt mille drachmes; & il eut une succession dont il en retira environ quatre-vingt-dix mille. Avec ce peu de bien il vécut fort honnêtement & fort sagement, ayant toujours avec lui un certain nombre de Grecs & de Romains savans dans les lettres. Il se mettoit rarement à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, qu'à cause de la foiblesse de son estomac qui ne lui permettoit pas de manger de meilleure heure. Il étoit aussi très-exact & très-régulier dans tout ce qui regardoit le soin de son corps, jusques-là qu'il avoit ses frictions & ses pro-

ajoute du reproche qu'on fit à Cicéron. Il vaut mieux dire que cet historien a suivi de faux mémoires, qui l'ont trompé. On peut voir Ruauld, *animad.* XXX.

menades réglées; & en formant ainſi ſon tempérament, il le rendit aſſez ſain & aſſez fort pour fournir & pour réſiſter à tous les grands travaux & à toutes les grandes actions qu'il eut à ſoutenir dans la ſuite.

Il céda à ſon frere Quintus la maiſon paternelle, & alla demeurer près du mont Palatin, afin que ceux qui venoient le voir & lui faire la cour ne fuſſent pas fatigués en venant le chercher ſi loin. Car tous les matins il n'y avoit pas moins de monde à ſa porte qu'à celle de Craſſus, qu'on recherchoit à cauſe de ſes richeſſes, & qu'à celle de Pompée dont on briguoit la faveur à cauſe de l'autorité qu'il avoit dans les armées, & qui tous deux étoient les plus grands des Romains, & ceux qu'on honoroit & qu'on admiroit davantage. Pompée lui-même faiſoit la cour à Cicéron dont le ſecours & l'entremiſe lui ſervirent infiniment à augmenter ſa gloire & ſon crédit.

Lorſque Cicéron brigua (*a*) la préture, il avoit beaucoup de concurrens très-conſidérables, cependant il fut élu & nommé le premier. Et dans tous les jugemens qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, il ſe conduiſit avec beaucoup de droiture & d'intégrité. (*b*) On dit que Licinius Macer qui avoit

(*a*) Deux ans après ſon édilité, l'an de Rome 685. Il avoit quarante ans.

(*b*) *On dit que Licinius Macer.*) C. Licinius Macer, accuſé de péculat, fut jugé par Cicéron. Il étoit intime ami & même proche parent de Craſſus, qui avoit beaucoup d'autorité. Cependant Cicéron le condamna. Cicéron parle de cette affaire dans la troiſiéme lettre du premier livre à Atticus: *Nos hic in-*

beaucoup d'autorité par lui-même, & qui étoit encore appuyé de toute celle de Craſſus, étant jugé devant lui pour une accuſation de vol, eut tant de confiance en ſon crédit & dans les fortes ſollicitations qu'on faiſoit en ſa faveur, que, lorſque les juges furent ſur le point d'aller aux opinions, il courut promptement chez lui, ſe raſa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déja été abſous, & reprit le chemin de la place. Mais Craſſus, étant allé au-devant de lui, & l'ayant rencontré comme il ſortoit de ſa cour, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix, dont il fut ſi frappé qu'il rentra chez lui, ſe coucha & mourut. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Cicéron, comme à celui qui avoit tenu la main à ce que tout ſe paſsât dans les regles.

Il y avoit un autre homme, nommé Vatinius, très-inſolent, qui dans ſes plaidoyers portoit peu de reſpect aux juges, & qui avoit le cou plein d'écrouelles: un jour il aborda Cicéron ſur ſon tribunal, & lui demanda une grace. Comme Cicéron ne la lui accordoit pas ſur le champ, mais conſultoit en lui-même un aſſez long tems, il lui dit, *pour moi je ne balancerois pas tant ſi j'étois préteur.* Alors

credibili ac ſingulari populi voluntate de C. Macro tranſegimus, cui cum æqui fuiſſemus, tamen multo majorem fructum ex populi exiſtimatione illo damnato, cepimus, quàm ex ipſius, ſi abſolutus eſſet, gratia cepiſſemus. Où il faut entendre qu'il retira plus de fruit de cette condamnation par la réputation d'équité qu'elle lui donna parmi le peuple, qu'il n'auroit tiré de profit de toute la faveur du coupable s'il l'avoit abſous.

Cicéron, se tournant de son côté, lui répondit : *aussi n'ai-je pas le cou si gros que toi.*

Deux ou trois jours avant qu'il sortît de charge, quelqu'un traîna devant lui Manilius accusé d'avoir volé les deniers publics. Ce Manilius avoit la faveur & la protection du peuple, parce qu'on croyoit qu'il étoit persécuté à cause de Pompée dont il étoit l'ami particulier. L'accusé demanda un jour pour répondre aux charges, & Cicéron lui donna le lendemain, de quoi le peuple fut fort irrité, parce que c'étoit la coutume des préteurs de donner dix jours au moins aux accusés. Le lendemain matin les tribuns citerent Cicéron devant le peuple, l'accuserent d'avoir prévariqué, & le presserent de répondre. Cicéron, les ayant priés de l'entendre, leur dit : *Qu'il avoit toujours usé envers les accusés de toute la douceur & de toute l'humanité que les loix pouvoient permettre à un juge, & qu'il croiroit avoir commis une chose très-indigne & très-injuste s'il n'avoit pas fait la même faveur à Manilius ; qu'il lui avoit donc donné le seul jour qui lui restoit & dont il étoit encore le maître ; car de renvoyer le jugement de son affaire au préteur qui lui succéderoit le lendemain, cela ne lui paroissoit pas l'action d'un homme qui vouloit lui rendre service.*

Ces paroles produisirent dans le peuple un changement merveilleux ; ils le comblerent tous de bénédictions & de louanges, & le prierent de se charger de la défense de Manilius, ce qu'il fit avec grand plaisir, principalement

ment pour l'amour de Pompée qui étoit abſent ; & s'étant préſenté pour plaider, il reprit toute l'affaire & parla avec beaucoup de véhémence contre les partiſans de l'oligarchie & contre les envieux de Pompée. Cependant il ne trouva pas moins de faveur & de protection auprès des nobles qu'auprès du peuple, pour s'élever au conſulat. Les uns & les autres s'unirent & travaillerent de concert pour lui faire obtenir cette dignité par rapport au bien public ; & voici quelle en fut l'occaſion.

Le changement que Sylla avoit introduit dans la république avoit paru d'abord fort dur & fort étrange ; mais alors adouci par le laps du tems & par l'habitude, il paroiſſoit prendre un certain état de conſiſtance dont on n'étoit point mécontent. Il y avoit pourtant encore des particuliers qui cherchoient à bouleverſer & à changer cet état, non pour le rendre meilleur, mais pour ſatisfaire leur avarice particuliere. Pompée étoit alors attaché à faire la guerre aux rois dans le Pont & dans l'Arménie ; & il n'y avoit à Rome aucune puiſſance aſſez forte pour réſiſter à ces brouillons qui ſuivoient un chef plein d'audace, capable des plus grandes entrepriſes, & ſi divers dans ſes mœurs, qu'il pouvoit prendre aiſément toutes ſortes de caracteres ; c'eſt Lucius Catilina. Par-deſſus tous les grands crimes dont il s'étoit noirci, il étoit accuſé d'avoir eu un commerce criminel avec ſa propre fille, & d'avoir tué ſon frere ; & dans la crainte d'être

appellé en justice pour ce fratricide, il avoit prié Sylla de comprendre dans le nombre des proscrits ce frere mort, comme s'il eût été en vie. Ces scélérats ayant donc à leur tête un tel capitaine, s'engagerent leur foi par tous les moyens les plus capables de lier les hommes; & pour mieux cimenter cette union, ils sacrifierent un homme & goûterent tous de sa chair.

Catilina avoit déja corrompu la plus grande partie de la jeunesse de Rome, en lui procurant tous les jours des plaisirs & des festins, en lui produisant des femmes, & en lui fournissant sans aucune épargne tout l'argent nécessaire pour ces débauches continuelles. Déja la Toscane branloit, prête à se révolter; la plus grande partie des Gaules en deçà des Alpes alloit suivre son exemple, & Rome étoit en danger d'éprouver un grand changement à cause de l'inégalité qui étoit dans les biens, tous ceux des plus nobles maisons, & les plus distingués par leur dignité & par l'élévation de leur courage, étant ruinés en spectacles, en festins, en brigues pour les charges, en bâtimens, & toutes les richesses ayant passé entre les mains des hommes les plus abjects & des derniers du peuple. De sorte que les affaires étoient en un état qu'il ne falloit plus que très-peu de chose pour bouleverser sens dessus dessous le gouvernement, si malade déja par lui-même, & que c'étoit l'ouvrage de quiconque auroit osé le tenter.

Cependant Catilina, peu content encore de cette diſpoſition ſi favorable à ſes deſſeins, voulut ſe faire de plus comme une place forte, & dèmanda le conſulat. Toutes ſes manieres étoient d'un homme qui avoit de grandes & belles eſpérances qu'il ſeroit conſul avec Caïus Antonius, homme qui par lui-même n'étoit capable de ſe mettre à la tête d'aucun parti, ni pour le bien ni pour le mal, mais qui pouvoit augmenter conſidérablement la puiſſance de celui qui auroit voulu le conduire. La plupart des gens de bien, prévoyant ce grand danger, pouſſerent Cicéron à demander le conſulat; le peuple reçut avec grand plaiſir ſa demande, (*a*) de ſorte que Catilina fut refuſé, & Cicéron élu avec Caïus Antonius, quoique de tous ces concurrens il fût le ſeul né d'un pere qui n'étoit que chevalier & qui n'étoit pas ſénateur.

Toutes les menées de Catilina n'avoient pas encore éclaté & étoient inconnues au peuple. Et Cicéron, dès l'entrée de ſon conſulat, ſe trouva ſur les bras de grandes affaires qui furent comme les préludes de ce qui arriva depuis. D'un côté, ceux à qui les loix de Sylla avoient défendu d'avoir aucune magiſtrature, & qui n'étoient ni peu puiſſans ni en petit nombre,

(*a*) *De ſorte que Catilina fut refuſé, & Cicéron élu avec C. Antonius.*) Ceci ſe paſſa l'an de Rome 689, ſous le conſulat de L. Julius Céſar & de Figulus, Cicéron étant dans ſa quarante-troiſiéme année, qui étoit l'âge légitime pour le conſulat. Il fut nommé conſul le premier pour l'année ſuivante, avec Caïus Antonius qui ne l'emporta que de peu de voix ſur Catilina.

ſe mirent à briguer les charges & à faire la cour au peuple ; & il faut avouer qu'ils alléguoient contre la violente tyrannie de Sylla beaucoup de choſes très-véritables & très-juſtes ; mais ils ne prenoient pas bien leur tems ni la conjoncture pour remuer & pour changer le gouvernement. D'un autre côté, les tribuns propoſoient des édits tendans au même but ; (*a*) car ils vouloient établir des commiſſaires appellés *décemvirs*, qui auroient tous une autorité ſouveraine ; qui, maîtres de toute l'Italie, de toute la Syrie & de tous les pays que les victoires de Pompée avoient ajoutés à l'empire, auroient le pouvoir de vendre & d'aliéner les terres publiques, de faire le procès à qui ils voudroient, de bannir qui il leur plairoit, de rebâtir & repeupler des villes, de prendre dans le tréſor autant d'argent que bon leur ſembleroit, de lever des troupes dont il ne limiteroit point le nombre, & de les entretenir & ſoudoyer tout le tems qu'ils jugeroient à propos. Cette puiſſance exceſſive fit que les plus conſidérables de Rome appuyerent cette loi, & que le conſul Antonius lui-même la favoriſa dans l'eſpérance qu'il ſeroit un de ces décemvirs. On croit auſſi qu'il étoit informé des deſſeins de Catilina, & qu'il n'en étoit pas fâché, parce qu'il ſe trouvoit accablé de dettes, &

(*a*) *Car ils vouloient établir dix commiſſaires appellés* décemvirs.) C'étoit la loi Agraria que propoſa P. Servilius Rullus, tribun du peuple, à la fin de l'année qui précéda le conſulat de Cicéron.

qu'il ne voyoit que cette reſſource pour lui ; & c'eſt ce qui augmentoit la frayeur des gens de bien.

D'abord Cicéron, pour prévenir ce malheur, fit décerner à Antonius le gouvernement de la Macédoine, & refuſa celui des Gaules qu'on vouloit lui donner. Et par ce grand ſervice il gagna tellement Antonius, qu'il fut aſſuré de l'avoir pour lui comme un ſecond acteur qui le ſeconderoit toujours pour le bien de la patrie. Antonius étant donc gagné & adouci par ce moyen, Cicéron s'oppoſa avec plus d'audace & de confiance à toutes les menées ſecrettes des ſéditieux. (*a*) Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein ſénat la nouvelle loi des tribuns, il en étonna tellement les auteurs par ſon éloquence, qu'ils n'oſerent lui répondre ni lui rien oppoſer.

Les tribuns ne ſe rebuterent pourtant point & firent une nouvelle tentative pour la faire paſſer. Pour cet effet ils appellerent les conſuls devant le peuple, mais Cicéron ne s'en alarma point, au contraire il ordonna au ſénat de le ſuivre ; & ſe préſentant à la tête de ſon corps devant le peuple, non-ſeulement il fit rejetter cette loi de la création des décemvirs, mais encore il réduiſit les tribuns à déſeſpérer du ſuccès des autres choſes qu'ils avoient entrepriſes, tant il les abattit & ſubjugua par la

(*a*) *Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein ſénat la nouvelle loi des tribuns.*) Par la premiere oraiſon *de lege Agraria* contre Rullus, & qui fut ſuivie de deux autres. Nous les avons encore toutes trois, mais la derniere eſt fort mutilée.

force de ſon éloquence. Car de tous les orateurs, c'eſt celui qui a le mieux montré aux Romains quel charme & quel puiſſant attrait l'éloquence ajoute à ce qui eſt beau & honnête, & combien ce qui eſt juſte eſt invincible quand il eſt bien dit. Et il leur montra qu'il faut qu'un homme d'état qui veut bien faire ſon devoir & tenir bien ſa patrie, préfere dans toutes ſes actions l'utile & le beau à ce qui flatte & qui chatouille; & que dans ſes diſcours il tâche de rendre ce beau & cet utile agréables, en retranchant tout ce qui peut chagriner & affliger. Et une grande preuve de la grace & de la force de ſon éloquence & de la perſuaſion qui l'accompagnoit, c'eſt ce qu'il fit pendant ſon conſulat pour les places aux ſpectacles. Avant lui les chevaliers n'avoient point de places marquées aux théatres, ils étoient confondus avec le peuple, & regardoient les jeux pêle-mêle avec lui comme ils ſe rencontroient. (a) Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les ſépara du peuple, & leur donna une place diſtinguée qu'ils conſervent encore aujourd'hui. Le peuple prit cette diſtinction des chevaliers pour une injure; & un jour Othon étant entré dans le théatre, il lui fit de grandes huées & le ſiffla; les chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec

(a) *Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les ſépara du peuple.*) Othon avoit fait cette loi théatrale quatre ans auparavant, ſous le conſulat de Piſon & de Glabrion; mais il n'étoit pas préteur, il étoit tribun du peuple.

de grands battemens de mains; le peuple de redoubler ſes ſifflets & ſes huées, & les chevaliers leurs applaudiſſemens. De-là ils ſe tournent les uns contre les autres, en viennent aux injures, & tout le théatre eſt plein de déſordre & de confuſion. Cicéron, averti de tout ce vacarme, ſe tranſporte ſur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il le tance très-ſérieuſement, & lui fait de ſi ſéveres remontrances, que le peuple, s'en retournant ſur l'heure au théatre, bat des mains pour Othon, & diſpute avec les chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Cependant les complices de Catilina, qui d'abord avoient été alarmés & effrayés reprennent courage; ils ſe raſſemblent & s'exhortent à mettre la main à l'œuvre plus hardiment avant le retour de Pompée, qu'on diſoit déja en chemin pour retourner à Rome avec ſon armée. Mais ce qui hâtoit & qui excitoit le plus Catilina, c'étoient les vieilles bandes qui avoient fait la guerre ſous Sylla, qui étoient diſperſées dans toute l'Italie, & dont le plus grand nombre & les plus aguerris étoient repandus dans les villes de la Toſcane. Tous ces vieux ſoldats ſe réjouirent juſques dans leurs ſonges, de l'eſpérance qu'ils auroient encore toutes les richeſſes de l'Italie à ſaccager & à piller; & ayant à leur tête un officier, nommé Mallius, qui avoit ſervi avec beaucoup de diſtinction dans l'armée de Sylla, entrerent dans la conjuration & ſe rendirent à Rome pour aider Catilina de leurs brigues;

car il demandoit encore le consulat, après avoir comploté de tuer Cicéron dans le comice parmi le trouble & le désordre de l'élection.

Il sembloit que quelque dieu, par des tremblemens de terre, par des tonnerres & par des apparitions & des fantômes, avertissoit de ce qui se tramoit. Les indices qui pouvoient venir de la part des hommes étoient en grand nombre, & tous très-sûrs & très-véritables, mais ils n'étoient pas encore suffisans pour convaincre un homme noble & puissant comme Catilina. Voilà pourquoi Ciceron remit le jour de l'élection des consuls; & ayant cité Catilina devant le sénat, il l'interrogea sur les dépositions que l'on avoit faites contre lui.

Catilina, persuadé qu'il y avoit dans le sénat bon nombre de ceux qui souhaitoient le changement, & en même tems voulant rassurer les conjurés par sa fermeté, en leur faisant voir que, bien loin de nier le fait, il s'en vantoit, il fit à Cicéron cette réponse: *Quel si grand mal fais-je*, lui dit-il, *si de deux corps dont l'un est maigre & languissant, mais avec une tête, & l'autre est sans tête, mais grand & fort, je prends le dernier pour lui donner la tête qui lui manque?* Cicéron, comprenant bien que par cette énigme il désignoit le sénat & le peuple, sentit augmenter ses frayeurs. C'est pourquoi le jour de l'élection, il se munit d'une cuirasse; & tous les principaux de Rome & la plupart des jeunes gens le conduisirent de sa maison dans

le champ de Mars. Là il laiſſa entrevoir exprès une petite partie de ſa cuiraſſe, entr'ouvrant ſa robe de deſſus ſes épaules, pour faire voir le danger auquel il s'expoſoit. A cette vue le peuple s'irrite, murmure & ſe ſerre autour de lui. Enfin, quand on vint à donner les ſuffrages, Catilina eſſuya un ſecond refus, & on nomma conſuls Silanus & Muréna.

Peu de tems après, les vieux ſoldats de la Toſcane s'étant aſſemblés pour ſe rendre à point nommé auprès de Catilina, & le jour qu'ils avoient pris pour exécuter leur complot, étant déja bien près, les trois premiers perſonnages de Rome, & les plus puiſſans, Marcus Craſſus, Marcus Marcellus & Scipion Métellus, allerent ſur le minuit à la maiſon de Cicéron; & ayant heurté à la porte, ils appellerent le portier & lui dirent qu'il allât promptement éveiller ſon maître & lui annoncer leur venue, dont voici le ſujet. Après le ſouper le portier de Craſſus lui avoit rendu des lettres qui lui avoient été apportées par un inconnu; ces lettres étoient adreſſées à diverſes perſonnes, & il y en avoit une pour Craſſus, mais elle étoit ſans nom. Craſſus ne lut que celle qui s'adreſſoit à lui; & voyant qu'elle l'avertiſſoit que bientôt Catilina devoit faire un grand meurtre dans Rome, & qu'elle le preſſoit de ſortir promptement de la ville, il n'ouvrit pas les autres; mais il alla incontinent trouver Cicéron, en partie par la crainte du danger qui les menaçoit, & en partie auſſi pour ſe laver du ſoupçon qu'on pouvoit avoir contre

lui, à cause de l'amitié dont il étoit lié avec Catilina. Cicéron, après avoir passé la nuit avec eux à délibérer, assembla le sénat dès le matin; là il rendit les lettres à ceux à qui elles étoient adressées, & leur ordonna de les lire tout haut. Elles étoient toutes semblables, & donnoient avis de la conspiration. Après que Quintus Arius, qui avoit été préteur, eut averti des attroupemens qui se faisoient dans la Toscane, & qu'on eut appris que Mallius, avec une bonne armée rodoit autour de ses villes, attendant la nouvelle de quelque remuement à Rome, le sénat fit un decret par lequel il remit toutes les affaires entre les mains des consuls, & leur donna l'autorité de prendre, comme ils l'entendroient, toutes les mesures nécessaires pour sauver la république & pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun échec. Le sénat ne donne pas souvent de ces decrets, mais dans les occasions pressantes, lorsque Rome est menacée de quelque danger éminent. Cicéron, se voyant donc revêtu de cette souveraine puissance, chargea Quintus Métellus des affaires du dehors, & retint pour lui le soin de la ville; & tous les jours il alloit dans les rues accompagné & gardé par un si grand nombre de citoyens, que, quand il entroit dans la place, elle pouvoit à peine contenir la foule qui le suivoit.

Catilina, voyant qu'il ne lui étoit plus possible de différer sans se perdre, résolut de se rendre promptement à l'armée de Mallius; & pendant qu'il se disposoit à partir, il aposta

un Marcius & un Céthégus (*a*), & leur ordonna d'aller le matin à la porte de Cicéron, comme pour le ſaluer, & là de ſe jetter ſur lui & de le tuer. Une dame des plus conſidérables de Rome, nommée Fulvie, avertit Cicéron de ce complot, l'étant allé trouver la nuit, & l'exhorta ſur-tout à ſe donner de garde de Céthégus & de ſon complice. Ces deux ſcélérats ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain au point du jour à la porte de Cicéron. Comme on leur en refuſa l'entrée, ils ſe fâcherent & commencerent à crier & à faire beaucoup de bruit à la porte, ce qui les rendit encore plus ſuſpects.

Cicéron étant ſorti, accompagné à ſon ordinaire, appella le ſénat au temple de Jupiter, que les Romains appellent *Stator*, qui eſt à l'entrée de la rue ſacrée, comme on monte au mont Palatin. Catilina s'y rendit avec les autres comme pour ſe juſtifier, mais aucun des ſénateurs ne voulut s'aſſeoir avec lui, ils ſe leverent tous du banc où ils étoient aſſis. Catilina ayant commencé à parler, fut tellement interrompu, qu'il ne put jamais avoir audience; & Cicéron, s'étant levé, lui ordonna de vuider la ville: *Car*, lui dit-il, *il faut qu'entre toi & moi il y ait des murailles qui nous ſéparent, attendu que je ne me ſers que de la parole pour mon miniſtere, & que tu emploies de véritables armes pour le tien.*

(*a*) Salluſte & Cicéron nomment le premier *C. Cornélius*, & le ſecond eſt nommé par Salluſte *Vergunteïus*, c'étoient deux chevaliers Romains.

Catilina ſortit donc de Rome ſur l'heure même avec trois cens hommes armés, & faiſant d'abord marcher devant lui les faiſceaux de verges & de haches, & précédé des enſeignes Romaines, comme s'il eût été conſul ou préteur. En cet équipage il alla trouver Manlius; & après avoir aſſemblé une armée de vingt mille hommes, il parcouroit toutes les villes, les faiſoit révolter & les attiroit dans ſon parti; de ſorte que la guerre étant par-là ouvertement déclarée, Antonius, collegue de Cicéron, fut envoyé pour le combattre.

Tous ceux que Catilina avoit corrompus, & qui étoient reſtés dans la ville, furent aſſemblés, encouragés par Cornélius Lentulus, ſurnommé Sura, homme d'une naiſſance illuſtre, mais que ſa mauvaiſe vie & ſes débauches avoient fait auparavant chaſſer du ſénat, (*a*) & qui alors étoit préteur pour la

(*a*) *Et qui alors étoit préteur pour la ſeconde fois, comme cela ſe pratique par ceux, &c.*) Ce paſſage avoit été fort mal traduit par les interpretes; il eſt pourtant fort conſidérable, car il nous confirme bien formellement un uſage remarquable des Romains, & qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici, en faiſant voir par quelles voies un ſénateur, qui avoit été chaſſé du ſénat, pouvoit recouvrer la place qu'il avoit perdue. Il ne pouvoit être rétabli que par une de ces cinq voies: ou retenu par un des collegues du cenſeur qui l'avoit chaſſé; ou rappellé par les cenſeurs ſuivans; ou qu'après que par le jugement des commiſſaires qu'on lui donnoit, il s'étoit lavé des accuſations intentées contre lui; ou qu'après s'être fait abſoudre par les ſuffrages du peuple; ou enfin qu'après avoir repaſſé par les petites charges qu'il avoit déja exercées, & s'être élevé à une des charges curules, qui ſeule le rétabliſſoit de droit. Mais ſur cette derniere voie, voici la différence qui s'obſervoit:

ſeconde fois, comme cela ſe pratique par ceux qui ſe mettent en état de recouvrer la dignité de ſénateur qu'ils ont perdue. Quant au ſurnom de Sura, il lui fut donné pour une telle occaſion : pendant qu'il étoit queſteur ſous Sylla, il avoit conſumé & diſſipé en folles dépenſes la plus grande partie des deniers publics. Sylla, irrité de cette malverſation, lui demanda compte en plein ſénat des finances qui lui avoient été remiſes. Lentulus ſe préſenta avec une nonchalance & avec un dédain qui marquoient qu'il ſe mettoit peu en peine de cette demande, & dit, *qu'il n'avoit nul compte à rendre, mais qu'il préſentoit ſa jambe*; ce qui eſt une façon de

ſi le ſénateur avant que d'être chaſſé avoit eu quelque charge curule, il n'étoit pas obligé de repaſſer par les petites charges, il ſuffiſoit qu'il revînt à la charge curule qu'il avoit exercée, & il falloit qu'il la briguât & qu'il l'obtînt. Cela eſt confirmé par deux exemples célebres, par celui de Salluſte, & par celui de Lentulus dont Plutarque parle ici. Salluſte, après n'avoir été que queſteur, fut chaſſé du ſénat par les cenſeurs Appius Claudius & Piſon. Il brigua pour la ſeconde fois la queſture, après quoi il fut rétabli dans le ſénat, non pas en vertu de ſa queſture, car il n'y avoit que les charges curules qui donnaſſent ce droit, mais il obtint cette grace par la faveur & par le crédit de Céſar : au lieu que Lentulus, ayant été chaſſé du ſénat après avoir été conſul, ne fut point réduit à paſſer par les moindres charges qu'il avoit exercées, comme la queſture, mais il ſuffit qu'il briguât & qu'il obtînt de nouveau la préture, qui de plein droit lui ouvrit l'entrée du ſénat. C'eſt ce que Dion fait fort bien entendre lorſqu'il écrit, liv. XXXVII, que Lentulus, un des adhérens de Catilina, ayant été chaſſé du ſénat après avoir été conſul, étoit alors préteur pour recouvrer ſa place de ſénateur. Καὶ ὁ Λεντοῦλος ὁ Πούπλιος, ὁ μετὰ τὴν ὑπατείαν ἐκ τῆν γερουσίας ἐκπεσών. ἐστρατήγει γὰρ ὅπως τὴν βουλείαν ἀναλαβῃ. Cela explique parfaitement bien ce paſſage de Plutarque.

parler proverbiale empruntée des enfans qui, lorſqu'ils avoient fait une faute en jouant à la paume, préſentoient la jambe, pour dire qu'ils avoient failli. De-là il eut le ſurnom de *Sura*, car c'eſt ainſi que la jambe eſt appellée par les Romains. Une autre fois étant appellé en juſtice, il corrompit la plupart de ſes juges; & ayant été abſous par deux voix ſeulement qu'il eut de plus, il dit, *que ce qu'il avoit donné à l'un de ces deux juges, étoit en pure perte, car il lui ſuffiſoit d'être abſous par une ſeule voix.*

Cet homme, étant donc tel de ſa nature, fut d'abord ébranlé par les grandes promeſſes de Catilina; (*a*) & les diſeurs de bonne aventure, les faux devins & autres impoſteurs venant par-deſſus acheverent de lui gâter l'eſprit & de le corrompre par les hautes eſpérances dont ils le leurroient en lui chantant des prophéties fabriquées exprès, & de prétendus anciens oracles tirés, diſoit-on, des livres des Sibylles qui prédiſoient, *que les deſtins avoient marqué trois Cornéliens pour monarques de Rome.* Ils ajoutoient : *Que deux avoient déja rempli cette haute deſtinée, Cinna & Sylla, & qu'il étoit le troiſiéme de ce nom à qui la Fortune venoit préſenter la monarchie; qu'il devoit la recevoir, & ne pas perdre un*

(*a*) *Et les diſeurs de bonne aventure, les faux devins & autres impoſteurs.*) Il eſt arrivé ſouvent que les promeſſes & les fauſſes prédictions de ces ſortes de charlatans, ont pouſſé des hommes vains à des attentats horribles, & les ont précipités dans les derniers malheurs. L'hiſtoire en rapporte pluſieurs exemples.

tems ſi favorable, en-différant comme avoit fait Catilina.

Voilà donc Lentulus qui ne ſe met dans la tête rien de petit ni de médiocre, & le voilà réſolu de paſſer tout le ſénat au fil de l'épée, de tuer le plus de citoyens qu'il pourroit, de mettre le feu à la ville, & de ne faire quartier à qui que ce fût qu'aux ſeuls fils de Pompée, qu'ils retiendroient en leur pouvoir, & qu'ils garderoient comme des ôtages qui leur donneroient la facilité de moyenner la paix avec leur pere; car déja il s'étoit répandu un grand bruit & un bruit certain qu'il revenoit de ſa grande expédition. Pour l'exécution de cette entrepriſe, on avoit pris une nuit de la fête des Saturnales. Déja ils avoient porté des épées, des étoupes & quantité de ſoufre dans la maiſon de Céthégus; & ils avoient attiré cent hommes à chacun deſquels ils avoient aſſigné par ſort un des quartiers de la ville, afin que le feu étant mis en même tems par pluſieurs perſonnes en pluſieurs endroits, la ville en fût plutôt embraſée, & qu'elle brûlât par-tout. Il y en avoit d'autres qui étoient diſperſés près de toutes les fontaines & de tous les conduits d'eau pour tuer tous ceux qui y viendroient puiſer.

Pendant que ces choſes ſe tramoient, il ſe trouva à Rome deux ambaſſadeurs des Allobroges dont la nation étoit fort maltraitée, & portoit impatiemment le joug des Romains. Lentulus & ſon parti jugerent ces deux hommes très-utiles à leurs deſſeins pour exciter & pour

faire révolter les Gaules; ils les attirerent dans la conjuration, & leur donnerent des lettres pour leur ſénat, par leſquelles ils promettoient aux Gaulois la liberté. En même tems ils écrivirent auſſi à Catilina pour le preſſer d'affranchir les eſclaves, de les enrôler & de venir en toute diligence droit à Rome; & avec ces ambaſſadeurs ils envoyerent un certain Titus Vetureïus de Crotone pour porter les lettres qui étoient adreſſées à Catilina. Mais tous leurs complots, comme les complots & les conſeils de gens étourdis, qui ne parloient jamais enſemble de leurs affaires que dans le vin & parmi les femmes, furent bientôt découverts par Cicéron, qui avec un ſoin extrême, une prudence conſommée & un raiſonnement libre & ſain, les obſervoit continuellement, & qui avoit de plus des émiſſaires par toute la ville pour épier tout ce qui ſe paſſoit, pour le ſuivre à la trace & pour lui en faire rapport. Il avoit même des entretiens ſecrets la nuit avec la plupart de ceux qui paſſoient pour être de la conſpiration, & dont il étoit aſſuré; & ce fut par eux qu'il fut inſtruit des conférences qu'ils avoient eues avec ces étrangers.

Sur cet indice il mit des gens la nuit en embuſcade, & ſe ſaiſit du Crotoniate & des lettres dont il étoit chargé, (*a*) les ambaſſa-

(*a*) *Les ambaſſadeurs même des Allobroges lui prêtant leur aide.*) Ces ambaſſadeurs qu'Umbrénus avoit voulu gagner, ayant peſé l'avantage qu'ils pourroient tirer de cette conjuration, avec celui qu'ils tireroient de leur fidé-

deurs même des Allobroges lui prêtant leur aide & s'entendant ſecrettement avec lui. A la pointe du jour il aſſembla le ſénat dans le temple de la Concorde, fit lecture des lettres & entendit les dépoſitions des témoins. Un des ſénateurs, nommé Junius Silanus, dépoſa encore que beaucoup de gens avoient ouï dire à Céthégus que trois conſuls & quatre préteurs ſeroient bientôt égorgés. Un autre ſénateur qui avoit été conſul rapporta des choſes toutes ſemblables; & Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, ayant été envoyé commiſſaire dans la maiſon de Céthégus, y trouva quantité de dards, toutes ſortes d'armes & ſur-tout un grand nombre d'épées & de poignards, & tous fraîchement émoulus. Enfin le ſénat ayant promis l'impunité au Crotoniate, s'il découvroit tout le projet, Lentulus fut ſi bien convaincu, qu'il ſe démit de ſa charge, car il étoit préteur, quitta en plein ſénat ſa robe de pourpre & en prit une autre plus convenable à ſon malheur; & lui & ſes complices furent donnés en garde aux préteurs mêmes dont la maiſon leur ſervit de priſon.

Comme il étoit déja tard, & que le peuple aſſemblé attendoit à la porte, Cicéron ſortit enfin & déclara à tous les citoyens tout ce qui

lité & de leur attachement pour la république, prirent ce dernier parti comme le plus convenable & le plus sûr, & découvrirent le tout à Q. Fabius Sanga, qui étoit le protecteur de leur nation. Cicéron avoit fait partir exprès ces ambaſſadeurs, qui étoient d'intelligence avec lui, & il les fit arrêter au paſſage du pont Milvius, où il avoit placé ſon embuſcade.

s'étoit passé. Après quoi le peuple le reconduisit par honneur jusqu'à la maison d'un de ses amis qui étoit son voisin, & où il entra, parce que la sienne étoit occupée par les femmes qui y faisoient un sacrifice à la déesse que les Romains appellent *la bonne déesse*, & les Grecs *Gynæcea*, ou *Féminine*. Car c'est la coutume, tous les ans la mere ou la femme du consul font à cette déesse dans la maison même du consul un sacrifice solemnel auquel assistent les vestales.

Cicéron, étant entré dans la maison de ce voisin, n'ayant que très-peu de gens autour de lui, se mit à penser en lui-même (*a*) comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers; car de les punir selon que le méritoit la grandeur de leurs crimes, c'étoit une extrêmité qu'il craignoit, & à laquelle il balançoit de se porter, tant à cause de la douceur de son naturel, que parce qu'il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser d'avoir usé trop insolemment de son pouvoir, en punissant avec la derniere sévérité des hommes de la premiere noblesse, & qui avoient des amis puissans. D'un autre

(*a*) *Comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers.*) En effet il se trouvoit dans un très-grand embarras; car en faisant punir du dernier supplice des hommes si nobles & si puissans, il se faisoit par-là de grands ennemis, & attiroit sur lui seul toute la haine de ce jugement; & en les faisant échapper à la justice, il exposoit la république à la derniere ruine. *Anxius erat*, dit Salluste, *in maximo scelere tantis civibus deprehensis, quid facto opus esset, pœnam illorum sibi oneri, impunitatem, perdundæ reipublicæ fore.* Enfin le bon parti l'emporta, quoique le plus dangereux pour lui, & ce qu'il craignoit lui arriva.

côté, de les ménager & de les épargner, c'étoit une autre extrêmité dont les conséquences étoient très-dangereuses, & il en connoissoit le péril. Car ces gens-là ne seroient pas encore contens, quoique, méritant la mort, ils en fussent quittes pour une peine fort légere, & se porteroient par cette impunité au dernier excès de l'audace, ajoutant à leur ancienne malice ce nouveau ressentiment; & lui-même il passeroit pour un homme lâche & mou, lui qui déja ne passoit pas pour bien hardi dans l'esprit du peuple.

Pendant que Cicéron étoit dans cette incertitude, il arriva un prodige aux femmes qui faisoient le sacrifice dans sa maison : l'autel dont le feu paroissoit entiérement éteint jetta tout-d'un-coup du milieu des cendres & des écorces brûlées une grosse flamme très-claire dont toutes les autres dames furent fort effrayées; mais les vierges sacrées ordonnerent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller dans le moment trouver son mari, & de lui commander de leur part d'exécuter sans remise tout ce qu'il avoit résolu pour le bien de la patrie; car la déesse avoit fait éclater une grande lumiere pour l'assurer qu'il se tireroit heureusement de tous les dangers qu'il envisageoit, & qu'il acquerroit une grande gloire.

Térentia, qui de son naturel n'étoit pas une femme molle & timide, mais qui avoit au contraire beaucoup de courage & d'ambition, & qui, comme Cicéron le dit lui-même, partageoit bien plus avec lui les soins du

gouvernement, qu'elle ne lui faiſoit part de ceux de ſa maiſon, alla ſur l'heure même lui faire ce rapport, & l'excita vivement contre les coupables. Son frere Quintus en fit autant, auſſi bien que Publius Nigidius avec lequel l'étude de la philoſophie l'avoit extrêmement lié, & qu'il conſultoit le plus volontiers dans toutes les affaires les plus grandes & les plus importantes de la république.

Le lendemain, comme on délibéroit dans le ſénat ſur la punition qu'on devoit faire des coupables, Silanus, qui opina le premier, dit, *qu'on devoit les conduire dans la priſon, & là les punir du dernier ſupplice.* Tous ceux qui opinerent après lui furent du même ſentiment, juſqu'à Caïus Céſar qui fut enſuite dictateur. Il étoit encore alors fort jeune, & ne faiſoit que de jetter les premiers fondemens de ſon élévation; cependant, par ſes grandes vues dans la politique, & par ſes grandes eſpérances, il étoit déja entré dans la voie qui le conduiſit enfin à aſſujettir la république & à la réduire en monarchie. La plupart ne s'appercevoient point de ſes menées; Cicéron étoit le ſeul qui avoit de grands ſoupçons contre lui, mais il n'avoit aucune preuve aſſez forte pour le convaincre. On trouvoit des gens qui diſoient que, ſur le point d'être convaincu, il avoit échappé aux priſes de ſon adverſaire. D'autres aſſurent que Cicéron négligea & abandonna les indices certains & les preuves dont il étoit muni, parce qu'il craignoit le grand nombre d'amis qu'il avoit, & ſa grande

puiſſance. Car il n'y avoit perſonne qui ne jugeât que ces amis contribueroient bien plus à ſauver Céſar & ſes autres complices, que Céſar enveloppé parmi ces coupables, ne ſerviroit à les faire punir.

Quand ſon tour vint donc d'opiner, il dit : *Qu'il ne falloit nullement faire mourir les priſonniers, qu'il falloit ſeulement confiſquer leurs biens, & que pour leurs perſonnes, on devoit les envoyer dans telles villes d'Italie qu'il plairoit à Cicéron de choiſir, (a) & les tenir là dans les fers juſqu'à l'entiere défaite de Catilina.*

Cet avis ayant paru très-humain, & celui qui le donnoit étant très-propre à le faire valoir par ſon éloquence, Cicéron n'y ajouta pas un médiocre poids ; car il ſe déclara pour la premiere partie de l'avis de Silanus, & pour la ſeconde de celui de Céſar. Et tous ſes amis, jugeant par-là que l'avis de Céſar étoit le plus expédient pour Cicéron, car il ſeroit moins expoſé à la haine & à la calom-

(a) *Et les tenir-là dans les fers juſqu'à l'entiere défaite de Catilina.*) Céſar vouloit donc qu'après la défaite de Catilina on les jugeât ; mais c'eſt une erreur de Plutarque, comme Ruauld l'a démontré. Selon Salluſte, plus croyable que Plutarque, puiſqu'il étoit préſent, l'avis de Céſar fut qu'*il falloit les diſperſer par les villes, & les tenir-là dans une priſon perpétuelle, ſans que jamais il fût permis de rapporter leurs affaires, ni devant le ſénat, ni devant le peuple ; & que celui qui feroit autrement, le ſénat déclarât qu'il agiroit contre la république & contre le ſalut des citoyens.* Et que ce fut-là l'avis de Céſar. La quatriéme Catilinaire que Cicéron prononça ce jour-là même, le prouve ſuffiſamment. Plutarque ne fait que rapporter la fin de l'avis de Céſar, qui fit un très-long diſcours que Salluſte nous a conſervé tout entier.

nie, en ne faiſant pas mourir les coupables, embraſſerent le dernier avis, de ſorte que Silanus même, changeant de ſentiment, ſe retracta & dit, *que dans ſon avis il n'avoit pas voulu parler de la mort, mais de la priſon, parce que, pour un ſénateur, la priſon eſt le dernier des ſupplices.*

Comme ce dernier avis paſſoit tout d'une voix, Catulus Lutatius fut le premier qui s'y oppoſa. Caton, opinant après lui, & appuyant dans ſon diſcours avec beaucoup de force ſur les ſoupçons qu'il y avoit contre Céſar, il remplit tellement le ſénat d'animoſité & d'audace, qu'il prononça l'arrêt de mort contre les priſonniers. Mais, quant à la confiſcation des biens, Céſar s'y oppoſa de toute ſa force, ſoutenant, *qu'il n'étoit pas juſte qu'en rejettant ce qu'il y avoit d'humain dans ſon avis, ils n'en priſſent que ce qu'il y avoit de plus ſévere, qui étoit la confiſcation des biens.* Mais, voyant que le plus grand nombre l'emportoit contre lui, il appella les tribuns à ſon aide. Les tribuns n'y voulurent point entendre; mais Cicéron, de lui-même, ſe relâcha ſur la confiſcation des biens, & l'abandonna. Enſuite, à la tête du ſénat, il ſe tranſporta ſur les lieux où étoient les priſonniers; car on ne les avoit pas tous mis dans la même maiſon, chaque préteur en avoit pris un ſous ſa garde. Il alla prendre Lentulus le premier, parce qu'il étoit au mont Palatin, & le mena le long de la rue ſacrée & au travers de la place. Il étoit accompagné des prin-

cipaux perſonnages de la ville, qui l'environnoient & qui lui ſervoient comme de gardes, & d'une foule de peuple qui le ſuivoit dans un profond ſilence, & frémiſſoit d'horreur ſur ce qui alloit s'exécuter. Les jeunes gens, ſur-tout, regardoient cette cérémonie avec frayeur & avec ſurpriſe, comme un myſtere du gouvernement qu'on alloit célébrer, par autorité des nobles, pour le ſalut de la patrie.

Après avoir traverſé la place, & étant arrivé à la priſon, il livra Lentulus à l'exécuteur, & lui commanda de le mettre à mort. Il conduiſit de même Céthégus, & après lui tous les autres, & les fit tous exécuter dans la priſon. En s'en retournant, il vit encore ſur la place pluſieurs des complices qui étoient attroupés & qui attendoient la nuit, dans l'eſpérance que les priſonniers étoient encore en vie, & qu'on pourroit les délivrer; mais il leur cria à haute voix, *ils ont vécu*, qui eſt une façon de parler dont les Romains, qui veulent éviter des paroles funeſtes & de mauvais augure, ſe ſervent pour dire, *ils ſont morts*.

Déja la nuit s'approchoit, & il traverſoit la place pour s'en retourner dans ſa maiſon, ſuivi d'une foule de peuple qui ne l'accompagnoit plus dans un profond ſilence ni en ordre comme auparavant, mais pêle-mêle, avec de grandes acclamations & de grands battemens de mains. Par-tout où il paſſoit, on l'appelloit *le ſauveur & le nouveau fondateur de Ro-*

me. (*a*) Toutes les rues étoient éclairées d'une infinité de lumieres, chacun allumant à sa porte des lampes & des flambeaux. Les femmes mêmes éclairoient de dessus les toits pour lui faire honneur, & pour le voir ainsi magnifiquement reconduit par les plus gens de bien & par les premiers personnages de la ville, dont la plupart avoient terminé de grandes guerres, fait voir à Rome de pompeux triomphes, & acquis à l'empire une grande étendue de terres & de mers. En marchant ils avouoient tous, les uns aux autres, que le peuple Romain avoit l'obligation à plusieurs préteurs & capitaines, de l'or, des riches dépouilles & de la grande puissance dont il jouissoit, mais qu'il ne devoit sa sûreté & son salut qu'à Cicéron seul, qui avoit éloigné de lui un si grand & si terrible danger. Car d'avoir empêché la conjuration de s'exécuter, & d'avoir fait punir les coupables, ce n'est pas ce qui paroissoit digne d'admiration; mais ce qu'on trouvoit véritablement admirable, c'est que la plus grande conjuration qui eût jamais été faite, il l'eût étouffée & éteinte en causant si peu de maux, & sans aucune sédition, sans aucun trouble.

(*a*) *Toutes les rues étoient éclairées d'une infinité de lumieres.*) C'étoit la coutume dans les grandes occasions, on allumoit des flambeaux dans toutes les rues, & on faisoit de grandes illuminations. Et cette coutume étoit venue de la célébration des mysteres, où l'on allumoit une infinité de flambeaux, parce qu'on les célébroit la nuit. C'est pourquoi ces illuminations étoient fort honorables; on les regardoit comme un acte de religion. Aussi Plutarque ajoute, *pour lui faire honneur.*

ble (*a*). Car tous ceux qui s'étoient ramaſſés autour de Catilina n'eurent pas plutôt appris l'exécution de Lentulus & de Céthégus, qu'ils l'abandonnerent ; & lui, avec les troupes qui lui reſtoient, ayant voulu combattre en bataille rangée contre Antonius, il fut défait avec toute ſon armée.

Cependant il y avoit encore des gens qui parloient mal de Cicéron, & qui ſe diſpoſoient à lui ſuſciter de terribles affaires ; & dans ce complot ils avoient pour chefs Céſar, qui étoit déſigné préteur pour l'année ſuivante, & Métellus & Beſtia, qui devoient être tribuns, & qui étant entrés en charge (*b*), comme il reſtoit encore à Cicéron quelques jours pour finir ſon conſulat, ne voulurent jamais lui permettre de haranguer ; & ayant fait mettre leurs bancs ſur la tribune appellée *roſtres*, ils ne lui permirent pas d'y entrer pour parler au peuple, mais ils lui commanderent d'y venir, s'il vouloit, (*c*) pour ſe démettre de ſon conſulat, en faiſant le ſerment accoutumé, & d'en deſcendre après l'avoir fait. Il accepta la condition & monta comme pour faire le ſerment ordinaire. Quand tout le monde eut fait ſilence, il fit ſon ſerment,

(*a*) Il devoit ajouter, *& ſans armes & ſans troupes.*

(*b*) Mais Beſtia venoit de ſortir de charge le 8 de Décembre. Les tribuns furent Metellus & Sextius.

(*c*) *Pour ſe démettre de ſon conſulat en faiſant le ſerment accoutumé.*) Comme les conſuls en entrant en charge juroient entre les mains du conſul qui les avoit nommés, qu'ils ſuivroient les loix, ils juroient encore, quand ils en ſortoient, qu'ils n'avoient rien fait contre ces loix, & qu'ils les avoient ſuivies.

non le ferment ordinaire, mais un ferment tout nouveau, & qu'il n'appartenoit qu'à lui de faire; il jura *qu'il avoit fauvé la patrie & confervé l'empire*, & tout le peuple fit le même ferment après lui; de quoi Céfar & les tribuns, étant encore plus irrités, machinerent de fufciter de nouveaux troubles à Cicéron, & propoferent en même tems de rappeller Pompée avec fes troupes, pour ruiner & détruire cette domination exorbitante de Cicéron. Ce fut un grand bonheur pour Cicéron & pour Rome que Caton fe trouvât alors un des tribuns, & qu'il s'opposât aux édits de fes collegues avec pareille autorité, puifqu'il étoit tribun comme eux, mais avec une réputation beaucoup plus grande. Non-feulement il rompit avec beaucoup de facilité toutes leurs mefures, mais dans fon difcours il releva tellement le confulat de Cicéron, & le fit paroître fi grand, que fur l'heure même on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût jamais faits à aucun citoyen, jufqu'à l'appeller *pere de la patrie;* car il eft le premier à qui ce glorieux titre ait été donné, (*a*) Caton le lui ayant déféré en préfence de tout le peuple qui le confirma. Auffi eut-il alors la plus grande autorité dans la ville; mais il attira fur lui la haine & l'envie, non par aucune mauvaife action, mais par les

(*a*) *Caton le lui ayant déféré en préfence de tout le peuple.*) Q. Catulus, prince du fénat, fut le premier qui donna en plein fénat ce grand titre à Cicéron. Plufieurs autres fuivirent fon exemple. Mais Caton le lui donna en préfence de tout le peuple, comme étant tribun.

louanges exceſſives qu'il ſe donnoit à tous propos, & par ſes vanteries qui bleſſoient tous ceux qui les entendoient; car on ne pouvoit aller ni au ſénat, ni aux aſſemblées du peuple, ni à aucun des tribunaux de la juſtice, où l'on n'eût les oreilles rompues des noms de Catilina & de Lentulus, qu'il ramenoit inceſſamment. Non content de cela, il rempliſſoit de ſes propres louanges tous ſes livres & tous ſes traités; & par-là ſon ſtyle, qui étoit ſi agréable, ſi doux & ſi gracieux, il le rendoit odieux & inſupportable à tout le monde, comme ſi ce déſagrément eût été un mal fatal toujours attaché à lui.

(*a*) Cependant, avec toute cette ambition & cette vanité ſi outrée, il étoit très éloigné de porter envie aux autres; car il louoit, ſans aucun ménagement, non-ſeulement tous les grands hommes qui avoient été avant lui, mais encore ceux de ſon tems, comme on le voit dans ſes ouvrages. On rapporte quelques-uns de ces éloges qu'il a donnés aux anciens; par exemple, ce qu'il dit de Démoſthene, *que ſon ſtyle eſt un fleuve qui roule à grands flots d'or*; & des dialogues de Pla-

(*a*) *Cependant avec toute cette ambition & cette vanité ſi outrée, il étoit très-éloigné de porter envie aux autres, car il louoit, &c.*) C'eſt ce qu'il y a de bien extraordinaire, car ces gens ſi pleins de vanité, qui ſe louent toujours eux-mêmes, ne louent & n'eſtiment qu'eux, & mépriſent tous les autres. Cicéron auroit mieux fait de ne pas tant ſe louer, mais il eſt bien pardonnable, il ne ſe donnoit que les louanges que tout le monde lui avoit déja données, au lieu que ces hommes vains ſe donnent ſouvent les éloges que tout le monde s'opiniâtre à leur refuſer.

ton, *que, ſi Jupiter parloit, il parleroit comme lui.* Il appelloit Théophraſte *ſes délices*; & comme on lui demandoit un jour laquelle des oraiſons de Démoſthene lui paroiſſoit la plus belle, il répondit, *la plus longue.* Parmi les partiſans de Démoſthene, il y en a pourtant qui ſe plaignent d'un mot que Cicéron a lâché dans une des lettres qu'il écrit à ſes amis, (a) *que Démoſthene ſommeille dans quelques endroits de ſes oraiſons.* Mais ils ne ſe ſouviennent point des grandes louanges qu'il donne à cet orateur en pluſieurs endroits de ſes écrits; & ils ne prennent pas garde que ſes oraiſons qu'il a écrites contre Antoine, qui ſont les ouvrages les plus travaillés, il les a appellées *Philippiques*, du nom de celles que Démoſthene a écrites contre Philippe. Et de tous les grands hommes de ſon tems, qui ont été célebres ou par l'éloquence ou par la philoſophie, il n'y en a pas un ſeul qu'il n'ait rendu encore plus célebre, ſoit en parlant ſoit en écrivant de lui très-avantageuſement. Il aida même Cratippe, philoſophe Péripatéticien, à obtenir de Céſar, déja empereur, le titre de citoyen Romain. Il s'employa auſſi très-utilement à lui procurer un decret très-honorable du ſénat de l'aréopage, par lequel on le prioit & on le preſſoit de

(a) *Que Démoſthene ſommeille dans quelques endroits de ſes oraiſons.*) Je n'ai pu trouver ce reproche dans les lettres de Cicéron. Mais il ne doit pas faire plus de tort à Démoſthene que celui qu'Horace fait à Homere quand il a dit, *qu'il avoit un véritable dépit quand il arrivoit à ce poëte de ſommeiller.* Où eſt l'écrivain qui ne ſommeille jamais?

demeurer à Athenes & d'y inſtruire les jeunes gens, comme un homme qui étoit un des grands ornemens de leur ville. Il y a encore des lettres de Cicéron qu'il écrivoit à Hérode, & d'autres qu'il écrivoit à ſon fils pour l'exhorter à étudier la philoſophie ſous Cratippe. On a auſſi une lettre qu'il écrivoit à Gorgias le rhéteur, où il l'accuſe de porter ſon fils à la volupté & à la débauche, & où il lui défend d'avoir aucun commerce avec lui. De toutes ſes lettres grecques il n'y a que celle-là, & une autre adreſſée à Pélops de Byzance, qui ſoient écrites avec aigreur & avec emportement. Mais il avoit grande raiſon de s'emporter contre Gorgias, s'il étoit auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il le paroiſſoit; & c'étoit une grande marque de ſa ſageſſe; au lieu qu'il y a beaucoup de petiteſſe & de baſſeſſe dans les plaintes & dans les reproches qu'il fait à Pélops de ce qu'il a négligé de lui procurer des Byzantins certains honneurs & certains decrets favorables qu'il deſiroit.

C'étoit-là l'effet de la même ambition & de la même vanité qui le portoient ſouvent à abandonner ce qui étoit ſéant & honnête, pour acquérir la réputation de bien parler; témoin ce qu'il dit un jour à Numatius (*a*), qu'il avoit défendu autrefois en jugement, & qui avoit été abſous par ſon moyen. Il arriva quelques tems après que ce même Numatius pourſuivit en juſtice un ami particulier de

(*a*) Ou plutôt Munatius.

Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité qu'il tomba sur lui, & lui dit : *Crois-tu donc, Numatius, que ce soit ton innocence qui t'ait fait absoudre, & non pas la force de mon art, qui, en pleine audience, a répandu tant de ténebres sur tes forfaits, qu'ils ont échappé aux yeux de tes juges?*

Une autre fois il fit l'éloge de Marcus Crassus sur la tribune, avec l'applaudissement de tout le monde; & quelques jours après il chanta la palinodie & l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu; & Crassus se contenta de lui dire : *N'est-ce pas de cet endroit-là même que tu prônois mes louanges il y a quelques jours? Oui*, lui répondit Cicéron, *mais c'étoit pour m'exercer & pour essayer mon éloquence sur un si méchant sujet.*

Un autre jour le même Crassus ayant dit en pleine assemblée, *que dans la famille des Crassus il n'y en avoit jamais eu un seul qui eût passé l'âge de soixante ans*; quelques tems après il assura le contraire & dit : *A quoi pensois-je donc quand j'avançai un tel fait? A quoi tu pensois*, repartit Cicéron, (*a*) *tu savois que cela seroit fort agréable au peuple, & tu voulois lui faire ta cour.* Le même Crassus ayant dit un autre jour qu'il aimoit surtout le dogme des Stoïciens, *parce qu'ils disent que le sage est riche*, Cicéron lui ré-

(*a*) *Tu savois que cela seroit fort agréable au peuple.*) Comme si le peuple n'eût rien tant souhaité que d'être promptement délivré des Crassus, & de ne leur voir qu'une vie fort courte.

pondit : (*a*) *Prends bien garde que ce ne ſoit plutôt parce qu'ils diſent que tout appartient au ſage ;* car Craſſus étoit fort décrié pour ſon avarice. Des deux fils de ce même Craſſus, il y en avoit un qui reſſembloit parfaitement à un certain homme appellé Axius, & cette reſſemblance avoit fait ſoupçonner la mere d'avoir eu un commerce criminel avec cet Axius. Un jour ce jeune Craſſus ayant fait au ſénat un diſcours, qui fut fort applaudi, on demanda à Cicéron comment il le trouvoit ; il répondit, (*b*) *digne de Craſſus.*

Lorſque Craſſus fut ſur le point de partir pour aller en Syrie, il comprit qu'il lui étoit plus avantageux d'avoir Cicéron pour ami, que pour ennemi ; c'eſt pourquoi, lui faiſant toutes ſortes d'amitiés, il lui dit un ſoir, *qu'il vouloit ſouper chez lui.* Cicéron le reçut très-volontiers. Quelques jours après, quelques-uns de ſes amis lui parlerent de Vatinius, & lui dirent, *qu'il mouroit d'envie de ſe raccommoder avec lui & de regagner ſon amitié*, car ils étoient fort brouillés. *N'eſt-ce point*, répondit Cicéron, *que Vatinius veut auſſi ſouper avec moi ?* Voilà quel il étoit pour Craſſus.

Vatinius avoit des écrouelles qui lui ren-

(*a*) *Prends bien garde que ce ne ſoit plutôt parce qu'ils diſent que tout appartient au ſage.*) Pour faire entendre que ce n'étoit pas aſſez pour Craſſus d'être riche, s'il n'étoit maître de tout. Cette réponſe eſt fondée ſur l'axiome des Stoïciens, *que tout appartient au ſage, & que le ſage eſt tout.*

(*b*) *Digne de Craſſus.*) Cela ſe rapporte au fils, & non pas au diſcours ; car le ſens de ce mot eſt, à mon avis, l'*axius de Craſſus.* La grace de ce mot ne peut être conſervée en notre langue. *Axius* ſignifie *digne.*

doient le cou fort gros. Un jour qu'il avoit plaidé à l'audience avec grand apparat, Cicéron dit, *voilà un orateur bien enflé.* Quelque tems après on vint dire à Cicéron que Vatinius étoit mort, mais dans la suite il apprit qu'il étoit vivant : *que la male mort*, dit-il, *prenne celui qui a si méchamment menti !*

César ayant fait ordonner, par un decret, que toutes les terres de la Campanie seroient distribuées aux soldats, la plupart des sénateurs qui y étoient intéressés s'en plaignirent; & Lucius Gellius, qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette distribution ne se feroit jamais pendant qu'il seroit en vie. *Attendons donc*, repartit Cicéron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

Il y avoit un certain Octavius à qui on reprochoit qu'il étoit Africain. Un jour que Cicéron plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. (*a*) *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron. Métellus Népos lui reprochoit un jour, *qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. Je l'avoue*, lui répondit Cicéron, *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de vérité que d'éloquence.*

Un jeune homme, qui étoit accusé d'avoir empoisonné son pere dans un gâteau, s'em-

(*a*) *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron.) Il confirme le reproche qu'on lui faisoit d'être Africain, & l'accuse de plus d'avoir été esclave, car dans ces pays on perçoit les oreilles aux esclaves pour marque de leur sujétion. Cette coutume étoit presque générale dans tout l'Orient.

portoit & menaçoit qu'il accableroit d'injures Cicéron. *J'aime mieux*, lui répondit Cicéron, *tes injures que ton gâteau.*

Publius Seſtius l'avoit pris pour avocat, avec quelques autres, dans une affaire criminelle qu'il avoit, & pourtant il vouloit toujours parler & ne laiſſer jamais parler ſes avocats. Comme les juges étoient aux opinions, & qu'il paroiſſoit qu'ils alloient l'abſoudre : *Profite bien du tems, Seſtius*, lui dit Cicéron, *car demain tu ſeras homme privé.*

Il y avoit un Publius Cotta, qui ſe piquoit d'être grand juriſconſulte, quoiqu'il fût très-ignorant & ſans nul eſprit. Cicéron, dans une cauſe qu'il plaidoit, l'appella en témoignage. Cotta répondit, *qu'il ne ſavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit. Apparemment*, repartit Cicéron, *tu crois qu'on t'interroge ſur quelque queſtion de droit.*

Métellus Népos, dans quelque différend qu'il eut avec Cicéron, lui demanda ſouvent pour le piquer, *Cicéron, qui eſt ton pere? Ta mere*, lui répondit Cicéron, *a fait en ſorte qu'il t'eſt bien plus difficile qu'à moi de répondre à une pareille queſtion.* Car la mere de ce Métellus avoit la réputation de n'être pas fort ſage ; pour lui il étoit fort inconſtant & fort léger, car autrefois, étant tribun du peuple, il quitta tout d'un coup & mal-à-propos ſon office, pour aller trouver Pompée en Syrie, & après y être arrivé, il s'en retourna encore plus mal-à-propos. Son précepteur Philager étant mort, il l'enterra magnifique-

ment, (*a*) & mit ſur ſon tombeau un corbeau de marbre *Voilà*, lui dit Cicéron, *l'action la plus ſage que tu aies jamais faite ;* (*b*) *car ce précepteur t'a bien plus enſeigné à voler qu'à parler.*

Marcus Appius, plaidant un jour une grande cauſe, dit dans ſon exorde que ſon ami, pour lequel il plaidoit, l'avoit prié très-inſtamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de ſoin, d'exactitude, de ſavoir, de force de raiſonnement & de bonne foi. *Après cela as-tu bien le cœur aſſez dur*, lui dit Cicéron, *pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié*? Il eſt certain que de ſe ſervir de ces brocards & de ces railleries fréquentes, contre ſes adverſaires ou contre ſes ennemis, c'eſt un des préceptes de l'art oratoire & une partie d'un grand orateur ; mais de s'en ſervir, comme il faiſoit, contre tout le monde indifféremment & ſeulement pour le ridicule, ce fut ce qui lui attira la haine de beaucoup de gens. Je rapporterai ici quelques exemples de ces railleries ſans néceſſité, & dites uniquement pour faire rire. Marcus Aquilius avoit deux gendres qui avoient été bannis ; Cicéron l'appela *Adraſte* (*a*). Lu-

(*a*) *Et mit ſur ſon tombeau un corbeau de marbre.*) On mettoit d'ordinaire ſur les tombeaux, ou des inſtrumens qui marquoient la profeſſion du mort, ou des figures d'animaux qui déſignoient ſon naturel. Et quelquefois on mettoit de ces figures pour un ſimple ornement, & afin qu'elles ſerviſſent à diſtinguer le tombeau comme ici.

(*b*) *Car ce précepteur t'a bien plus enſeigné à voler, qu'à parler.*) Car il étoit allé en Syrie & en étoit revenu très-promptement, comme s'il avoit volé.

(*c*) Parce qu'Adraſte avoit marié ſes deux filles à Etéocle & à Polynice, tous deux bannis.

cius Cotta, qui aimoit fort le vin, étoit cenſeur lorſque Cicéron briguoit le conſulat. Le jour de l'élection, Cicéron, qui s'étoit échauffé, eut ſoif & demanda un verre d'eau. Pendant qu'il buvoit, ſes amis étoient tout autour de lui : *Vous faites fort bien de me cacher*, leur dit-il, *vous craignez que le cenſeur ne ſe rende trop difficile à mon égard, s'il voit que je bois de l'eau.*

Ayant rencontré un jour dans la rue Voconius, qui avoit avec lui ſes trois filles toutes très-laides, il dit tout haut ce vers d'un poëte tragique, *c'eſt malgré Phœbus qu'il a ſemé des enfans* (*a*).

Marcus Gellius paſſoit pour être né de pere & de mere qui avoient été eſclaves. Un jour qu'il lut au ſénat des lettres avec une voix très-forte & très-claire : *Ne vous en étonnez pas*, dit Cicéron, *il eſt de ceux qui ont été crieurs publics.*

Fauſtus, fils de Sylla, qui avoit été ſouverain à Rome, & qui, par ſes proſcriptions, avoit fait périr tant de citoyens, ſe trouvant accablé de dettes, & ayant diſſipé en folles dépenſes la plus grande partie de ſon bien, (*b*) fut obligé d'afficher l'abandonnement général de tout ce qui lui reſtoit. *J'aime bien mieux ces affiches du fils*, dit Cicéron, *que celles du pere.* C'eſt ce qui le rendit odieux à

(*a*) C'eſt un vers de Sophocle qui parle de Laïus, pere d'Œdipe.

(*b*) *Fut obligé d'afficher l'abandonnement général de ſon bien.*) Ceux qui étoient ruinés, & qui avoient plus de dettes que de bien, étoient obligés d'afficher qu'ils abandonnoient tous leurs biens,

une infinité de gens ; & delà vint que Clodius & ſes partiſans s'éleverent contre lui, & en voici l'occaſion. Ce Clodius étoit de bonne nobleſſe, jeune & bien fait, & d'une audace & d'une inſolence dont rien n'approchoit. Il étoit devenu amoureux de Pompéia, femme de Céſar, & il ſe gliſſa ſecrettement dans ſa maiſon, déguiſé en joueuſe d'inſtrumens. C'étoit le jour que les femmes célébroient dans la maiſon de Céſar ce ſacrifice myſtérieux & ſecret, auquel il n'eſt pas permis aux hommes d'aſſiſter. Il n'y avoit donc aucun homme dans toute la maiſon ; mais Clodius, qui étoit encore ſi jeune qu'il n'avoit point de barbe, eſpéra qu'il pourroit entrer dans l'appartement de Pompéia avec les autres femmes, ſans être reconnu. Comme il fut donc entré la nuit dans cette maiſon, qui étoit fort vaſte, il s'égara dans ces grands appartemens, dont il ne connoiſſoit pas les êtres ; une des femmes d'Aurélia, mere de Céſar, l'ayant trouvé errant çà & là, lui demanda ſon nom ; forcé de parler, il dit qu'il cherchoit une des femmes de Pompéia, qui s'appelloit *Abra.* La ſervante d'Aurélia, l'entendant, vit bien que ce n'étoit pas la voix d'une femme, & ſe mit à crier & à appeller les femmes. Ces femmes accourent, ferment toutes les portes, cherchent dans tous les coins & recoins, & trouvent enfin Clodius refugié dans la chambre

afin que les créanciers priſſent ſur cela leurs meſures, & que perſonne ne pût plus être trompé en leur prêtant.

d'une ſervante avec laquelle il avoit eu quelque commerce.

Cette aventure ayant éclaté, Céſar répudia Pompéia, & fit appeller en juſtice Clodius pour crime d'impiété. Cicéron étoit ami particulier de Clodius, qui lui avoit rendu de grands ſervices dans tout ce qu'il avoit fait contre Catilina, & qui avoit toujours été à ſes côtés pour lui ſervir comme de garde. Clodius ſoutenoit que l'accuſation étoit intentée à faux, qu'il n'étoit point à Rome dans ce tems-là, & qu'il ſe trouvoit heureuſement dans des lieux très-éloignés. Mais Cicéron témoigna contre lui que ce jour-là même il étoit venu dans ſa maiſon pour lui parler de quelques affaires, & cela étoit vrai; mais il ne dépoſoit pas tant pour rendre témoignage à la vérité, que pour ſe juſtifier auprès de ſa femme Térentia, qui haïſſoit mortellement Clodius, à cauſe de ſa ſœur Clodia. Car elle ſavoit que Clodia s'étoit mis en tête d'épouſer Cicéron, & qu'elle ménageoit cette intrigue par l'entremiſe d'un certain Tullus, qui étoit un des plus intimes amis de Cicéron, & le plus avant dans ſa confidence, & qui voyoit fort aſſidûment Clodia, & lui faiſoit la cour, ce que Térentia voyoit tous les jours de ſes propres yeux; car Clodia étoit ſa voiſine, & ces fréquentes viſites augmenterent infiniment ſes ſoupçons & ſa jalouſie. D'ailleurs Térentia étoit naturellement de fort mauvaiſe humeur, & de plus elle gouvernoit ſon mari. Ainſi elle l'ex-

cita contre Clodius & le porta à l'entreprendre & à témoigner contre lui. La plupart des plus honnêtes gens & des plus gens de bien témoignerent aussi contre lui, déposant qu'il étoit un parjure & un fripon, qu'il avoit corrompu le peuple par argent, & qu'il avoit séduit ou viölé des femmes. Lucullus produisit deux servantes, qui déposerent qu'il avoit eu un commerce criminel avec la plus jeune de ses sœurs, mariée à ce même Lucullus; & le bruit étoit fort grand qu'il avoit commis le même inceste avec ses deux autres sœurs, dont l'une, Térentia, étoit mariée à Marcius Rex, & l'autre, Clodia, avoit épousé Métellus Céler. Cette derniere étoit appellée *Quadrantaria*, parce qu'un de ses amans lui envoya une bourse de petite monnoie appellée *quadrans*, au lieu de pieces d'or. (*a*) Les Romains appellent *quadrans* la plus petite de leurs monnoies de cuivre. Clodius fut plus diffamé pour cette sœur-là que pour les deux autres. Cependant, comme le peuple étoit fort opposé à ceux qui déposoient contre lui & qui s'attachoient à le poursuivre, les juges craignant quelque violence de sa part, mirent tout autour du tribunal où ils étoient assemblés, des gens armés pour la sûreté de leurs personnes, (*b*) & la plupart porterent leur

(*a*) *Les Romains appellent* quadrans *la plus petite de leurs monnoies de cuivre.*) Plutarque devoit dire, *une des plus petites pieces de leur monnoie de cuivre.* Car il y avoit encore des pieces plus petites que le *quadrans*.

(*b*) *Et la plupart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient sur plusieurs autres articles.*) Il y a dans

avis dans des tablettes, où ils opinoient ſur pluſieurs autres articles en même tems. Il parut pourtant qu'il y eut un plus grand nombre de voix pour l'abſoudre, & il courut un bruit qu'il y avoit eu de l'argent donné. C'eſt pourquoi Cicéron, rencontrant ces juges au ſortir de l'audience, leur dit : *Vraiment vous aviez grande raiſon de demander des gardes pour votre ſûreté, de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit à Cicéron qu'il avoit eu beau dépoſer, que les juges ne l'avoient pas cru : *Tu te trompes*, lui dit Cicéron, *il y en a vingt-cinq qui m'ont cru, car il y en a autant qui t'ont condamné ; & il y en a trente qui ont refuſé de te croire, car ils n'ont voulu t'abſoudre qu'après avoir reçu l'argent.*

Pour ce qui eſt de Céſar, quand il fut appellé en témoignage contre Clodius, il ne voulut point être témoin contre lui, & il ne dit point qu'il eût avéré l'adultere de ſa femme ; mais il dit, *qu'il l'avoit répudiée, parce*

le texte, *Et la plupart porterent leur avis dans des tablettes, où les lettres étoient brouillées.* Mais ce paſſage eſt viſiblement corrompu. Voilà une maniere bien ridicule & bien frivole, de donner ſon avis en brouillant & confondant les lettres, afin qu'on eût de la peine à le déchiffrer. Je ne penſe pas qu'il y ait ailleurs aucun veſtige que des juges, en donnant leur avis par écrit, aient eu recours à un tel expédient. Dans la vie de Céſar, Plutarque, en parlant de cette abſolution de Clodius, écrit que les juges donnerent leur avis pêle-mêle ſur pluſieurs autres articles, συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τὰς γνώμας, & je crois que c'eſt la leçon qu'il faut rétablir ici, en liſant τοῖς πράγμασιν au lieu de τοῖς γράμμασιν. J'en ai expliqué les raiſons dans mes remarques ſur la vie de Céſar, tom. VII.

qu'il falloit que la femme de César fût non-seulement exempte de toute action honteuse, mais encore pure & nette de tout soupçon.

Clodius, échappé à ce grand danger, n'eut pas plutôt été nommé tribun du peuple, qu'il s'attacha à persécuter Cicéron, en lui suscitant des affaires & en ameutant tout le monde contre lui. D'abord il gagna le peuple par des loix très-avantageuses qu'il proposa en sa faveur, fit décerner aux deux consuls les plus grandes provinces, à Pison la Macédoine, & à Gabinius la Syrie, donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre de pauvres, & eut autour de lui une foule d'esclaves armés. Des trois hommes qui avoient alors la plus grande autorité dans Rome, Crassus faisoit une guerre ouverte à Cicéron, Pompée faisoit le fier avec l'un & avec l'autre, & César étoit sur le point d'aller dans les Gaules avec son armée. Cicéron eut recours à ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'étoit pas son ami, & qu'au contraire il lui en vouloit depuis ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Catilina, (*a*) & il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son lieutenant. César le reçut avec joie; & Clodius voyant que, par ce moyen, Cicéron

(*a*) *Et il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son lieutenant.*) Plutarque se trompe ici; ce ne fut pas Cicéron qui pria César de permettre qu'il allât avec lui dans les Gaules en qualité de son lieutenant, ce fut César qui lui offrit cette lieutenance. C'est Cicéron qui le dit lui-même dans la lettre 18 du II[e] livre à Atticus. *A Cæsare valde liberaliter invitor in legationem illam, sibi ut sim legatus.*

échappoit à l'année de ſon tribunat, fit ſemblant de vouloir ſe raccommoder avec lui, rejettant ſur Térentia toute l'animoſité que Cicéron lui avoit témoignée, parlant fort honnêtement de lui en toute occaſion, & tenant par-tout des diſcours pleins de douceur, comme un homme qui ne le haïſſoit en aucune maniere, & qui ne conſervoit aucun reſſentiment, mais qui ſe plaignoit toujours un peu, comme un ami ſe plaint de ſon ami. (*a*) Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Cicéron, qu'il remit à Céſar ſa lieutenance, & qu'il ſe rejetta dans les affaires comme auparavant.

Céſar, piqué de ce procédé, excita encore Clodius contre lui, éloigna de lui Pompée, & déclara devant tout le peuple qu'il trouvoit que Cicéron avoit bleſſé l'honnêteté, violé la juſtice & foulé aux pieds tous les droits divins & humains d'avoir fait mourir Lentulus & Céthégus ſans aucune forme de jugement. Voilà l'accuſation qui fut intentée contre lui, & ſur laquelle il fut appellé en juſtice. (*b*) Cicéron, ſe voyant donc pour-

(*a*) *Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Cicéron, qu'il remit à Céſar ſa lieutenance.*) Une marque sûre que ce ne fut pas cette conduite de Clodius, qui porta Cicéron à remettre à Céſar ſa lieutenance, c'eſt que dans le même tems que Céſar la lui offrit, Cicéron écrivoit à ſon ami Atticus qu'il ne croyoit pas l'accepter, que perſonne n'en ſavoit rien encore, mais qu'il ne vouloit pas s'éloigner de Rome, & qu'il avoit une merveilleuſe envie de combattre. *Hanc ego teneo, ſed uſurum me non puto, neque tamen ſcit quiſquam. Non lubet fugere: aveo pugnare.* Lib. 2, epiſt. XVIII.

(*b*) L'an de Rome DCXCV, la quarante-neuviéme de l'âge de Cicéron.

ſuivi très-vivement & en grand danger, prit la robe de deuil, & laiſſant croître ſa barbe & ſes cheveux, il alloit par-tout ſuppliant le peuple. Clodius ſe trouvoit toujours au-devant de lui dans toutes les rues, environné d'un grand nombre de gens inſolens & outrageux, qui le brocardoient ſans aucune retenue ſur ſon changement de robe & ſur ſa mine triſte & abattue, & qui, lui jettant très-ſouvent de la boue au viſage, & le pourſuivant à coups de pierres, troubloient ſes ſollicitations & l'empêchoient de préſenter ſes requêtes au peuple. Malgré tout cela, la plupart des chevaliers changerent de robe comme lui; & plus de vingt mille jeunes hommes, des meilleures maiſons, le ſuivoient par-tout, les cheveux pendans, priant & intercédant en ſa faveur. Le ſénat s'aſſembla enſuite pour ordonner que le peuple changeroit de robe comme pour un deuil public; mais les conſuls s'y étant oppoſés, & Clodius ayant environné le ſénat de gens armés, la plupart des ſénateurs, effrayés, ſortirent criant & déchirant leurs habits.

Ce ſpectacle, ſi pitoyable, ne toucha point ces ſatellites de Clodius, également incapables & de compaſſion & de honte; mais il falloit de toute néceſſité, ou que Cicéron s'en allât volontairement en exil, ou qu'il combattît à main armée contre Clodius. Dans cette extrêmité il implora le ſecours de Pompée; mais il s'étoit retiré exprès, & ſe tenoit dans une maiſon de campagne qu'il avoit près

du mont d'Albe. Cicéron lui envoya d'abord ſon gendre Piſon, pour le conjurer de venir à ſon aide, & y alla enſuite lui-même. Pompée, averti de ſon arrivée, n'eut pas la force de ſoutenir ſa vue; car il avoit une honte & une confuſion horrible de voir à ſes pieds un homme qui avoit ſoutenu pour lui de ſi grands combats, qui lui avoit rendu de ſi grands ſervices, & qui, dans ſes actions publiques, avoit parlé ſi avantageuſement de lui. Mais, étant gendre de Céſar, il ſacrifia à ſa priere tous ces anciens plaiſirs qu'il avoit reçus de Cicéron, & ſortant par une porte dérobée, il évita ſa rencontre.

Cicéron, ſe voyant trahi par lui & abandonné de tout le monde, eut recours aux conſuls. Gabinius ſe montra toujours très-difficile & le traita très-rudement, mais Piſon fut plus doux & plus gracieux. Il l'exhorta à s'éloigner, à céder à cette impétuoſité de Clodius, à ſupporter avec patience ce changement de tems, & à ſe réſerver pour être encore le ſauveur de ſa patrie, qui, pour l'amour de lui, ſe trouvoit plongée dans des ſéditions horribles & dans des maux infinis.

Cicéron, ayant reçu cette réponſe, conſulta avec ſes amis. Lucullus lui conſeilloit de demeurer, l'aſſurant qu'il ſeroit le plus fort & qu'il viendroit à bout de ſes ennemis; mais tous les autres furent d'avis qu'il s'éloignât, bien aſſuré que le peuple le deſireroit bientôt, dès qu'il ſeroit las de la folie & de la fureur de Clodius. Cicéron ſe rendit à ce

dernier avis ; & prenant une ſtatue de la déeſſe Minerve, qu'il conſervoit depuis longtems dans ſa maiſon, & à laquelle il avoit une dévotion toute particùliere, il la porta au capitole, (*a*) où il la conſacra, avec cette inſcription, *à Minerve, gardienne & protectrice de Rome.* Après quoi il prit de ſes amis des gens pour l'accompagner, ſortit de la ville ſur le minuit, & marchant à pied, il traverſa la Lucanie pour aller s'embarquer & gagner la Sicile.

Dès que le bruit de ſa fuite fut répandu, Clodius le fit condamner au banniſſement par un arrêt du peuple, & fit afficher par-tout qu'il étoit enjoint aux Romains de lui refuſer le feu & l'eau, & de ne lui pas donner retraite dans leurs maiſons à cinq cens milles de Rome. Mais la conſidération & le reſpect qu'on avoit pour Cicéron, étoient à un ſi haut point, que perſonne ne fit aucun compte de ces affiches, & que tout le monde s'empreſſa pour le recevoir avec toutes les démonſtrations d'amitié, & que par-tout, à ſon départ, on l'accompagna avec pompe & cérémonie. Il n'y eut qu'une ſeule ville des Lucaniens, appellée alors Hipponium, & aujourd'hui Vibone, où il ſe trouva un homme natif de Sicile, appellé Vibius, à qui Cicéron avoit fait de fort grands plaiſirs, & à qui,

(*a*) *Où il la conſacra avec cette inſcription*, à Minerve gardienne & protectrice de Rome.) Il y a bien de la grandeur dans cette action de Cicéron. Ne pouvant plus défendre & conſerver Rome par ſa préſence, il la remet entre les mains de la déeſſe de la Sageſſe.

l'année de ſon conſulat, il avoit fait donner l'emploi de capitaine des ouvriers, qui cependant refuſa de le recevoir dans ſa maiſon, & promit ſeulement de lui marquer un lieu à la campagne où il pourroit ſe retirer. Et Vibius Virginius, préteur de la Sicile, à qui Cicéron avoit rendu auſſi de très-grands ſervices, lui écrivit de s'éloigner de ſon gouvernement.

Outré de cette ingratitude, il tira droit à Brunduſe, & s'étant embarqué là pour Dyrrachium, il eut d'abord un vent très-favorable; mais quand il fut en pleine mer, il ſe leva un vent de la marine qui l'obligea de relâcher au même endroit d'où il étoit parti. Il ſe rembarqua par le premier bon vent & arriva à Dyrrachium. Mais on dit que, quand il voulut débarquer, on ſentit tout-d'un-coup un grand tremblement de terre, & que les eaux de la mer ſe retirerent. Les devins conjecturerent de-là que ſon exil ne ſeroit pas long, parce que ces ſignes prédiſoient un changement conſidérable.

Pendant qu'il fut à Dyrrachium, une infinité de gens allerent lui rendre viſite par l'affection qu'on lui portoit; & toutes les villes de Grece diſputoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneurs. Malgré tout cela il étoit toujours triſte & déſeſpéré, tournant à tout moment les yeux vers l'Italie, comme les amans infortunés les tournent ſans ceſſe vers l'objet de leur amour, & ſon malheur lui abattit le courage, l'humilia & le rapetiſſa, s'il eſt per-

mis de parler ainſi, beaucoup plus qu'on ne l'auroit attendu d'un homme ſi inſtruit & nourri dans le ſein des lettres & de la philoſophie. Cependant il avoit ſouvent prié ſes amis de ne l'appeller plus orateur, mais philoſophe; car il diſoit qu'il avoit choiſi la philoſophie comme l'action, & la rhétorique comme l'inſtrument dont il étoit obligé de ſe ſervir pour les néceſſités de ſon miniſtere. Mais l'opinion n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les diſcours de la raiſon, comme une teinture qui n'a pas bien pénétré, pour y imprimer les troubles & les paſſions de la multitude par le commerce continuel & la fréquente habitude que le ſoin du gouvernement oblige d'avoir avec elle, à moins que quelqu'un ne ſoit ſi bien ſur ſes gardes, qu'il converſe avec ceux du dehors, dans cette ferme réſolution de ſe mêler avec eux des mêmes affaires ſans participer aux mêmes paſſions que ces affaires leur inſpirent ordinairement.

Après que Clodius eut fait bannir Cicéron, il brûla ſes maiſons de campagne & ſa maiſon de la ville, à la place de laquelle il fit bâtir le temple de la Liberté. Il fit mettre auſſi tous ſes biens à l'encan, de ſorte que tous les jours on entendoit faire les criées, mais il ne ſe préſentoit perſonne pour acheter.

S'étant rendu redoutable aux nobles par ces violences, & ayant attiré à lui le peuple déja abandonné à toute ſorte de licence, d'audace & d'emportement, il entreprit Pompée, &

décria la plupart des choſes qu'il avoit faites pendant ſon généralat. Pompée, qui vit le méchant effet que cela produiſoit pour lui, ſe blâma fort lui-même d'avoir abandonné Cicéron, & plein de repentir il employa tous les moyens poſſibles à l'aide de ſes amis pour le faire rappeller. Clodius s'y oppoſoit de toute ſa force ; mais le ſénat déclara qu'il n'entendroit parler de quoi que ce fût, & qu'il ne dépêcheroit aucune affaire publique qu'on n'eût rappellé Cicéron.

(*a*) L'année ſuivante, Lentulus étant conſul avec Métellus, la ſédition ſur cette affaire augmenta à tel point qu'il y eut des tribuns bleſſés dans la place, & que Quintus, frere de Cicéron, fut laiſſé pour mort parmi les morts. Alors le peuple commença à changer de ſentiment, & Milon, l'un des tribuns du peuple, fut le premier qui eut le courage de mettre la main ſur Clodius, & de le traîner par force en juſtice. La plus grande partie du peuple & de toutes les villes des environs, ſe joignit à Pompée qui, ſuivi de cette foule, vint ſur la place, en chaſſa Clodius & toute ſa cabale, & appella le peuple à venir donner ſes ſuffrages ſur le rappel de Cicéron. On dit que jamais choſe ne fut ordonnée par le peuple

(*a*) *L'année ſuivante Lentulus étant conſul avec Métellus.*) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit. Ce qui précede ſe paſſa ſous le conſulat de Piſon & de Gabinius ; & ce qui ſuit ſe paſſa l'année ſuivante ſous le conſulat de P. Cornélius Lentulus Spinther, & de Quintus Cécilius Métellus Népos, l'an de Rome DCXVI, la cinquantiéme de l'âge de Cicéron.

avec tant d'unanimité, d'affection & de zele que ce rappel ; & le sénat, à l'envi du peuple, décerna qu'on loueroit & qu'on remercieroit les villes qui avoient recueilli Cicéron dans son exil, (*a*) & qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.

(*b*) Cicéron fut rappellé seize mois après son exil. Toutes les villes des environs de son passage en eurent une si grande joie, qu'elles sortoient toutes au-devant de lui ; de sorte que ce que Cicéron dit lui-même dans la

(*a*) *Et qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville, & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.*) Comme la place de sa maison de Rome avoit été consacrée, les pontifes furent consultés pour savoir si elle pouvoit être rendue ; ils répondirent qu'elle avoit été mal consacrée, & qu'on pouvoit la rendre. Les consuls lui ordonnerent pour cette maison deux cens cinquante mille livres, pour la maison de Tusculum soixante-deux mille cinq cens livres, & pour celle de Formies trente-deux mille deux cens vingt-cinq livres, & il se plaint des deux dernieres estimations qui furent trouvées trop modiques, non-seulement par tous les gens de bien, mais par le peuple même. *Nobis superficiem ædium*, dit-il dans la seconde lettre du quatriéme livre à Atticus, *consules de consilii sententia æstimarunt HS. vicies. Cætera valde illiberaliter. Tusculanam villam quingentis millibus, Formianum HS. ducentis quinquaginta millibus. Quæ æstimatio non modo vehementer ab optimo quoque, sed etiam à plebe reprehenditur.*

(*b*) *Cicéron fut rappellé seize mois après son exil.*) C'est la véritable explication de ce passage. Car Plutarque ne parle pas du jour que Cicéron revint à Rome, mais du jour que son rappel fut ordonné. Il étoit sorti de Rome à la fin du mois de Mars de l'année précédente, & son rappel fut ordonné le jour avant les nones d'Août, c'est-à-dire, le quatre, seize mois après son départ, & il ne rentra dans Rome que le jour avant les nones de Septembre, c'est-à-dire, le quatre, un mois après son rappel.

ſuite, *que toute l'Italie l'avoit porté ſur ſes épaules dans Rome*, ſe trouva être encore au-deſſous de la vérité, car jamais on n'a vu un ſi grand concours de peuple. Craſſus même, qui étoit ſon ennemi capital avant ſon exil, lui alla au-devant comme les autres, & ſe reconcilia avec lui, diſant qu'il vouloit bien faire ce plaiſir à ſon fils qui étoit grand imitateur & zélateur de Cicéron.

(*a*) Peu de tems après, Cicéron, ayant épié le tems que Clodius étoit abſent, monta au capitole avec pluſieurs de ſes amis, prit les tables tribunitiennes où étoient écrites toutes les choſes qui avoient été réſolues & exécutées pendant ce tribunat, les rompit & les mit en pieces. Clodius ſe plaignit hautement de cette violence de Cicéron, & lui en fit un crime; mais Cicéron répondit: *Qu'il n'avoit pas été fait tribun légitimement, parce qu'il étoit d'une famille patricienne* (*b*); *qu'ainſi rien de tout ce qu'il avoit fait dans ſon tribunat ne pouvoit être valide, & que tout*

(*a*) *Peu de tems après, Cicéron ayant épié le tems que Clodius étoit abſent, monta au capitole avec pluſieurs de ſes amis, prit les tables Tribunitiennes.*) Cela ſe paſſa l'année ſuivante ſous le conſulat de Cn. Cornélius Lentulus Marcellinus, & de L. Martius Philippus, l'an de Rome DCXCVII, le cinquante-uniéme de l'âge de Cicéron. Mais Plutarque oublie une particularité conſidérable; Cicéron n'attendit pas l'abſence de Clodius pour faire cette entrepriſe; il monta au capitole Clodius étant dans Rome, & enleva les tables; mais Clodius ſurvint avec ſon frere Caïus qui étoit préteur, & les lui arracha. Enſuite Cicéron épia l'abſence de Clodius, monta pour la ſeconde fois au capitole; & ayant enlevé ces tables, il les porta dans ſa maiſon.

(*b*) Mais il s'étoit fait adopter par une famille plébeïenne.

étoit nul. Caton s'emporta ſur cela, & s'oppoſa à ce ſentiment, non qu'il voulût louer ni ſoutenir ce qu'avoit fait Clodius, mais il repréſentoit : *Que le ſénat ſeroit une action très-violente & très-injuſte s'il caſſoit toutes les choſes qui s'étoient faites pendant le tribunat de Clodius ; parmi leſquelles ſe trouvoit la commiſſion qui lui avoit été donnée d'aller à Cypre & à Byzance, & tout ce qu'il avoit fait pour l'exécuter.* Cela fut cauſe que Cicéron ſe brouilla avec lui ; mais cette brouillerie n'aboutit à aucune rupture d'éclat ; elle fit ſeulement qu'ils vécurent plus froidement enſemble.

Quelque tems après Milon tua Clodius ; & étant pourſuivi pour ce meurtre, il eut recours à Cicéron & le pria de le défendre. Le ſénat qui craignit qu'un homme de la naiſſance, de la réputation & du courage de Milon, ſe trouvant en danger, il n'arrivât quelque déſordre dans la ville, commit Pompée pour préſider à ce jugement & à tous les autres jugemens pour crime capital, en procurant à la ville & aux tribunaux la sûreté néceſſaire. Pompée s'empara de la place avant le point du jour, & y poſta des ſoldats depuis un bout juſqu'à l'autre ; Milon, craignant que Cicéron, troublé à la vue de ces armes, ſpectacle auquel il n'étoit pas accoutumé, ne plaidât moins bien ſa cauſe, lui perſuada de ſe faire porter en litiere ſur la place & de ſe tenir-là en repos juſqu'à ce que les juges fuſſent venus & que l'aſſemblée fût formée.

Car Cicéron n'étoit pas ſeulement timide à la guerre, & quand il voyoit l'éclat des armes, mais il ne ſe préſentoit jamais pour plaider qu'avec beaucoup de crainte ; & à peine ceſſa-t-il de trembler & le cœur de lui battre, après même que ſon éloquence par le long uſage fut entiérement formée, & qu'elle eut acquis toute ſa perfection. Alors même il ne laiſſoit pas encore de craindre, comme cela parut dans l'affaire de Licinius Muréna, dont il entreprit la défenſe (*a*) contre Caton qui l'accuſoit. (*b*) Car dans cette cauſe il ſe piqua de ſurpaſſer Hortenſius qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudiſſement ; c'eſt pourquoi il ne ſe donna aucun repos la veille du jour qu'il devoit répondre, & travailla toute la nuit ; de ſorte que cette grande application, ſans un ſeul moment de ſommeil, l'incommoda ſi fort qu'il plaida moins bien & qu'il parut inférieur à ſon rival.

Le jour donc qu'il devoit plaider pour Milon, quand il fut arrivé ſur la place, & qu'au ſortir de ſa litiere il vit Pompée aſſis tout au haut comme dans un camp, & toute la place briller de l'éclat des armes dont il étoit environné, il fut troublé & ne commença à parler qu'avec beaucoup de peine, tremblant

(*a*) Il plaida pour Muréna dix ou onze ans avant le conſulat de Pompée.

(*b*) *Car dans cette cauſe il ſe piqua de ſurpaſſer Hortenſius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudiſſement.*) Muréna avoit trois avocats, Hortenſius, M. Craſſus, & Cicéron. Hortenſius avoit déja parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence ; Cicéron, jaloux de la réputation de ce perſonnage, travailla beaucoup pour le ſurpaſſer ; & ce fut ce grand travail qui lui nuiſit.

de tout ſon corps & la voix foible & entrecoupée, pendant que Milon, qui étoit l'accuſé, aſſiſtoit à ce jugement avec beaucoup d'aſſurance & de courage, ayant dédaigné même de laiſſer croître ſes cheveux & de prendre la robe noire, comme c'étoit la coutume; & cette audace ne fut pas ce qui contribua le moins à ſa condamnation. Mais pour Cicéron, ce tremblement paroiſſoit plutôt en lui l'effet de l'affection qu'il avoit pour ſes parties, que de ſa timidité.

Il entra auſſi dans le college des prêtres que les Romains appellent Augures (*a*), & il y eut la place du jeune Craſſus, après qu'il eut été tué dans la guerre contre les Parthes.

Enſuite les provinces étant tirées au ſort, & la Cilicie lui étant échue, (*b*) avec une armée de douze mille hommes de pied & de deux mille ſix cens chevaux, il s'embarqua (*c*). Parmi ſes inſtructions il y en avoit une qui lui ordonnoit de remettre la Cappadoce ſous l'obéiſſance de ſon roi Ariobarzane, ce qu'il fit très-heureuſement ſans guerre & ſans donner aucun ſujet de plainte contre lui. Et voyant que les peuples de la Cilicie, après l'échec que les Romains avoient reçu dans le

(*a*) Il y étoit déja lorſque Milon tua Clodius.

(*b*) *Avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille ſix cens chevaux.*) Il écrit pourtant à ſon ami Atticus qu'il n'avoit que le nom de deux légions, & encore bien foibles, *me nomen habere duarum legionum exilium.* Mais ſon armée groſſit enſuite par les ſecours qui lui arriverent.

(*c*) Il étoit alors dans ſa cinquante-ſixiéme année.

pays des Parthes, & les mouvemens de la Syrie, levoient la tête, il les calma & les ramena en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Il refuſa tous les préſens que les rois lui faiſoient offrir; il ſoulagea ſa province des feſtins qu'elle étoit obligée de faire aux gouverneurs; & lui-même il recevoit tous les jours à ſa table les plus honnêtes gens qu'il traitoit non avec magnificence, mais proprement & honnêtement. Il n'avoit point de portier à ſa maiſon, & on ne le voyoit jamais couché ſur ſon lit; mais il ſe levoit dès le matin, & recevoit debout ou ſe promenant devant ſa porte, ceux qui venoient lui faire la cour. On dit que jamais il ne lui arriva de faire battre de verges perſonne (*a*) & de faire déchirer ſa robe, & que jamais la colere ne le porta à dire la moindre injure à qui que ce fût, ni à condamner perſonne à l'amende avec outrage.

Ayant trouvé qu'une grande partie des biens publics avoit été uſurpée par des particuliers, il les fit rendre aux villes qui furent enrichies par ce moyen; & en même tems il conſerva l'honneur aux uſurpateurs, en les obligeant ſeulement à reſtituer ſans leur faire aucun autre mal.

(*b*) Il fit auſſi un peu la guerre; car il défit

(*a*) *Et de faire déchirer ſa robe.*) Ce qui étoit une ſorte d'inſulte très-ignominieuſe & très-ancienne, car nous la voyons pratiquée chez les Ammonites dès le tems de David. *Tulit itaque Hanon ſervos David, raſitque dimidiam partem barbæ eorum, & præcidit veſtes eorum medias uſque ad nates, & dimiſit eos.* II. Reg. X. 4.

(*b*) *Il fit auſſi un peu la*

& mit en fuite les brigands qui étoient retirés au mont Amanus ; & pour cette victoire ses soldats l'honorerent du titre d'*imperator*. (*a*) L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres (*b*) de lui envoyer des pantheres

guerre, car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirés au mont Amanus.) Plutarque parle un peu maigrement de cette expédition de Cicéron, car il fit plus que de chasser les brigands ; non-seulement il fut appellé *imperator*, mais on ordonna à Rome des prieres publiques pour ses grands succès, & on fut sur le point de lui décerner le triomphe.

(*a*) *L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres de lui envoyer des pantheres.*) Il y a faute au nom, ce n'est pas *l'orateur Cæcilius*, mais *l'orateur Cælius*, comme le savant Bochart l'a fort bien vu & corrigé. M. Cœlius Rufus étoit alors édile curule, & il demandoit ces pantheres pour les jeux de son édilité. Voici la réponse que lui fait Cicéron dans la lettre qu'il lui écrit, & qui est la IIe du livre 2. *De pantheris per eos qui venari solent agitur mandato meo diligenter, sed mira paucitas est : & eas quæ sunt, valde aiunt queri, quod nihil cuiquam insidiarum in mea provincia, nisi sibi fiat. Itaque constituisse dicuntur in Cariam ex nostra provincia decedere, &c.* « Pour » ce qui est des pantheres, » ceux qui ont accoutumé de » faire cette chasse, y tra» vaillent par mes ordres très» diligemment. Mais elles » sont très-rares, & le peu » qu'il en reste, se plaint fort, » dit-on, de ce que dans ma » province on ne dresse des » embûches qu'à elles seules ; » c'est pourquoi elles ont ré» solu de quitter mon gouver» nement, & de se retirer » dans la Carie. Mais quoi » qu'il en soit, on chasse à » force, & sur-tout Patiscus. » Tout ce qu'il y en aura sera » pour vous ».

(*b*) *De lui envoyer des pantheres de la Cilicie.*) Car le mont *Amanus*, qui sépare la Cilicie de la Syrie, abonde en ces sortes de bêtes, comme le Liban & autres montagnes de ces pays-là. C'est pourquoi Salomon, dans son cantique, chap. VIII. 4. dit, *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni coronaberis Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pantherarum.* Quelques interpretes croient même que dans ce passage *Amana* est le mont *Amanus*, quoique Bochart s'y oppose, parce que la scene de ce cantique est dans la Judée, assez éloignée de la Cilicie, & qu'il

de la Cilicie pour un ſpectacle qu'il devoit donner à Rome, Cicéron, pour relever ſes exploits, lui fit réponſe : *Qu'il n'y avoit plus de pantheres dans la Cilicie, & qu'elles s'en étoient toutes ſuies dans la Carie de dépit de ce que, pendant que tout étoit en paix, elles étoient les ſeules à qui l'on faiſoit la guerre.*

A ſon retour de ſon gouvernement il paſſa à Rhodes, & enſuite à Athenes où il s'arrêta quelque tems avec un très-grand plaiſir à cauſe du ſouvenir qu'il conſervoit des anciennes converſations qu'il y avoit eues autrefois, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de renouveller. Là il vit tout ce qu'il y avoit de gens les plus célebres pour leur ſavoir ; il viſita ſes anciens amis & ſes compagnons d'étude ; & après avoir reçu de grands honneurs & toutes les marques les plus ſenſibles de l'eſtime & de l'admiration que toute la Grece avoit pour lui, il arriva à Rome (*a*) où il trouva que les affaires alloient aboutir à une affreuſe ſédition, comme par une apoſtume prête à crever. Le ſénat aſſemblé lui décernoit le triomphe ; mais il dit, *qu'il ſuivroit bien plus volontiers & avec plus de plaiſir le char triomphant de Céſar ſi l'on s'accommodoit avec lui.* Et en particulier il ne ceſſa de conſeiller cet accommodement, écrivant à Céſar pluſieurs lettres pour cet effet, & étant toujours après Pompée à le

prétende qu'*Amana* eſt une partie du Liban. Mais cette raiſon pourroit être combattue.

(*a*) Vingt mois après ſon départ.

prier & à le conjurer avec de grandes instances, tâchant de les adoucir l'un & l'autre, de les appaiser & de guérir leurs mécontentemens. Mais le mal étoit sans remede, & César revenant à Rome, Pompée ne l'y attendit point; il abandonna la ville, accompagné de plusieurs grands personnages & gens de bien.

Cicéron ne le suivit point dans sa fuite, ce qui fit croire qu'il alloit prendre le parti de César. Il est certain, & il le fait assez entendre lui-même, qu'il fut fort combattu dans son esprit, se jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'il se trouva dans une grande perplexité. Car il écrit dans ses lettres: (*a*) *De quel côté dois-je me tourner? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse de faire la guerre; mais César conduit mieux ses affaires & est plus en état de se sauver lui-*

(*a*) *De quel côté dois-je me tourner? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse.*) Il n'y a donc plus de sujet de douter & de délibérer. Qui doute qu'il ne faille suivre la cause la plus honnête & la plus glorieuse, quoique le danger y soit plus grand? Que sont devenues ces paroles magnifiques de Cicéron, *qu'il aimoit mieux être vaincu avec Pompée, que vaincre avec César.* Cicéron s'en souvenoit, mais sa timidité lui suggéroit une échappatoire par le moyen d'une mauvaise distinction. Car sur ce qu'Atticus avoit fort approuvé ce mot, il lui écrit: *Quod tu meum laudas, & memorandum ducis, malle quod dixerim me cum Pompeio vinci, quàm cum istis vincere. Ego vero malo, sed cum illo Pompeio qui tum erat, aut qui mihi esse videbatur. Cum hoc vero, qui ante fugit quam scit aut quem fugiat, aut quò, qui nostra tradidit, qui patriam reliquit, si malui, contigit; victus sum.* Liv. VIII. à Att. ép. 7. Méchante défaite. Les fautes d'un général qui a la bonne cause de son côté, n'autorisent pas à abandonner son parti.

même & de sauver ses amis; de sorte que j'ai bien qui fuir, mais je n'ai pas à qui recourir. Un certain Trébatius, ami particulier de César, lui ayant écrit que César croyoit qu'il devoit se joindre à lui & participer à ses espérances, ou, si son grand âge l'obligeoit à s'éloigner des affaires, (*a*) qu'il feroit bien de se retirer en Grece & de se tenir-là en repos, sans embrasser aucun parti. Cicéron, étonné de ce que César ne lui écrivoit pas lui-même, répondit en colere, *qu'il ne feroit rien d'indigne de tout ce qu'il avoit fait jusques-là dans le gouvernement.* Et voilà ce que l'on trouve écrit dans ses lettres.

Mais César ne fut pas plutôt parti pour l'Espagne, que Cicéron s'embarqua pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit-là avec grand plaisir. Caton seul le regarda de mauvais œil, & le blâma fort en particulier d'être venu fortifier Pompée : *Pour moi, il n'auroit été ni beau ni honnête*, lui dit-il, *que j'eusse abandonné le parti que j'ai pris dès le commencement dans la république; mais pour vous, vous auriez été plus utile à votre patrie & à vos amis, si demeurant neutre dans Rome, vous eussiez attendu ce qui seroit arrivé pour vous accommoder à la fortune, au lieu de venir ici sans raison, très-imprudemment & sans aucune nécessité, vous déclarer contre César, & participer à un si grand danger dont vous n'aviez que faire.*

a) Il n'étoit alors que dans sa cinquante-huitiéme année. Ce qui n'est pas un âge à devoir renoncer aux affaires.

Ces paroles obligerent Cicéron à changer de ſentiment, joint que Pompée ne ſe ſervoit de lui en rien d'important, ni de conſidérable. Il eſt vrai qu'il en étoit ſeul la cauſe : car il ne cachoit pas ſon repentir d'être venu ; il ne ceſſoit de mépriſer & de ravaler les forces & les préparatifs de Pompée ; il décrioit avec emportement toutes ſes délibérations juſqu'à ſe rendre ſuſpect ; & il ne s'abſtenoit en aucune occaſion de lâcher des brocards & des mots de plaiſanterie contre les alliés. Il n'avoit pourtant pas trop le cœur en joie ; car il ſe promenoit tout le jour dans le camp, tout triſte, avec une mine morne & farouche ; mais il laiſſoit toujours échapper quelques mots qui faiſoient rire les autres, quelque peu d'envie qu'ils en euſſent. Et il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques-uns. Domitius vouloit avancer un homme & lui faire donner un état de capitaine, quoiqu'il ne fût pas homme de guerre ; & pour le faire trouver bon, il diſoit qu'il étoit très-honnête homme, de très-bonnes mœurs & très-ſage : *que ne le gardes-tu donc*, lui dit Cicéron, *pour gouverneur de tes enfans ?* Comme quelques-uns louoient devant lui un certain Théophane de Leſbos, qui étoit capitaine des ouvriers dans le camp de Pompée, d'avoir bien conſolé les Leſbiens de la perte de leur flotte : (*a*) *voyez*, dit Cicéron,

(*a*) *Voyez quel grand bien c'eſt que d'avoir pour capitaine un Grec.*) Cette raillerie eſt très-amere ; car Cicéron fait entendre que ce Théophane, comme Grec & né dans le

quel grand bien c'est que d'avoir pour capitaine un Grec.

Quand les deux armées furent en présence, César réussissoit dans toutes ses entreprises, & tenoit Pompée presque assiégé. Lentulus s'avisa de dire, *qu'il lui revenoit de tous côtés que les amis de César étoient fort tristes. Effectivement*, repartit Cicéron, *il paroît bien qu'ils sont portés de mauvaise volonté contre César, & qu'ils désesperent de ses affaires.*

Un autre, nommé Marcius, arrivé tout fraîchement d'Italie, disoit, *que le bruit général étoit à Rome que Pompée étoit assiégé dans son camp.* (*a*) *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en savoir la vérité & pour en croire tes yeux.*

Après la défaite de Pompée (*b*), un certain Nonnius disoit, *qu'il falloit avoir bonne espérance; car il restoit encore sept aigles dans le camp de Pompée. Tu aurois raison, mon ami*, lui repliqua Cicéron, *si nous avions à combattre contre des geais.*

Labiénus, s'appuyant sur quelques prophéties, soutenoit que Pompée seroit enfin vainqueur. (*c*) *Cependant*, repartit Cicéron,

pays de la philosophie, étoit plus propre à consoler d'un malheur, qu'à procurer de bons succès par son courage.

(*a*) *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en savoir la vérité, & pour en croire tes yeux.*) Ce Marcius, par flatterie pour Pompée, vouloit faire croire que ce bruit de Rome étoit faux; & Cicéron le confirme par cette réponse ambigue qui est très-plaisante.

(*b*) A la bataille de Pharsale, qui fut donnée l'an de Rome DCCV, le cinquante-neuviéme de l'âge de Cicéron.

(*c*) *Cependant*, repartit Cicéron, *avec cette belle ruse de*

avec cette belle ruſe de guerre, nous n'avons pas laiſſé de perdre notre camp.

A la journée de Pharſale, à laquelle Cicéron ne ſe trouva point, parce qu'il étoit malade, Pompée ayant été mis en fuite, Caton, qui avoit raſſemblé à Dyrrachium une nombreuſe armée & une groſſe flotte, preſſa Ciceron d'en prendre le commandement, comme cela lui appartenoit par la loi, parce qu'il avoit été conſul. Mais Cicéron le refuſa & dit abſolument qu'il ne vouloit plus ſe mêler de cette guerre, ce qui penſa le faire tuer ſur la place; car le jeune Pompée & ſes amis, l'appellant traitre, tirerent leurs épées & alloient le percer, ſi Caton ne s'étoit mis entre deux. Encore eut-il bien de la peine à le ſauver de leurs mains & à le mettre en lieu de ſûreté en le renvoyant hors du camp.

Ayant gagné Brunduſe, il y fit quelque ſéjour en attendant Céſar dont le retour étoit retardé par les affaires qu'il avoit trouvées en Aſie & en Egypte. Enfin ayant eu nouvelles qu'il étoit arrivé à Tarente, & que de-là il venoit par terre à Brunduſe, il ſe mit en chemin pour aller au-devant de lui, ne déſeſpérant pas tout-à-fait d'obtenir ſon pardon, mais auſſi ayant quelque ſorte de honte d'en faire l'épreuve en préſence de tant de témoins, & de paroître en cet état devant un

guerre.) Il appelle ces prétendues prophéties, *une ruſe de guerre*, pour faire entendre qu'elles étoient imaginées & forgées comme une ruſe de guerre, pour donner courage au parti.

ennemi & un ennemi victorieux. Mais il ne fut obligé de rien dire ni de rien faire contre sa dignité ; car César, du plus loin qu'il le vit venir à lui & devancer sa troupe, descendit de cheval, le salua & marcha plusieurs stades, s'entretenant avec lui seul à seul. Depuis ce moment il continua à l'honorer & à lui faire toutes sortes de caresses, jusques-là que Cicéron ayant fait un petit traité qui étoit l'éloge de Caton, César y répondit, & dans sa réponse il loua beaucoup non-seulement l'éloquence, mais aussi la vie de Cicéron, comme parfaitement semblable à celle de Périclès ou de Théramene. Le traité de Cicéron étoit intitulé *Caton*, & la réponse de César, *Anti-Caton.*

On dit que Quintus Ligarius, étant appellé en justice, parce qu'il avoit été un des ennemis de César, & Cicéron s'étant chargé de le défendre, César dit à ses amis qui étoient autour de lui : *Qu'est-ce qui nous empêcheroit d'entendre Cicéron qu'il y a si long-tems que nous avons ouï ? Car pour son homme il est déja condamné dans mon esprit comme méchant & comme mon ennemi.* Mais Cicéron n'eut pas plutôt commencé à parler, qu'il l'émut merveilleusement ; & à mesure qu'il avançoit dans la cause, il jettoit dans son discours une si grande vivacité de passions, & l'assaisonnoit de tant de graces & de charmes, qu'on vit César changer souvent de couleur, & témoigner par ce changement les divers mouvemens dont son ame étoit agitée. Enfin quand

Cicéron vint à toucher l'endroit de la bataille de Pharſale, Céſar fut ſi tranſporté & ſi hors de lui, qu'il treſſaillit de tout ſon corps, & laiſſa tomber quelques papiers qu'il avoit à la main; & l'iſſue de cela fut que, forcé par l'éloquence de l'orateur, il renvoya Ligarius abſous, malgré la réſolution qu'il avoit faite de le condamner.

Depuis ce moment la république ayant dégénéré en monarchie, Cicéron ſe retira entiérement des affaires, & donna tout ſon tems aux jeunes gens qui voulurent apprendre de lui la philoſophie. Et comme c'étoient les premiers & les plus nobles de la ville, le commerce qu'il eut avec eux par ce moyen le rendit encore très-puiſſant dans Rome, & releva ſon autorité & ſon crédit. Il s'occupoit ordinairement à écrire des dialogues de philoſophie, à traduire les auteurs Grecs qui en avoient traité, & à faire paſſer dans la langue Latine les termes de dialectique & de phyſique qu'ils avoient employés. Car on prétend qu'il eſt le premier qui ait fait paſſer dans le Latin ces mots Grecs, (*a*) *Phantaſia*, *Catatheſis*, *Epoché*, *Catalepſis*; ceux-ci encore, *Atomos*, *Ameres*, *Cenon*, & pluſieurs autres ſemblables; ou, s'il n'eſt pas le premier qui s'en ſoit ſervi, il eſt au moins celui qui a le plus contribué à en donner l'intelligence aux Romains, & à en rendre l'uſage commun, en

(*a*) *Phantaſia*, imagination. *Catatheſis*, conſentement. *Epoché*, doute. *Catalepſis*, compréhenſion. *Atomos*, atome. *Ameres*, indiviſible. *Cenon*, le vuide.

expliquant, les uns par des métaphores, & les autres par d'autres termes propres & uſités. Il ſe ſervoit auſſi pour ſon divertiſſement de la grande facilité qu'il avoit à faire des vers; & l'on dit que, quand il s'abandonnoit à ſa verve, il faiſoit des cinq cens vers dans une nuit. La plus grande partie de ce tems-là il la paſſoit dans une maiſon de campagne qu'il avoit près de Tuſculum, d'où il écrivoit à ſes amis, *qu'il menoit la vie du bon Laerte;* ſoit qu'il écrivît cela en badinant, comme c'étoit aſſez ſa coutume, (*a*) ſoit que ſon ambition réveillât en lui le deſir de ſe mêler encore du gouvernement, & le dégoûtât de ſa fortune préſente. Quoi qu'il en ſoit, il n'alloit que rarement à la ville, encore n'étoit-ce que pour faire la cour à Céſar; & il étoit toujours le premier à approuver tous les nouveaux honneurs qu'on lui décernoit, & à dire quelque choſe de nouveau & d'honorable pour lui & pour tous ſes grands exploits: comme ce qu'il dit ſur les ſtatues de Pompée qui avoient été abattues, & que Céſar fit relever; car ſur cela Cicéron lui dit, *que par cet acte d'humanité, en relevant les ſtatues de Pompée, il avoit aſſuré les ſiennes.*

On prétend qu'il ſe préparoit à écrire l'hiſtoire de ſon pays où il avoit réſolu de

(*a*) *Soit que ſon ambition réveillât en lui le deſir de ſe mêler encore du gouvernement.*) Ce qu'il diſoit qu'il menoit la vie de Laerte, pouvoit fort bien être interprété de la ſorte, car la retraite de Laerte n'étoit pas une retraite volontaire, mais une retraite forcée, c'étoit l'effet de la douleur pour la perte de ſon fils qu'il croyoit mort.

mêler beaucoup d'hiſtoires Grecques, (*a*) & de rapporter tous leurs contes & toutes leurs fables ; mais qu'il ſe trouva ſurpris par une infinité d'affaires publiques & particulieres qui lui arriverent contre ſon gré, & par des accidens très-fâcheux qu'il s'attira pourtant en partie, car il répudia ſa femme Térentia. Il diſoit pour ſes raiſons qu'elle l'avoit négligé & n'avoit eu aucun ſoin de lui pendant toute la guerre, juſques-là qu'elle le laiſſa partir de Rome ſans lui fournir les choſes néceſſaires pour ſon entretien ; que, quand il retourna en Italie, il ne reçut d'elle aucune marque d'affection, & qu'elle ne daigna pas même l'aller trouver à Brunduſe où il fit un aſſez long ſéjour. Il ajoutoit que ſa fille Tullie, qui étoit encore fort jeune, ayant eu le courage de partir pour ſe rendre auprès de lui, elle ne lui donna ni l'équipage ni la ſuite convenable pour un tel voyage, ni les moyens de le faire commodément & agréablement ; & de plus qu'elle laiſſa ſa maiſon vuide, ſans aucuns meubles, & chargée d'une infinité de dettes très-conſidérables ; car voilà les prétextes les plus honnêtes que l'on donne de ſon divorce. Mais Térentia les ſoutenoit tous faux, & la conduite de Cicéron donna un grand air de vérité à l'apologie de ſa femme ; car peu de

(*a*) *Et de rapporter tous leurs contes.*) Ce paſſage eſt écrit bien différemment dans un manuſcrit, où on lit, καὶ ὅλως τοὺς συνηγμένους αὐτῷ λόγους καὶ μύθους ἐνταῦθα τρέψαι. *Et à faire entrer dans cet ouvrage tous les diſcours & toutes les fables qu'il avoit eu ſoin de ramaſſer.* Et cette leçon me paroît préférable à celle du texte.

tems après il épousa une jeune fille (*a*). Térentia faisoit courir le bruit que c'étoit pour sa beauté ; & Tyron, l'affranchi de Cicéron, écrit que c'étoit à cause de ses richesses, pour avoir de quoi payer ses dettes & se libérer ; car cette fille étoit fort riche, & son pere Publilius en mourant l'avoit institué son héritier fidéi-commissaire pour rendre l'hérédité à sa fille quand elle seroit majeure. Mais, comme il devoit de grosses sommes, ses parens & ses amis lui persuaderent d'épouser cette jeune fille malgré la différence d'âge, afin que des biens de cette nouvelle femme il eût de quoi satisfaire ses créanciers.

Antoine parle de ce mariage dans la réponse qu'il fit à ses Philippiques, où il lui reproche, *qu'il avoit répudié une femme auprès de laquelle il avoit vieilli*, le taxant finement & agréablement par-là d'avoir toujours gardé sa maison, & d'avoir mené une vie oisive sans aller jamais à la guerre.

(*b*) Peu de tems après ce mariage, sa fille

(*a*) Publilia, fille de Publilius. Il étoit alors dans sa soixante-deuxiéme année.

(*b*) *Peu de tems après ce mariage, sa fille Tullie mourut en couches chez son mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de son premier mari Pison.*) Plutarque nous dit ici formellement que Tullie ne fut mariée que deux fois ; la premiere à Pison, & après la mort de Pison à Lentulus, chez lequel elle mourut en couches. Mais par les lettres de Cicéron, il paroît qu'elle fut mariée trois fois ; qu'elle épousa d'abord Pison, ensuite Furius Crassipes, & cinq ou six ans après P. Cornélius Dolabella, & nulle part il ne parle du quatriéme mari Lentulus. Voyez les lettres de Cicéron à son frere, lett. 4 & 7. Cependant ce texte de Plutarque est confirmé par le témoignage d'Asconius Pédianus, qui dit ;

Tullie mourut en couches chez ſon mari Lentulus à qui il l'avoit mariée après la mort de ſon premier mari Piſon. Tous les philoſophes de ce tems-là aborderent de toutes parts chez Cicéron pour le conſoler ; mais il ſupporta ſi impatiemment cette perte, qu'il répudia ſa ſeconde femme, parce qu'elle lui avoit paru ſe réjouir de la mort de ſa fille. Et voilà pour ce qui regarde les affaires de ſa maiſon.

Il n'eut aucune part à la conjuration contre Céſar, quoiqu'il eût de grandes liaiſons avec Brutus, qu'il fût très-mécontent de l'état préſent des affaires, & qu'il ſouhaitât autant & plus que nul autre de les voir rétablir. Mais les conjurés craignirent ſa timidité naturelle, & d'ailleurs ſon grand âge auquel les natures même les plus fortes manquent ordinairement d'audace & de fermeté.

La conjuration ayant été exécutée (*a*) par Brutus & par Caſſius, qui étoient les chefs des conjurés, tous les amis de Céſar s'aſſem-

Cicero filiam poſt mortem Piſonis generi P. Lentulo collocavit, apud quem illa ex partu deceſſit. In orat. Cic. in L. Piſonem. Pour concilier des témoignages qui paroiſſent ſi oppoſés, Louis Vivès réduit à un ſeul les deux premiers gendres de Cicéron, & prétend que Piſon eſt Lucius Piſo Furius Craſſipes. Mais que deviendront les deux autres, Dolabella & Lentulus : Ces deux n'en ſont encore qu'un ; car Dolabella eſt le même que Lentulus. C'eſt le ſentiment que Fabricius a ſuivi dans la vie de Cicéron. *Ce Lentulus, dit-il, eſt le même que Dolabella.* Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que les Lentulus étoient certainement de la maiſon Cornélie, & les Dolabella pouvoient être de la branche des Lentulus.

(*a*) L'an de Rome DCCIV.

blerent pour venger ſa mort, ce qui fit craindre que Rome ne ſe vît encore déchirée par des guerres civiles. Antoine, qui étoit conſul, aſſembla le ſénat, & fit un diſcours fort court ſur la concorde; mais Cicéron fit de grandes & fortes remontrances convenables au tems, & perſuada au ſénat de ſuivre l'exemple des Athéniens, de décerner une amniſtie générale de tout ce qui avoit été fait contre Céſar, & de diſtribuer des provinces à Brutus & à Caſſius. Mais tout cela ne put avoir ſon effet; car le peuple s'émut de lui-même à compaſſion quand il vit le corps mort porté au travers de la place. En même tems Antoine leur montrant la robe de Céſar toute ſanglante & percée de coups, ils entrerent tous dans un ſi violent tranſport de colere, que, devenus comme furieux, ils ſe mirent à chercher les meurtriers dans la place même, & que prenant des tiſons ardens ils coururent à leurs maiſons pour y mettre le feu. Mais, comme ils avoient bien prévu ce danger, ils l'éviterent; & ne doutant point qu'ils ne fuſſent bientôt expoſés à de plus grands encore, ils ſortirent de la ville.

Alors Antoine, ſe voyant ſeul & revêtu d'autorité, leva la tête; & s'il ſe rendit redoutable à tout le monde, comme allant ſe faire ſeul monarque, il ſe rendit encore plus redoutable à Cicéron. Car Antoine voyant que l'autorité & le crédit de Cicéron augmentoient conſidérablement, & qu'il étoit ami particulier de Brutus, & fort porté pour lui,

il ſouffroit très-impatiemment ſa préſence. D'ailleurs il y avoit de longue main entr'eux des ſoupçons & des défiances qui naiſſoient de la différence de leurs mœurs & de leur vie. Tout cela augmentant les craintes de Cicéron, il penſa d'abord à demander d'aller ſous Dolabella en Syrie en qualité de ſon lieutenant. Mais Hirtius & Panſa, qui devoient être conſuls après Antoine, & qui étoient tous deux bons citoyens, & les émules de Cicéron dans le gouvernement, le prierent de ne pas les abandonner, ſe faiſant fort que, s'il reſtoit avec eux, ils viendroient à bout de ruiner toute la puiſſance d'Antoine.

Cicéron, ſans trop les croire ni les décroire, laiſſa partir Dolabella ; & après avoir promis à Hirtius qu'il paſſeroit l'été à Athenes, & que, ſi-tôt qu'ils ſeroient inſtallés dans le conſulat, il reviendroit à Rome, il s'embarqua. Mais ſa navigation ayant été retardée, & recevant tous les jours des nouvelles de Rome, comme cela arrive d'ordinaire en ces occaſions, & ces nouvelles l'aſſurant qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux, qu'il ne faiſoit plus rien que de concert avec le ſénat, & que les affaires ne demandoient que ſa préſence pour prendre une meilleure ſituation ; alors condamnant lui-même ſa trop craintive prévoyance, il reprit le chemin de Rome. Ses premieres eſpérances ne furent point déçues ; car il ſortit une ſi grande foule au-devant de lui, que les premiers complimens, les embraſſades & les

caresses réciproques qu'on fit aux portes, & par tout le chemin jusqu'à sa maison, emporterent presque toute la journée.

Le lendemain Antoine assembla le sénat où il le manda. Cicéron refusa d'y aller, & se tint au lit, prétextant qu'il étoit indisposé de la fatigue du voyage; mais la véritable cause de ce refus c'étoit la crainte de quelque embûche qu'on devoit lui dresser, & dont il avoit été averti en chemin. Antoine, offensé de ce soupçon si injurieux, envoya des soldats avec ordre de le mener par force, s'il ne vouloit pas venir, ou de brûler sa maison. Mais, à la priere de beaucoup de gens qui s'entremirent pour lui, il révoqua cet ordre, (*a*) & se contenta de faire prendre des gages chez lui.

Depuis ce tems-là, quand ils se rencontroient dans les rues, ils passoient sans se saluer; & ils vécurent ainsi en se défiant extrêmement l'un de l'autre, jusqu'à ce que le jeune César, arrivé d'Apollonie, se porta pour héritier de Jule César, (*b*) & entra en

(*a*) *Et se contenta de faire prendre des gages.*) Selon la coutume qui se pratiquoit à l'égard de ceux qui, étant mandés, refusoient d'aller au sénat ou au conseil. Voyez la vie de Caton d'Utique.

(*b*) *Et entra en différend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de César.*) Dans la vie d'Antoine il nous dit, *que Calpurnie, femme de César, se confiant à Antoine, avoit fait porter chez lui quatre mille talens, qu'elle y mit en dépôt.* C'est cette somme que César redemandoit à Antoine, mais quatre mille talens font moins que vingt-cinq millions de drachmes, car ils ne font que douze millions de notre monnoie, au lieu que les vingt-cinq millions de drachmes font

différend avec Antoine pour la ſomme de vingt-cinq millions de drachmes qu'il retenoit de la ſucceſſion de Céſar. Sur quoi Philippe, qui avoit épouſé la mere du jeune Céſar, & Marcellus, qui avoit épouſé ſa ſœur, allerent avec lui trouver Cicéron; & là ils convinrent enſemble que Cicéron aideroit le jeune Céſar de ſon éloquence & de ſon crédit, tant auprès du ſénat qu'auprès du peuple, & que le jeune Céſar aſſiſteroit Cicéron de ſon argent & de ſes armes, & l'aſſureroit contre ſes ennemis; car il avoit déja autour de lui bon nombre de ces vieux ſoldats qui avoient fait la guérre ſous Céſar.

Mais il paroît qu'il y eut une raiſon plus forte encore qui porta Cicéron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme; c'eſt que Pompée & Céſar étant encore en vie, Cicéron eut un ſonge où il lui ſembla qu'il avoit appellé au capitole les enfans de quelques ſénateurs; que là Jupiter même devoit déclarer l'un de ces enfans maître ſouverain

cinq cens mille livres de plus, c'eſt-à-dire, douze millions & demi. Mais dans l'un & dans l'autre paſſage, Plutarque s'éloigne entiérement de la vérité, comme le ſavant Ruauld l'a obſervé; car la ſomme que Calpurnia avoit miſe en dépôt chez Antoine, étoit plus de ſept fois plus forte, puiſqu'elle étoit de *ſepties millies HS.* comme ils comptoient, c'eſt-à-dire, de quatre-vingt-ſept millions cinq cens mille livres. Voici Paterculus qui l'aſſure, *HS. ſepties millies depoſitum à Caio Cæſare ad ædem opis occupatum ab Antonio.* Et Cicéron, encore plus croyable, le confirme dans ſa cinquiéme Philippique. *Illa vero diſſipatio pecuniæ publicæ ferenda nullo modo eſt, per quam HS. ſepties millies falſis præſcriptionibus donationibuſque avertit (Antonius) ut portenti ſimile videatur tantam pecuniam populi Romani tam brevi tempore perire potuiſſe.*

de Rome ; que tous les citoyens étoient accourus avec empreſſement pour aſſiſter à ce ſpectacle, & avoient environné le temple ; que tous ces enfans, vêtus de leurs belles robes brodées de pourpre, étoient aſſis dans un profond ſilence ; que les portes s'étant ouvertes tout-à-coup, ces enfans s'étoient levés, étoient entrés dans le temple, & avoient paſſé en bel ordre devant la ſtatue de ce dieu qui, les ayant conſidérés l'un après l'autre, les renvoya tous mécontens. Mais, quand le jeune Céſar vint à paſſer à ſon tour, alors Jupiter étendit ſa main & prononça ces paroles : (*a*) *Romains, voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.*

On dit que Cicéron, ayant eu ce ſonge, s'imprima tellement l'image de ce jeune homme dans l'eſprit, qu'il la conſerva toujours depuis, car il ne le connoiſſoit point. Le lendemain il deſcendit dans le champ de Mars où les enfans faiſoient leurs exercices, pour voir s'il reconnoîtroit celui qu'il avoit vu en dormant. Il les trouva qui ſortoient après leur exercice fini. Le premier qui frappa ſes yeux fut le jeune Céſar qu'il reconnut à l'inſtant pour le même qu'il avoit vu en ſonge.

Etonné de cette aventure merveilleuſe, il

(*a*) *Romains, voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.*) Il y a bien de l'apparence que c'eſt un ſonge que Cicéron avoit fait en veillant, s'il eſt vrai qu'il l'ait fait ; car dans les embarras d'affaires, ils forgeoient des ſonges comme des oracles. Cicéron n'en dit pas un ſeul mot dans ſes ouvrages. Il eſt pourtant à croire qu'il n'auroit pas caché à ſon ami Atticus un ſonge ſi clair & ſi merveilleux.

demanda à cet enfant qui étoient ſon pere & ſa mere. Il étoit fils d'Octavius qui n'étoit pas des plus illuſtres, & d'Atia, niece de Jule César; & de-là vint que Céſar, qui n'avoit point d'enfans, l'inſtitua par ſon teſtament héritier de ſa maiſon & de ſes biens. On dit que depuis ce moment-là Cicéron étoit ravi quand il le rencontroit & qu'il s'arrêtoit toujours à lui parler & à le careſſer, & que le jeune homme, de ſon côté, recevoit agréablement ſes careſſes; car il étoit même arrivé par aventure qu'il étoit né l'année du conſulat (*a*) de Cicéron. Voilà les cauſes qu'on donne de l'amitié que Cicéron avoit pour le jeune Céſar. Mais la vérité eſt que la grande haine qu'il portoit à Antoine fut le premier mobile de cette inclination, & que le ſecond fut ſon naturel ambitieux qui, ne pouvant réſiſter aux honneurs, l'attacha à Céſar, dans l'eſpérance que les armes de ce jeune homme aſſureroient & augmenteroient ſa puiſſance & ſon autorité dans le gouvernement pour le bien de la république: joint à cela que Céſar n'oublioit rien pour s'inſinuer toujours de plus en plus dans ſes bonnes graces, juſques-là qu'il l'appelloit ſon pere. Brutus, bleſſé de cette conduite de Cicéron, lui fait de ſanglans reproches dans les lettres qu'il écrit à Atticus, où il dit en propres termes: *Qu'en faiſant la cour à Céſar par la crainte qu'il a d'Antoine, il fait voir manifeſtement qu'il ne travaille pas*

(*a*) L'an de Rome 690. Il étoit donc dans ſa dix-huitiéme année quand ſon oncle Céſar fut tué.

à

à rendre la liberté à ſa patrie, mais à ſe donner à lui-même un maître doux & humain.

Cependant le même Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athenes où il étudioit la philoſophie, il l'emmena, lui donna un commandement & ſe ſervit de lui en pluſieurs entrepriſes, où il fit très-bien ſon devoir. La puiſſance & l'autorité que Cicéron avoit dans Rome étoient alors au plus haut point où elles euſſent jamais été; il venoit à bout de tout ce qu'il vouloit; il chaſſa Antoine, & révolta ſi fort tout le monde contre lui, qu'il envoya les deux conſuls Hirtius & Panſa pour le combattre, & perſuada au ſénat de donner, par un decret, des licteurs à Céſar pour porter devant lui les faiſceaux, & de lui décerner tous les autres ornemens & tout l'équipage de préteur, comme à celui qui combattoit pour la patrie.

Mais Antoine défait & les deux conſuls tués, d'abord après la bataille les deux armées ſe rangerent auprès de Céſar. Alors le ſénat, craignant un jeune homme & un jeune homme qui avoit une fortune ſi brillante, tâcha par des honneurs & par des récompenſes de rappeller les troupes qu'il avoit autour de lui & de le dépouiller de cette grande puiſſance, diſant que la république n'avoit pas beſoin d'armée, puiſqu'Antoine étoit en fuite. Céſar, ayant donc peur que le ſénat ne réuſsît, envoya ſecrettement à Cicéron des gens pour le prier & pour lui perſuader de faire en ſorte qu'ils fuſſent tous deux élus conſuls, l'aſſurant qu'il auroit ſeul toute l'autorité, qu'il diſpoſeroit des affaires comme il l'enten-

droit, & qu'il gouverneroit à son gré un jeune homme qui ne desiroit uniquement que le titre & les honneurs qui y étoient attachés. César avoua depuis que, dans la crainte de voir licentier ses troupes, & de se trouver seul & abandonné de tout le monde, il s'étoit servi fort à propos de l'ambition demesurée de Cicéron, en le portant à demander lui-même le consulat, & en l'aidant de ses amis & de ses brigues.

En cette rencontre sur-tout, Cicéron, tout vieux qu'il étoit, fut leurré & abusé par ce jeune homme; car il brigua & sollicita pour lui, & lui donna tout le sénat, dont il fut d'abord extrêmement blâmé par ses amis; & il reconnut bientôt après qu'il s'étoit perdu lui-même sans ressource, & qu'il avoit livré la liberté du peuple à son plus grand ennemi. Car César ne fut pas plutôt en possession du consulat, que voyant sa puissance infiniment augmentée par cette grande place, (*a*) il laissa là Cicéron; & devenu ami de Lépidus & d'Antoine, & joignant ses forces avec les leurs, il partagea avec eux l'empire Romain, comme il auroit partagé une terre. Ils commencerent par proscrire plus de deux cens citoyens qu'ils vouloient faire mourir. La plus grande dispute qu'ils eurent ensemble fut sur la proscription de Cicéron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, si Cicéron n'étoit tué le premier, Lépidus se

(*a*) *Il laissa là Cicéron.*) Car au lieu de le prendre pour son collegue au consulat, il choisit Q. Pédius; & ensuite voulant sortir de Rome, & ayant déposé sa magistrature, il mit à sa place C. Albius Carrinas; de sorte que Cicéron eut tout sujet de se repentir de sa crédulité.

joignant à ſon avis, & Céſar s'oppoſant à l'un & à l'autre. Ils eurent tous trois des conférences ſecrettes pendant trois jours près de la ville de Bologne, & leur rendez-vous étoit devant les deux camps dans un certain lieu environné de tous côtés par la riviere. On dit que Céſar tint ferme pour Cicéron les deux premiers jours, mais que le troiſiéme il ſe rendit & l'abandonna. Le retour dont ils acheterent chacun leur complaiſance mutuelle fut tel: il fallut que Céſar ſacrifiât Cicéron, que Lépidus ſacrifiât ſon propre frere Paulus, & qu'Antoine ſacrifiât Lucius Céſar qui étoit ſon oncle maternel, tant la colere & la rage leur avoient ôté toute raiſon & avoient banni de leur ame tout ſentiment humain; ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrénée qu'il n'y a point de bête ſauvage plus cruelle que l'homme, quand il joint le pouvoir à ſa paſſion.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Cicéron étoit à ſa campagne de Tuſculum avec ſon frere Quintus. Sur les premieres nouvelles qu'ils eurent de la proſcription, ils réſolurent de gagner promptement Aſtyre qui étoit une maiſon de Cicéron ſur la côte de la mer, & de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macédoine; car le bruit s'étoit déja répandu que ſon parti ſe fortifioit & devenoit fort puiſſant. Ils ſe mirent donc en chemin chacun dans une litiere, & tous deux abattus de triſteſſe & de déſeſpoir. Au milieu du chemin ils s'arrêterent; & faiſant approcher leurs litieres, ils déploroient enſemble leur malheur. Quintus s'affligeoit encore plus que

Cicéron ; & il ne pouvoit ſe conſoler, quand il venoit à penſer qu'il manquoit de tout, n'ayant apporté aucun argent de chez lui. Cicéron n'avoit apporté non plus que très-peu de choſe ; de ſorte qu'après avoir conſulté, ils trouverent qu'il étoit plus à propos que Cicéron prît toujours les devans & diligentât ſa fuite, & que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui étoit néceſſaire, & qu'il revînt rejoindre Cicéron. Cette réſolution priſe, ils ſe ſéparerent après s'être embraſſés tendrement & avoir pleuré à chaudes larmes.

Quelques jours après, Quintus, livré par ſes domeſtiques à ceux qui le cherchoient, fut tué avec ſon fils. Cicéron, arrivé à Aſtyre, y trouve un vaiſſeau où il ſe jette, & profitant du vent il fait voile juſqu'à Circei. Là, comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route, Cicéron, ſoit qu'il craignît la mer, ou qu'il ne déſeſpérât pas encore entiérement de l'amitié & de la fidélité de Céſar, deſcendit à terre & marcha à pied environ cent ſtades, comme prenant le chemin de Rome. Mais là, retombant dans ſes détreſſes & dans ſes doutes, & changeant de ſentiment, il reprit le chemin de la mer. Il paſſa la nuit dans une agitation horrible, combattu par des penſées affreuſes qui s'entre-détruiſoient, juſques-là qu'il fut un moment dans la réſolution d'aller dans la maiſon même de Céſar, & de s'égorger ſur ſon foyer pour attacher à la perſonne de cet ennemi une furie vengereſſe qui ne le quittât jamais. La crainte des tourmens qu'il prévoyoit bien qu'on lui

feroit souffrir, s'il étoit pris, l'empêcha de prendre ce chemin. De nouvelles pensées succédant donc aux premieres, mais non moins pleines d'agitation & de trouble, dans cette perplexité enfin il se redonna à ses domestiques pour se faire mener par mer à Caïete où il avoit une maison & une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs, lorsque les vents, appellés Etesies, qui sont les vents du nord, font sentir leurs douces haleines. Dans ce lieu-là est un temple sur la côte de la mer. De ce temple il s'éleva tout-à-coup une troupe de corbeaux qui, prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Cicéron, comme ses rameurs tâchoient d'aborder, se percherent aux deux côtés de l'antenne. Là, les uns se mirent à croasser, les autres à becquetter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Cicéron descendit à terre; & étant entré dans sa maison, il se mit au lit pour tâcher de dormir & de se reposer; mais la plupart de ces corbeaux l'ayant suivi se poserent sur la fenêtre de sa chambre, où ils jettoient des cris horribles & effrayans. Il y en eut un qui, entrant jusques dans son lit où il étoit couché la tête couverte, retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachoit le visage; ce que voyant ses domestiques, ils commencerent à se gronder eux-mêmes & à se reprocher leur lâcheté: *Quoi*, disoient-ils, *attendrons-nous les bras croisés d'être les spectateurs du meurtre de notre maître; & lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours, &*

ont ſoin de lui comme indignées de l'injuſte traitement qu'on lui fait, ne tenterons-nous rien de notre côté pour le ſauver du grand danger qui le menace? En même tems ils le prenoient, & moitié par prieres, moitié par force, ils le mettent dans ſa litiere, & le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine ſont-ils partis que les meurtriers arrivent; un Hérennius, centurion, & un Popilius, capitaine de mille hommes, le même que Cicéron avoit défendu autrefois dans un crime capital, lorſqu'on l'accuſoit d'avoir tué ſon propre pere. Ces deux officiers étoient accompagnés d'une troupe de ſoldats; ils trouverent les portes de la maiſon fermées & ils les enfoncerent. Comme Cicéron ne paroiſſoit point, & que tous ceux de la maiſon diſoient qu'ils ne l'avoient point vu, on dit qu'il y eut un jeune homme que Cicéron lui-même avoit élevé dans les belles-lettres & dans les ſciences, qui étoit un affranchi de ſon frere Quintus, & qu'on appelloit Philologus, qui découvrit au tribun des ſoldats la litiere que l'on portoit vers la mer par des allées couvertes. Le tribun prenant quelques ſoldats avec lui fit le tour pour aller attendre la litiere à l'iſſue de ces allées, & Hérennius alla à toute bride par les allées mêmes. Cicéron, qui entendit le bruit, commanda à ſes porteurs de poſer à terre ſa litiere; & avec ſa main gauche prenant ſon menton, comme il avoit accoutumé de faire, il regarda fixement ſes meurtriers, ayant la barbe & les cheveux ſi hériſſés & ſi remplis de craſſe & de pouſſiere,

& le viſage ſi défait & ſi défiguré par les inquiétudes & par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable. Pendant qu'Hérennius l'égorgeoit, ceux de ſa ſuite ſe couvroient le viſage pour ne pas le voir ; il l'égorgea comme il tendoit le cou hors de la litiere. (*a*) Cicéron avoit alors ſoixante-quatre ans. Hérennius, par l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête, & les mains avec leſquelles il avoit écrit ſes Philippiques ; car il avoit appellé Philippiques les oraiſons qu'il avoit faites contre Antoine, & elles conſervent encore aujourd'hui ce nom.

Le jour que ces parties de ſon corps furent portées à Rome, Antoine tenoit les comices pour l'élection des magiſtrats. Quand il vit arriver le tribun, il s'écria, *voilà préſentement les proſcriptions finies*, & commanda que l'on portât cette tête & ces mains ſur la tribune, & qu'on les plantât au-deſſus du lieu appellé *Roſtres*, ce qui fut un ſpectacle des plus terribles pour les Romains (*b*) qui croyoient toujours voir devant leurs yeux non le viſage de Cicéron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté, il en fit un de modération & de

(*a*) *Cicéron avoit alors 64 ans.*) D'autres diſent 63, mais il en avoit véritablement 63, 11 mois & 5 jours ; car il fut tué le 7 des ides de Décembre, c'eſt-à-dire, le 8, l'an de Rome DCCX, & il étoit né le 3 des nones de Janvier, c'eſt-à-dire, le 3, l'an DCXLVII.

(*b*) *Qui croyoient toujours voir devant leurs yeux, non le viſage de Cicéron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine.*) Car la vue de cette tête & de ces mains plantées au-deſſus des *Roſtres* rappellant dans leur eſprit l'horrible cruauté de ce monſtre, les rempliſſoit de crainte & de terreur ; de ſorte que ce n'étoit pas cette tête & ces mains qu'ils voyoient, mais cette ame d'Antoine, cette ame avide de vengeance & de ſang.

juſtice, c'eſt qu'il livra Philologus entre les mains de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme que la mort de ſon fils, de ſon mari & de ſon beau-frere, rendoit inſatiable de vengeance, ſe voyant maîtreſſe du corps de ce traître, lui fit ſouffrir tous les ſupplices les plus cruels; entr'autres, elle le força à ſe couper lui-même toutes ſes chairs peu-à-peu, à les faire rôtir & à les manger, car c'eſt ainſi que le rapportent quelques hiſtoriens. Il eſt vrai que Tyron, l'affranchi de Cicéron, ne dit pas un mot de l'infidélité de Philologus.

J'ai appris que long-tems après, Céſar alla voir un jour un de ſes neveux, que ce neveu avoit alors à la main un livre de Cicéron qu'il liſoit; que ſe voyant ſurpris il voulut cacher ce livre dans ſa robe; que Céſar s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & qu'enfin en le rendant à ce jeune homme, il lui dit: *voilà un ſavant homme, mon fils, un ſavant homme, & qui aimoit bien ſa patrie.*

Après avoir achevé la défaite d'Antoine l'année même de ſon conſulat, il prit pour collegue à ſa place le fils de Cicéron, & ce fut ſous le conſulat de ce fils de Cicéron que le ſénat ordonna que les ſtatues d'Antoine ſeroient abattues; que tous les honneurs qu'on lui avoit décernés ſeroient révoqués & annullés; & ajouta à ce decret qu'à l'avenir aucun de la famille des Antoniens ne pourroit porter le ſurnom de Marcus. C'eſt ainſi que la juſtice divine réſerva encore la fin de la punition d'Antoine à la maiſon de Cicéron.

Fin de la vie de Cicéron.



COMPARAISON

DE DÉMOSTHENE ET DE CICÉRON.

DE toutes les chofes que les hiftoriens ont rapportées de la vie de Démofthene & de Cicéron, & qui ont pu venir à ma connoiffance, voilà celles qui m'ont paru les plus dignes de mémoire. Je n'entreprendrai point de comparer les talens qu'ils avoient tous deux pour l'éloquence; mais je crois que je ne dois pas oublier de dire que Démofthene apporta à l'étude de cet art tout ce qu'il avoit de naturel & d'acquis; qu'il furpaffa en gravité, énergie & force tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des caufes, ou pour haranguer; en grandeur & magnificence de ftyle, ceux qui ne faifoient des difcours que pour l'oftentation & la pompe; & en exactitude, correction, & adreffe, les rhéteurs les plus confommés; & que Cicéron étoit un efprit univerfel qui, ayant une grande étendue de connoiffances, & s'étant appliqué à diverfes fortes d'études, a laiffé grand nombre de traités de philofophie qui lui font particuliers, & qu'il a faits à la maniere de l'académie. On voit même que dans les oraifons qu'il a faites devant les juges ou devant le peuple, pour accufer ou pour défendre, il affecte de faire paroître fa grande érudition.

On peut auſſi juger de leurs mœurs par leur ſtyle. Celui de Démoſthene eſt ſans aucun ornement recherché & ſans la moindre plaiſanterie, toujours grave & ſérieux, & il ne ſent point la lampe, comme Pythéas le lui reprochoit en ſe moquant; mais il ſent ſon buveur d'eau, ſon homme qui penſe profondément, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace l'aigreur, l'amertume & l'auſtérité de ſes mœurs. Au lieu que Cicéron, entraîné par le penchant qu'il a à la raillerie, à force de vouloir être plaiſant, dégénere très-ſouvent en bouffon; & en tournant en jeu & en riſée les choſes les plus ſérieuſes & les plus importantes pour ſervir à ſa cauſe, il néglige ce qui eſt honnête & ſéant; comme dans la défenſe de Cœlius, où il va juſqu'à dire: *Que Cœlius ne faiſoit rien d'étrange ni d'indigne, ſi, au milieu de ſes grandes richeſſes, de cette grande dépenſe & de ce luxe, il s'abandonnoit quelquefois aux voluptés; car il y a de la folie à ne pas jouir des choſes qu'on a en ſon pouvoir* (a), *ſur-tout les philoſophes les plus célebres plaçant le ſouverain bien, le ſouverain bonheur dans la volupté.*

Quand Caton accuſa Muréna, Cicéron, qui étoit alors conſul, le défendit. Dans cette oraiſon il railla beaucoup les Stoïciens ſur l'impertinence de leurs paradoxes qu'ils appellent *dogmes*, & cela à cauſe de Caton qui étoit un Stoïcien rigide. Voilà de grands éclats

(a) Plutarque eſt ſujet à citer de mémoire; mais ici ſa mémoire l'a trompé, car Cicéron n'a pas dit cela.

de rire qui s'éleverent dans l'aſſemblée, & qui des auditeurs ſe communiquerent aux juges. Alors Caton, en ſouriant doucement, dit à ceux qui étoient aſſis auprès de lui, *que nous avons-là un conſul qui eſt plaiſant !* En effet, Cicéron aimoit à plaiſanter & à railler, & cela paroiſſoit même ſur ſon viſage où l'on voyoit un air moqueur & une certaine gaieté enjouée qui faiſoit ſon caractere. Au lieu que ſur celui de Démoſthene on voyoit toujours un air ſérieux & chagrin, & ce ſombre & cet auſtere que cauſe d'ordinaire une méditation profonde, & qui ne l'abandonnoient jamais. C'eſt pourquoi ſes ennemis, comme il le dit lui-même, l'appelloient *homme fâcheux & difficile.*

On voit de plus par leurs ouvrages que l'un touche ſes propres louanges ſi ſobrement que perſonne ne peut en être bleſſé, qu'il ne le fait même que quand cela eſt néceſſaire pour un plus grand bien, & que par-tout ailleurs il eſt plein de retenue & de modeſtie; & que l'autre prend un ſi grand plaiſir à parler de lui, & s'abandonne tellement à ſe louer lui-même par-tout dans ſes oraiſons, que cela décele en lui un intempérant deſir de gloire, ſur-tout quand il crie, *que les armes cédent à la robe, & le laurier à l'éloquence.* Enfin, Cicéron ne loue pas ſeulement ſes actions & tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement, mais encore les oraiſons qu'il avoit prononcées ou écrites, comme s'il eût eu en vue de diſputer & d'entrer en lice comme un jeune

homme contre ces déclamateurs Isocrate & Anaximene, & nullement de conduire & de redresser le peuple Romain, comme un *joûteur redoutable & terrible à ses adversaires*.

Il est bien vrai qu'il faut que celui qui se mêle du gouvernement soit muni d'éloquence; mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être si friand, il y a là une sorte d'indignité & de bassesse. Ainsi de ce côté-là Démosthene a sans contredit plus de gravité & une plus grande élévation d'ame; car il disoit, *que toute son éloquence n'étoit qu'une routine acquise par un long exercice, & qui même avoit besoin de quelque faveur de ses auditeurs*; & il prenoit pour gens très-bas & pour vils artisans, comme ils le sont en effet, tous ceux qui tirent vanité de leur bien dire.

Cette grande habileté donc à haranguer le peuple, & à manier les affaires du gouvernement a été égale dans l'un & dans l'autre; de sorte que ceux qui étoient les maîtres des troupes & des armes avoient besoin de leur appui: Charès, Diopithe & Léosthene eurent besoin de Démosthene, & Pompée, & le jeune César de Cicéron, comme César l'écrit lui-même dans ses commentaires qu'il a adressés à Agrippa & à Mécénas. Mais ce qui paroît le plus propre à manifester les mœurs & le naturel d'un homme, & à les mettre aux plus fortes épreuves, c'est sans doute l'autorité & le commandement qui réveillent & excitent toutes les passions, & qui découvrent imman-

quablement tous les vices qui ſont en lui ; c'eſt ce qui a manqué à Démoſthene. Jamais il n'a fourni ces moyens de juger de lui & de le connoître ; car il n'a jamais eu de charge conſidérable, & il n'a point commandé les troupes qu'il avoit aſſemblées contre Philippe. Au lieu que Cicéron fut envoyé queſteur en Sicile, & proconſul en Cilicie & en Macédoine, & encore dans un tems où l'avarice & l'avidité d'amaſſer étoient les plus effrénées ; où les préteurs & les généraux dédaignant de dérober, comme une choſe baſſe & indigne, ne ſe prêtoient plus qu'à ravir & à enlever, & où il n'étoit pas honteux à un magiſtrat de prendre, mais où ceux qui ne prenoient que modérément & avec quelque ſorte de diſcrétion, étoient loués & eſtimés. Ce fut dans tous ces emplois que Cicéron donna d'éclatantes preuves du mépris qu'il avoit pour les richeſſes, & de grandes marques de ſon humanité & de ſa bonté. Et dans Rome ayant été élu conſul, mais conſul avec la pleine autorité de ſouverain & de dictateur contre Catilina & ſes complices, il juſtifia & accomplit cet oracle de Platon qui prédit : *Que les villes ſeroient délivrées de tous leurs maux, quand la puiſſance ſuprême & la prudence, par une heureuſe fortune, viendroient à ſe trouver enſemble dans un même ſujet avec la juſtice.* Au lieu qu'on reproche à Démoſthene qu'il faiſoit trafic de ſon éloquence ; car il compoſa ſecrettement des harangues pour les deux parties, pour Phormion & pour Apollodore. Il

fut ſoupçonné de plus d'avoir reçu de l'argent du roi de Perſe, & condamné pour en avoir pris d'Harpalus. Que ſi nous prenons le parti de dire que ce ſont des calomnies de ceux qui ont écrit contre lui & qui ſont en grand nombre, nous ne ſaurions nous oppoſer au témoignage de ceux qui écrivent que Démoſthene n'eut jamais la force & le courage de réſiſter aux préſens que les rois lui envoyoient pour lui faire honneur & pour lui marquer leur reconnoiſſance. (*a*) Auſſi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faiſoit valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux, ce qui eſt la plus forte de toutes les uſures.

Il n'en eſt pas de même de Cicéron; les Siciliens lui offrirent de magnifiques préſens pendant ſon édilité; le roi de Cappadoce lui en offrit de plus grands encore pendant qu'il étoit proconſul dans ſon royaume; ſes amis lui en préſenterent auſſi à l'envi quand il fut obligé de ſortir de Rome; ils le preſſerent tous de les recevoir avec les inſtances les plus fortes, & il les refuſa opiniâtrément, comme nous l'avons dit dans ſa vie. De plus, l'exil

(*a*) *Auſſi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faiſoit valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux, ce qui eſt la plus forte de toutes les uſures.*) Car comme les gains y ſont plus conſidérables, & les dangers plus grands & plus fréquens, l'argent y eſt auſſi à un denier plus fort. C'eſt la même choſe encore aujourd'hui parmi nous; mais avec cette différence que ce commerce n'eſt pas déshonnête, au lieu qu'en Grece il étoit regardé comme infame, & que δανείζειν ναυτικῶς, *faire valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux*, étoit un reproche très-honteux. On le faiſoit à Zénon, mais c'étoit avant qu'il ſe fût adonné à la philoſophie.

fut honteux & infame pour l'un, car il fut condamné convaincu de vol; au lieu qu'il fut très-glorieux à l'autre, & un des plus beaux événemens de sa vie, car il ne fut exilé que pour avoir délivré sa patrie de scélérats très-pernicieux. Aussi quand l'un fut chassé, on n'en tint aucun compte; & à l'exil de l'autre, le sénat prit la robe noire, mena un grand deuil & déclara qu'il n'expédieroit aucune affaire, & ne donneroit son avis sur rien, que le rappel de Cicéron ne fût ordonné par un decret du peuple.

Mais il faut dire aussi que Cicéron passa tout le tems de son exil en Macédoine dans une grande oisiveté; & que l'exil de Démosthene fut une continuation de son administration publique; car il rodoit dans toutes les villes, appuyant les intérêts des Grecs, & chassant les ambassadeurs des Macédoniens & se montrant en cela beaucoup meilleur citoyen que Thémistocle & qu'Alcibiade, qui, dans les mêmes états de fortune, n'avoient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappellé, il reprit ses premieres brisées & continua son même train de gouvernement, car il ne cessa de faire la guerre à Antipater & à la Macédoine; au lieu que Lælius reprocha à Cicéron en plein sénat : *Que, lorsque le jeune César demandoit qu'il lui fût permis de briguer le consulat, contre les loix, dans un âge où il n'avoit pas encore un poil de barbe, il s'étoit tenu-là les bras croisés sans dire une seule parole.* Et Brutus lui-même, dans les lettres

qu'il lui écrit, ſe plaint formellement, & lui reproche, *qu'il avoit nourri & élevé une tyrannie plus grande & plus inſupportable que celle qu'ils avoient détruite.*

Enfin, quant à leur mort, il eſt impoſſible de ne pas regarder avec compaſſion un vieillard qui par timidité ſe fait porter çà & là par ſes domeſtiques pour ſe dérober à ſes ennemis & pour éviter la mort qui venoit à lui, & qui ne devançoit pas de beaucoup le terme fatal marqué par la nature, & qui enſuite eſt miſérablement égorgé. Au lieu qu'à la mort de l'autre, quoique d'abord il ſe ſoit abaiſſé à des ſupplications & à des prieres, on ne peut pourtant s'empêcher de louer la proviſion qu'il avoit faite de ce poiſon, le ſoin avec lequel il le conſerva, & l'uſage qu'il en fit avec tant de courage; car le dieu Neptune ne lui prêtant pas dans ſon temple un aſyle aſſez sûr, (*a*) il eut recours à un autel plus inviolable, & ſe tira par ſa mort du milieu des armes & des ſatellites, & ſe déroba à la cruauté d'Antipater.

(*a*) *Il eut recours à un autel plus inviolable.*) Cette idée eſt grande & noble de regarder la mort comme un autel inviolable, où l'on eſt à couvert de toute la violence des tyrans.

Fin de la comparaiſon de Démoſthene & de Cicéron,

& du Tome VIII.





